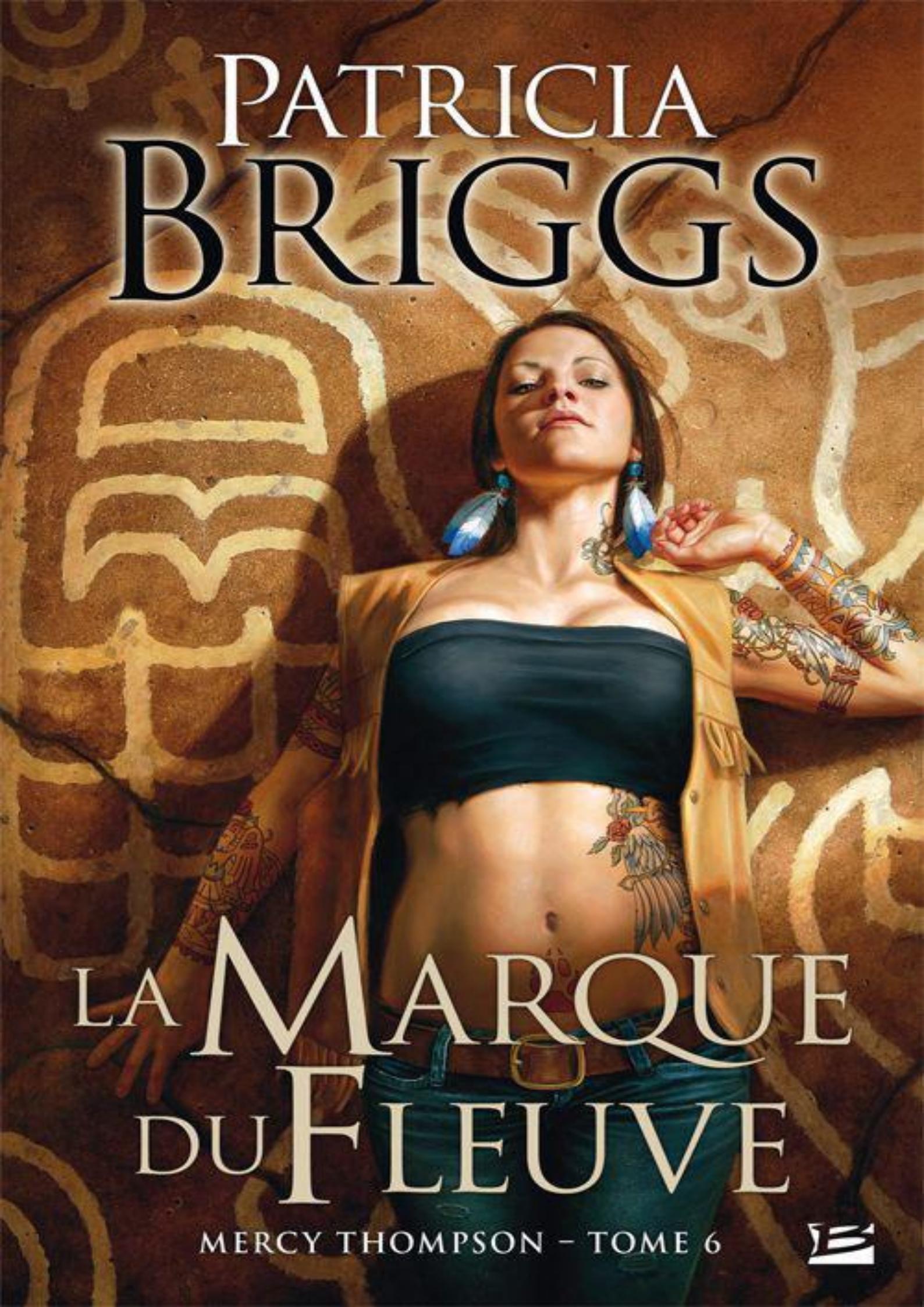


PATRICIA
BRIGGS



LA MARQUE
DU FLEUVE

MERCY THOMPSON - TOME 6



Patricia Briggs

MERCY THOMPSON

TOME 6

LA MARQUE DU FLEUVE

(*River Marked, 2011*)



Traduction de Lorène Lenoir

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *River Marked*
Copyright © 2011 by Hurog, Inc.

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
© Daniel Dos Santos

Carte :
D'après la carte originale de Michael Enzweiler

ISBN : 978-2-8205-0381-7

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

*Pour Derek, Michelle, Jodi, Kari, Elaine et Megan :
il était temps que vous ayez enfin le vôtre.
Et pour Laura et Genevieve :
bienvenue dans la famille !*



EXTRAIT DU *DALLES CHRONICLE*

Deux hommes de la région toujours portés disparus

Thomas Kerrington, 62 ans, et son fils Christopher Kerrington, âgé de 40 ans, sont toujours portés disparus après la découverte de la barque dans laquelle ils étaient partis pêcher. L'embarcation a été retrouvée hier, abandonnée à trois kilomètres en aval du barrage John Day. Les deux hommes étaient partis en expédition lundi matin mais ne sont jamais revenus. L'inspecteur de la brigade fluviale du comté de Sherman, Max Whitehead, a déclaré à ce propos : « C'est une année particulièrement funeste en ce qui concerne les accidents de pêche sur la Columbia. Nous avons d'ores et déjà augmenté le rythme des patrouilles et invitons instamment les plaisanciers à prendre leur sécurité très au sérieux. » La brigade continue ses recherches, mais après quatre jours, l'espoir est mince de retrouver les deux hommes indemnes.

EXTRAIT DU *HOOD RIVER NEWS*

Le recensement hebdomadaire montre une baisse drastique des bancs de poissons aux barrages John Day et de The Dalles. Allen Robb, du service de protection de la faune de l'Oregon, déclare : « Nous craignons qu'il y ait eu une sorte de pollution chimique entre les deux barrages. Les bancs de poissons ont significativement diminué, et nos agents nous ont spécifié que cela concernait particulièrement les plus gros individus, tels que le saumon coho adulte. » Bien que des analyses soient en cours, il n'a été découvert aucune trace de substance toxique, ni de cadavres de poissons en nombre plus important que d'habitude. « Les poissons ont la frousse », a commenté Jon Turner Bowman, un guide de pêche des environs.

Chapitre Premier

À la lumière jaunâtre des lampadaires, je pouvais me rendre compte que la pelouse devant chez Stefan était complètement desséchée par la chaleur de l'été. Elle avait été tondue, mais uniquement dans l'optique d'en limiter la hauteur, pas pour la rendre agréable à l'œil. Et ce qu'il en restait ne risquait pas d'avoir besoin d'une nouvelle tonte, tout du moins tant que personne n'aurait l'idée de l'arroser.

Je garai ma Golf le long du trottoir. La dernière fois que j'avais vu la maison de Stefan, elle s'accordait impeccablement avec le quartier chic dans lequel elle se situait. La négligence que trahissait la pelouse ne s'était pas encore étendue à la maison elle-même, mais je m'inquiétais surtout pour les personnes qui s'y trouvaient.

Stefan était volontaire, intelligent et... eh bien ! C'était Stefan, le mec capable de parler des Pokémon en langage des signes avec un petit garçon sourd, de triompher de ses ennemis alors qu'il est retenu dans une cage, avant de repartir dans son minibus Volkswagen, prêt à affronter d'autres méchants. C'était un genre de Superman, mais avec des crocs et une morale élastique.

Je sortis de la voiture et remontai l'allée en direction du perron. Je croisai le regard enthousiaste de Scoubidou à travers la couche de poussière qui couvrait les vitres du minibus normalement impeccable de Stefan. Je lui avais offert l'énorme peluche en même temps que la peinture « Mystery Machine » sur le véhicule.

Cela faisait des mois que je n'avais pas eu la moindre nouvelle de Stefan, depuis Noël, à vrai dire. J'avais eu pas mal de pain sur la planche, et le fait d'avoir été kidnappée une journée – qui avait duré un mois pour le reste du monde, un

truc dont les reines des fées semblaient capables – ne représentait qu'une partie de l'histoire. Mais durant le mois qui s'était écoulé, j'avais essayé de l'appeler une fois par semaine, et n'avais pu joindre que son répondeur. La veille au soir, je l'avais appelé quatre fois pour l'inviter à notre traditionnelle Nuit des Navets. Il nous manquait un convive, Adam – mon compagnon et fiancé, et l'Alpha de la meute du Bassin de la Columbia – étant en voyage d'affaires.

Adam dirigeait une entreprise de systèmes de sécurité qui traitait, jusqu'à récemment, principalement avec le gouvernement. Mais depuis que les loups-garous – et Adam, donc – avaient révélé leur existence au monde, l'entreprise avait attiré une clientèle plus vaste. Les gens considéraient les loups-garous comme très compétents en matière de sécurité, semblait-il. Adam recherchait activement quelqu'un pour s'occuper des voyages d'affaires mais, jusqu'à présent, il n'avait pas trouvé la bonne personne.

Pendant l'absence d'Adam, je pouvais donc accorder plus d'attention aux autres personnes qui partageaient ma vie. J'avais décidé que Stefan avait eu assez de temps pour panser ses blessures, mais à en juger par l'état de la maison, j'avais quelques mois de retard.

Je toquai à la porte puis, en l'absence de réponse, frappai un peu plus fort. J'hésitais à carrément tambouriner quand j'entendis enfin le bruit du verrou et vis la porte s'ouvrir.

Il me fallut un bon moment pour reconnaître Rachel. La dernière fois que je l'avais vue, elle ressemblait à n'importe quelle fugueuse gothique. À présent, on aurait plutôt dit une fumeuse de crack. Elle avait perdu une quinzaine de kilos, alors qu'elle n'en avait nul besoin à la base. Ses cheveux gras et emmêlés pendouillaient lamentablement sur ses épaules. Son mascara avait coulé sur ses joues et l'effet n'aurait pas déparé sur une figurante de *La Nuit des morts-vivants*. Elle avait la gorge couverte de bleus et se tenait comme si elle avait mal partout. Je fis mon possible pour lui cacher que j'avais remarqué les deux doigts qui manquaient à sa main droite. La blessure était cicatrisée, mais les tissus étaient encore rouges et très enflammés.

Marsilia, la Maîtresse des vampires des Tri-Cities, avait utilisé Stefan, son fidèle chevalier, pour démasquer les traîtres qui complotaient au sein même de son groupe, et pour ce faire, elle avait enlevé sa ménagerie – les humains dont il se nourrissait – et lui avait laissé penser qu'ils étaient tous morts en rompant leur lien de sang. Elle semblait avoir aussi considéré que les torturer était nécessaire, mais je ne crois pas un mot de ce que disent ces créatures, en dehors de Stefan. Marsilia était certaine que Stefan ne verrait pas d'inconvénient à la manière dont elle s'était servie de lui et de sa ménagerie quand il saurait qu'elle l'avait fait pour se protéger de ses ennemis. Après tout, Stefan était son loyal soldat. Elle n'avait pas imaginé combien Stefan réagirait mal à cette trahison. Et apparemment, il avait du mal à s'en remettre.

— Vous feriez mieux de partir, Mercy, marmonna Rachel. L'endroit n'est pas sûr.

Je bloquai la porte avant qu'elle puisse la refermer.

— Stefan est-il ici ?

Elle prit une profonde inspiration tremblante.

— Il ne sera d'aucune aide. Il ne fait plus rien.

Au moins semblait-il que Stefan n'était pas la menace dont elle m'avait avertie. Elle tourna la tête alors que j'empêchais une nouvelle fois la porte de se refermer, et je m'aperçus que quelqu'un l'avait cruellement mordue à la gorge. Avec des dents humaines, pas des crocs, pensai-je en frissonnant à la vue de la cicatrice à vif le long du tendon reliant sa clavicule à sa mâchoire.

Je poussai le battant d'un coup d'épaule et entrai dans la maison de manière à pouvoir toucher la cicatrice. Rachel eut un mouvement de recul, s'éloignant de moi et de la porte.

— Qui t'a fait ça ? demandai-je. (Impossible de croire que Stefan ait pu laisser quelqu'un lui faire de nouveau du mal.) L'un des vampires de Marsilia ?

Elle secoua la tête.

— C'est Ford.

Tout d'abord, le nom ne m'évoqua pas grand-chose. Puis je me souvins du mec baraquée qui m'avait escortée hors de la maison la dernière fois que j'étais passée. Il était déjà à moitié

vampire, et plus qu'à moitié cinglé... tout ça avant même que Marsilia n'y plante ses griffes. C'était un gars vicieux et franchement effrayant. Il devait déjà faire peur avant même d'avoir rencontré son premier vampire.

— Où est Stefan ?

J'avais beaucoup de mal à supporter qu'on fasse du mal aux gens. C'était à Stefan de prendre soin de ses ouailles, même si, pour la plupart des vampires, leur ménagerie ne représentait pas plus qu'un garde-manger sur pattes, dont tous les membres sans exception finissaient par mourir, parfois au bout de six mois de souffrances.

Sauf que Stefan était différent. Je savais que Naomi, sa gouvernante, vivait avec lui depuis au moins trente ans. Il essayait de prouver qu'il était possible pour un vampire de survivre sans devoir tuer ses victimes. Mais si on devait se fier à l'aspect de Rachel, il n'essayait plus vraiment.

— Vous ne pouvez pas entrer, dit-elle. Vous devez partir. Nous ne devons pas le déranger et Ford...

Le sol de l'entrée était dégoûtant, et je perçus une odeur de sueur, de moisissure et de peur mêlées. Toute la maison dégageait une puanteur de décharge pour mon odorat de coyote. Cela aurait probablement été pareil pour un odorat humain.

— Je vais le déranger, moi, c'est clair ? lui répondis-je d'un ton sans réplique. (Il fallait d'évidence que quelqu'un réagisse.) Où est-il ?

Quand je me rendis compte qu'elle ne pouvait ou ne voulait pas répondre, je m'enfonçai dans la maison en beuglant son nom, le visage levé pour que ma voix soit audible en haut de l'escalier.

— Stefan ! Ramène ton cul par ici ! J'ai deux mots à te dire ! Tu as eu bien assez de temps pour t'apitoyer sur ton sort. Soit tu tues Marsilia, et je suis prête à t'aider, soit tu passes à autre chose !

Rachel s'était accrochée à ma manche et tentait de me convaincre de sortir en me tirant faiblement par le bras.

— Il ne peut pas sortir de la maison ! siffla-t-elle d'un air paniqué. Stefan lui interdit d'aller à l'extérieur. Mercy, vous devez partir.

Je suis plutôt du genre costaud et elle se retrouva pantelante à cause de l'effort et, très probablement, de ses carences en fer. De mon côté, je n'avais pas bougé d'un pouce.

— STEFAN ! hurlai-je encore.

Bien des choses se produisirent en très peu de temps, et je dus repasser le film dans ma tête pour savoir exactement dans quel ordre.

Rachel laissa échapper un gémissement et attrapa brusquement ma manche, s'agrippant au lieu de me pousser. Mais elle dut me lâcher quand quelqu'un me sauta sur le dos et me projeta sur le piano droit appuyé contre le mur séparant l'entrée du salon. Le choc produisit un tel boucan que, dans mon esprit, le son de l'impact se confondit avec la douleur de mon dos heurtant le clavier. Mon expérience des entraînements de karaté me permit de ne pas me raidir et je m'effondrai au pied de l'instrument. Non que ce fût un plaisir : je m'abattis tête la première sur le sol de pierre. Mon adversaire s'écrasa lourdement près de moi et je me retrouvai soudain face à face avec Ford, le gros costaud terrifiant qui semblait inexplicablement s'être jeté au sol près de moi, du sang coulant du coin de sa bouche.

Il ne ressemblait qu'approximativement à l'homme que j'avais déjà vu, plus mince, mais aussi plus sale. Ses vêtements étaient couverts de transpiration, de sang séché et de sécrétions sexuelles. Mais ses yeux momentanément braqués sur moi étaient grand ouverts et paniqués comme ceux d'un enfant terrorisé.

Puis une silhouette aux cheveux emmêlés, vêtue d'un tee-shirt mauve délavé dégoulinant sur un jean crasseux, s'interposa entre Ford et moi.

Mon protecteur était bien trop maigre et sale, mais mon odorat m'informa néanmoins qu'il s'agissait de Stefan avant même que mon cerveau se mette en marche et que je puisse poser la question. Un vampire qui se néglige, c'est un peu moins horrible qu'un humain sale, mais ce n'est pas non plus un arôme délectable.

— Non, dit Stefan d'une voix incroyablement douce, mais Ford laissa échapper un cri et Rachel ne put retenir un

couinement.

— Tout va bien, Stefan ! intervins-je en me mettant à quatre pattes avec une certaine raideur dans les gestes.

Mais il fit mine de ne pas m'avoir entendue.

— On ne s'en prend pas aux invités, martela-t-il, et Ford poussa un gémissement.

Je me relevai en tentant de ne pas tenir compte des protestations de mon épaule et de ma hanche endolories. Je serais couverte de bleus le lendemain, mais rien de plus sérieux, grâce aux séances brutales de chute contrôlée imposées par mon sensei. Le piano semblait lui aussi avoir survécu sans encombre à notre rencontre percutante.

— Ce n'est pas la faute de Ford, m'écriai-je d'une voix forte. Il essaie simplement de faire ton boulot.

J'ignorais si c'était bien la vérité : peut-être Ford était-il juste cinglé. Mais j'étais prête à tout pour attirer l'attention de Stefan.

Celui-ci, toujours accroupi entre Ford et moi, tourna la tête pour me regarder. Il avait un regard froid et affamé et me contempla comme si j'étais une parfaite inconnue.

Des monstres bien plus effrayants que lui avaient déjà essayé de me faire peur, et je n'eus même pas un mouvement de recul.

— Tu es censé t'occuper de ces gens, lui rappelai-je d'un ton sec.

OK, bon, il me faisait quand même un peu peur, d'où mon air peu amène. C'était un de mes défauts : quand j'avais la trouille, j'ouvrais ma grande gueule. Pourtant, ayant grandi au sein d'une meute de loups-garous, j'aurais dû savoir que ce n'était pas une bonne idée. Mais le simple fait de voir Stefan et sa maison dans un état si lamentable me donnait envie de pleurer... et je préférais amplement être terrorisée et en colère que de laisser les larmes couler. Si Stefan pensait que j'avais pitié de lui, jamais il ne me laisserait l'aider. Il serait plus facile pour lui de répondre à des critiques.

— Regarde-la ! insistai-je en désignant Rachel.

Stefan obéit à l'ordre sous-jacent dans ma voix, manifestation d'autorité que je commençais à acquérir d'Adam – être la compagne d'un Alpha comportait certains avantages –, et tourna la tête vers Rachel.

Puis il braqua aussitôt son regard sur moi en se rendant compte de ce que je venais de faire, les crocs dénudés d'une manière qui m'évoquait plus un loup-garou qu'un vampire. Mais son expression se détendit et il examina de nouveau Rachel.

La tension sembla quitter ses épaules et il toisa Ford à ses pieds. Je ne pouvais pas voir le visage de ce dernier, mais tout dans son attitude évoquait la reddition à mes yeux entraînés par la vie en meute.

— *Merda*, marmonna Stefan en relâchant sa prise sur Ford.

— Stefan ?

Toute trace d'hostilité avait disparu de ses traits, mais aussi tout autre sentiment. On aurait dit qu'il était abasourdi.

— File sous la douche. Peigne-toi et change de vêtements, m'empressai-je de lui ordonner en profitant de ce moment de faiblesse. Et ne traîne pas, je ne tiens pas à me retrouver trop longtemps à la merci de tes ouailles. Ce soir, je t'emmène voir quelques navets en compagnie de Warren et Kyle. Adam est en voyage d'affaires, il y a donc une place libre.

Warren était mon meilleur ami, un loup-garou qui arrivait en troisième position dans la hiérarchie de la meute du Bassin de la Columbia. Kyle était avocat, humain, et le petit ami de Warren. La Nuit des Navets était une sorte de thérapie pour nous et, parfois, nous invitons ceux dont on pensait qu'ils pouvaient en avoir besoin.

Stefan me lança un regard incrédule.

— Bon, on dirait qu'il va falloir te faire avancer à la cravache, fis-je remarquer en désignant l'état lamentable de sa maison et des humains qui y vivaient. Mais je ne suis que ta vieille copine, la coyote. Alors autant que tu acceptes, parce que sinon, je vais te harceler jusqu'à obtenir ce que je veux. Cela étant, j'ai parmi mes amis un cow-boy qui ne demandera probablement pas mieux que de ressortir sa cravache, si tu y tiens vraiment.

Je vis se relever la commissure de ses lèvres.

— Warren est un loup-garou. Il n'a nul besoin d'une cravache pour faire avancer le bétail.

La voix de Stefan était rocailleuse, comme s'il n'en avait pas fait grand usage ces derniers temps. Il baissa les yeux vers Ford.

— Ne t'en fais pas, il ne va nous faire aucun mal, rassurai-je Stefan. Cela étant, tu me connais, j'ai tendance à rendre rapidement les gens fous de rage, donc je te conseille de te bouger le cul.

Il y eut un claquement dans l'air, et Stefan disparut. Je savais qu'il maîtrisait la téléportation, mais il n'y faisait que rarement appel en ma présence. Ses deux esclaves sursautèrent et je devinai qu'eux non plus ne le voyaient pas souvent le faire. Je me frottai les mains et regardai Rachel.

— Où est Naomi ? demandai-je.

Je ne la voyais pas tolérer un tel chaos.

— Elle est morte, répondit Rachel. Marsilia l'a brisée, et nous ne sommes pas parvenus à la guérir. Je pense que c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase pour Stefan. (Elle leva le visage vers l'escalier.) Comment avez-vous réussi à le convaincre ?

— Il ne tient pas à ce que je sorte la cravache.

Elle se frotta les bras, sa main mutilée clairement visible. Elle était couverte de bleus, de plaies et de morsures. Elle poursuivit :

— Nous sommes si inquiets à son propos. Il refuse de nous adresser la parole depuis la mort de Naomi.

Ce pauvre Stefan avait essayé de se laisser mourir suite à la trahison de Marsilia, et il avait fait son possible pour entraîner sa ménagerie avec lui. Or, c'était pour lui que Rachel s'inquiétait.

Pour lui !

— Combien d'entre vous ont survécu ? m'enquis-je.

Naomi était une femme forte. Si elle avait péri, elle n'était certainement pas la seule.

— Nous sommes quatre.

Pas étonnant qu'ils aient une mine atroce. C'était largement insuffisant pour nourrir un vampire.

— Est-ce qu'il chasse ? demandai-je.

— Non, reconnut-elle. Je pense qu'il n'est pas sorti de la maison depuis la mort de Naomi.

— Tu aurais dû me prévenir.

— Oui, intervint Ford d'une voix vibrante, toujours allongé, les yeux fermés. C'est ce qu'on aurait dû faire.

À présent qu'il n'essayait plus de m'agresser, je me rendais compte à quel point il était amaigri. Et ça ne pouvait pas être une bonne chose pour cet homme en plein processus de vampirisation. Les humains pré-vampires ont souvent tendance à partir à la recherche de leur propre nourriture.

Stefan aurait vraiment dû se charger de tout cela avant que la situation s'envenime autant.

À cet instant, je n'aurais pas demandé mieux que de sortir la cravache, mais les marches grincèrent et Stefan apparut. J'avais suivi il y a bien longtemps des études d'histoire, durant lesquelles j'avais pu voir de nombreux films à propos du III^e Reich. Certains hommes morts en camps de concentration avaient un aspect infiniment moins émacié que Stefan dans son tee-shirt Scoubidou vert vif, un tee-shirt qu'il remplissait pourtant parfaitement plusieurs mois auparavant. Là, on avait l'impression qu'il pendouillait sur un sac d'os. Propre, il semblait encore en pire état que lorsque je l'avais vu quelques minutes plus tôt.

Rachel avait dit que Marsilia avait brisé Naomi. Et en regardant Stefan, je devinai qu'elle n'était pas passée loin de le briser complètement, lui aussi. Un jour, me jurai-je, je me retrouverais dans la même pièce que Marsilia avec un pieu dans la main, et je n'hésiterais pas à l'utiliser, bon Dieu ! Enfin, si elle était endormie, ainsi que ses vampires. Parce que sinon, je mourrais, vu que Marsilia était bien plus puissante que moi. Néanmoins, la simple idée de lui enfonce un bout de bois dans le cœur suffisait à m'emplir de joie.

Je m'adressai à Stefan :

— As-tu besoin d'un donneur ? Non, parce que je ne tiens pas à me faire arrêter pour qu'on me force à t'emmener à l'hôpital... ou à la morgue.

Il hésita un instant en considérant Rachel et Ford, les sourcils froncés, l'air un peu perdu.

— Non, ils sont trop faibles. Ils n'auront pas assez de sang pour moi.

— Je ne parlais pas d'eux, Sammy, le rabrouai-je gentiment. Je t'ai déjà donné du sang, et je suis prête à le refaire.

Il me lança un regard affamé et écarlate, puis cligna

rapidement des yeux, ses iris reprenant leur couleur normale, semblable à un verre de *root beer* éclairé par le soleil.

— Stefan ?

Il cligna de nouveau des yeux, et l'effet était fascinant : rubis, *root beer*, rubis, *root beer*...

— Adam ne sera pas content.

Rubis, rubis, rubis.

— Adam se proposerait lui-même s'il était avec nous, lui fis-je remarquer en relevant la manche de mon pull.

Mon téléphone sonna alors qu'il était en train de se nourrir à la saignée de mon coude. Rachel m'aida à sortir l'appareil de ma poche et à prendre la communication. Stefan ne sembla même pas s'en rendre compte.

— Mercy, bon sang, tu es où ?

C'était Darryl, le premier lieutenant d'Adam, qui avait décidé qu'il était de sa responsabilité de me surveiller en l'absence de ce dernier.

— Salut, Darryl, répliquai-je d'un ton léger, essayant de ne pas trahir le fait que j'étais en train de nourrir un vampire.

Je baissai le regard vers Ford, qui était toujours par terre et me contemplait avec des yeux qui ressemblaient à des pierres jaunes, de la citrine ou de l'ambre. Je ne me souvenais pas de leur couleur auparavant, mais j'étais certaine que je l'aurais remarqué s'ils avaient été aussi bizarres. Il n'allait pas tarder à devenir un vampire à part entière, pensai-je. Mais Darryl m'interrompit dans mes pensées avant qu'elles deviennent trop terrifiantes.

— Tu es partie chez Kyle il y a près d'une heure, et Warren me dit que tu n'es toujours pas arrivée.

— Mais dis-moi, tu as tout à fait raison ! répliquai-je d'un ton de surprise feinte. Je ne suis pas arrivée chez Warren !

Ma relation avec Darryl oscillait entre l'amour et la haine. Il suffisait que je croie qu'il me déteste pour qu'il fasse quelque chose de sympa, genre me sauver la vie ou me remonter le moral. Et si je décidais qu'en fait, il m'aimait bien, c'était à ce moment-là qu'il me foutait une bonne baffe. Probablement qu'il ne savait que penser de moi, ce qui était parfait, parce que le sentiment était tout à fait réciproque.

De tous les loups d'Adam, Darryl était celui qui détestait le plus les vampires. Si je lui racontais ce que j'étais en train de faire, il débarquerait avec des renforts, et il y aurait des morts. Les loups-garous ont une déplorable tendance à compliquer les choses.

— J'ai réussi à passer une trentaine d'années sans avoir besoin de baby-sitter, repris-je d'un ton agacé. Je suis certaine que je pourrai arriver chez Kyle sans encombre.

Ma tête se mit à tourner. Faute d'autre moyen, je tapotai le sommet du crâne de Stefan avec la main qui tenait mon téléphone.

— C'était quoi, ça ? demanda Darryl, alors que Stefan s'agrippait de plus belle à mon bras.

Je sifflai entre mes dents parce qu'il me faisait mal, et me rendis compte que Darryl m'avait entendue.

— C'est mon amant, répliquai-je. Excuse-moi, il faut que je m'occupe de lui.

Puis je mis fin à la communication.

— Stefan, insistai-je.

Mais ce n'était pas nécessaire. Il me lâcha, recula de quelques pas et mit un genou à terre.

— Désolé, gronda-t-il.

Il s'appuya sur ses poings serrés, accroupi au sol.

— Pas grave, le rassurai-je en jetant un coup d'œil à mon bras.

Les plaies étaient déjà quasiment refermées grâce aux pouvoirs cicatrisants de sa salive. J'en avais plus appris sur les vampires au cours de l'année passée que pendant tout le reste de ma vie. Je regrettais le temps de l'innocence.

Par exemple, je savais que, grâce à mon lien avec Adam, il n'y aurait aucune répercussion au fait de le laisser encore se nourrir de moi. Sans ce genre de protection, un humain qui servait plus d'une fois de repas à un même vampire risquait de devenir son esclave, comme tous ceux qui appartenaient à sa ménagerie : complètement dépendants de lui, et prêts à obéir au moindre de ses ordres.

Mon téléphone sonna de nouveau et cette fois-ci, vu que j'avais les deux mains libres, je pris le temps de vérifier le

numéro qui s'affichait. Encore Darryl. Si je risquais quelque chose à laisser Stefan boire mon sang, ce serait certainement plus en rapport avec le fait que Darryl n'hésiterait pas à cafter auprès d'Adam qu'à cause de Stefan lui-même. J'appuyai sur un bouton sur le côté de mon téléphone pour faire taire la sonnerie.

— Je t'ai mise dans une situation délicate, constata Stefan.

— Avec Darryl ? m'esclaffai-je. T'en fais pas, je sais très bien m'y mettre toute seule avec celui-là... et s'il croit qu'il a la moindre autorité sur moi, je le lui ferai regretter.

Stefan se releva, pencha la tête et me regarda avec un petit sourire, ressemblant soudain bien plus à son ancien lui.

— Toi ? Mademoiselle Coyote contre le grand méchant loup ? Permet-moi d'en douter.

Il n'avait probablement pas tort.

— Darryl n'est pas ma nounou.

Il ricana.

— Non. Mais s'il t'arrive quelque chose pendant l'absence d'Adam, c'est Darryl qui en sera tenu pour responsable.

— Adam n'est pas si stupide, protestai-je.

Stefan ne répondit rien.

— Oh ! D'accord ! marmonnai-je en rappelant Darryl. Je vais bien, dis-je à ce dernier. Je me suis juste dit que j'allais proposer à Stefan de venir avec moi. Promis, je t'appelle dès que j'arrive devant chez Kyle, et tu pourras prévenir Adam que tout va bien. Profites-en pour lui dire que tant que je n'ai pas à affronter de reine des fées, de créature des marais ou de voleur mégalomane, je suis parfaitement en mesure de m'occuper de moi-même.

J'entendis Darryl réprimer un hoquet. J'imagine que c'était le fait que je mentionne le viol, mais j'en avais assez de tourner autour du pot. Ce salopard était mort, et c'est moi qui l'avais tué. Je ne faisais presque plus de cauchemars, et dans le cas contraire, Adam était à mes côtés pour y mettre fin. Et c'était un formidable allié dans n'importe quel combat, même si le seul adversaire était un mauvais souvenir.

— Tu as oublié les vampires possédés par un démon, fit remarquer Stefan, déchirant le silence qui s'était abattu sur nous.

Comme les loups-garous, les vampires étaient capables d'entendre les deux côtés d'une conversation téléphonique. Moi aussi, en fait. Bizarrement, j'étais devenue très amatrice de SMS depuis que j'avais emménagé dans le quartier général de la meute.

— En effet, approuva Darryl, avant de s'excuser d'une voix à la fois dure et mielleuse : On essaie vraiment de te laisser de l'espace, Mercy. Mais ce n'est pas facile : tu es si fragile et...

— Imprudente ? proposai-je. Idiotte ?

Je venais d'obtenir ma ceinture marron en karaté et mon métier consistait à réparer des voitures. Si j'étais fragile, ce n'était qu'en comparaison avec un loup-garou.

— Pas du tout, protesta-t-il, alors même que je l'avais souvent entendu utiliser de tels qualificatifs – ainsi que d'autres encore moins flatteurs – à mon propos. Ta capacité à survivre aux événements les plus dangereux a même tendance à nous filer des ulcères, tu le sais bien. Et je n'aime vraiment pas le goût du Maalox.

— Je vais bien. Vraiment, me radoucis-je.

Si l'on exceptait les quelques ecchymoses qui ne manqueraient pas d'apparaître suite à ma rencontre musclée avec le piano... et, je m'en rendis compte en avançant d'un pas, les vertiges causés par l'hémorragie. Mais Darryl ne pouvait pas se douter de ce mensonge par omission. Même si, comme tous les loups-garous, il avait un talent surnaturel pour détecter quand on lui mentait, il n'était pas le Marrok qui, lui, devinait que je ne disais pas la vérité avant que j'ouvre la bouche, même au téléphone. De toute façon, j'étais vraiment en sécurité, pensai-je en jetant un regard méfiant vers Ford, mais celui-ci était toujours effondré à l'endroit où Stefan l'avait projeté.

— Merci, dit Darryl. Passe-moi un petit coup de fil quand tu arriveras chez Kyle.

Je coupai la communication.

— Je crois que j'aimais encore mieux le temps où la meute voulait me voir morte, commentai-je à l'intention de Stefan. Tu es prêt ?

Stefan tendit la main vers Ford et l'aida à se relever... avant de le plaquer contre le mur.

— Tu ne touches pas à Mercy, l'avertit-il.

— Oui, Maître, gémit Ford sans se débattre.

Stefan se détendit, comme si la violence qui l'animait se dissipait un peu, et il posa le front sur l'épaule de l'homme plus grand que lui.

— Je suis désolé. Je vais remédier à tout ça.

Ford lui tapota l'épaule d'un air réconfortant.

— Je sais que vous le ferez.

Je dois avouer que je fus surprise de constater qu'il était capable de s'exprimer autrement que par des grognements gutturaux.

Stefan s'éloigna d'un pas et se tourna vers Rachel.

— Y a-t-il de quoi manger dans la cuisine ?

— Oui, répondit-elle, avant de déglutir et de proposer : Je peux faire cuire quelques hamburgers pour tout le monde.

— Ce serait très gentil, merci.

Elle hochâ la tête et m'adressa un faible sourire avant de disparaître dans les entrailles de la maison, probablement en direction de la cuisine, avec Ford qui lui emboîta le pas comme un brave toutou... un énorme brave toutou, avec de très grandes dents.

Nous sortîmes de la maison et Stefan contempla ce qui restait de sa pelouse. Il s'arrêta un instant près du minibus et secoua la tête, puis me suivit jusqu'à ma voiture. Il resta silencieux jusqu'au moment où je pris l'autoroute qui longeait la Columbia.

— Les vieux vampires ont parfois tendance à perdre le contact avec la réalité, m'apprit-il. Nous ne supportons pas aussi bien le changement que lorsque nous étions humains.

— J'ai grandi parmi les loups-garous, lui rappelai-je. C'est un peu pareil chez les vieux loups.

Puis, au cas où il penserait que je compatissais à son sort, j'ajoutai :

— Bon, évidemment, dans leur cas, ils n'entraînent pas plusieurs personnes avec eux dans leur chute.

— Vraiment ? murmura-t-il. Marrant. J'aurais été prêt à jurer que Samuel avait bien failli le faire.

Je rétrogradai et doublai une mamie qui roulait à 70 à

l'heure sur cette zone limitée à 90. Quand le rugissement du petit moteur diesel de ma Golf réussit à dissiper ma propre colère, je repassai en quatrième et répondis :

— Un point pour toi. Tu as raison. Je suis désolée de ne pas être venue avant.

— Ah, soupira Stefan en baissant les yeux sur ses mains. Tu serais venue si je t'avais appelée.

— Sauf que si tu avais été en état de m'appeler, lui fis-je remarquer, c'est probablement que tu n'aurais pas vraiment eu besoin de mon aide.

— Bon, dit-il en changeant de sujet, qu'est-ce qui est au programme, ce soir ?

— Je l'ignore. C'est au tour de Warren de choisir, et il peut être sacrément imprévisible. La dernière fois, il nous a sélectionné le *Nosferatu* de 1922, et avant ça, c'était *Perdus dans l'espace*.

— J'aime bien *Perdus dans l'espace*.

— La série ou le film ?

— Le film ? Oh oui, j'avais oublié l'existence de ce truc, répliqua-t-il. J'aurais préféré ne pas m'en souvenir.

— Eh oui, parfois, il n'y a rien de mieux que l'ignorance.

Il me jeta un regard curieux, puis fronça les sourcils.

— Si tu as mal au crâne, du jus d'orange te fera le plus grand bien.

J'étais donc en train de faire la queue au *drive-in* d'un fast-food en attendant ma commande – deux jus d'orange et un hamburger, à la demande insistant de Stefan –, quand mon téléphone sonna de nouveau. Je crus qu'il s'agissait encore de Darryl, inquiet, et répondis sans vérifier le numéro. Il fallait vraiment que j'arrête de faire ça.

— Mercy, fit la voix de ma mère, je suis si contente de pouvoir enfin te parler. Tu n'es vraiment pas facile à joindre, ces temps-ci. Je voulais t'avertir que j'avais pas mal de problèmes concernant les colombes. J'ai trouvé des éleveurs de pigeons, mais celui qui se spécialisait dans les colombes semble avoir disparu. Je viens d'apprendre aujourd'hui qu'il élevait aussi des chiens de combat et qu'il a été condamné à quelques années de prison.

Ma migraine empira soudain.

— Des pigeons ?

Je lui avais pourtant défendu de louer des colombes. Il faut dire qu'avec les loups-garous, ça ne fait pas vraiment bon ménage... Enfin, quoi qu'il en soit, j'avais dit « pas de colombes ! »

— Pour ton mariage, répliqua-t-elle d'un ton impatient. Tu sais, celui qui doit se tenir en août ? C'est dans à peine six semaines. Je croyais que la question des colombes était réglée (j'étais certaine de lui avoir dit « pas de colombes ! », bon sang), mais de toute façon, je refuserais de donner le moindre sou à un gars qui organise des combats de chiens. Remarque, peut-être que ça ne dérangerait pas Adam ?

— Si, ça le dérangerait, répondis-je d'un ton las. Et moi aussi. Pas de colombes. Pas de pigeons non plus, maman. Et pas de chiens de combat !

— Génial, embraya-t-elle d'un air ravi, j'étais sûre que ça te plairait. Après tout, c'est une tradition qui vient d'une légende indienne.

— De quoi tu parles ? demandai-je d'un ton méfiant.

— De papillons, expliqua-t-elle comme si j'étais lente à la comprehenette. Ce sera magnifique ! Penses-y. On pourrait aussi faire un lâcher de ballons à l'hélium. Je dirais que deux cents ballons, ça serait parfait. Des papillons et des ballons dorés qui s'envoleront pour marquer le début de ta nouvelle vie ! Bon, poursuivit-elle d'un ton décidé, il vaut mieux que je m'y mette tout de suite.

Elle raccrocha et je contemplai mon téléphone d'un air abasourdi. Stefan était mort de rire sur le siège passager.

— Des papillons ! s'étrangla-t-il entre deux crises de fou rire. Je me demande où elle a déniché ça !

— Vas-y, rigole, marmonnai-je. Ce n'est pas toi qui vas devoir expliquer à une meute de loups-garous la raison pour laquelle ma mère va lâcher des papillons...

Il repartit dans une crise de rire. Évidemment, il n'y en aurait pas qu'un ou deux. Ma mère ne faisait jamais les choses à moitié. Je m'imaginai un millier de papillons et – que le Seigneur me vienne en aide –, deux cents ballons dorés gonflés

à l'hélium.

Je me tapai la tête sur le volant.

— OK. Je vais me marier à Vegas. J'ai dit à Adam que c'était la meilleure idée, mais il ne voulait pas blesser ma mère. Des colombes, des pigeons, des papillons... au rythme où ça va, on va terminer avec un avion qui traînera une banderole et des feux d'artifice.

— Une fanfare ! s'exclama Stefan. Et des cornemuses, avec des Écossais en kilt sans rien dessous. Des danseuses du ventre, aussi, il y en a plusieurs troupes dans le coin. Des motards couverts de tatouages ! Oh, je suis sûr que je peux l'aider à trouver un ours dansant !

Je réglai l'addition pendant qu'il continuait à égrener les idées improbables, alimentant avec un plaisir certain ma fureur matrimoniale.

— Merci, l'interrompis-je en reprenant la route tout en avalant une grande gorgée de jus d'orange (et je déteste le jus d'orange). Tu m'aides énormément. Maintenant, je sais qu'il faut à tout prix que j'évite que ma mère et toi vous retrouviez dans la même pièce jusqu'à bien après notre mariage.

Sa crise de rire et mon sang avaient fait tellement de bien à Stefan qu'en dehors d'une réflexion de Kyle – « Je connais quelqu'un qui devrait se rappeler que le look top-model anorexique ne va à personne, pas même aux top-models eux-mêmes » –, celui-ci et Warren ne semblaient rien remarquer d'anormal chez Stefan. De la même manière, leur tact légendaire les empêcha de commenter le fait que je buvais du jus d'orange alors qu'ordinairement, je n'aurais pas approché mon gobelet à moins de trois mètres. Nous nous préparâmes trois énormes saladiers de pop-corn au micro-ondes, puis nous dirigeâmes vers la salle de projection. Kyle est un avocat de renom, et sa maison est assez vaste pour accueillir un véritable cinéma privé. C'était aussi le cas chez Adam, mais il s'agissait de la résidence officieuse de la meute. Il y avait toujours plusieurs personnes qui occupaient les chambres d'amis. Mais chez Kyle, ne vivaient que lui et Warren. Ce dernier se serait satisfait de vivre sous une tente, à la belle étoile. Kyle, lui, préfère les tapis

persans, les plans de travail en marbre et les fauteuils en cuir. Cela en dit long sur eux – quoi que je ne sache pas exactement quoi – qu'ils vivent tous deux dans la maison idéale de Kyle et non celle de Warren.

La sélection de Warren pour notre soirée se trouva être *L'Ombre du vampire*, un vrai-faux documentaire sur le tournage du *Nosferatu* de Murnau. Le scénariste avait effectué quantité de recherches sur les légendes attachées à ce classique et s'était amusé à jouer avec.

À un moment, en voyant le visage concentré de Stefan, je chuchotai de manière que tous puissent m'entendre :

— Tu sais, tu es un vampire. Tu n'es pas censé avoir peur d'eux.

— Quiconque a jamais rencontré Max Schreck, répondit-il d'un air convaincu, aurait la trouille des vampires pour le reste de sa vie. Et ce qu'ils en disent est entièrement vrai.

Warren, qui était installé par terre dans sa position préférée – contre les jambes de Kyle – appuya sur le bouton « pause », se redressa et se tourna de manière à voir Stefan, assis à l'autre bout du canapé. Comme j'étais la seule fille présente, j'avais eu droit au gros fauteuil relax flambant neuf.

— Le film est basé sur des faits réels ? Max Schreck était vraiment un vampire ? s'étonna Warren.

Max Schreck était l'homme qui jouait le rôle du vampire dans *Nosferatu*.

Stefan acquiesça.

— Ce n'était pas son vrai nom, mais il l'a utilisé durant un siècle ou deux, donc ça conviendra pour mon histoire. Un vieux monstre effrayant. Vraiment effrayant, vraiment vieux. Il a décidé qu'il voulait devenir acteur, et aucun autre vampire n'aurait osé l'en empêcher.

— Attends deux secondes, intervint Kyle. Je croyais justement qu'une des critiques les plus répandues sur *Nosferatu*, c'était que toutes les scènes où figure Schreck avaient visiblement été tournées en plein jour. Vous n'êtes pas censés dormir, pendant la journée, vous, les vampires ?

Kyle, en tant qu'amant de Warren, en savait beaucoup plus sur les créatures de la nuit que la plupart des humains, pour qui

les vampires étaient des monstres de fiction, pas des gars qui portaient des tee-shirts Scoubidou et vivaient dans de belles demeures, dans de vraies villes. Mais selon moi, il ne faudrait pas attendre bien longtemps avant que leur existence soit révélée. Les loups-garous avaient fait leur *coming out* dix-huit mois plus tôt, en prenant garde à ce qu'ils révélaient effectivement au public. Quant aux faes, leur existence était officielle depuis les années 1980. Les gens commençaient à se rendre compte que le monde était bien plus effrayant que ce que la science des siècles récents leur avait laissé croire.

— Nous *mourons* durant la journée, le corrigea Stefan. Mais Max était vraiment très vieux. Il était capable de toutes sortes de choses, et ça ne me surprendrait pas d'apprendre qu'il pouvait se déplacer de jour. Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, bien avant *Nosferatu*. Il avait assisté à l'une des *festas* du Maître de Milan, le Seigneur de la Nuit, sans y être invité. C'était assez étrange de voir tous ces gens si puissants trembler devant cet homme sale, mal habillé et incroyablement laid. Je l'ai vu tuer une vampire bicentenaire d'un simple regard : il l'a fait voler en poussière parce qu'elle se moquait de lui, rien qu'en posant les yeux sur elle. Elle appartenait au Seigneur de la Nuit, qui était déjà très vieux et très puissant, même alors, et pourtant, il n'a émis aucune objection, alors même qu'elle était l'une de ses enfants les plus jeunes, et parmi ses favorites.

— Schreck est-il toujours vivant ? s'enquit Warren.

— Je l'ignore, répondit Stefan avant d'ajouter à mi-voix : Et je n'ai pas envie de le savoir.

— A-t-il toujours été aussi laid, ou c'est l'âge qui l'a rendu hideux ? demanda Kyle.

Kyle était beau, et il le savait. Était-il vraiment vaniteux, ou était-ce l'une des dizaines de tactiques qu'il utilisait pour dissimuler son intelligence acérée ? Je soupçonneais que c'était un peu des deux.

Stefan sourit.

— C'est une question qui obsède les vieux vampires. On a tendance à ne jamais s'interroger sur notre âge, mais il est possible de deviner, plus ou moins. Wulfe est probablement le plus vieux vampire que je connaisse, en dehors de Max. Et il

n'est ni laid ni monstrueux.

Il s'interrompit un instant, puis reprit, d'un ton pensif :

— Tout du moins, pas à l'extérieur.

— Peut-être était-il fae, ou en partie fae ? suggérai-je.

Certains ont une apparence... inhabituelle.

— Je n'ai jamais rien entendu de tel à son propos, commenta Stefan, mais qui sait ?

Warren appuya sur « lecture » et, d'une certaine manière, le fait de savoir que Max Schreck, qui avait joué le Comte Orlok, avait terrifié même les autres vampires, rendit le film encore plus effrayant... et à la base, il était déjà censé faire très peur. Seul Warren sembla insensible à l'anecdote.

Quand le film fut terminé, il lança un regard à Stefan.

— Vampire, lui dit-il sans intention de l'insulter, viens avec moi à la cuisine pendant que Kyle et Mercy cherchent dans cette impressionnante collection un autre film qui empêchera Mercy de rentrer chez elle à toute allure, tellement elle sera terrifiée.

— Hé ! protestai-je d'un air indigné.

Il me décocha un grand sourire en se relevant et en s'étirant, ses longs bras touchant presque le plafond, sous l'œil admiratif de Kyle. Warren n'était pas aussi beau gosse que Kyle, mais ce n'était pas non plus Max Schreck, et il savait s'adresser à son public. Peut-être Kyle n'était-il pas le seul à souffrir du péché de vanité ?

— Hé toi-même, Mercy, dit Warren. On regarde un autre film ? Stefan a l'habitude de faire des nuits blanches et Adam n'est pas à la maison. Trouvez de quoi nous distraire, et Stefan et moi ramenons du pop-corn.

Kyle attendit que Warren et Stefan soient arrivés en bas avant de parler.

— Stefan a l'air affamé. Tu penses que Warren va le nourrir dans la cuisine ?

— Je pense que ça pourrait être une bonne idée, acquiesçai-je. Il a déjà pris un peu de mon sang, et commençait à te regarder comme si tu semblais particulièrement appétissant. Je pense que Warren ne le laisserait pas boire à tes veines, même si Stefan le demandait et que tu acceptais. Les loups-garous ont tendance à être possessifs. C'est probablement mieux si c'est

Warren qui s'y colle. Et comme il appartient à une meute, il ne risque pas de devenir le petit toutou de Stefan.

Kyle grimaça.

— Ne pose pas de questions si tu n'es pas prêt à entendre certaines réponses, le taquinai-je en me levant et en commençant à examiner les étagères de Blu-Ray, de DVD et de cassettes.

Quand Warren et Stefan remontèrent dans la salle de projection, il était évident que Stefan s'était une nouvelle fois nourri. Il se déplaçait presque avec sa grâce habituelle.

— Tu n'as pas *La Fiancée de Frankenstein* ? demanda-t-il quand Kyle proposa *The Lost Skeleton of Cadavra*. Ou *Le Père de la Mariée* ? *Quatre Mariages et un Enterrement* ? (Il me coula un regard taquin.) Ou pourquoi pas *L'Effet Papillon* ?

Aucun doute, il avait repris du poil de la bête. Je lui lançai un coussin.

— Tais-toi. Tais. Toi.

Stefan attrapa le projectile au vol et me le renvoya en riant.

— C'est quoi, cette histoire ? demanda Kyle.

Je fourrai mon visage dans le coussin.

— Ma mère a abandonné son idée de colombes pour le mariage, ainsi que les pigeons, même si j'ignorais que ces bestioles étaient en compétition. Au lieu de ça, elle veut faire un lâcher de papillons et de ballons.

Warren eut l'air effaré, mais Kyle éclata de rire.

— C'est la dernière mode, Mercy, expliqua-t-il, et totalement adapté à toi, vu que c'est tiré d'une légende indienne. En gros, si tu attrapes un papillon, que tu lui murmures un souhait à l'oreille avant de le relâcher, alors il transportera ton souhait jusqu'au Grand Esprit. Comme tu as relâché le papillon alors que tu aurais pu le tuer ou le capturer, le Grand Esprit aura tendance à considérer ta demande d'un œil favorable.

— Je suis maudite, gémis-je dans le coussin, la malédiction des papillons et des ballons.

— Au moins, ce ne sera pas celle des pigeons, fit remarquer Warren d'un ton pragmatique.

Chapitre 2

— Qu'est-ce que tu as fait à Darryl ? demanda Adam en claquant la portière conducteur de ma Golf.

D'habitude, c'était moi qui la conduisais, mais je savais que les loups alpha avaient du mal à tolérer les vols commerciaux : le fait de devoir se fier à un inconnu pour son transport avait éveillé chez Adam un fort besoin de contrôle, donc, lorsque sa fille Jesse et moi étions venues le chercher à l'aéroport, j'avais préféré lui laisser le volant.

— Rien du tout, protestai-je.

Il me lança un regard lourd de sous-entendus avant de se diriger vers la sortie du parking de l'aéroport.

— Je suis passée par chez Stefan sur le chemin de la Nuit des Navets, expliquai-je. Adam, il a vraiment de gros problèmes. Il a perdu la plupart des membres de sa ménagerie et ne les a pas remplacés. Ils sont en train de mourir. Lui-même n'est pas passé loin.

Adam m'attrapa le bras et le tordit pour voir la saignée de mon coude. Je feignis de contempler ma peau dépourvue de toute marque avec un certain intérêt, aussi.

— Mercy, gronda Adam alors que Jesse ricanait à l'arrière. Arrête de te foutre de moi.

— C'est sur l'autre bras, expliquai-je. Une toute petite cicatrice. D'ici à deux jours, il n'y aura plus rien. Et tu sais très bien que je ne cours aucun risque. Mes liens avec toi et la meute l'empêchent de pouvoir établir le même genre d'influence qu'il aurait sur un humain ordinaire.

— Pas étonnant que Darryl ait été dans tous ses états, commenta Adam en s'arrêtant derrière une voiture au guichet. Il déteste les vampires.

— Stefan a besoin de trouver d'autres agneaux pour sa

ménagerie, poursuivis-je. Il le sait, je le sais, mais je ne peux pas le lui dire.

— Pourquoi pas ? demanda Jesse.

— Parce qu'une ménagerie vampirique est composée de victimes, répondit Adam. La plupart meurent après une longue agonie. Stefan est plus soigneux que la moyenne de ses semblables, mais ça reste quand même des victimes. Si Mercy le pousse à partir à la chasse, ce sera comme si elle approuvait ses actes.

— Or, je n'approuve pas, commentai-je.

Le conducteur devant nous était en train de se disputer avec l'employée du parking. Je tripotai la couture de mon jean.

— Sauf que là, c'est Stefan, fit remarquer Adam. Un gars plutôt sympa pour un vampire.

— Oui, acquiesçai-je. Mais c'en est quand même un.

L'employée du parking finit visiblement par avoir le dessus dans la dispute, puisque le conducteur lui tendit sa carte de crédit.

Je remarquai le bouquet de ballons à l'hélium qu'elle avait accroché à sa chaise. L'un des ballons était en plastique doré avec l'inscription « Joyeux anniversaire Mamie ! »

— J'aurais un service à te demander, dis-je à Adam alors qu'il tendait son ticket à l'employée.

— De quoi s'agit-il ?

Il avait l'air épuisé. C'était déjà la deuxième fois du mois qu'il devait se rendre à l'autre bout du pays pour affaires et il commençait à en ressentir les effets. J'hésitai un instant. Peut-être valait-il mieux que j'attende qu'il ait eu une bonne nuit de sommeil.

Depuis l'arrière de la Golf, Jesse laissa échapper un petit glouissement. C'était une chouette gamine, et nous nous entendions très bien. Ce jour-là, elle avait les mêmes cheveux brun foncé que son père. La veille, ils avaient été verts. Et franchement, les cheveux verts, ça ne va à personne. Après trois semaines à avoir l'air de porter une assiette d'épinards en décomposition sur la tête, je pense qu'elle avait fini par se rendre à l'évidence. Quand je m'étais réveillée le matin même, elle était en train de les teindre. Le brun en résultant avait été

presque plus surprenant à mes yeux que le vert.

— Chut, toi, la rabrouai-je avec une sévérité feinte. Pas besoin d'en rajouter.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Adam.

Je me sentais déjà bien mieux à présent qu'il était de retour à la maison : en son absence, l'anxiété perpétuelle que je ressentais se mêlait à un sentiment d'être piégée, mais tout cela s'était évaporé à sa simple vue.

L'employée nous gratifia d'un aimable signe de tête et leva la barrière car nous avions bien estimé l'heure d'arrivée d'Adam et passé moins d'un quart d'heure dans le parking, ce qui nous évitait de payer le stationnement.

Mon estomac se serra à la vue des ballons, en particulier les dorés.

— Je veux me marier, dis-je à Adam alors que celui-ci passait en première et laissait les ballons derrière nous.

Il me lança un bref regard intrigué avant de tourner la tête vers la route. Son odorat lui donnait probablement une idée de ce que je ressentais. La plupart des sentiments sont aisément décryptables par les loups-garous quand on vit en leur compagnie. J'avais le nez fin, moi aussi, mais tout ce qu'il me permettait de deviner, c'était qu'il avait voyagé à côté d'une femme dont je sentais le parfum sur sa manche. Souvent, notre lien de couple nous permettait de savoir ce que l'autre ressentait, et plus rarement, ce qu'il pensait, mais ce n'était pas le cas à cet instant précis.

— Je croyais justement que nous allions nous marier, fit-il remarquer d'un air incertain.

— *Maintenant*, papa, intervint Jesse en passant la tête entre les deux sièges avant de la Golf. Elle veut se marier *maintenant*. Sa mère l'a appelée vendredi, elle a abandonné l'idée des colombes...

— Je croyais que tu lui avais déjà dit qu'on ne voulait pas de colombes, s'étonna Adam.

— ... et celle des pigeons, poursuivit Jesse, imperturbable.

— Des pigeons ? s'enquit Adam d'un ton pensif. C'est mignon, les pigeons. Et c'est drôlement bon, aussi.

Je lui donnai un coup de poing dans l'épaule, pas très fort,

juste pour le punir de ses taquineries.

— Mais elle a fini par décider que des papillons, c'était encore mieux, conclut Jesse.

— Des papillons et des ballons, ajoutai-je. Elle veut faire un lâcher de papillons et de centaines de ballons. Dorés, les ballons.

— J'imagine qu'elle doit chercher des papillons monarques, si elle veut qu'ils soient assortis aux ballons, commenta Jesse.

— Des papillons monarques, répéta Adam. Pauvres bestioles, tu imagines leur confusion quand ils essaieront de retrouver leur trajet de migration en partant des Tri-Cities ?

— Il faut qu'on l'arrête avant qu'elle détruise entièrement notre écosystème, approuvai-je en plaisantant à moitié. Et je ne vois qu'un seul moyen. Ma sœur s'est déjà mariée en secret pour échapper à la pression de l'organisation d'un mariage avec ma mère. J'imagine que je peux le faire aussi.

Adam éclata de rire, et la lassitude de son expression sembla s'envoler.

— J'adore ta mère, dit-il avec une sincérité absolue qui réduisit sa voix à un ronronnement béat. Mais je pense que la préservation de l'environnement des Tri-Cities est une excellente raison pour qu'on avance le mariage. Marions-nous, alors. J'ai mon passeport. Tu as ton acte de naissance sur toi, pour le certificat, ou faut-il qu'on passe par la maison ?

Ce fut un peu plus compliqué que prévu, et il nous fallut en définitive deux jours pour pouvoir nous marier. Pas facile de se marier en quatrième vitesse, à part quand on vit à Las Vegas, bien sûr. Nous aurions pu réussir à le faire en un jour, mais je tenais à ce que le pasteur Arnez préside la cérémonie, et il avait un enterrement et deux mariages à assurer avant nous.

Adam avait perdu quantité de choses lors de son service au Viêt-Nam. Son humanité et sa foi en Dieu en faisaient partie, m'avait-il confié. Le mariage à l'église ne le remplissait pas précisément d'aise, mais il ne pouvait pas le reconnaître, car sinon il devrait avouer que c'était de la colère et non de l'incrédulité qu'il ressentait à l'égard de Dieu. Et c'était le genre de discussion que je n'étais pas pressée d'avoir avec lui.

Nous prévoyions une cérémonie très intime : Adam, moi, Jesse et nos témoins. Peter, le seul loup soumis de la meute, nous rendit visite au moment opportun et fut enrôlé illico pour ce rôle. Zee, mon mentor, qui me remplacerait au garage pendant notre lune de miel impromptue, fut aussitôt informé du changement de nos projets et réclama le privilège de me tenir lieu de témoin. En dépit des rumeurs, les faes n'ont aucun problème à pénétrer dans une église, quelle qu'en soit la foi. C'était l'acier que les premiers chrétiens avaient utilisé qui était mortel pour les faes, pas la religion en soi... même s'il arrivait aux faes de l'oublier.

Néanmoins, la rumeur fit le tour de la meute telle une traînée de poudre, et la grande majorité des loups d'Adam se trouvaient à l'église en ce mardi matin, lorsque Jesse et moi fîmes notre apparition. Adam devait venir de son côté avec Peter, pour respecter un peu la tradition. Ils avaient dû s'arrêter pour prendre de l'essence et du coup, nous étions arrivées avant eux, et quand je me garai dans le parking de l'église, je reconnus un bon nombre de véhicules familiers.

— Les nouvelles vont vite, commentai-je en sortant de la voiture.

Jesse opina du chef d'un air solennel.

— Tu te souviens quand Auriele essayait d'organiser une fête surprise pour Darryl ? On aurait pu garder le secret si ça avait eu lieu hier. Ça te dérange vraiment ?

— Non, la rassurai-je, ce n'est pas très grave. Mais s'il y a du monde, maman risque d'être blessée.

Je sentis mon estomac se nouer sous l'effet du stress. L'une des raisons pour lesquelles on organisait soigneusement un mariage, c'était pour éviter de heurter la sensibilité des gens. Peut-être ma décision de l'avancer n'était-elle pas la bonne, après tout.

Quand nous entrâmes dans l'église, il fut soudain évident à mes yeux que l'information n'avait pas seulement circulé dans la meute. Oncle Mike nous accueillit à la porte, probablement averti par Zee. Par-dessus son épaule, je m'aperçus que le vieux tavernier avait amené quelques autres faes, y compris, à ma grande consternation, la Fille au Yoyo qui, la dernière fois que je

l'avais vue, était en train de dévorer les cendres d'une reine des fées. La Fille au Yoyo n'était évidemment pas son vrai nom, j'ignorais celui-ci, mais elle était en train de jouer avec un de ces trucs la première fois que je l'avais rencontrée. Elle était dangereuse, puissante, et avait l'aspect d'une petite fille de dix ans vêtue d'une robe d'été, avec des fleurs dans les cheveux. Elle me décocha un grand sourire. Je pense qu'elle savait exactement à quel point elle me faisait peur, et ça l'amusait beaucoup.

Je n'avais pas prévu de remonter l'allée de l'église dans les formes. Mais alors que le hall d'entrée commençait à se remplir, Samuel, le loup-garou qui avait été mon colocataire et mon tout premier amour, m'entraîna sur le côté et me fourra un bouquet de fleurs blanc et or entre les mains.

Il coinça ma mèche derrière mon oreille gauche et se pencha pour me murmurer :

— Dis donc, c'est un sacré morceau que cette petite Jesse, hein ? Même pas trois jours, et elle a tout organisé !

— Trois jours ? m'étonnai-je. Mais nous n'avons décidé d'avancer le mariage qu'hier !

Un sourire étira ses lèvres et il m'embrassa sur le front.

— J'en ai entendu parler pas plus tard que samedi.

Avant même qu'Adam soit rentré de Washington ? Je lançai un regard surpris à Jesse, qui me décocha un sourire radieux et articula silencieusement « Surprise ! », puis j'examinai vraiment ce qui se trouvait autour de moi. En attendant Adam, le hall de l'église avait pris une apparence décidément festive, chaque convive apportant un carton plein de fleurs, de rubans blancs... et si je ne m'abusais, les faes ajoutaient leur touche personnelle avec un peu de magie.

Je portais la robe de mariée que j'avais achetée le mois précédent. Je m'étais dit que ça semblerait peut-être bizarre, avec cette cérémonie improvisée, mais après tout, je l'avais déjà, cette robe – une belle meringue avec un jupon foisonnant et un corsage ajusté en soie blanche avec de petites manches ballon – et Jesse avait décrété que je devais la mettre. De son côté, elle avait décidé de porter sa robe de demoiselle d'honneur, parce que « sinon, qu'est-ce que je pourrais mettre d'autre ? » Et je ne

m'étais doutée de rien, probablement parce que j'aimais tellement ma robe que j'aurais utilisé n'importe quelle excuse pour pouvoir la porter.

On ouvrit enfin les portes de la chapelle elle-même et je m'aperçus que les bancs étaient déjà pleins. Pas seulement de loups et de faes : je repérai des collègues d'Adam, ainsi que quelques clients de mon garage. Gabriel, mon bras droit, et Tony, mon contact au sein de la police de Kennewick, étaient assis l'un à côté de l'autre. J'avançai d'un pas pour voir tous les gens que Jesse avait invités à mon mariage soi-disant improvisé. Ils étaient très nombreux.

Samuel me retint en arrière le temps que le hall se vide et qu'il ne reste plus que Jesse, Darryl, lui et moi... et l'organiste se mit à jouer du Wagner.

Jesse, au bras de Darryl, ouvrit la marche vers l'autel. Arrivée à l'entrée de la chapelle, elle s'arrêta un instant, le temps de laisser mes sœurs Nan et Ruthie, qui s'étaient visiblement dissimulées à l'intérieur et que je n'avais pas vues, prendre le relais, aux bras de Warren et de Ben, l'un des autres loups d'Adam.

Adam était debout devant l'autel, à côté du pasteur.

Je clignai rapidement des yeux pour dissiper mes larmes, reniflai, et sentis Samuel me lâcher le bras.

Je me tournai vers lui pour voir ce qui se passait, mais un autre homme avait pris sa place.

— Zee voulait te conduire à l'autel, expliqua Bran.

Le père de Samuel était le Marrok, le chef de tous les loups d'Amérique du Nord, et l'Alpha de la meute du Montana au sein de laquelle j'avais grandi.

— Mais j'avais priorité sur lui, poursuivit-il d'un ton satisfait.

— Ils se sont longuement disputé le privilège, chuchota Samuel. J'ai bien cru que ça finirait par un bain de sang.

Un regard autour de moi me permit de constater la présence de ceux avec qui j'avais grandi dans le Montana. Le frère de Samuel, Charles, qui était assis à côté de sa compagne, me sourit gentiment. Et il ne souriait que rarement, sinon jamais.

C'est à peu près à ce moment-là que je m'humiliai en éclatant en sanglots.

Bran se pencha vers moi et, alors que nous avancions lentement, me murmura au creux de l'oreille :

— Avant que tu ne fondes devant la gentillesse dont nous avons tous fait preuve en organisant cette cérémonie pour toi, il faut que tu saches quelque chose. Tout a commencé avec un pari...

Quand nous arrivâmes enfin devant l'autel en prenant notre place avec une aisance telle qu'on aurait pu croire que nous avions répété, Bran avait raison : je n'étais plus du tout submergée par l'émotion. Et je ne pleurais plus. Nan, Ruthie et Jesse se tenaient de mon côté, ainsi que Bran, qui n'avait pas encore lâché mon bras. Darryl, Warren et Ben se trouvaient de l'autre côté, celui d'Adam.

Ma mère, cette traîtresse, était assise au premier rang, et elle envoya mon beau-père épingle un papillon monarque en soie à mon bouquet. Il m'embrassa sur la joue, adressa un signe de tête courtois à Bran, et retourna près de ma mère. Celle-ci me lança un sourire ravi, et on n'aurait jamais cru que ce complot était son œuvre tellement elle avait l'air innocent.

— Des ballons, articulai-je silencieusement en haussant le sourcil, pour lui montrer ce que je pensais de son subterfuge.

Elle leva discrètement le doigt vers le plafond sous lequel, effectivement, flottaient des dizaines de ballons dorés, avec des papillons en soie au bout de leur ficelle.

Bran éclata de rire, probablement à cause de mon air abasourdi.

— Ta mère est comme les fae, murmura-t-il, elle ne ment jamais. Elle se contente de t'amener là où ça l'arrange, et c'est pour ton bien. Si ça peut t'aider, tu n'es pas la seule à avoir été piégée : elle est arrivée un jour avec un bébé coyote dont elle m'a confié l'éducation, et regarde où j'en suis. Toi, au moins, tu ne lui dois pas cent dollars.

— Ça t'apprendra à faire le moindre pari avec ma mère, commentai-je alors que les dernières mesures de la musique retentissaient et que Bran me conduisait vers Adam.

Il s'arrêta soudain, me serra contre lui et regarda Adam en fronçant les sourcils, laissant le poids de son autorité impressionner l'audience. Bran était tout à fait capable de

dissimuler sa véritable nature, ce qu'il faisait la plupart du temps, n'apparaissant que comme un jeune homme aux muscles noueux sans intérêt particulier. Mais parfois, il laissait sa véritable personnalité s'exprimer. Bran était un très, très vieux loup, et il était extrêmement puissant. Il gouvernait la totalité des loups de cette partie du monde et nul dans cette pièce, y compris les humains, n'aurait pu se demander comment il parvenait à se faire obéir de tous. L'organiste lui-même sembla ressentir cette autorité et s'interrompit brutalement.

— Jeune loup, articula-t-il dans le silence soudain, aujourd'hui, je te confie l'un de mes trésors les plus précieux. Je compte sur toi pour prendre soin d'elle.

Adam, qui ne semblait pas plus impressionné que ça, acquiesça.

— Je le promets.

Puis la menace sous-jacente disparut soudain, et Bran redevint un jeune homme banal vêtu d'un smoking gris particulièrement bien taillé.

— Elle va bouleverser ta vie.

Adam sourit et, du coin de l'œil, je vis ma mère s'éventer : mon futur époux était plutôt du genre beau garçon, et avec son smoking, il n'avait même pas besoin de sourire pour les faire toutes tomber comme des mouches.

— C'est ce qu'elle fait depuis dix ans, monsieur, répondit-il. Je ne vois pas pourquoi cela changerait, maintenant.

Bran me lâcha enfin le bras, et Adam me prit la main.

— Tu as perdu de l'argent, ces derniers temps ? chuchotai-je.

— Je ne suis pas si stupide, répliqua-t-il sur le même ton en portant ma main à ses lèvres. J'ai besoin de dormir, parfois. J'ignorais tout à propos de cette histoire avant que ta mère m'appelle, juste après son coup de fil à propos des papillons. Visiblement, elle était en contact avec Jesse depuis deux semaines. Toi et moi sommes les derniers à avoir été avertis.

Je le dévisageai, puis me rendis compte que le pasteur Arnez me contemplait avec un sourire amusé. Ouais, c'est ça, il avait un enterrement à assurer, bien sûr.

— Je n'ai pas parié non plus, m'assura-t-il dans un murmure.

— La plupart des gens ont droit à des anniversaires surprise,

reprit Adam d'un ton pensif, assez fort pour que tout le monde dans l'église puisse l'entendre, y compris les simples humains. Toi, tu as un mariage surprise.

Et, comme s'ils s'y étaient entraînés, ce qui, on me l'assura plus tard, n'était pas le cas, tout le monde cria : « Surprise ! »

Dans le bref silence qui suivit, un ballon éclata, et ses restes, y compris un papillon en soie, tombèrent derrière le pasteur. Si c'était un signe, alors j'ignorais parfaitement ce qu'il était censé annoncer.

Il y avait un impressionnant assortiment de mets et de boissons dans le presbytère, et je profitai de l'occasion pour coincer ma petite sœur Nan dans un coin.

— Comment ça se fait que toi, tu peux aller te marier en secret, et que moi, j'ai le droit à un mariage surprise ? lui demandai-je.

Elle me répondit en souriant :

— Tu as du gâteau sur le menton.

Elle tendit la main et essuya la miette, avant de regarder autour d'elle, à la recherche d'une serviette, puis, en l'absence de celle-ci, de lécher le bout de son index.

— Beurk, commentai-je.

Elle haussa les épaules.

— Te plains pas, je ne l'ai pas léché *avant* de te toucher. Et ce glaçage est tellement délicieux que ce serait dommage d'en gâcher. En réponse à ta question, je me suis mariée en secret surtout pour éviter que maman et ma future belle-mère ne s'étripent. Un mariage surprise tel que celui-ci aurait probablement fait des morts. Si tu y as eu droit, c'est parce que maman, Bran et quelques autres se sentaient coupables.

— Coupables ? m'étonnai-je. Il faut une conscience pour pouvoir ressentir de la culpabilité. Je ne crois pas que maman en ait une.

Nan réprima un éclat de rire.

— Tu n'as peut-être pas tort. Mais le pari, ce n'était pas notre faute. C'était la tienne.

Je haussai un sourcil incrédule.

— Pardon ?

— Tout ça a démarré quand on a remarqué que, chaque fois qu'on parlait du mariage, tu avais l'air d'un lapin pris dans les phares d'une voiture. On n'a pas pu s'empêcher d'en jouer un peu. C'était impossible de résister à la tentation.

Je me souvins des quelques coups de fil compatissants de ma sœur, la fusillai du regard, et la vis rougir de honte.

— Bref, le pari est arrivé comme ça, poursuivit-elle. Un jour, papa a dit : « Dix contre un qu'elle s'enfuit avec Adam avant la date prévue pour le mariage. »

— Papa était dans la confidence ?

Je n'appelais que rarement mon beau-père « papa ». Pourtant, je l'adorais, mais j'avais seize ans la première fois que nous nous étions rencontrés, même si ma mère et lui étaient mariés depuis douze ans à ce moment-là. J'avais donc commencé à l'appeler par son prénom, Curt, et l'habitude était restée.

— Bien sûr que non, intervint ma plus jeune sœur, Ruthie, qui arriva près de nous en trottinant, un cookie à la main.

Nan, avec sa grande taille et ses traits délicats, ressemblait à son père. Ruthie, elle, était comme une version miniature de maman. Ce qui signifiait qu'elle était minuscule, extrêmement belle, et grande gueule.

— Papa était absolument scandalisé par ce que nous faisions. Nan, maman et moi avons été les premières à parler, mais Bran s'est rapidement impliqué, lui aussi.

Elle attrapa un verre de punch sur la table avec nonchalance, et je le lui ôtai des mains avant de le reposer.

— Tu n'as toujours pas 21 ans.

— Je les aurai le mois prochain ! protesta-t-elle d'un ton geignard.

Une expression de moquerie sur le visage, je répliquai :

— Tu paries sur mon mariage, ne t'attends pas à ce que je te fasse de faveur !

Puis, soudain, je me redressai : je venais d'avoir une idée géniale.

— Loups ! dis-je en mettant une touche de ce lien de meute que je commençais à maîtriser dans mon appel.

Nul besoin de parler trop fort : dans toute l'église, les loups à

visage humain se tournèrent aussitôt vers moi.

— Ma sœur Ruthie ici présente n'a pas encore 21 ans. Pas d'alcool pour elle !

Et, au cas où elle ne comprenne pas le message, j'ajoutai :

— Si tu t'approches de ce saladier de punch ou de quelque autre alcool que ce soit, il te faudra affronter mes loups.

Ruthie trépigna de rage et se tourna vers Nan.

— Fais gaffe, toi. T'as parié, elle se vengera de toi aussi. Et ce sera mon tour de rire.

Puis elle s'éloigna avec une démarche offensée sous notre regard amusé.

Nan secoua la tête.

— Je plains d'avance celui qui l'épousera.

J'éclatai de rire.

— Le pauvre ne saura pas ce dans quoi il a mis le doigt avant qu'il soit trop tard. Curt est toujours persuadé que notre mère est une petite chose fragile qui a besoin d'être protégée, et il en est absolument ravi. (Je me souvins, un peu tard, que j'étais censée être en colère contre elle et fronçai les sourcils.) Mais ce n'est pas de maman et de Ruthie que nous parlions. Raconte-moi donc comment vous êtes passés d'un simple pari à un mariage surprise.

— Eh bien, répondit-elle, comme je te le disais, c'est à cause de toi. Quand elle a vu à quel point toute cette histoire te rendait nerveuse, maman a proposé de prendre en main toute l'organisation du mariage. (Mon expression sembla l'amuser énormément.) Ça fait peur rien que d'y penser, pas vrai ? Mais bon, ça ne semblait vraiment pas t'amuser de devoir t'y coller.

Elle jeta un regard pensif en direction de Bran, en discussion animée avec mon beau-père. Celui-ci était dentiste. Bran était le chef de tous les loups-garous. J'ignorais ce qu'ils pouvaient avoir en commun qui les enthousiasmait autant et, franchement, je ne voulais pas le savoir.

— Bref, on a donc commencé à te provoquer parce que c'était amusant, poursuivit Nan, et les paris ont commencé à devenir de plus en plus importants. Dès que la somme en jeu a dépassé les vingt dollars, le sens de la compétition de maman a pris le pas sur son instinct maternel. La date sur laquelle elle avait

parié pour votre fuite était demain. Elle a donc eu l'idée de cette histoire de papillons et de pigeons, mais j'imagine qu'à ce moment-là, elle a dû se sentir coupable de te priver d'un vrai mariage. Ce qui tendrait à laisser penser qu'elle a effectivement une conscience, même si elle reste embryonnaire. Elle a donc enrôlé Jesse comme agent sur le terrain et fait en sorte d'organiser cette cérémonie avec son habituelle efficacité.

Ma sœur prit une grande gorgée du punch très alcoolisé et les larmes lui montèrent aux yeux.

— Franchement, je suis ravie que Todd et moi nous soyons enfuis, reconnut-elle, la situation étant irrécupérable. Mais tu méritais vraiment tout cela, et je suis très heureuse pour toi.

Elle se pencha vers moi et plaqua un baiser sur ma joue, avant de chuchoter :

— C'est vraiment un super canon, ton mari. Comment t'es-tu débrouillée pour lui mettre le grappin dessus ?

— Sale peste ! soufflai-je en l'étreignant brièvement. Todd n'est pas précisément du genre Quasimodo, non plus.

Elle sourit d'un air satisfait et sirota son cocktail.

— C'est vrai.

— Mais ce serait possible, intervint Ben avec son accent anglais qui lui donnait l'air civilisé, alors que c'était loin d'être le cas. Tu veux que je le fasse ressembler à Quasimodo, chérie ?

Je fis volte-face, en m'assurant de faire barrage entre Nan et Ben.

— On ne touche pas à mes sœurs, lui rappelai-je.

Il affecta brièvement un air blessé. Avec Ben, il y avait une chance sur deux que cette émotion soit sincère, et là mon instinct me dit que c'était le cas. Je poursuivis donc d'un ton léger.

— Ruthie est bien trop jeune pour toi, et Nan est mariée à un chic type. Alors, sois sage.

L'expression qu'avait arborée Ben n'avait pas échappé à Nan non plus, je m'en rendis compte. Elle avait toujours été plus douce que notre mère, plus proche de son père, aussi bien sur le plan du caractère que physiquement. Elle ne pouvait supporter de voir quelqu'un souffrir sans essayer d'y remédier. Elle poussa un soupir théâtral et commenta :

— Tous ces beaux garçons, et je n'ai le droit d'en goûter qu'un seul.

Ben lui décocha un sourire reconnaissant.

— Si jamais tu changes d'avis...

J'enfonçai mon doigt dans ses côtes. Il aurait pu l'éviter, mais n'en prit pas la peine.

— OK ! dit-il avec un mouvement de terreur exagéré. Je serai sage, je te le promets. Mais ne me fais plus mal !

Il dit cela d'une voix assez forte pour que tous ceux qui se trouvaient dans les parages se tournent vers nous. Adam traversa la foule et ébouriffa les cheveux de Ben.

— Sois un bon garçon, Ben.

Le Ben que j'avais connu autrefois aurait retroussé les babines et se serait soustrait à une telle manifestation d'affection. Celui-là me décocha un sourire éblouissant et rétorqua à l'intention d'Adam :

— Pas si je peux l'éviter, tu peux en être sûr !

J'aimais beaucoup Ben. Mais si je le surprenais seul dans une pièce avec Ruthie ou Jesse, je n'hésiterais pas à lui tirer dessus. Il s'était amélioré depuis son arrivée au sein de la meute d'Adam, mais il n'était pas encore totalement digne de confiance. Une partie de lui détestait encore les femmes, les considérant toujours comme des proies. Et tant que ce serait le cas, il faudrait garder l'œil sur lui.

— J'aimerais te présenter quelqu'un, dit Adam en adressant un signe de tête à Nan.

Il prit ma main et me conduisit vers l'énorme gâteau de mariage. C'était un chef-d'œuvre de pâtisserie, avec des fleurs bleues et blanches et des petites clochettes argentées, et même si tout le monde avait déjà mangé sa part, il était toujours gigantesque. Il avait été commandé pour un autre mariage, mais jamais payé, et c'était pour cette seule et unique raison que j'avais eu droit à un gâteau, m'avait confié Jesse. Il avait dû être prévu pour une cérémonie bien plus importante que la nôtre. Je contemplai le presbytère bourré à craquer et me demandai comment un mariage pouvait être plus important que celui-ci.

— Dépêche-toi, souffla Adam en m'entraînant par une porte dérobée qui menait à un escalier. C'est une évasion.

Nous parvînmes à atteindre le parking sans rencontrer quiconque. Et je vis le 4 x 4 d'Adam qui nous attendait, traînant derrière lui une énorme caravane qui paraissait plus vaste que le mobil-home dans lequel j'avais vécu jusqu'à l'hiver précédent, prêt à nous entraîner dans un voyage improvisé.

— Pourquoi est-on si pressés ? demandai-je quand Adam me poussa du côté conducteur, monta derrière moi et mit le contact avant même d'avoir refermé la portière.

— Certains faes ont une notion très particulière des traditions en matière de départ de la mariée, expliqua-t-il pendant que je rampais vers le siège passager et qu'il se dirigeait vers la sortie du parking. Et selon Zee, l'une d'entre elles implique l'enlèvement de celle-ci. Nous avons donc décidé de ne pas risquer une réaction exagérée de la part de Bran si ça devait se produire, et Zee a promis de détourner l'attention de tous jusqu'à ce que nous soyons trop loin pour qu'ils puissent faire quoi que ce soit.

— Je n'y avais pas du tout pensé, m'exclamai-je, mortifiée parce que j'étais pourtant au courant. Bran et Samuel représentent d'ailleurs probablement plus un danger que n'importe lequel des faes. Un jour je te raconterai ce que Samuel m'a dit à propos de ce qui peut se produire lors des mariages lycanthropes.

Et comparé à ça, un enlèvement, c'était du pipi de chat.

Je bouclai ma ceinture, aidai Adam à mettre la sienne et jetai un regard par-dessus mon épaule.

— Je ne sais pas si tu as remarqué, mais y'a un gros machin attaché à ton 4 x 4.

Il me contempla avec un sourire radieux.

— Ça, c'est ma surprise. Je t'avais promis que j'organiserais la lune de miel.

Je le regardai d'un air abasourdi.

— Tu veux dire qu'on part avec notre propre chambre d'hôtel ?

C'était une énorme caravane, plus imposante que le 4 x 4, qui n'était pas vraiment minuscule, plus large, aussi, avec des éléments manifestement censés se déplier.

— Je suis certaine qu'elle est encore plus grande que mon

mobil-home.

Adam jeta un petit coup d'œil à la caravane et étouffa un petit rire.

— C'est bien possible. Je ne l'avais pas encore vue. Ce sont Peter et Honey qui se sont occupés de l'attacher à la voiture.

— Elle est à toi ?

— Non. On me l'a prêtée.

— J'espère que nous n'allons pas sur des petites routes de montagne, commentai-je. Ou dans un endroit avec des parkings exigus.

— J'avais dans l'idée de passer la nuit sur un très chouette relais routier que je connais du côté de Boardman, dans l'Oregon, répondit Adam en prenant la 395 vers le sud. Rien de mieux que l'odeur du diesel et le ronronnement des moteurs pour bercer notre nuit de noces. (Il éclata de rire en voyant mon expression.) Ne t'inquiète pas.

Nous nous arrêtâmes effectivement à Boardman le temps d'enfiler des tenues plus confortable que nos vêtements de mariage. De l'intérieur, la caravane était encore plus impressionnante qu'à l'extérieur.

Adam défit les milliers de bouton de nacre qui couraient de mes hanches à ma nuque. Il y en avait encore autant sur chacune de mes manches. Il fallait deux mains pour s'en occuper, et je me contentai donc d'attendre qu'Adam en eût terminé en contemplant ce qui m'entourait d'un air ébahi.

— On dirait un sac sans fond, dis-je. Énorme vu de dehors, mais encore plus gigantesque à l'intérieur.

— Tu parles de ta robe ? demanda Adam d'un air intrigué.

Je pouffai de rire.

— Hilarant. La caravane, bien sûr. Tu as déjà entendu parler des sacs sans fond, non ? Ces trucs magiques qui contiennent bien plus de choses que leur taille le laisserait penser ?

— Vraiment ?

Je laissai échapper un soupir.

— Ce sont des objets de fiction, issus de *Donjons & Dragons*. (Je me tournai vers lui, surprise.) Ne me dis pas que tu n'as jamais joué à *D&D* ! Est-ce qu'il y a une règle qui interdit aux loups-garous d'y jouer ?

Il posa la tête sur mon épaule en riant.

— Je sais bien que je suis né au Moyen Âge...

En fait, il était né dans les années 1950, même s'il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-cinq ans. La lycanthropie inversait le processus de vieillissement.

— Mais ne t'en fais pas, j'ai bien joué à *Donjons & Dragons*. En revanche, je peux t'assurer que Darryl n'en a jamais fait une partie. Lui, son truc, c'est le paintball.

J'imaginai un instant Darryl en train de jouer au paintball.

— Ça fout les jetons, ça, marmonnai-je.

— Tu n'as pas idée, approuva Adam en frottant sa joue contre la mienne avant de se remettre à la tâche.

— Je pourrais très bien tout arracher au lieu de m'embêter à déboutonner, fit-il remarquer au bout de dix minutes.

Il était sérieux, je le devinai à son ton à la fois plein d'espoir et de résignation.

— Fais ça, et c'est toi qui auras à tout recoudre, l'avertis-je. Jesse veut la porter quand ce sera son tour.

— Et elle prévoit ça pour bientôt ? gronda-t-il.

— Pas à ma connaissance.

— Bizarrement, marmonna-t-il, ça ne me rassure pas vraiment, cette réponse.

— Gabriel part à l'université à Seattle l'automne prochain, lui rappelai-je. Je pense, en tout cas, que ça ne sera pas pour cette année.

Mon fidèle bras droit avait le béguin pour la fille d'Adam et habitait ces derniers temps dans la petite maison préfabriquée qui avait remplacé mon vieux mobil-home grâce à mon assurance. La situation réjouissait les deux jeunes gens, mais rendait Adam passablement nerveux. Il aimait bien Gabriel, mais Adam était un Alpha, ce qui le rendait excessivement protecteur envers sa fille unique.

Au bout d'un moment, Adam parvint enfin à triompher des boutons. Pendant que je mettais la robe sur un cintre et la rangeais dans la penderie – oui, il y avait une penderie –, il ôta son smoking et enfila un jean et un tee-shirt. Il était rare qu'il s'habille de manière aussi décontractée. À part quand il faisait du sport, sa vision d'une tenue de détente ressemblait plus à

une chemise et à un pantalon de toile. De mon côté, c'était plutôt le contraire : le jean et le tee-shirt étaient presque des habits de soirée pour moi. J'étais mécanicienne de métier et avais rarement les ongles impeccables. Bizarrement, nous allions pourtant bien ensemble.

Adam alla nous commander des milk-shakes et quelques hamburgers – un pour moi, quatre pour lui – au restoroute voisin, puis remplit le réservoir de la voiture, et nous reprîmes la route.

— On va à Portland ? demandai-je. Ou aux chutes de Multnomah, peut-être ?

Il me regarda avec un sourire énigmatique.

— Dors.

J'attendis trois secondes, puis insistai :

— On arrive bientôt ?

Son sourire s'élargit et les dernières traces de tension s'effacèrent de son visage. Pour un tel sourire de sa part, j'aurais été capable de... n'importe quoi.

— Quoi ? dit-il.

Je m'inclinais vers lui et posai ma joue contre son bras.

— Je t'aime, lui répondis-je.

— Oui, répliqua-t-il d'un air d'autosatisfaction. Je sais bien.

La gorge de la Columbia est un canyon qui serpente sur une centaine de kilomètres à travers la chaîne de montagnes des Cascades, et au fond duquel coule la Columbia. Elle longe la frontière entre les États de Washington et de l'Oregon. La plupart des voyageurs empruntent l'autoroute du côté de l'Oregon, mais il y en a une aussi côté Washington qui longe la plus grande partie du canyon. Le côté ouest de la gorge est une forêt tropicale tempérée, alors qu'à l'est, le paysage est plutôt du type steppe, avec une végétation à base de brome des toits, de buissons d'armoise, et d'époustouflantes falaises en basalte qui forment parfois des colonnes gigantesques.

Adam sortit de l'autoroute à Biggs et prit le pont qui traversait la gorge vers l'État de Washington. C'est un de mes ponts préférés : il enjambe le fleuve à l'un de ses endroits les plus larges, plus d'un kilomètre, dans une gracieuse arche qui

mène à la petite bourgade de Maryhill.

Cette dernière avait été fondée par un financier nommé Sam Hill au début du XX^e siècle. Il avait eu la vision d'une communauté religieuse vivant dans des fermes paradisiaques et donné le nom de sa femme à la ville. Mais j'imaginais qu'elle aurait probablement préféré que la ville ne se soit pas trouvée en plein milieu du désert, sur un territoire où l'épaisseur de la terre ne dépassait pas les cinq centimètres. Il ne reste pas grand-chose de l'endroit, quelques vergers, une poignée de vignobles et un camping public, et rien de tout cela ne rendait la ville particulièrement remarquable.

Mais Sam Hill ne s'était pas contenté de bâtir un village. Il avait aussi érigé le tout premier mémorial de la première guerre mondiale aux États-Unis, une réplique à taille réelle de Stonehenge, que l'on voyait même du côté Oregon du fleuve.

Nous tournâmes vers l'ouest une fois le pont traversé, nous éloignant de Maryhill et de Stonehenge. Au bout d'un quart d'heure de trajet le long d'une étroite autoroute qui traversait la steppe, nous arrivâmes près d'un terrain de camping. Celui-ci était parfaitement entretenu et, pourtant, je ne vis âme qui vive. Adam tourna dans l'allée, sortit une carte magnétique de la poche du pare-soleil, et l'inséra dans le lecteur près de la barrière. Une lumière verte clignota et le portail s'ouvrit.

— Nous avons tout l'endroit rien que pour nous, expliqua-t-il. C'est moi qui ai mis en place le système de sécurité et les propriétaires m'ont proposé de nous y installer même si le terrain n'ouvre pas officiellement avant le printemps prochain. Je suis sûr que la douche de la caravane fonctionne, mais celles du camping sont bien plus grandes.

Je regardai autour de moi et vis des emplacements de camping-car agréablement aménagés à l'ombre des chênes et érables de taille respectable. Ce n'était pas le genre d'arbres qu'on trouvait habituellement dans cette région, pas plus que la pelouse luxuriante, et je devinai qu'on devait avoir travaillé dur pour obtenir un tel résultat.

Adam se gara sur un emplacement à mi-chemin entre les toilettes en granit gris et le fleuve. J'examinai l'un des arbres d'un air intrigué : il devait mesurer près de vingt mètres de

haut, et ses racines s'enfonçaient profondément dans le sol, sans altérer la surface du terrain, parfaitement tondu.

— Dix jours, murmurai-je.

Adam savait comment mon cerveau fonctionnait.

— Zee se charge du garage, me rassura-t-il. Darryl et Auriele s'occupent de Jesse, qui n'a pas manqué de me dire avant notre départ qu'elle n'avait nul besoin de baby-sitters.

— Et tu lui as répondu qu'il ne s'agissait pas de baby-sitters, mais de gardes du corps, enchaînai-je, ce à quoi elle a répliqué qu'en général, les gardes du corps ne disaient pas à leurs protégés à quelle heure ils étaient censés rentrer à la maison.

— Et tu n'as même pas assisté à la conversation, s'émerveilla-t-il. Darryl est alors intervenu en disant que c'était le rôle de la famille, ce qui a cloué le bec de Jesse. Et donc, en dehors de ça, qu'est-ce qui t'inquiète ?

— Stefan, reconnus-je. J'ai bien demandé à Warren de garder un œil sur lui, mais...

— J'ai eu une petite discussion avec Stefan, m'interrompit Adam. Contrairement à toi, ma conscience ne m'a pas empêché de lui dire qu'il fallait qu'il repeuple sa ménagerie. L'un de ses plus gros problèmes, c'est qu'il refuse de chasser dans son voisinage et qu'il refuse de laisser ses agneaux sans protection. Ben a proposé de les surveiller en son absence, et Warren va dès demain emmener Stefan à Portland. Autre chose ?

— Dix jours, répétais-je, cette fois-ci en souriant. Dix jours de vacances rien qu'avec toi, et sans risque d'interruption.

Adam se pencha vers moi et m'embrassa... et je n'eus plus à m'inquiéter de quoi que ce soit pendant un long moment.

Chapitre 3

Nous allâmes nager dans le fleuve... ou plutôt, j'allai nager et Adam barbota dans l'eau à hauteur de poitrine, puisque les loups-garous ne peuvent pas nager. Leur masse musculaire est trop dense pour qu'ils puissent flotter, et ils sombrent donc au fond de l'eau aussi lourdement qu'un caillou.

Le camping encerclait une belle crique d'eaux dormantes, mais pas stagnantes, avec juste assez de courant pour qu'il soit agréable d'y nager. On avait planté tout autour des oliviers de Bohême et des buissons de plantes ornementales que je n'aurais su identifier mais qui, conjugués à la cascade de deux mètres cinquante séparant l'étang du fleuve, donnaient une impression d'intimité. Il faisait près de 40 °C, l'eau paraissait donc vraiment bonne.

Nous pataugeâmes et nous éclaboussâmes comme deux gamins, et je riais tellement qu'il fallut que j'aille reprendre mon souffle sur la berge.

— Poule mouillée ! cria Adam du milieu du fleuve, les mains sous la ligne d'eau, prêt à me projeter de l'eau dessus.

— Pas poule mouillée ! protestai-je en haletant sous les rayons du soleil qui séchaient mes cheveux, ma peau et mon maillot à toute allure.

— Alors qu'est-ce que tu fais dehors ? demanda-t-il.

J'ouvris de grands yeux innocents et le regardai en battant des cils :

— J'observe notre environnement.

J'abaissai mon regard vers son abdomen où de jolis muscles luisaient agréablement. Les loups-garous étaient toujours dans une forme physique appréciable, mais Adam était encore mieux bâti que le lycanthrope moyen.

— Y a des paysages sacrément sympas, conclus-je en

ronronnant.

Il émit un bruit de gorge et, quand je levai les yeux, je vis que les siens brillaient d'une flamme passionnée.

— Je ne peux qu'être d'accord, dit-il en sortant du fleuve et en se dirigeant vers moi d'un pas décidé.

Je poussai un couinement et me relevai d'un bond en riant... et quelque chose dans l'eau, derrière lui, m'attira l'œil. Adam fit volte-face pour voir ce que j'avais aperçu, mais trop tard. Un tronc d'arbre, peut-être, pensai-je, qui flottait entre deux eaux. Difficile à déterminer avec la distance, mais en tout cas, c'était trop gros pour être un poisson.

Avant la construction des barrages, il y avait de sacrément gros esturgeons dans le coin, des machins de presque deux mètres, selon Zee. Et ce que j'avais vu était plus gros que ça. Mais ça avait disparu à présent, et j'avais détourné Adam de sa traque.

Il regardait par-dessus son épaule. Je profitai de sa distraction pour partir en courant vers la caravane.

C'est rapide, un loup-garou. Pas autant qu'un guépard, mais plus qu'un loup gris ou un chien. Moi aussi, je suis vive. Plus que la plupart des loups-garous que je connais. Peut-être que je ne courais pas aussi vite que je l'aurais pu. Ou peut-être que la perspective du sexe incite les mâles, quelle que soit leur espèce, à dépasser leurs limites. Quoi qu'il en soit, Adam me rattrapa à mi-chemin de la caravane. Sans même ralentir, il me souleva par-dessus son épaule et poursuivit sa course pendant que je riais comme une perdue en luttant pour respirer. Il me plaqua contre la caravane et s'assura que je savourais vraiment cet enlèvement.

D'une manière ou d'une autre, nous parvîmes à entrer et nous abattîmes sur le lit moelleux revêtu de draps propres, et même neufs. D'ailleurs, tout l'intérieur semblait flambant neuf. C'était cher, une telle caravane. Qui dans ses connaissances avait pu lui prêter une caravane flambant neuve ?

Mais cette pensée fut aussitôt évacuée de mon esprit et, quand nous en eûmes terminé, je me retrouvai aussi moite et échauffée qu'avant notre baignade, dans une atmosphère saturée de notre odeur, avec Adam endormi à mes côtés.

Les liens de couple lycanthrope sont bien plus permanents que ceux du mariage. En partie, je pense, parce que quand on rencontre son âme-sœur, on ne ressent pas en général le besoin d'en divorcer. Entre deux personnes ainsi connectées, aucune maltraitance possible, et une meilleure compréhension des besoins de l'autre. De plus, cela évite les sales disputes qui peuvent mener à une distance glaciale. Et en partie aussi parce qu'il s'agit de magie de meute, et que celle-ci est bien plus compliquée à gérer que des paperasses administratives.

Du coup, je ne m'attendais pas vraiment à ce que le mariage en lui-même signifie autant à mes yeux.

— J'aime que tu portes mon alliance, ronronna Adam, les yeux mi-clos sur des iris d'un jaune lumineux.

Parfois, le lien de couple marche mieux pour l'un des membres du couple. Adam semblait bien suivre le cours de mes pensées, tandis que moi, je ne percevais rien des siennes.

— J'aime que chacun puisse, quand il te voit, savoir que tu es prise, que tu m'appartiens. (Il ferma les yeux et rit doucement.) Et oui, je sais que ça fait partie des dix trucs à ne pas dire à une femme moderne selon la liste établie par le MLF.

Quelque chose le tracassait, pensai-je. Son ton avait sonné un peu contraint sur ces dernières phrases.

— Mmmm, dis-je en me retournant et en léchant une perle de transpiration sur son torse.

Ça avait le goût d'Adam. Qui avait besoin de champagne ?

— Et toi, tu ferais mieux de ne pas ôter ton alliance sans une très bonne raison, l'avertis-je en montrant bien le visage de mon coyote intérieur.

Peut-être avait-il besoin que je lui retourne sa possessivité, et c'était le cas, au centuple, même.

— Et si ton ex-femme ou n'importe quelle autre femme âgée de treize à soixante-dix ans se trouve dans les environs, il n'y a aucune raison valable pour que tu l'enlèves.

Il éclata de rire, et je roulai jusqu'à me retrouver sur lui.

Je n'étais pas encore parvenue à mettre le doigt dessus, à identifier vraiment ce qui l'inquiétait. Notre lien lui envoyait des informations me concernant, mais de mon côté, je n'avais pas le moindre indice quant à ce qui se passait derrière ces yeux qui

étaient à présent redevenus bruns. C'est le problème, avec la magie. On commence à compter dessus, et c'est exactement le moment qu'elle choisit pour vous filer entre les doigts et vous laisser encore plus dépourvu que si vous ne l'aviez jamais eue à disposition. Il ne me restait plus qu'à faire comme toutes les autres femmes pour interpréter les non-dits de leur compagnon.

Cela faisait dix ans que je connaissais Adam ; et j'avais aussi connu son ex-femme, Christy. Peut-être que le problème trouvait ses racines dans cette première union. Christy avait été du genre très à cheval sur les libertés personnelles, surtout les siennes, en fait. Elle était jalouse de la meute, jalouse, aussi, je pense, de Jesse, leur fille. Elle ne l'aimait pas, lui, mais elle voulait être le centre de son monde et n'aurait rien toléré d'autre.

Peut-être avait-il l'impression que j'en ferais de même avec lui ? C'était probablement le moment pour nous d'alléger l'atmosphère et de nous donner un peu de temps pour digérer tous les changements que notre union impliquait.

Je lui mordillai le lobe de l'oreille.

— S'il était socialement acceptable de tatouer mon nom sur ton front, alors je le ferais.

— Je ne vois mon front que quand je me regarde dans le miroir, dit-il. La main, ce serait bien mieux.

— Ce ne serait pas pour toi, répliquai-je. Toi, tu sais à qui tu appartiens. Ce serait à l'intention des autres femmes. C'est plutôt sympa de les avertir qu'un mot de travers pourrait leur valoir quelques blessures. Après tout, ça a de grandes dents, un coyote.

Je sentis sa poitrine vibrer sous moi d'un rire encore contenu. Mais il se détendit un peu.

— Je voulais simplement te dire que si tu t'inquiétais de ressentir des sentiments primitifs à propos de tout ça, de mon côté, je suis assez primitive aussi, l'informai-je d'un ton léger.

Puis je continuai mon roulé-boulé jusqu'au bord du lit et me relevai. J'ôtai mon maillot de bain à présent d'une humidité glaciale et l'envoyai valser de la pointe du pied.

— Néanmoins, il faut que je t'avertisse que je ne peux pas travailler au garage avec mon alliance, à moins de vouloir porter

le petit surnom de Mercy-Neuf-Doigts. Et, poursuivis-je en effleurant le tatouage en forme de patte de coyote juste en dessous de mon nombril, ayant atteint exactement le nombre de tatouages que je désirais, je n'ai pas l'intention de me faire tatouer ton nom à quelque endroit que ce soit.

Adam sauta du lit et se dirigea vers sa valise. Il en ouvrit la poche extérieure et en sortit un étui plat, qu'il me tendit.

Je l'ouvris et découvris une épaisse chaîne en or avec une plaque militaire portant la gravure : « Hauptman, Adam Alexander ». La dernière fois que je l'avais vue, elle était avec sa jumelle, suspendue à une chaîne d'acier, sur le dessus de la commode d'Adam.

— Tu pourras y enfiler ton alliance quand tu seras au garage, dit-il en prenant la chaîne et en la mettant autour de mon cou.

Il la ferma puis m'embrassa la nuque et resta ainsi un moment, les doigts agrippés à la fermeture du collier.

Il m'avait offert l'une de ses plaques militaires. Je n'ai jamais fait l'armée, mais j'ai étudié l'histoire. Et je sais pour quelle raison ces plaques allaient par deux : quand un soldat mourait, et que ses compagnons ne pouvaient le ramener à l'abri, ils laissaient sur lui une des plaques pour qu'on puisse l'identifier quand on le retrouverait. L'autre servait à déclarer sa mort.

Cette plaque signifiait plus pour lui que l'alliance... et pour moi aussi. Je remarquai que la chaîne était assez longue pour que je puisse la garder quand je me transformerais en coyote.

— J'ai besoin d'aller courir un peu, dit Adam en reculant d'un pas et en donnant une petite tape sur ma fesse nue.

Il laissa ses doigts s'attarder légèrement sur les petites cicatrices dues à une rencontre avec un fermier fou de la gâchette.

— Tu veux venir ?

— Petite ou grande course ? demandai-je d'un air méfiant.

Les loups adorent courir des heures, mais même les plus acharnés ne courrent pas de la manière dont le fait Adam.

Il enfila un caleçon, un short, des chaussettes et des chaussures en réfléchissant à la question.

— Une grande, finit-il par reconnaître, un peu surpris. Il y a un truc qui me tracasse...

Les mots moururent sur ses lèvres et il me décocha un petit sourire presque timide.

— L'instinct du loup est plutôt fiable, mais parfois, il est difficile de savoir ce qui éveille son attention. Courir, ça aide à relier le lobe frontal au reste du cerveau.

— Vraiment ? m'enquis-je avec intérêt.

Je détestais justement savoir quelque chose sans aucune idée d'où ça venait.

Il rit.

— Parfois. Et les autres fois, je me fatigue assez pour ne plus en avoir rien à faire. Tu restes ici ?

— Je dois avouer que je me sens vraiment très détendue, répondis-je. (De toute façon, il pourrait mieux réfléchir si je n'étais pas là.) Je ne vais pas bouger. Mais tu ferais mieux d'enfiler un tee-shirt, ou ton corps de rêve va provoquer un accident si tu cours au bord de la route. (Il sourit. Je pense qu'il croyait que je plaisantais.) Moi, je vais prendre une douche et lire un peu jusqu'à ton retour. On réfléchira alors à notre dîner, soit à cuisiner, soit à chasser.

Il hésita un instant.

— Adam, repris-je, on est au milieu de nulle part. Parmi ceux qui me détestent, personne n'est au courant de l'endroit où je me trouve, à moins que tu aies emprunté cette caravane à Marsilia. Va courir. Je serai là à ton retour, c'est une promesse.

Il me lança l'un de ses regards évaluateurs puis sortit de la caravane en refermant doucement la porte derrière lui.

La douche de la caravane n'était pas si horrible. Je m'étais attendue à un truc seulement utilisable par des pygmées, mais ce n'était pas si mal que ça. Cela étant, je n'avais nulle intention de l'utiliser, puisque je disposais des douches collectives du camping rien que pour moi.

En général, les douches de ce genre sont plutôt primitives. J'en ai connu qui n'offraient que de l'eau froide, dépourvues de rideaux, et d'autres dont on avait l'impression de sortir plus sale que l'on y était entré. Ici, c'était tout autre chose.

Tout le bâtiment était climatisé à une température civilisée, presque frisquette comparée avec l'extérieur. Le sol était pavé

d'ardoise. Les lavabos étaient surmontés de miroirs encadrés de bois sculpté et reposaient sur une tablette de marbre vert qui contrastait agréablement avec les robinets en bronze. Il y avait quatre cabines de douches qui déclinaient la même thématique marbre vert et robinetterie de bronze.

Je n'avais jamais rien vu de tel dans un camping... ou même dans un hôtel. L'eau délicieusement chaude qui jaillissait de la pomme de douche géante accrochée au plafond coula sur mes épaules, emportant avec elle la sueur dans mes cheveux et le souci que je me faisais pour Adam. Je restai un long moment sous la douche et la température ne varia jamais.

Quand je fus convenablement détendue, j'enfilai un short en jean et un tee-shirt arborant le dessin d'une maison toute miteuse. Le texte en dessous disait : « Cambrioleurs bienvenus. Attention, loups-garous méchants. » C'était Jesse qui l'avait fait faire pour moi.

Le soleil sur le chemin du retour vers la caravane suffit à me sécher les cheveux. Je me glissai à l'intérieur, attrapai un bouquin et retournai à l'extérieur pour lire, allongée sur la pelouse, en attendant le retour d'Adam.

Ça faisait un bon moment qu'il était parti.

Je bouquinai pendant un quart d'heure puis un bruit bizarre, comme quelque chose qui grattait le sol, attira mon attention. Je levai les yeux, mais il n'y avait rien d'autre que quelques oiseaux et des insectes dans mon champ de vision.

Je baissai les yeux vers la page où je m'étais arrêtée et entendis de nouveau le bruit. On aurait dit que quelqu'un traînait des pieds chaussés de semelles souples, sur le pavé à deux mètres de moi, mais il n'y avait personne sur la route. J'inspirai profondément et mis mon nez à contribution : j'ai l'ouïe fine, mais ce n'est rien comparé à mon odorat.

Je m'attendais à sentir l'odeur d'une taupe ou d'un écureuil, un animal capable de faire un tel bruit sans être visible. Au lieu de cela flottaient dans l'air des vapeurs de vieux cuir tanné, de fumée de feu de camp, une bouffée de tabac et l'arôme reconnaissable entre tous d'un homme inconnu. Je posai mon livre et me redressai.

Je fis un tour sur moi-même, ne vis rien de plus, et sentis ma

peau se recouvrir de chair de poule d'une manière familière.

Je suis une changeuse. Cela signifie, en gros, que je peux me transformer en coyote quand ça me chante. J'ai un meilleur odorat et une meilleure ouïe que les humains. Je suis aussi très rapide... et je perçois la présence des fantômes, contrairement à la plupart des gens.

Il y avait un fantôme derrière moi. Je ne pouvais pas le voir, mais je le sentais, dans les deux sens du terme.

Le grattement retentit de nouveau et, sous le soleil au zénith, je me dirigeai vers la route d'asphalte et à l'endroit d'où semblait provenir le son.

J'entendis le cri d'un faucon, mais ne vis aucun rapace dans le ciel bleu. Je n'étais pas la seule à l'avoir entendu car soudain, tous les autres chants d'oiseaux qui me tenaient jusqu'alors compagnie se turent. Peut-être s'agissait-il d'un véritable faucon, mais au fond de moi, j'étais persuadée que ce n'était pas le cas, même si tous les fantômes que j'avais vus jusqu'à présent étaient humains.

Le bruit suivait à présent une sorte de rythme, comme une polka très lente. *Grat-grat*, pause, *grat-grat*, pause. L'odeur devint plus intense, et l'une de ses composantes me sauta soudain au nez : un coyote.

Je dus rester ainsi immobile pendant trois ou quatre minutes pendant que le son de sa danse devenait de plus en plus audible et avant que le fantôme m'apparaisse. La première chose que je vis fut sa tenue de cuir. Le reste était vague et aussi insaisissable qu'un rêve. Mais les franges et les motifs de perles sur ses manches ainsi que l'extérieur de son pantalon étaient bien nets.

Ce n'était pas le genre de tenue que l'on voyait lors des *pow wow*. Au cours de ces cérémonies, on porte des tenues de fête, bien entretenues, l'équivalent du costume du dimanche : de beaux vêtements aux couleurs vives, cousus main, qu'on ne porte que lors des grandes occasions.

Le cuir de sa tenue, lui, donnait l'impression d'avoir été si longtemps porté qu'il allait à son propriétaire comme une seconde peau. Il y avait des plaques lisses à l'intérieur des cuisses, comme s'il avait passé beaucoup de temps sur un cheval. Le cuir était plus foncé sous ses bras et au creux de ses

reins, là où la sueur provoquée par sa danse coulait. Il portait une ceinture en piquants de porc-épic tressés d'où pendait une queue de coyote qui balayait sa hanche. Les couleurs de la ceinture étaient passées, et la queue de coyote un peu miteuse.

Je commençai à entendre la musique sur laquelle il dansait, et ce n'était ni la palpitation mystique d'un tambour de cérémonie, ni une flûte mystérieuse. C'était lui l'instrument, s'accompagnant de sa propre chanson, une mélodie nasale, sans paroles, qui résonnait jusque dans mes os. J'aperçus aussi ses mains. C'étaient celles d'un travailleur manuel, d'un fermier, calleuses et couvertes de cicatrices. Les mains d'un homme, mais pas d'un vieillard. L'un des doigts en avait été cassé et mal redressé.

Ses cheveux étaient séparés en deux épaisses tresses qui se terminaient par un lacet de cuir rouge, juste au niveau de ses omoplates. Je reconnus plusieurs de ses mouvements comme provenant des *pow wow* auxquels j'avais assisté à l'université, quand j'essayais encore de me reconnecter avec mes origines. Plus il dansait et plus il m'apparaissait comme réel, à mon regard comme au reste de mes sens. Au bout d'un moment, j'aurais pu, si je ne l'avais pas vu lentement se matérialiser devant mes yeux, jurer que c'était une véritable personne, même s'il gardait toujours le visage tourné dans la direction opposée et que je n'en apercevais que quelques fragments.

Sa danse alternait entre rythme furieux et lenteur presque douloureuse. Il restait fermement planté sur ses pieds : c'était la danse d'un guerrier, pleine de puissance, de magie et de violence contenue. Mais le guerrier était ce qu'il était, cependant, et la personnalité du danseur lui permit d'en faire une démonstration de joie.

Le fantôme s'arrêta de danser, me tournant toujours le dos, tout le corps travaillant à récupérer l'oxygène qu'il avait dépensé lors de sa danse. Je me demandai depuis combien de temps il ne l'avait pas exécutée en chair et en os, et pour quelle raison il avait choisi ce lieu pour le faire.

— Salut, dis-je doucement.

Certains fantômes ne font que répéter des moments importants de leur vie. Il me semblait probable qu'il en fasse

partie, parce que les fantômes qui ont conscience de leur condition et agissent indépendamment sont plutôt rares... et ils ont tendance à interagir immédiatement. Celui-là avait toutes les caractéristiques d'un répéteur : cette danse, pleine de passion et d'émotion, ressemblait à quelque chose qu'il avait fait lors d'un moment-clé de sa vie.

Mais ses épaules se raidirent au son de ma voix. Puis il se tourna vers moi et je me retrouvai face à face avec un homme que je n'avais jamais rencontré, mais dont le visage me semblait aussi familier que celui que je voyais tous les matins dans le miroir, même si je n'avais de lui que la photo en noir et blanc d'une coupure de journal relatant sa mort.

Mon père.

Je ne parvenais plus à parler ni à respirer. C'était comme si on m'avait donné un coup de poing dans le diaphragme et que mes poumons étaient incapables de fonctionner.

Il me contempla sans sourire. Lentement, presque cérémonieusement, il inclina la tête. Puis il se transforma en coyote aussi aisément, aussi rapidement que je pouvais le faire. Bizarrement, son coyote semblait plus massif que l'homme. Mais il me lança exactement le même regard insolent que lorsqu'il m'était apparu humain. Puis, sans prévenir, il traversa la pelouse à toute allure et fonça se cacher dans les buissons à quelques mètres de là.

Sur la photographie, mon père portait une tenue de rodéo : un jean, une chemise Western à manches longues, et un chapeau de cow-boy. Ma mère, une adolescente en bisbille avec des parents trop autoritaires, l'avait rencontré lors d'un tournoi au cours duquel elle avait gagné de l'argent de poche en courant avec le cheval de sa meilleure amie, alors qu'elle était encore plus jeune que Jesse. Elle n'avait même pas eu le temps de lui dire qu'elle était enceinte avant qu'il se tue dans un accident de la route. Il lui avait dit s'appeler Joe Vieux Coyote.

Je n'avais jamais vu le fantôme de mon père auparavant. Il n'était pas venu me rendre visite lorsque je m'étais échappée du Montana et du seul foyer que j'avais jamais connu. Il ne s'était pas montré quand j'avais décroché mon diplôme au lycée ou à l'université. Pas plus qu'il ne s'était manifesté quand j'avais

risqué ma vie en affrontant des faes, des démons et autres créatures affreuses. Il n'était pas venu à mon mariage.

Je parcourus le sol du regard à la recherche d'empreintes de pas. J'étais assez confiante concernant ma connaissance des loups-garous et à peu près à l'aise sur le sujet des vampires. Les faes, eux, c'était tout autre chose, et je savais qu'il existait bien d'autres choses dont je ne savais rien, certaines parce qu'elles étaient si rares qu'elles étaient uniques, d'autres parce qu'elles étaient bien cachées.

J'avais été certaine de me trouver face à un fantôme jusqu'au moment où je m'étais demandé comment mon père, qui était mort à des centaines de kilomètres de là, dans l'est du Montana, aurait pu se retrouver ici. Et il s'était transformé en coyote, exactement comme moi, et avait disparu dans les fourrés. La plupart des fantômes n'ont pas besoin de s'enfuir : ils se contentent de se disperser dans les airs. Mais il n'y avait aucune empreinte, et j'étais plutôt experte en pistage. Pas même dans la terre meuble au pied des buissons dans lesquels il s'était éclipsé.

Je sentis la chair de poule me recouvrir les bras malgré la chaleur ambiante.

— Tu ne penses donc pas qu'il s'agissait d'un fantôme ? demanda Adam avant de mordre à pleines dents dans son hot-dog.

La caravane était équipée d'une cuisinière et d'un four, mais il y avait un foyer ouvert et un barbecue à deux pas de là où nous étions garés et nous avions décidé de rôtir des saucisses à la flamme pour notre dîner. Adam avait couru jusqu'au crépuscule, avant de faire un crochet par la caravane pour me plaquer un baiser moite, attraper des vêtements propres et une serviette, puis filer vers les douches.

Le temps qu'il revienne, j'avais allumé le feu et la nourriture était prête à rôtir.

Malgré les chaises de camping dont nous disposions, nous préférâmes nous asseoir par terre, côté à côté. Sans notre monumentale caravane dans mon champ de vision et la pelouse parfaitement tondue, on aurait pu croire qu'on était vraiment en train de camper. En fait, ça rassemblait tous les bons côtés du

camping. Je me fis la réflexion que je m'y habituerais facilement.

— Mmmh, répondis-je avant de déglutir, la gorge sèche. Ce n'est pas exactement ce que j'ai dit : mon père est mort, après tout. Si c'était bien mon père, alors c'était un fantôme. Mais peut-être que c'était autre chose. Il existe pas mal d'histoires concernant les populations surnaturelles indiennes, mais nombre de ces connaissances se sont perdues lorsque le gouvernement a tenté d'assimiler les tribus dans la culture américano-européenne. Une grande partie de ce que l'on connaît a été inventé de toutes pièces – personne ne raconte mieux les histoires qu'un Indien – et plus personne ne sait vraiment démêler le vrai de la légende.

Charles, le fils à moitié indien de Bran, né au début du XIX^e siècle, aurait pu m'éclairer sur ce sujet... mais, à ma grande frustration, il ne parlait que rarement de son héritage amérindien. Peut-être aurais-je pu le convaincre d'en dire plus, mais Charles était l'une des seules personnes qui m'intimidait réellement. Même lorsque je m'étais intéressée à cet aspect de mon histoire familiale, je n'avais jamais osé trop lui en demander, même si ça m'avait démangée d'en savoir plus.

— Tu penses que ce pourrait être un esprit du cru qui se fait passer pour ton père ? suggéra Adam.

Il avait fini son hot-dog et était en train de faire griller une autre fournée de saucisses. Il les aimait presque carbonisées, et moi, je les préférais à peine tièdes. Je regardai mon hot-dog en train de réchauffer et réfléchis à la question.

— Peut-être. Peut-être qu'il existe une sorte de *doppelgänger*¹ bizarre qui apparaîtrait à d'autres gens que sa victime ou après sa mort au lieu de trois jours avant.

Adam m'observa en penchant la tête, avant de la secouer.

— Si tu pensais vraiment qu'il s'agisse d'un esprit indigène, tu appellerais Charles.

Il avait raison. Si Charles pensait que j'avais vraiment des ennuis, alors il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour m'aider. Il était peut-être flippant, mais c'était la famille. En

¹ Un *doppelgänger* dans le folklore est le double fantomatique d'une personne vivante. Voir ce double est un augure de mort. (NdT)

quelque sorte.

Adam me décocha un regard plein de malice.

— C'est surtout que tu n'aimes pas l'idée que ton père t'ait rendu visite sans que tu saches pourquoi.

Et pourquoi Joe Vieux Coyote ne s'était-il pas montré avant.

Bon sang ! pensai-je. J'étais pourtant au-dessus de ça. Un fantôme n'était pas une personne : c'était seulement les restes de celle-ci. Ce fantôme était peut-être bien celui de mon père, mais ce *n'était pas* mon père.

Il était mort avant ma naissance. Mais je n'en avais pas souffert. J'avais été élevée par Bryan et Evelyn, mes parents adoptifs, qui m'avaient donné plein d'amour. Quand ils étaient morts, Bran et la meute s'étaient chargés de moi, puis ensuite ma mère. Je n'avais jamais souffert d'un manque d'amour, jamais été maltraitée. J'étais adulte. Alors pourquoi la vue d'un fantôme qui ressemblait à mon père me mettait-elle dans tous mes états ?

— OK, dis-je. Ouais. T'as raison. S'il pouvait me rendre visite n'importe quand, pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt ? Pourquoi à présent que je n'ai plus besoin de lui ?

Adam passa son bras autour de mes épaules.

— Peut-être était-ce une sorte de quête de vision, mais sans la composante du jeûne ?

Je secouai la tête.

— Non, j'ai déjà fait ma quête de vision.

Il recula pour voir mon visage.

— Vraiment ?

— Hum, répondis-je. L'été où Charles m'a appris les rudiments de la mécanique auto. Un jour, il m'a emmenée en forêt. Nous avons jeûné trois jours durant, puis il m'a défendu de me transformer en coyote et m'a envoyée en expédition dans la montagne.

— Qu'as-tu vu ? s'enquit Adam. Ou peut-être est-ce un secret ?

Je laissai échapper un ricanement.

— C'est sacré, pas secret, je crois. (Néanmoins, la seule personne à qui j'avais dit ce que j'avais vu, c'était Charles.) Mais mon expérience a été plutôt bizarre. J'ai demandé à Charles si

j'avais mal fait quelque chose, mais il s'est contenté de me regarder...

Je tentai d'arborer un masque à la fois inexpressif et terrifiant et un sourire étira les lèvres d'Adam.

— Qu'a-t-il pensé de cette expression quand tu la lui as montrée ? demanda-t-il.

Seul un fou se serait ouvertement moqué de Charles. Il me connaissait si bien.

— Il m'a demandé si j'avais mangé un truc qui ne passait pas, reconnus-je. Cela étant, il a tourné la tête à ce moment-là, je n'ai donc pas vraiment vu son expression. Mais je crois bien qu'il a souri.

Adam éclata de rire.

— Revenons-en à ta vision.

— Oui, acquiesçai-je. Donc ma vision était un peu... Charles m'a dit qu'il n'y avait pas de bonne ou de mauvaise vision. Il y avait juste la vision. Puis il m'a parlé d'un type qui avait eu la sienne et découvert qu'ainsi il pouvait parler aux esprits. L'Esprit de l'Élan s'est montré à lui et lui a dit qu'il devait le servir, et que pour cela, il ne devait se vêtir que de jaune. Ou peut-être de bleu. Alors ce gars a fait comme on lui a dit pendant quelques années, jusqu'à ce que l'Esprit de l'Ours se manifeste en disant qu'il avait discuté avec l'Esprit de l'Élan, et qu'il avait décidé que dorénavant, c'était à lui que le type devait obéir. Du coup, l'Esprit de l'Ours lui a ordonné de se peindre le visage en rouge et de marcher à reculons. Quand le grand-père de Charles, l'homme-médecine, avait rencontré l'homme, cela faisait des années qu'il ne marchait qu'à reculons. L'aïeul de Charles a écouté son histoire et lui a dit : « Ce n'est pas parce que vous entendez les esprits que vous êtes forcés de leur obéir. »

J'avais complètement oublié que Charles m'avait raconté cette histoire. C'était probablement le signe de combien j'étais contrariée de ne pas avoir eu le type de vision que j'avais espéré, le genre avec un aigle et des biches qui me mènent jusqu'à la révélation.

— Que s'est-il passé ? demanda Adam.

— Ta saucisse est en feu, l'avertis-je.

Il sortit la pauvre chose rabougrie par les flammes, la tapota

sur le sol où elle tomba en plusieurs morceaux de charbon. Je dégustais la mienne tandis qu'il saisissait une autre saucisse et l'enfilait sur la fourchette.

— Mercy, qu'est-il arrivé à l'homme qui marchait à reculons ?

— Il s'est lavé le visage et a commencé à marcher à l'endroit. Au bout de cinq pas, il a trébuché et il s'est cassé la jambe.

— Tu te fiches de moi, me reprocha Adam en vérifiant la cuisson de son hot-dog. Celui-ci n'était pas encore noir, alors il le remit dans le feu.

Je levai la main.

— Parole de scout, c'est l'histoire que Charles m'a racontée. Demande-lui si tu ne me crois pas, tu es pourtant censé savoir quand je mens.

C'était une sacrée vanne entre loups-garous : seuls les très jeunes loups étaient incapables de discerner la vérité du mensonge.

— Mais il a aussi dit que l'homme ne s'était jamais remis à marcher à reculons.

— Il faut être un garçon pour pouvoir dire « parole de scout », fit remarquer Adam.

— Non, non. J'étais chef jeannette, moi, monsieur, lui appris-je en pointant le pouce vers ma poitrine. En quelque sorte. Quand maman n'était pas disponible. Enfin, c'est de ma vision dont tu voulais entendre parler, non ?

— Oui.

J'ouvris la bouche pour lui conter une version humoristique de cette histoire, mais c'est tout autre chose qui en sortit.

— Un instant, j'étais assise, seule, au milieu de la forêt. L'instant d'après, je marchais dans un endroit... différent. Tout était gris, presque comme dans un film en noir et blanc, sauf qu'il n'y avait ni noir, ni blanc, seulement plein de tons bizarres de gris. Ni herbe, ni arbres, juste une infinité de dunes sans couleur. C'était... vide. Tu sais, comme dans les films d'horreur post-apocalyptiques. Vide, mais effrayant, aussi.

J'eus les mêmes réactions qu'à l'époque : poitrine serrée, respiration difficile, chair de poule, provoquées par la sensation que le mal rôdait dans les environs.

Adam sortit sa saucisse du feu mais, au lieu de la manger, il planta le manche de la fourchette dans le sol, tel un étrange ornement de jardin. Puis il m'attira contre lui, et la tension retomba, me permettant de respirer normalement.

— Désolée, m'excusai-je. Je ne m'attendais pas à ce que ça ait un tel effet sur moi.

— Pas la peine de te forcer à me le raconter.

— Non, répondis-je, mais j'y tiens.

Cela semblait être le moment idéal. Charles m'avait dit que je saurais quand il serait temps de partager ce qui m'était arrivé avec d'autres personnes. Certains ressentaient le besoin d'en parler à chaque personne qu'ils rencontraient, mais la plupart ne se confiaient qu'à une poignée de gens.

— J'étais donc perdue dans cette étendue désolée. En dehors du sable, je ne voyais que des ruines. Au début, c'étaient des immeubles modernes, de grandes structures de verre et d'acier. Les vitres en étaient brisées et les traverses métalliques étaient rongées par la corrosion. Et plus j'avançais, plus les bâtiments vieillissaient. Je me souviens clairement avoir vu une demeure victorienne, maladroitement retournée sur le flanc, telle une maison de poupée géante qu'un enfant aurait renversée. Puis ça s'est transformé en décor de western, mais plusieurs décennies plus tard. Des poutres noircies s'échappaient des entrailles de maisons d'adobe à moitié enfouies dans le sable, des panneaux indicateurs arrachés, des planchers éventrés laissaient place à des touffes d'herbes folles.

» J'étais le seul être vivant à la ronde.

» Au bout du compte, il n'y avait plus qu'un champ de piquets de tentes que j'ai traversé en sanglotant, en pleurant toutes les larmes de mon corps, avec le nez qui coulait comme un robinet, le vrai gros chagrin, sauf que je n'avais pas la moindre idée de ce qui pouvait le causer.

— Quel âge avais-tu ? s'enquit Adam.

— C'était après la mort de Bryan, répondis-je. Juste après, même.

Le simple fait de parler de ce que j'avais vu me secouait, et je claquais des dents comme si j'avais froid alors que je sentais la présence chaleureuse et rassurante d'Adam contre moi. Il était

réel, mais d'une certaine manière, cette vision du passé ne l'était pas moins.

— Je devais avoir quatorze ans, poursuivis-je.

En parler à Adam, c'était presque comme devoir le revivre. Les émotions avaient été réelles et puissantes, peut-être plus réelles que tous les autres éléments de la vision.

— J'ai fini par arriver près de cette carcasse de voiture, une vieille Ford T ensablée jusqu'aux essieux. Elle était si triste que je sentais son chagrin peser sur mon cœur, détournant mon attention de ce qui m'avait fait pleurer jusque-là. J'ai posé les mains sur sa carrosserie, mais il n'y avait rien à faire pour la dégager ou la réparer. J'ai expliqué ça à la voiture, parce que j'avais le sentiment qu'elle pouvait comprendre ce que je lui disais. Je lui ai dit que j'étais désolée de ne pas pouvoir l'aider.

» C'est alors que, sous mes doigts, j'ai senti une vibration qui s'est intensifiée jusqu'à ce que je ne puisse plus toucher la voiture. J'ai fermé les yeux pour que le sable qu'elle soulevait ne s'y insinue pas, et quand je les ai rouverts, j'étais seule au beau milieu d'une forêt.

Je me souvenais de combien j'avais eu peur dans cette forêt. Mon pouls s'accéléra et mes bras se couvrirent de chair de poule. La forêt aurait dû constituer un soulagement après le néant gris que je venais de traverser. La forêt était ma deuxième maison... mais celle de ma vision était pleine de gens qui m'observaient, des gens dangereux qui n'approuvaient pas ma présence.

— C'était une forêt obscure. Même si les arbres étaient des conifères, ils formaient une canopée impénétrable au-dessus de ma tête, comme dans la forêt amazonienne. Je sentais qu'on m'observait, mais j'avais beau scruter les alentours, je ne voyais jamais de qui il s'agissait. Ils ont commencé à me suivre. Paniquée comme un lapin, j'ai fini par me mettre à courir, pendant ce qui m'a semblé des heures. Dès que je ralentissais, je les sentais approcher. Alors je ne ralentissais pas.

Le souvenir de cette peur me trempa de sueur, et je sentis les muscles de mon dos se tendre douloureusement.

— Je ne voyais rien pendant que je courais. Je n'ai jamais su ce qui me poursuivait. Je savais seulement que j'étais la proie

dans cette traque. Je savais que s'ils m'attrapaient, j'étais morte.

» J'ai regardé par-dessus mon épaule en fonçant à travers la forêt, et j'ai trébuché sur une souche. J'ai dévalé la colline et atterri au pied d'un fauteuil relax.

— Un quoi ? s'exclama Adam.

— Je t'ai dit que c'était bizarre. Un de ces grands fauteuils de relaxation pliants. Celui-là portait une grosse étiquette avec « Relax » écrit dessus. Il aurait dû sembler étranger à cette forêt, mais au lieu de ça, c'était moi qui ne m'y sentais pas à ma place.

Le revêtement du fauteuil était un tissu écossais orange et bleu. Vraiment moche.

— Tout ce que j'ai vu au début, c'était ce fauteuil. Puis je me suis rendu compte qu'il était occupé par un grand Indien à belle allure qui n'avait pas du tout l'air impressionné par moi.

C'était étrange. Je me rappelais la couleur du fauteuil comme si ç'avait été hier, mais impossible de me souvenir du visage de l'Indien ou de sa tenue. Je ne pense pas avoir remarqué quoi que ce soit d'autre que son regard.

— Je me suis relevée. Mon jean était déchiré, ma chemise aussi, et une longue estafilade me brûlait le flanc. Mes cheveux étaient pleins de brindilles. J'avais l'impression de me trouver à un endroit où je n'avais pas ma place, où personne ne désirait ma présence. J'ai redressé la tête et affronté son regard, même si je savais, au fond de moi, que c'était une mauvaise idée.

La panique avait disparu, remplacée par un vide qui me donnait l'impression de ne jamais pouvoir être rempli.

Je sentis la main d'Adam agripper plus fermement mon épaule.

— Dès que j'ai défié l'Indien du regard, un renard, un lynx et un ours sont sortis des bois. Un énorme oiseau qui ressemblait à un aigle est descendu du ciel et tous ont braqué leurs yeux sur moi, mais j'ai continué à affronter le regard de l'homme dans le fauteuil.

D'une manière impossible à expliquer, cela avait été horrible de savoir que je n'appartenais pas à cette forêt, contrairement à l'Indien et aux animaux. J'étais une étrangère, une étrangère solitaire.

— Calme-toi, murmura Adam.

— L'homme a fini par dire : « Qui es-tu pour parcourir ma forêt, sang-mêlé ? » J'ai deviné que ce n'était pas mon nom qu'il voulait connaître. Il voulait savoir qui j'étais. Ce que j'étais. (Je n'arrivais pas à l'exprimer de manière satisfaisante.) Mon essence, en fait.

— Que lui as-tu répondu ? demanda Adam.

— Je lui ai dit que j'étais un coyote. (Je toussotai pour m'éclaircir la voix.) Il s'est relevé. Encore et encore, parce qu'il était bien plus grand que moi, aussi grand que les arbres autour de nous et étrangement plus réel qu'eux. Je sais que ce n'est pas simple de se l'imaginer, mais je ne peux le décrire qu'ainsi. Sans me quitter du regard, il a dit : « C'est moi, Coyote. » Il avait l'air plutôt contrarié.

Je pris une brusque inspiration.

— J'aurais probablement mieux fait de lui donner mon nom. Ça n'aurait pas été la bonne réponse... mais ça n'aurait pas été la mauvaise non plus. Alors j'ai dit : « OK, tu peux être Coyote. Moi je suis *un* coyote. » Il a semblé réfléchir à ce que je venais de lui dire, puis il s'est courbé pour me chuchoter quelque chose à l'oreille.

Je me sentais idiote de raconter cette partie de l'histoire.

— Que t'a-t-il dit ?

— Il m'a dit : « OK, tu peux être un coyote. Mais tu es une jeune chose écervelée, tandis que moi, je suis une vieille chose écervelée. » Et c'est là que je me suis réveillée.

— Est-ce que tu sais ce que ça signifiait ? demanda Adam.

Je secouai la tête en riant.

— Mensonge, souffla-t-il en me serrant contre lui.

— Cela signifiait que je n'étais pas assez indienne, lui répondis-je. Et que je n'ai ma place nulle part.

Il fit griller un autre hot-dog en réfléchissant, le regard perdu dans les flammes.

— Je pense que tu te trompes, finit-il par dire. Pour moi, Coyote ne t'a pas rejetée.

— Il parlait de ma moitié coyote, objectai-je.

Adam me berça au creux de ses bras avec un sourire indulgent.

— Ça ne doit pas être simple d'avoir une moitié coyote, une moitié humaine, une moitié indienne et une moitié blanche.

Je pouffai et me sentis immédiatement mieux. Ce n'était jamais une bonne idée de me prendre trop au sérieux.

— Mais ces quatre moitiés sont ravies d'être la tienne, de moitié. Peut-être que je me suis trompée. Peut-être que cela signifie qu'il faut qu'on s'achète des fauteuils relax assortis. (Mais je choisirais des couleurs plus harmonieuses.) Si tu ne te dépêches pas de sortir cette saucisse du feu, tu vas devoir te coucher affamé.

— Mmm, ronronna-t-il au creux de mon oreille, et moi qui pensais que le mariage signifiait qu'on n'avait plus jamais à se coucher affamé.

Nous ressortîmes au bout d'un moment, réalimentâmes le feu, et fîmes rôtir le reste des saucisses.

Chapitre 4

Le jour d'après, nous abandonnâmes la caravane dans le camping – après tout, c'était l'entreprise d'Adam qui en avait installé le système de sécurité – et longeâmes le fleuve en voiture en passant par la ville portant le nom bizarre de The Dalles, puis celle désignée de manière plus classique par Hood River, avant d'arriver aux chutes d'eau de Multnomah. On m'avait raconté qu'il y avait là un territoire de quinze kilomètres de long où la pluviométrie annuelle augmentait d'un centimètre par kilomètre parcouru. Que cela soit ou non la vérité, à quelques kilomètres à l'ouest de Hood River, le semi-désert se voyait remplacé par des arbres en pagaille et une végétation luxuriante. Et encore un peu plus loin, les chutes d'eau succédaient les unes aux autres.

Multnomah est la plus impressionnante d'entre elles, mais il y a des dizaines de cascades sur Larch Mountain, et nous passâmes le plus clair de la journée à crapahuter sur les sentiers qui parcouraient le flanc de la montagne en passant de cascade en cascade. C'était une belle journée d'été, et nous n'étions évidemment pas les seuls à avoir eu la même idée.

Les autres randonneurs ne me dérangeaient pas, et je pense que c'était pareil pour Adam. J'avais l'impression que nous avions tous été rassemblés là par la beauté de l'eau cascadant tel un rideau blanc d'une falaise rocallieuse. Une sorte de sentiment d'admiration respectueuse nous connectait, nous réunissait tous. Ce n'était pas un lien aussi fort que celui que je partageais avec la meute, mais ça ressemblait aux prémices d'une telle connexion. C'était de la magie, une magie très légère, issue du beau temps et de la joie.

C'était ce sentiment d'appartenir à quelque chose de plus grand que moi que m'avait offert Adam.

Toute ma vie, j'avais été l'étrangère : d'abord en tant que coyote élevée au sein d'une meute de loups-garous, puis en tant qu'être surnaturel dans le foyer on ne peut plus terre à terre de ma mère, et finalement une fille qui avait trop de secrets pour pouvoir être vraiment amie avec quiconque. J'étais plutôt douée pour passer inaperçue, du coup, je n'avais jamais vraiment attiré l'attention de quiconque.

Jusqu'à Adam. Avec Adam à mes côtés, j'avais l'impression d'avoir trouvé ma place, comme si c'était lui, la connexion qui me reliait au monde. Et grâce à lui, je pouvais faire partie de ces joyeux randonneurs qui étaient sortis profiter de la vie. Je mis de côté la légère ombre laissée par le souvenir de ma vision. Indienne ou pas, coyote ou humaine, je n'étais plus seule.

Certains sentiers étaient très praticables, parfois même accessibles aux handicapés. Mais en approchant de la Multnomah, ceux-ci firent place à des chemins nettement plus stimulants. Le sommet de la montagne se trouvait à plus de 1 200 mètres au-dessus du départ des sentiers, et la pente n'était jamais vraiment douce.

J'entendis les cris avant de voir quoi que ce soit. Je me dis que quelqu'un avait un problème et commençai à courir, aussitôt imitée par Adam.

— Chéri, je ne peux pas te porter, dit une femme au bord des larmes. Je n'en suis pas capable. Sois un grand garçon et aide-moi, Robert.

La réponse du garçon, entrecoupée de sanglots, resta incompréhensible pour moi.

À la sortie d'un virage, nous débouchâmes sur deux personnes visiblement en détresse : une femme d'une quarantaine d'années de toute évidence épuisée et un jeune garçon au visage sale et zébré par les larmes.

— Hé, dis-je, ça n'a pas l'air d'aller. On peut faire quelque chose ?

Elle commença par refuser mon aide, puis son regard croisa celui d'Adam et s'éclaira d'une lueur de convoitise. Je ne pouvais que la comprendre, mais fus quand même soulagée de voir que c'était son large dos musclé qui l'intéressait et non son

joli minois.

Son fils n'était pas aussi ravi que sa mère. Robert, nous informa-t-elle, avait huit ans, mais était atteint de trisomie et avait aussi peur des étrangers qu'un enfant de deux ans. L'idée qu'Adam le porte jusqu'au parking, tout en bas, sur son dos, ne le remplissait pas vraiment de bonheur.

Sa mère essaya de le convaincre, mais au bout d'un moment, Adam se contenta de s'agenouiller devant le gamin et de le regarder droit dans les yeux. Il ne prononça pas un mot. Après quasiment une minute, le garçon fit un signe de tête, et quand Adam se redressa, il lui grimpa sur le dos sans autre forme de protestation. Ça ne l'enchantait toujours pas, mais il savait qui était le chef.

— Eh bien ça ! s'exclama la mère, époustouflée.

— Adam est très doué pour se faire obéir, lui expliquai-je. Même sans avoir à dire un seul mot.

Adam transporta donc jusqu'en bas du sentier un enfant de huit ans épuisé, grincheux, avec une entorse à la cheville, tandis que la mère le remerciait tout du long.

— Je ne savais pas que le sentier devenait si escarpé, se justifia-t-elle auprès de moi lorsqu'Adam accéléra le pas et prit un peu d'avance sur nous.

Je pense qu'il avait fait ça pour échapper aux remerciements incessants, mais peut-être que je n'étais pas très sympa d'imaginer ça.

— Robert en avait tellement assez de la voiture. Eugene est encore loin et je me suis dit que ça lui ferait du bien de dépenser un peu d'énergie en courant dans la nature, qu'il dormirait pendant le reste du trajet. J'espère que votre jeune ami ne va pas se faire mal. Robert pèse presque quarante kilos.

— Ne vous inquiétez pas, la rassurai-je. Adam est un ancien soldat. Il peut parfaitement descendre une montagne avec un paquetage de quarante kilos. C'est aussi pour ça qu'il sait faire la différence entre une foulure, une entorse et une fracture.

Je n'allais pas non plus lui dire que c'était un loup-garou et qu'il serait probablement capable de nous transporter tous s'il parvenait à trouver un moyen de nous rassembler en une charge manipulable. Adam avait fait son *coming out*, mais ni Robert ni

sa mère ne semblaient en état d'affronter un loup-garou à ce stade de leur voyage. Et il avait réellement été soldat. Ils n'avaient nul besoin de savoir que c'était lors de la guerre du Viêt-Nam.

— Faites-lui quand même passer une radio, conseilla Adam, qui nous entendait parfaitement. Je ne suis pas médecin, et les entorses peuvent être traîtresses.

Le temps que nous revenions jusqu'au parking, Robert s'était assez remis pour pouvoir marcher avec un boîtillement un peu exagéré. La note de désespoir dans la voix de sa mère avait disparu. Elle nous remercia une nouvelle fois et Robert plaqua un baiser humide sur la joue d'Adam.

— Mon héros ! m'exclamai-je en les regardant s'éloigner en voiture. Tu en as assez ? Ou tu veux qu'on reparte vadrouiller là-haut ?

À mon immense plaisir, nous continuâmes nos pérégrinations pendant quelques heures avant de dîner à Hood River. Je n'avais jamais passé autant de temps en sa compagnie sans interruption. Ici, personne ne pouvait venir nous déranger.

Et j'adorais ça. J'adorais voir son visage et son corps se détendre, libérés de la contrainte de prendre soin de sa meute, de moi, de sa fille, de son entreprise.

Habituellement, Adam avait l'air d'un trentenaire, même si les loups-garous ne vieillissent pas. Le temps que nous revenions au camping, il avait perdu dix ans, semblant à peine plus âgé que sa fille. Le rire illuminait son visage d'une manière que je ne lui avais jamais vue avant.

C'était moi. Moi qui lui faisais cet effet. OK, moi, et les chutes d'eau, et la forêt montagneuse créées par la main de Dieu. Et cela, même si en réalité je ne pouvais pas m'empêcher de l'entraîner dans mes embrouilles. Même s'il avait dû combattre des vampires, des démons et des faes aquatiques à cause de moi. Même s'il avait dû affronter sa propre meute, je semblais faire du bien à Adam.

Je l'avais déjà vu énervé, blessé et triste. C'était indescriptiblement mieux de le voir heureux.

— Quoi ? demanda-t-il en finissant son deuxième gros steak saignant. Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Ce petit restaurant branché qui occupait une ancienne demeure victorienne m'intimidait un peu, même si je n'aurais laissé personne, pas même Adam, le deviner. Je pense que rien ni personne, en dehors de ma mère, n'aurait pu intimider Adam. Mais c'était autre chose.

Il était à sa place dans cet endroit. Il avait été à sa place sur les sentiers de randonnée, et en portant le petit garçon jusqu'au parking. Pour quelqu'un comme moi, qui avait dû se battre pour se faire sa propre place parce qu'il n'en existait pas de prédefinie, eh bien... la vérité était qu'il était à sa place avec moi, aussi.

Mais, si je devais en juger aux regards en coin que certains des riches convives du restaurant nous lançaient, ce n'était pas l'opinion de tout le monde. Adam avait beau porter une tenue décontractée, jean et tee-shirt, il avait quand même l'allure d'un top model. Moi, en revanche, j'avais l'air d'une fille qui avait crapahuté toute la journée dans la montagne, même si j'avais pris soin d'ôter les feuilles de mes cheveux lors de mon passage aux toilettes.

Je poussai un soupir déchirant en posant mon menton entre mes deux mains, les coudes sur la table.

— Tu es vraiment trop canon, tu le sais, ça ? dis-je juste assez fort pour que ceux qui nous espionnaient discrètement puissent m'entendre.

Une lueur malicieuse s'alluma dans le regard d'Adam, me rassurant sur le fait que lui aussi avait remarqué la manière dont on nous regardait. Mais il garda l'air impénétrable et il ronronna :

— Alors ? Tu penses que tu en as pour ton argent, bébé ?

J'adorais quand il enchaînait sur mes plaisanteries.

Je soupirai de nouveau et émis un gémissement d'aise qui prit sa racine dans mes orteils, un son plein de satisfaction bête. Je lui revaudrai ce « bébé ». Il le regretterait.

— Oh que oui ! m'exclamai-je à l'intention de notre public. Je dirai à Jesse qu'elle avait raison. Prends le mec le plus sexy, me disait-elle. Quitte à claquer de la thune, autant le faire pour de la qualité.

Il rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire qui lui fit monter

les larmes aux yeux.

— Bon sang, Mercy, haleta-t-il, qu'est-ce que tu peux dire comme âneries !

Puis il se pencha par-dessus la table et m'embrassa. Quelques – longs – instants plus tard, il recula en souriant et se rassit sur sa chaise.

Je dus reprendre ma respiration avant de pouvoir parler.

— Je n'ai jamais aussi bien dépensé cinq dollars.

Il riait encore lorsqu'il boucla sa ceinture.

— Heureusement qu'on n'habite pas à Hood River, dit-il. Je ne pourrai plus jamais aller dans ce restaurant. Cinq dollars. Bon sang !

Adam était un homme qui avait été – bien – éduqué dans les années 1950. Il faisait son possible pour ne pas jurer devant une dame.

— J'ai trouvé ça plutôt cool quand la petite vieille a essayé de te donner un billet de vingt, commentai-je, provoquant un nouveau fou rire chez lui.

— Le truc qui m'a vraiment fait bizarre, dit-il plus tard, alors que nous étions sur le chemin du camping, c'était cette femme, à la table près de la nôtre, qui semblait croire à tout notre petit sketch, même une fois que tout le monde s'est mit à rire aussi.

Ah oui, la Dame Flippante. Elle nous avait tous deux regardés, les yeux écarquillés et bouche bée, avec une totale absence d'expression. Je supposais qu'elle était soit une psychopathe, soit une fae, ce qui était souvent similaire. J'aurais pu m'approcher pour flaire l'atmosphère – j'avais appris à reconnaître l'odeur des faes –, mais c'était ma lune de miel. Je ne voulais pas me tracasser pour ça.

— Ce qui est certain, c'est que je ne risque pas de m'ennuyer avec toi, me dit Adam.

Le plus étrange est qu'il semblait en être heureux.

— Tu veux aller courir ? demanda Adam en sautant du lit quelques heures plus tard.

Nous nous étions allongés pour nous reposer de nos efforts de la journée. Nous n'avions pas vraiment beaucoup dormi,

mais je n'avais pas de quoi me plaindre. Or, j'avais l'impression d'avoir les os en coton, et il voulait aller courir ?

— Gaaah, répondis-je.

C'était le mieux que je puisse faire.

Il me regarda en souriant.

— Arrête ton cinéma.

J'agitai faiblement la main dans sa direction.

— Je parie que je choperai un lapin avant toi, insista-t-il.

Oh ! Il voulait dire ce genre de course ! Nous étions rentrés au camping au coucher du soleil et il faisait donc à présent nuit noire. Or, la nuit noire, ça signifiait que si quelqu'un apercevait Adam sous sa forme de loup, ce quelqu'un ne verrait qu'un chien, aidé en cela par la magie de la meute qui l'inciterait à ne voir que cela. Cette magie fonctionnait en plein jour, mais l'obscurité lui convenait également très bien.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit ça plus tôt ? grognai-je en rampant hors du lit.

Je portais une moitié de tee-shirt – la gauche – et mes chaussettes. Le côté droit se trouvait à l'autre bout de la caravane. Il me faudrait une bonne heure pour faire soigneusement le ménage avant de rendre la caravane à son propriétaire, sinon je risquais de me retrouver dans l'embarras.

Ce qui me fit penser à quelque chose.

— Hé, Adam ? dis-je en me dégageant des lambeaux de tee-shirt et en levant un pied pour ôter ma chaussette. Qui nous a prêté cette caravane ? Les seules personnes que je connais qui auraient pu se l'offrir, c'est toi, Kyle et Samuel. Samuel refuserait d'acheter un machin aussi... pachydermique. Tu m'as dit qu'elle ne t'appartenait pas. Est-ce Kyle qui l'a achetée pour faire plaisir à Warren ?

— C'est Oncle Mike.

Je m'immobilisai, jambe en l'air.

— Pardon ?

Il avait emprunté quelque chose à un fae ?

Adam m'aida d'une main à reprendre mon équilibre.

— Je ne suis pas un débutant, répliqua-t-il d'un ton un peu agacé. Oncle Mike m'a appelé en me disant qu'il avait entendu dire que je prévoyais de t'emmener camper, et qu'il avait

justement une charmante petite caravane qu'on pouvait utiliser.

— Tu l'as empruntée à Oncle Mike ?

— Oncle Mike me l'a proposée... Comment a-t-il dit cela ? Pour services déjà rendus. Mercy, il faudrait vraiment que tu enlèves cette chaussette, ou tout du moins que tu reposes ce pied par terre, sinon tu vas te casser la figure.

J'ôtai la chaussette et reposai les deux pieds au sol.

— Les faes ne donnent jamais rien sans contrepartie, soufflai-je d'un air paniqué. Pas même Zee, et c'est mon ami, pourtant.

Les faes vous contraignent à faire des trucs comme échanger la vie de votre premier né ou la vôtre contre un chewing-gum, et à penser que vous avez fait une sacrée affaire.

— Quand le fae à qui appartient ce camping a appelé, une heure avant le coup de fil d'Oncle Mike, pour me proposer d'y séjourner, je dois avouer que j'ai eu quelques soupçons, renchérit Adam.

Il parlait de nouveau d'un air détendu, mais je sentais son irritation à la manière dont il enleva son tee-shirt. J'aurais pu changer de sujet... mais il ne connaissait pas les faes aussi bien que moi.

— Après l'appel d'Oncle Mike, poursuivit-il calmement, j'ai deviné qu'ils voulaient qu'on vienne ici pour une raison qui leur appartenait. J'aurais pu refuser : j'avais une réservation dans un hôtel de San Diego. Mais je me suis dit que tu préférerais ça, et je savais que ce serait le cas pour moi, en tout cas.

Je l'observai, sourcils froncés.

— Je ne lui ai rien promis, m'assura Adam d'un ton exagérément patient. Tu dois te rappeler qui tu es, à présent. Ils ne peuvent pas faire de con...

Il s'interrompit un instant, le temps de ravalier difficilement sa colère, sans grand effet, puisque le ton calme céda la place à une irritation certaine.

— Mercy, reprit-il, ils ne peuvent t'atteindre sans devoir en répondre auprès de moi et de toute la meute... et de Samuel... et de Bran... et de Zee... et probablement de Stefan, aussi, d'ailleurs. J'ignore ce qu'ils veulent. Peut-être voulaient-ils seulement éviter que nous soyons à San Diego ; Oncle Mike a

mentionné spécifiquement cette ville alors que je n'avais dit à personne où j'avais l'intention de t'emmener. Peut-être voulaient-ils que nous partions moins loin de la maison. Nous, les loups-garous, sommes des alliés potentiels en cas d'attaques politiques, puisque nous sommes la seule autre espèce surnaturelle à avoir reconnu publiquement son existence. Peut-être qu'il y a quelque chose dans le coin... (Il agita les mains pour désigner l'environnement de la caravane.) Peut-être est-ce simplement une manière de nous utiliser comme protection contre un autre fae qui voudrait détruire ce qu'Edythe a construit ici ?

Edythe était probablement le fae à qui appartenait le camping. Évidemment que c'était un fae qui avait conçu l'endroit, avec tous ces arbres et cette herbe verte !

Adam avait raison. J'avais oublié que si les faes s'en prenaient à moi, alors ils devraient affronter toute la meute plus quelques renforts. J'étais plus qu'une simple mécanicienne spécialisée en Volkswagen qui pouvait se transformer en coyote, parce que j'avais Adam, et que j'avais des amis. Quelle différence pouvaient faire un ou deux ans dans une vie !

S'il s'était interrompu à ce moment-là, je ne me serais pas énervée. Peut-être même aurais-je réussi à lui concéder qu'il avait raison et que je n'avais pas à m'inquiéter. Mais il insista... Parce qu'Adam avait beau être séduisant et intelligent, il n'était pas parfait.

— J'imagine que j'aurais aussi pu me rendre dingue, cracha-t-il.

Notre lien n'avait pas son effet pacificateur habituel, Adam ignorait que j'étais d'accord avec lui et qu'il avait gagné.

— Ou plutôt, que j'aurais pu te laisser nous rendre tous les deux dingues en spéculant sur la nature du plan d'Oncle Mike, Oncle Mike qui s'est plusieurs fois avéré un allié de valeur, sinon un ami. Ou alors que je pouvais garder tout ça pour moi jusqu'à ce que ta curiosité l'emporte, nous donnant l'occasion de profiter d'un ou deux jours avant qu'on commence à s'inquiéter sur la put...

Il ravalà le gros mot en haletant. Cette fois-ci, c'était presque sorti.

Je me penchai vers lui et embrassai la ligne blanche qui marquait sa peau comme une peinture de guerre quand il serrait les dents. Puis je dis d'un ton léger :

— Il suffisait simplement de me dire que tu gardais tout sous contrôle, mon cher, puis, en battant des cils, je renchérissais : Je ne suis que ta femme. Je n'ai pas besoin de me torturer le cerveau à propos des faes puisque tu es là pour me protéger.

Oui, moi aussi, j'étais énervée. Après tout, il me traitait comme une gamine.

Mais ça ne m'empêchait pas d'admettre qu'il pouvait avoir raison : les faes n'étaient probablement pas ceux qu'il devait le plus redouter.

Il me regarda, les yeux plissés.

— Je n'ai pas dit ça. Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit.

Je passai la main derrière lui, ouvrit la porte de la caravane, me transformai en coyote au beau milieu de sa phrase et sortis courir.

Il lui faudrait un bon moment avant qu'il puisse me rejoindre, car la métamorphose des loups-garous était nettement plus lente. J'imagine qu'il aurait pu me poursuivre sous forme humaine... mais sur deux jambes, il ne parviendrait jamais à m'attraper, loup-garou ou pas. De plus, il était nu. Le camping était privé et bénéficiait de la protection des arbres et de la topographie des lieux, mais il n'était pas non plus absolument impénétrable. La magie de meute ne pourrait rien faire pour camoufler un homme à poil qui courait partout dans le camping.

Je profitai donc de mon avantage et m'enfuis avant que la dispute ne s'envenime.

— Tu comprends bien ce que ça implique, d'épouser un loup-garou alpha ? s'était inquiétée ma mère, plusieurs mois auparavant, alors que je nous conduisais dans un nouveau magasin d'usine consacré aux robes de mariée dans les environs de Portland.

Qui aurait pu deviner qu'il existait tant de modèles de robes blanches ? Qui aurait pu deviner qu'il existait tant d'horribles robes blanches ? Et le plus étonnant, c'est que plus elles étaient

moches, plus elles étaient chères.

— Oui, maman, avais-je soupiré en évitant de justesse une LTD de 1977 conduite par une mamie qui voyait à peine pardessus le volant. Je connais Adam depuis un bon moment. Je sais dans quoi je m'embarque.

Mais, comme si je n'avais rien dit, ma mère s'était lancée dans un long discours.

— Tout Alpha nécessite d'être pris en charge de manière tout à fait spécifique. Les loups-garous sont des assoiffés de contrôle, et c'est encore pire chez les loups alpha. Si tu ne fais pas attention, tu vas te retrouver obligée de faire tout ce qu'il t'ordonne de faire.

Il y avait eu une dose d'amertume dans sa voix et je me demandai combien de fois Bran était parvenu à lui faire faire ce qu'il désirait, lui. Pas autant qu'il l'aurait voulu, j'en étais sûre, mais visiblement plus que ma mère n'était prête à l'avouer.

— Je saurai me débrouiller, maman.

Adam était un dominant, c'était l'évidence même. Mais j'avais prouvé à maintes reprises que je savais m'opposer à lui quand c'était nécessaire.

— Je le sais, avait-elle acquiescé avec une certaine satisfaction. Mais souviens-toi, les confrontations ne sont pas productives avec un Alpha. Tu ne pourras que perdre... ou pire, lui faire perdre la maîtrise de lui-même.

— Il ne me fera aucun mal, maman.

— Bien sûr que non, avait-elle dit. Mais si tu fais perdre son calme à un homme comme Adam, il ne s'en remettra pas. Il ne cessera de penser qu'il aurait *pu* te faire du mal. Or, j'imagine que ce n'est pas la détresse que tu veux provoquer chez lui, n'est-ce pas ?

Elle avait réfléchi un instant à ce qu'elle avait dit et s'était ravisée :

— Cela étant, il peut t'être utile qu'il ressente de la détresse, bien sûr. Mais en général, d'après mon expérience, ce n'est pas productif. Les hommes malheureux ont tendance à être imprévisibles.

Je m'étais demandé si mon beau-père se rendait compte à quel point il avait de la chance que ma mère pense qu'il valait

mieux pour elle qu'il soit heureux plutôt que malheureux. Il s'en doutait probablement. C'était un homme intelligent.

— Je suis la reine de la retraite précipitée, lui avais-je rappelé. Tous les avantages sans les inconvénients.

— Bien, avait-elle approuvé. Mais fais bien attention qu'il ne te transforme pas en parfaite petite épouse. Tu pourrais t'y habituer un moment : après tout, tu as toujours été la parfaite jeune fille de la maison jusqu'à ton départ à l'université.

Sa voix se brisait toujours quand elle abordait le sujet, comme si je lui avais causé de la souffrance, ce qui n'avait nullement été mon intention. Quand j'avais quitté la meute de Bran pour vivre avec ma mère et mon beau-père, j'avais seize ans, et ils avaient déjà fondé leur famille sans moi. Non. Ils avaient déjà fondé leur famille *parfaite* sans moi. Je n'avais pas voulu les déranger plus que nécessaire.

— Mais si tu fais cela dans le cadre d'un mariage, avait poursuivi ma mère, alors au bout d'un moment, ce mariage s'autodétruirra, et cela fera beaucoup de victimes.

— Adam ne veut pas d'une parfaite épouse, avais-je objecté.

— Bien sûr que non.

Mais elle ne connaissait pas aussi bien Adam que moi, donc j'avais cru qu'elle ne faisait que négliger mes protestations, jusqu'à ce qu'elle poursuive :

— Mais on lui a appris à être un mari à une époque où il était évident qu'une épouse n'était qu'un mélange de cuisinière, de femme de ménage et de mère, ayant besoin d'un mari pour l'entretenir et la protéger. Son esprit et son cœur savent que vous êtes égaux, mais on lui a inculqué des valeurs bien différentes il y a des décennies. Il va falloir que tu l'aides à s'y habituer et être patiente avec lui.

Et donc, au lieu de rester dans la caravane à me disputer avec Adam, je partis courir pour nous laisser à tous deux le temps de calmer nos esprits, et pour ma part, de mettre de côté la vexation causée par ses remarques paternalistes afin de réfléchir. Je n'ai aucune patience quand je suis en colère... sauf quand je veux me venger de quelqu'un, mais je n'en étais pas là. Pas encore.

Je courus aussi vite que je le pouvais sur les premiers kilomètres, puis me stabilisai au petit trot.

Je ne pouvais pas le laisser me traiter comme il le faisait avec son ex-femme. Je ne pourrais pas survivre enveloppée dans du coton.

Mais il le savait.

Je lui faisais confiance. Ce qu'il m'avait caché ne représentait pas un danger mortel. Il avait raison. Les faes ne courraient pas le risque d'offenser l'Alpha de la meute du Bassin de la Columbia. C'étaient des durs-à-cuire, les loups-garous, mais leur véritable pouvoir trouvait sa source dans la meute. Je pouvais comprendre qu'il ait voulu m'éviter des inquiétudes pendant notre lune de miel.

OK. OK.

Alors à quel moment notre discussion était-elle devenue une engueulade qui nous avait rendus tous deux furieux ? J'avais tellement mal à la poitrine que j'aurais pu croire qu'il m'avait frappée au lieu de me rabrouer verbalement. Il n'avait même pas réussi à provoquer une bonne rage en moi et je me sentais minable.

Un lapin apparut juste sous mon nez. Je n'avais pas eu l'intention de chasser, mais si ces stupides créatures se présentaient sur un plateau... j'accélérâi et me lançai à la poursuite de ma proie.

Je finissais de dévorer mon lapin quand Adam apparut dans la splendeur de son pelage. Adam est bel homme, et c'est aussi un loup sublime. Il est coloré comme un chat siamois, mais dans des tons de gris-bleu qui tendent vers le noir.

Il laissa tomber un second lapin à mes pieds et s'allongea devant moi, la truffe sur les pattes et les oreilles aplatis.

Rien de mieux pour demander pardon qu'un lapin mort.

Je me remémorai sa première femme. Christy l'avait beaucoup contraint à demander pardon, et à demander pardon pour des choses qui n'étaient pas de sa responsabilité. Je ne voulais pas des excuses. Je voulais savoir pourquoi nous nous étions disputés, et pour quelle raison ça ne m'avait même pas amusée.

J'aimais bien me quereller avec Adam, en général.
Mais c'était lui qui s'était énervé le premier.
Je réfléchis à cela.

Adam s'énervait pour trois raisons. La plupart du temps – mon cas de figure préféré – c'était dû à la frustration. En général, quand Adam était furieux après moi, c'était ce qui lui faisait perdre le contrôle. Un Adam en colère après moi, ça commençait comme un feu d'artifice, et ça se terminait de manière agréable avec quelques bonnes décharges d'adrénaline par la même occasion.

La deuxième raison qui pouvait le faire sortir de ses gonds, c'était de voir quelqu'un s'en prendre à une personne qu'il était censé protéger. Or, nous avions établi que les faes n'étaient vraisemblablement pas en train de planifier notre mort ou même de comploter pour nous neutraliser.

La troisième, c'était la douleur, physique ou autre.

Puisqu'il n'était pas frustré, que ni moi ni qui que ce soit d'autre n'était en danger... alors je devais l'avoir blessé à mon insu.

Je le scrutai en plissant les yeux. En général, Adam était plutôt direct. C'était l'une des qualités que je préférais chez lui. Deviner la raison de sa colère aurait dû être beaucoup plus facile.

Il avait essayé de me protéger et je m'étais rebiffée. Nous faisions tout le temps ça et il perdait rarement son calme, sauf si je me faisais mal.

Il avait tenté de s'assurer que notre mariage et notre lune de miel soient des moments de pure détente. Il avait prévu que je me tracasserais sur le fait d'emprunter la caravane à Oncle Mike, mais aussi que je m'amuserais infiniment plus lors de ce genre de vacances que lors d'une lune de miel plus traditionnelle.

Il s'était énervé quand il avait cru que je serais fâchée qu'il ne m'ait pas dit à qui appartenait la caravane. C'était le fait d'imaginer que j'allais lui en vouloir qui l'avait blessé. Je me tortillai pour trouver une position plus confortable et tentai de penser comme Adam : une personne très intelligente, mais intoxiquée par la testostérone.

Il savait que je lui en voudrais s'il me cachait quelque chose d'important, mais ça ne le blesserait pas, lui.

Et soudain, je compris ce qui s'était passé.

Je me levai et enjambai ma proie, puis la sienne. Je lui léchai le museau, puis repris forme humaine.

— Tu t'es laissé aller à des suppositions hasardeuses, lui dis-je. Je te conseille de noter ça quelque part : c'est plus efficace d'attendre que j'aie fait des bêtises avant de t'énerver après moi.

Adam me contempla d'un regard que je ne parvins pas à déchiffrer.

— Cette histoire de mariage, c'est un projet à long terme, le rassurai-je, et nous ferons tous les deux pas mal d'erreurs. Oui, je me suis inquiétée à l'idée d'avoir emprunté cette caravane. Mais après avoir réfléchi trente secondes, je me suis dit que tu n'avais certainement pas emprunté quelque chose à un fae sans t'assurer d'en maîtriser les conséquences. (Je soufflai doucement.) Tu t'es mis en colère parce que tu as cru que je ne te faisais pas confiance. C'est injuste. Très injuste.

» Moi, je te cache des trucs tout le temps, poursuivis-je en souriant. Je sais que tu es une meilleure personne que moi. Mais je considère que, si tu fais des choses que j'aurais très bien pu faire aussi, tu n'as pas à t'en excuser, et nous sommes donc à égalité en ce qui concerne les cachotteries.

C'était lui qui, à présent, me scrutait d'un œil méfiant.

— Voilà, acquiesçai-je, comme s'il avait parlé.

Il commençait à faire frisquet, à poil avec le soleil couché, alors je me pelotonnai contre lui pour me tenir chaud.

— Je sais que je n'aurais pas dû dire ce que j'ai dit avant de partir, mais tu m'avais provoquée. Pas d'excuses, donc, ni de ta part ni de la mienne, mais je prends le lapin en compte. Néanmoins, si tu te la joues encore paternaliste à la c... noix, même les lapins les plus dodus de la terre ne t'éviteront pas un sacré savon.

C'était un peu injuste que je sois la seule à pouvoir parler alors je me remétamorphosai en coyote. Et ayant pour principe de ne pas refuser un cadeau, je dévorai le lapin. De toute façon, les disputes, ça me donnait toujours faim, et il n'y avait aucune barre chocolatée dans le coin.

Adam trouva hilarant que je mange le deuxième lapin sans accepter ses excuses... et nous nous réconciliâmes ainsi. J'imaginais que ce ne serait pas la dernière dispute que nous aurions, et quelque part, je m'en réjouissais. Au moins, la vie avec Adam serait loin d'être ennuyeuse.

Nous revenions vers le campement quand nous découvrîmes le bateau. À l'aller, je n'avais pas couru le long du fleuve, préférant prendre une corniche qui serpentait le long du canyon évitant ainsi les quelques maisons et vignobles qui se trouvaient dans le coin, et Adam m'avait suivie à la trace. Mais sur le chemin du retour, nous longeâmes le cours d'eau. C'était la nouvelle lune, un fin croissant qui luisait dans le ciel obscur, et les étoiles qui se reflétaient dans l'eau noire.

L'autoroute sur la rive côté Oregon était toujours encombrée, et ce soir ne faisait pas exception. Sur notre rive à nous, dans l'État de Washington, c'était beaucoup plus calme : le fleuve était large et le bruit des voitures était réduit à un ronronnement distant qui se confondait avec les sons de la nuit. Et l'un de ces sons était celui d'un bateau qui dansait près du rivage.

Je m'arrêtai parce que ce n'était pas le genre d'endroit où je me serais attendue à trouver un bateau. Dès que je m'y intéressai de plus près, l'odeur de sang et de terreur me frappa : les restes d'une bagarre. Je jetai un regard à Adam et vis qu'il l'avait aussi remarqué. Il avait l'échine hérissée, et se tenait parfaitement immobile.

Le bateau était coincé sous les branches de trois ou quatre arbres et des buissons qui foisonnaient sur le bord du fleuve. De ce que je pus en voir, et je parvins à nettement plus m'approcher qu'Adam, c'était une petite barque de pêche, une embarcation conçue pour deux ou trois personnes. Assez petite pour pouvoir être propulsée à la rame, mais disposant d'un moteur d'appoint. Les broussailles m'empêchèrent de regarder à l'intérieur, mais je pus sentir la peur d'un homme et entendre ses supplications.

— Faites qu'on ne me trouve pas... Faites qu'on ne me trouve pas...

Encore et encore, très doucement, presque un murmure. Je

n'avais réussi à comprendre ce qu'il disait qu'en m'approchant autant que possible de la barque, et j'ai pourtant une excellente ouïe. Sa voix était couverte par le bruit du bateau heurtant le fond rocheux.

Je sortis des buissons et croisai le regard d'Adam. Il serait difficile d'expliquer pourquoi j'étais nue, et je redoutais déjà ce que ces broussailles allaient infliger à ma peau sans protection. Mais Adam, trop lent à se transformer, serait tout aussi nu que moi... et si la créature que craignait l'homme revenait dans le coin, Adam le loup-garou constituerait notre meilleure défense.

Probablement que personne n'imaginait avoir besoin d'un loup-garou pour se défendre. Ces derniers n'étaient pas nombreux dans la région, les vampires étaient plutôt des monstres urbains et la réserve fae se trouvait à une heure des Tri-Cities, à près de trois cents kilomètres de là. Mais l'intensité de la terreur que ressentait cet homme encore à cet instant précis me laissait penser que je n'étais pas paranoïaque.

Je repris forme humaine.

— Hé ! appelaï-je. Vous, dans le bateau ! Vous allez bien ?

L'homme continua à psalmodier sa supplique. Il ne m'avait même pas entendue.

— Je crois qu'il sera plus simple de l'atteindre en passant par le fleuve, informai-je Adam. Le bateau flotte toujours. S'il est aussi salement amoché que j'imagine, ce sera plus simple si on n'a pas à le traîner à travers des buissons pleins d'épines.

L'accès le plus dégagé au fleuve se trouvait à dix mètres de là. En l'absence de soleil, l'eau était glacée. Je trébuchai sur un gros rocher dans l'eau et tombai en éclaboussant tout autour de moi. Et moi aussi je poussai quelques couinements : l'effet de l'eau froide sur ma peau gentiment chauffée par une journée de soleil. L'homme dans le bateau poussa un hurlement, et à en juger par sa voix éraillée, ce n'était pas la première fois qu'il crieit ce soir-là.

— Tout va bien, le rassurai-je en me relevant, vous êtes en sécurité.

Il cessa de hurler, mais probablement pas parce qu'il avait compris ce que je lui disais. Parfois, la peur est trop envahissante : tout votre être est tellement mobilisé pour votre

survie que les autres choses vous glissent dessus comme sur les plumes d'un canard. Ça m'était déjà arrivé plusieurs fois.

Le fond du fleuve était couvert de cailloux aux arêtes coupantes, mais une fois que l'eau m'arriva au niveau de la taille, je pesai moins sur mes pieds et la douleur s'estompa. J'aurais pu nager si je m'étais dirigée dans le sens du courant au lieu du contraire. Pendant ce temps, Adam faisait les cent pas sur le rivage.

Les arbres surplombaient le fleuve et la rive s'incurvait en retrait sous leurs branches. Je me dégageai un chemin avec le bateau au milieu des débris qui s'étaient accumulés dans la petite anse d'eau et me retrouvai à patauger dans des plantes que je n'avais pas vues avant de m'y emmêler les jambes.

J'ai plutôt une bonne vision nocturne, mais le fleuve formait un voile impénétrable et tout ce qui se trouvait en dessous de la surface était invisible. Je détestais ne rien y voir. Qui savait exactement ce qui vivait dans la Columbia ?

Quelque chose m'effleura le mollet de manière plus appuyée que les algues, et je laissai échapper un cri de peur involontaire. Adam, caché de l'autre côté des arbres, poussa un geignement.

— Désolée, désolée, m'empressai-je de dire, tout va bien. Je me suis juste coincé la cheville dans des algues. Je ne vois strictement rien sous l'eau et, avec la terreur que ressent visiblement ce mec, ça a tendance à me rendre nerveuse. Désolée.

Cette fichue plante était têtue. Elle s'accrochait à mon mollet alors même que j'approchais du bateau et elle résistait à mes vagues tentatives de me dégager. Cette tendance qu'ont les plantes aquatiques de s'enrouler autour des membres des nageurs non avertis était responsable de nombreuses noyades. Mais je me forçai à me rappeler que j'avais pied et que cette algue-là risquait plus de m'agacer qu'autre chose. Pas de quoi paniquer.

J'oubliai la plante dès que j'atteignis le bord du bateau et aperçus ce qui s'y trouvait. Mes yeux arrivaient à peine au niveau de la barque et je n'eus qu'une vision partielle des blessures de l'homme à bord.

— Tout va bien, lui dis-je, on va vous sortir de là.

Je tirai un peu sur le bateau pour voir, mais j'avais à présent de l'eau jusqu'au milieu de la poitrine, et le courant menaçait de me faire perdre l'équilibre. Quand j'attirai le bateau vers moi, ce fut moi qui bougeai.

Je raffermis ma prise en m'approchant de la proue. Si je tirais la barque dans le bon sens, j'aurais à fournir moins d'efforts qu'à essayer de la faire avancer en biais. En dernier ressort, je pourrais toujours grimper à bord et démarrer le moteur, mais les branches étaient basses au dessus du bateau et je n'avais pas très envie de m'érafler le dos en montant dedans.

J'entendis un drôle de bruit et redressai vivement la tête.

Quatre petites têtes dépassaient de l'eau à une dizaine de mètres de là. Des loutres.

Parfait, vraiment parfait. Exactement ce dont j'avais besoin.

— Des loutres, marmonnai-je en direction d'Adam, entre deux claquements de dents causés par l'eau froide. Si tu m'entends crier, c'est parce que les loutres s'en seront prises à moi.

Il gronda, et le son menaçant qui s'échappa de sa poitrine fit disparaître les quatre têtes. Ce n'était pas aussi rassurant que ç'aurait dû l'être. Mais pour le moment, aucune mâchoire aux dents acérées ne s'était refermée sur ma chair nue. Pas encore, en tout cas. Le seul truc qui m'agrippait, c'était cette satanée algue, qui me serrait la cheville vraiment fort.

J'ai une amie qui est allée nager avec les loutres de mer, sur la côte californienne. Elle m'avait raconté qu'il s'agissait d'une expérience incroyable. Visiblement, ces adorables petites bêtes très joueuses s'amusaient régulièrement avec les plongeurs des environs. Elles étaient un peu chahuteuses : ceux qui nageaient souvent avec elles devaient régulièrement remplacer leurs combinaisons de plongée car elles avaient des dents et des griffes particulièrement aiguisees. Mais ils pensaient tous que ça en valait le coup, et le coût, au centuple.

Les loutres d'eau douce sont plus petites et encore plus mignonnes que leurs cousines de mer. Elles ont aussi le charmant caractère d'un blaireau souffrant d'une gueule de bois. En temps normal, cela ne m'aurait pas inquiétée : moi aussi je peux avoir les dents pointues. Mais là, nous nous

trouvions dans leur environnement, pas dans le mien.

Je ne les voyais plus. Et pire, je ne les sentais pas et ne les entendais pas. Je pouvais attendre qu'elles m'attaquent ou alors sortir dès que possible du fleuve.

Je saisis fermement la pointe de la barque et réussis à la décoincer un peu. Si je réussissais à lui faire parcourir les quelques mètres qui nous séparaient du bras principal du fleuve, alors le courant la dirigerait dans la direction qui m'arrangeait.

L'homme du bateau fut soudain agité de convulsions. Il me fallut quelques secondes pour me rendre compte que ce n'était pas simplement de la panique : il essayait d'atteindre la ficelle de démarrage du moteur. Le rugissement de celui-ci déchira la nuit. Je m'agrippai au bord du bateau de toutes mes forces et sentis soudain mes pieds quitter le fond du fleuve.

La barque fit un bond en avant et l'algue se resserra douloureusement autour de ma cheville. Un bref instant, je crus... mais aucune plante n'est aussi résistante et elle finit par céder. Le bateau parcourut bien trois mètres avant que je parvienne à grimper à bord. L'homme s'était de nouveau effondré et sa main glissa du gouvernail quand j'agrippai celui-ci.

Je m'assis au milieu du banc et fit virer le bateau vers la rive, là où Adam m'attendait avec impatience.

L'homme m'attrapa le bras et je faillis retourner le bateau en m'arc-boutant sous son poids. Si j'avais porté des chaussures, j'aurais dérapé sur le bois mouillé et lui serais tombée dessus.

— Faut qu'on s'en aille, balbutia-t-il.

Il avait la peau aussi mate que la mienne – d'ailleurs, lui aussi était indien, constatai-je à présent que je pouvais mieux le voir – pourtant ses lèvres étaient très pâles.

— Il faut que je vous ramène à la rive, criai-je pour couvrir le bruit du moteur, avant que vous perdiez tout votre sang.

La proue heurta la rive, puis la barque tressauta lorsque Adam saisit une amarre que j'aurais utilisée si je l'avais vue. Il la saisit dans sa gueule et nous tira avec le bateau sur la berge.

Je réussis à éteindre le moteur avant l'arrêt brutal de l'embarcation et profitai de l'élan pour m'en éjecter et rouler sur

le sol. Sans ça je me serais écrasée sur l'homme que nous tentions de secourir. La chute ne fut pas trop brutale. Je heurtai le sol épaule la première, ce qui me vaudrait un beau bleu, mais réussis néanmoins à ne pas trop me faire mal.

Adam vint aussitôt vers moi.

— Je vais bien, lui assurai-je. Regarde-le, lui, plutôt.

Il se leva sur ses pattes arrière pour examiner l'intérieur du bateau. Je me relevai en même temps que lui. La perte de sang, à moins que ce n'ait été le choc en voyant un énorme loup à la gueule pleine de dents, avait fini par faire sombrer notre homme dans l'inconscience. Ce qu'il restait de son pied droit saignait toujours.

Adam me lança un regard, puis partit à toute allure. Dans ce simple échange muet, il avait réussi à me dire de rester là pendant qu'il allait chercher de l'aide. Les loups sont toujours plus doués que les humains pour communiquer en situation de crise.

Adam irait probablement à toute allure, mais nous étions à au moins huit kilomètres du camping. Il lui faudrait une dizaine de minutes pour y arriver, et au moins autant pour redevenir humain, s'il ne traînait pas. Je n'avais aucune idée d'où pouvait se trouver l'hôpital le plus proche ou combien de temps il faudrait aux secours pour arriver jusqu'ici. Adam s'occuperaît de ces détails.

Avec le soleil qui avait disparu, le fond de l'air était frais et l'eau glaciale, et aussi bien l'homme blessé que moi étions trempés et grelottants. Mais je n'y pouvais pas grand-chose pour le moment.

J'allongeai l'homme au fond du bateau en posant son pied mutilé sur la traverse en bois qui tenait aussi lieu de banc. La blessure suintait seulement, ce qui m'étonna un peu. Peut-être le froid n'avait-il pas que des inconvénients, même s'il constituait un danger.

J'étais en train d'hésiter entre me retransformer en coyote et faire profiter mon compagnon de la chaleur de ma fourrure mouillée, et lui enlever son tee-shirt trempé pour en faire un bandage sans couteau sous la main. Quoi que je décide, ça ne servirait probablement pas à grand-chose, ou pire, ça

aggraverait la situation... Quand, soudain, j'entendis le ronronnement d'un moteur sur le fleuve.

Un pinceau de lumière caressa le rivage et s'arrêta sur la barque blanche dans laquelle je me tenais. J'agitai les bras pour que l'autre bateau s'approche du bord. J'entendis les voix excitées des passagers, mais je ne pus rien discerner de leurs paroles, car le bruit du moteur les recouvrait. Un petit bateau plus moderne et au profil plus gracieux que la barque apparut et se dirigea rapidement vers le bord, tous feux allumés.

De l'aide, enfin ! À moins que ces gars soient ceux qui avaient coupé le pied à l'homme, évidemment. Et moi qui n'étais vêtue que de la plaque d'identification d'Adam. Oh ! et puis zut : ma pudeur n'était pas plus importante que la survie d'un homme.

Le bateau n'avait pas encore tout à fait accosté que trois hommes en sautèrent, plongeant dans le fleuve. L'un d'eux saisit l'amarre et dès qu'il l'eut bien en main, le quatrième homme qui était resté dans le bateau coupa le moteur et sauta à son tour.

Il y eut quelques « Benny ? », quelques « Faith ? » et autres « mais vous êtes qui, vous ? », puis les inconnus finirent par se présenter : Hank et Fred Owens, Jim Alvin et Calvin Seeker, qui me fut présenté par Jim, celui-ci étant manifestement l'aîné des quatre hommes, même si seul Calvin aurait pu être qualifié de jeune.

Ce n'est que lorsque les frères Owens sortirent une trousse de premiers secours de leur bateau et commencèrent à soigner le blessé que je me rendis compte que nous étions tous – la victime, les quatre hommes du bateau et moi-même – indiens.

Jim Alvin avait la soixantaine et dégageait une odeur de feu de bois et de tabac séché. Calvin devait avoir plus ou moins vingt ans. Hank et Fred avaient à peu près mon âge, pensai-je, et se ressemblaient assez pour être jumeaux, même si Hank était beaucoup moins bavard que son frère. J'ignore si j'aurais remarqué leurs plaques d'identification si Adam ne m'avait pas donné la sienne juste avant. Mais j'ai compris qu'ils avaient été formés aux soins d'urgence vu leur efficacité et leur concentration auprès de Benny Jamison.

C'était le nom du blessé.

Jim m'interrogea – même s'il le fit d'un ton affable et doux – pendant que les frères Owens se démenaient pour sauver Benny.

— Vous n'avez vu personne d'autre ? s'enquit-il quand je lui racontai comment Adam et moi avions trouvé le bateau, et comment Adam était reparti chercher de l'aide en me laissant me débrouiller comme je le pouvais ici.

— Non, répondis-je en serrant autour de moi la couverture qu'ils m'avaient donnée.

Benny se réveilla brièvement quand ils commencèrent à envelopper son pied avec des bandes élastiques. Cela semblait lui faire mal.

Jim poussa un soupir.

— La sœur de Benny, Faith, est partie pécher avec lui. Julie... c'est la femme de Benny... a appelé Fred ce soir quand Benny n'a pas répondu au téléphone. Nous étions en train de rentrer au port, mais les Jamison sont des gens bien. On a remis le bateau à l'eau et on est partis à leur recherche. À quelle tribu m'avez-vous dit appartenir ?

Je n'avais rien dit, même si eux s'étaient présentés à moi. Tous appartenaient à la nation Yakama ; avec trois A, contrairement à la ville qui s'écrivait Yakima. Les frères Owens étaient tous deux Yakama, Jim Alvin était mi-Wishram, mi-Yakama, comme Calvin Seeker. Je ne me voyais pas de cette manière. J'étais changeuse et mécanicienne, ce qui suffisait déjà souvent à m'isoler des autres. J'étais la compagne d'Adam, ce qui me reliait à lui et à la meute.

J'étais aussi glacée jusqu'aux os et épuisée. Je dus réfléchir un peu trop longtemps.

— Blackfoot, dis-je, avant de me reprendre : Blackfeet.

— Vous n'en êtes pas sûre ? s'étonna Calvin, qui prenait la parole pour la première fois, même s'il avait passé son temps à m'observer depuis leur arrivée sur la berge.

J'avais presque oublié que j'étais nue mais je m'en étais souvenue en voyant son expression, juste avant qu'on me lance une couverture de laine. Je supposais qu'un désintérêt poli était trop demander à certains. Trois sur quatre y étaient parvenus, c'était déjà pas mal.

— Je n'ai jamais connu mon père, et ma mère est blanche. Il lui a dit qu'il venait de Browning, dans le Montana, leur expliquai-je.

La couverture parvenait bien à me réchauffer. Me retrouver à poil, enveloppée dans une couverture au milieu d'inconnus ne m'aurait normalement pas beaucoup dérangée. Peut-être que si Calvin avait pu éviter de reluquer le moindre morceau de moi qui dépassait, j'aurais pu me sentir plus sereine. En l'occurrence, je m'arrangeais pour toujours garder Jim entre Calvin et moi.

— Vous avez donc été élevée par les blancs, commenta Calvin d'un air réprobateur.

J'aurais mieux fait de lui dire que j'avais des origines hispaniques et que les seuls Indiens de mon arbre généalogique étaient sud-américains et totalement inconnus. La moitié de mes clients me prenaient pour une Hispanique. Prétendre que je l'étais ne m'aurait pas plus semblé un mensonge que de leur dire que j'étais indienne. Une histoire d'héritage sur lequel je n'avais aucun droit.

— Browning, dans le Montana, ça veut dire que c'était un Blackfeet, me dit gentiment Jim. Aussi connu sous le nom de Piegan. Les Kainai, ou nation de sang, et les Siksika sont Blackfoot.

Je le savais. Je m'étais juste emmêlé les pinceaux.

— Qu'est-ce que vous fabriquiez dans le coin ? C'est un drôle d'endroit pour courir à cette heure-ci. (Jim ne précisa pas « nue ». Il n'en avait pas besoin.) Hé, gamin ! aboya-t-il d'un ton abrupt vers Calvin. Ne fais pas honte à ta mère.

Le jeune homme esquissa un rictus, mais cessa de m'épier. Il y a quelques années, son regard ne m'aurait pas autant dérangée qu'à présent. Mais suite à certains événements, rester nue en compagnie de quatre inconnus – cinq en comptant Benny, mais il ne représentait pas un grand danger – me rendait nerveuse.

— Je viens de me marier, lui dis-je, réconfortée à l'idée qu'Adam devait être sur le chemin du retour.

Vu qu'ils s'étaient contentés de me tendre une couverture sans faire de commentaire, Adam serait là avant que quelque

chose de grave n'ait le temps de se produire. Je refusais de me laisser aller à la facilité du « tous des salauds », mais j'étais humaine et je ne pouvais totalement réprimer ma méfiance.

— Nous étions venus nous baigner, conclus-je.

Fred – je le savais parce qu'il portait une chemise à carreaux rouges, tandis que celle de Hank était grise – laissa son frère s'occuper de Benny et s'approcha de nous. Visiblement, il avait entendu notre conversation, puisqu'il dit :

— J'ai appelé les secours, Jim. Ils avaient déjà reçu un appel de son mari. L'ambulance arrive. J'ai dit à l'opératrice qu'on pouvait remonter Benny jusqu'à la route. Ça ne va pas être facile. À vol d'oiseau, elle est à 800 mètres mais le terrain n'est vraiment pas adapté à ce genre de randonnée nocturne. Cela dit, les ambulanciers auraient à parcourir le chemin deux fois, tandis qu'il ne nous en faudra qu'une.

— Et si on l'évacuait par bateau ? suggéra Calvin.

Fred secoua la tête.

— On pourrait peut-être l'emmener plus rapidement à l'hôpital ainsi... mais il y aura du personnel médical à bord de l'ambulance. Il lui faut des soins aussi rapidement que possible. S'il reste ainsi, en état de choc, on va le perdre... mais s'il se réchauffe, alors son pied va se mettre à pisser le sang.

— On vous fait confiance, à toi et Hank, conclut Jim, ce qui sembla remporter tous les suffrages.

Chapitre 5

Les seuls arbres et broussailles non cultivées – et il n'y avait pas tant de terres cultivées que ça dans les environs – dans cette partie du canyon se trouvaient au bord du fleuve. La plus grande partie de notre chemin se fit donc sur un sol basaltique couvert de mauvaises herbes, ce qui aurait été plutôt facile si je n'avais pas été pieds nus.

Il aurait mieux valu que je me transforme en coyote, mais je ne connaissais pas ces hommes, et je n'ai pas pour habitude de révéler ma nature au premier venu. Quantité de mauvaises choses sont arrivées à des gens qui admettaient ouvertement ce qu'ils étaient sans le soutien d'un groupe de pression, et parfois même avec l'aide d'un de ces groupes. J'avais survécu jusqu'ici en évitant de me faire remarquer. Je n'allais pas changer d'attitude juste parce que j'avais mal aux pieds.

Les frères Owens et Calvin se relayèrent pour transporter Benny. Jim ouvrait la marche, avec deux fusées d'alarme dans les mains pour permettre à l'ambulance de repérer notre position. Nous avions tous – sauf ceux qui portaient Benny – une torche électrique à la main, ce qui ne faisait que rendre inopérante ma vision nocturne. Je décidai de rester à l'arrière. Cela étant, ils m'avaient proposé de rester près du fleuve.

J'aurais effectivement pu me rendre à leurs arguments, mais que se passerait-il s'ils croisaient Adam ? Dans des circonstances ordinaires, ils ne courraient aucun danger. Mais Adam avait dû subir deux métamorphoses rapides et affronter un stress certain dans les dernières heures. Il avait été contraint de m'abandonner, nue et vulnérable. Et la terreur de Benny devait l'avoir frappé de plein fouet, sans compter sa douleur et l'odeur de son sang.

Adam n'était pas humain, plus depuis très longtemps. Il

exerçait une maîtrise absolue de lui-même, mais ce n'était pas la nuit idéale pour qu'il rencontre des inconnus en train de transporter un blessé.

J'avais donc insisté pour les accompagner.

Nous devions être à moins de huit cents mètres de la route, mais c'étaient huit cents mètres sur le flanc escarpé d'une colline parsemée d'aiguillons de basalte hauts de quelques dizaines de centimètres à plusieurs mètres. Nous réussissions à gravir les premiers, mais devions contourner les plus gros.

Nous étions approximativement à mi-chemin lorsqu'Adam nous rattrapa. Il était sous forme humaine et habillé, mais ses iris étaient toujours jaunes à cause de l'adrénaline et de la douleur causée par ses différentes transformations.

Il me tendit un sac à dos en disant :

— Vêtements, chaussures, et trousse de premiers secours.

Sa voix était un grondement sourd et ses mains tremblaient.

— Merci, lui répondis-je. Je ne cours aucun risque avec eux. (Je me rendis compte que j'y croyais moi-même, et ce fut un soulagement.) Peux-tu amener Benny jusqu'à la route en attendant l'ambulance ?

Avec tout ce sang, c'était beaucoup lui demander. Mais les autres commençaient à montrer des signes de fatigue, et la fatigue pouvait faire commettre des erreurs.

Adam ne regarda pas en direction des inconnus, évitant ainsi de leur dévoiler ses yeux jaunes. C'était à la fois une bonne et une mauvaise chose. Cela me rassurait quant au fait qu'il se contrôlait toujours, mais cela m'apprenait aussi qu'il ne se fiait pas totalement à lui-même.

Il souleva Benny du dos de Hank sans un mot, tenant le blessé contre lui comme un bébé, ce qui permettait de garder le pied blessé en hauteur. Mais c'était plus contraignant pour le transport d'une personne inanimée que la position, caractéristique des pompiers, qu'avaient utilisée les frères Owens.

Hank n'essaya pas de protester, se contentant de rester parfaitement immobile, comme s'il se doutait du danger dans lequel il se trouvait. Adam leva brièvement la tête, jeta un bref regard aux autres hommes, puis partit en courant en direction

de la route.

— C'était qui, ce mec ? demanda Calvin.

Il devait s'en douter : après tout, Adam m'avait apporté des vêtements. Mais ce qu'il voulait vraiment savoir, c'était comment Adam avait pu gravir la pente, chargé de Benny, à une allure qui aurait fait pâlir un champion olympique de sprint.

— C'était mon mari, répondis-je avec une nonchalance qui tranchait avec l'ambiance électrique tout en sortant mon jean du sac à dos. C'est un loup-garou, et Hank a eu le bon réflexe de ne pas rechigner à lui confier Benny.

La vraie nature d'Adam n'était pas un secret, même s'il y avait encore quantité de loups-garous qui préféraient la cacher. Adam était presque une célébrité dans les Tri-Cities, même si l'on espérait tous que tout cela finirait par se tasser. Cela ne faisait pas de mal de prévenir Calvin et les autres. Peut-être agiraient-ils plus prudemment une fois que nous l'aurions rattrapé.

J'enfilai mon jean avec difficulté, mes jambes étant encore humides, mais c'était tellement agréable d'avoir enfin chaud... Adam avait aussi ajouté un de ses sweat-shirts, qui sentait son odeur, m'arrivait aux genoux, et était plus douillet que tous les vêtements que j'avais apportés. J'époussetai mes pieds douloureux et ensanglantés, les fourrai dans une paire de chaussettes, puis dans des chaussures de sport. C'était le paradis.

Je levai la tête et vis les quatre hommes qui m'observaient.

— Essayez de ne pas le regarder dans les yeux si vous le pouvez, leur conseillai-je. Il a eu une dure journée.

Puis, couverture à la main, j'emboîtais le pas à Adam, laissant aux autres le soin de me suivre s'ils le désiraient. Ils avaient réagi avec efficacité et précision en trouvant leur compagnon blessé, ils devraient se remettre aisément de leur rencontre avec un loup-garou.

Adam nous attendait sur le bord de la route quand j'arrivai à son niveau. Il avait installé le blessé sur le bas-côté, le pied surélevé sur un rocher.

— Coucou, dis-je en étendant la couverture sur Benny et en le bordant soigneusement. Comment tu t'en sors ?

— Pas très bien, admit Adam sans me regarder. J'ai envie de tuer quelqu'un.

Je crois qu'il voulait plaisanter, mais cela sortit comme s'il était sérieux.

J'entendis les autres arriver. J'avais horriblement mal aux pieds, même à présent qu'ils étaient chaussés, et mon mollet aussi était douloureux, là où l'algue l'avait enserré. Je n'avais pas été très rapide pour parcourir les dernières centaines de mètres qui me séparaient de la route et, sans Benny pour les ralentir, ils avaient visiblement pu accélérer leur progression. Je me relevai et m'approchai d'Adam.

— Tu ne dois tuer personne, chuchotai-je avec nervosité. Ces hommes étaient partis à la recherche de Benny, l'homme ici présent. Ce sont des gentils, tu ne peux pas les tuer.

Adam évitait toujours mon regard, mais il ne put s'empêcher de prendre un air authentiquement amusé.

— Je ne dois pas.

— Tu ne dois pas quoi ?

— La bonne formulation est : "je ne *dois* pas les tuer". Parce que sinon, j'en suis tout à fait capable, Mercy.

Je posai le front sur son épaule.

— Pour toi, pouvoir et devoir, c'est exactement la même chose, lui répliquai-je d'un ton confiant.

Il prit une longue inspiration et se retourna pour accueillir les quatre hommes qui approchaient d'un pas méfiant. Ce n'étaient pas des imbéciles.

— Bonjour, dit-il d'une voix grondante, plus basse qu'à l'ordinaire. Je suis Adam Hauptman, Alpha de la meute du Bassin de la Columbia.

— Jim Alvin, rétorqua Jim en avançant vers lui.

Je leur avais conseillé de ne pas le regarder dans les yeux, mais il fit encore mieux que ça. Peut-être par pure chance, ou plus probablement parce qu'il connaissait les loups-garous et autres prédateurs, il se tourna sur le côté et pencha la tête dans une attitude soumise en lui tendant la main.

— J'appartiens à la nation Yakama. Merci de votre aide. Benny est un gars bien.

Je remarquai qu'Adam n'avait pas eu droit à la leçon

concernant les tribus indienne qu'il m'avait infligée.

— Savez-vous ce qui a pu lui arriver ? demanda Adam après avoir rapidement serré la main de Jim.

Il avait toujours les yeux d'un jaune doré, particulièrement visible dans la lumière des torches électriques.

— Pas la moindre idée, reconnut Jim.

Fred Owens avança d'un pas. Lui aussi avait la tête inclinée, mais il regardait quand même le visage d'Adam.

— J'ai vu toutes sortes d'accidents fatals. Un ours aurait pu lui dévorer la moitié du pied. Un ours ou un autre grand carnivore, ajouta-t-il d'un air provocateur.

Je retins mon souffle. Mais les épaules d'Adam se détendirent et c'est en souriant qu'il répliqua :

— Vous pensez que c'est moi qui lui ai dévoré le pied ? Bon sang, Marine, je viens à peine de me marier. J'ai plus important à l'esprit.

— Un barracuda, intervint Hank, brisant le silence soudain. On dirait bien l'œuvre d'un barracuda... ou alors un requin-tigre. Ils ont tous deux cette dentition bizarre qu'ils utilisent pour cisailleur leurs proies.

— Et tous deux vivent dans les eaux salées, fit remarquer Jim.

— On a déjà trouvé des requins-tigres dans de l'eau douce, persista Hank.

— Oui, mais ils ne parviennent pas à dépasser les barrages, dit Fred. Comment avez-vous deviné que j'avais été Marine ?

Les yeux d'Adam étaient à présent d'un brun miel légèrement plus clair que son marron chocolat habituel, ce qui signifiait que la situation était en voie de normalisation.

— Encore plus simple à deviner que pour un flic, répondit Adam. Vous pourriez tout aussi bien l'avoir tatoué sur le front. (Il marqua une pause pour l'effet.) Bien sûr, le fait que vous portiez vos plaques d'identification m'a pas mal aidé.

— Vous n'êtes pas un Marine.

— En effet, j'étais ranger dans l'armée. Je n'ai jamais su nager, et de toute façon, depuis que je suis devenu loup-garou, je ne sers pas à grand-chose dans l'eau.

— Est-ce qu'il aurait pu se faire coincer le pied dans un piège

à loup ou à ours ? demanda Calvin, qui parlait pour la première fois. Ça y ressemble un peu.

— Je n'ai plus vu un de ces trucs depuis que j'étais gamin, répondit Jim, et même à l'époque, c'était illégal. Mais il a raison : ça aurait pu infliger ce genre de dégâts.

— Sauf qu'un piège à ours ne pourrait attraper deux personnes, rétorqua Hank.

Adam avait réussi à se mettre Fred dans la poche grâce à leur passé militaire commun, mais l'autre frère Owens était toujours méfiant.

— Où est Faith ?

— Il avait peur de quelque chose, intervins-je en regardant l'homme évanoui, les sourcils froncés. (Vraiment très peur. Mais ce n'était pas d'Adam).

Fred adressa un signe brusque de la tête à son frère.

— Aucun ranger digne de ce nom ne laisserait un témoin en vie.

Apparemment, il pensait que cela innocentait Adam.

Hank prit l'air incertain et se frotta les côtes comme si elles étaient douloureuses. Peut-être s'était-il froissé un muscle en transportant Benny, ou alors c'était un réflexe.

C'est à ce moment-là que l'ambulance fit son apparition, suivie d'une voiture de police. Avec la force de l'habitude, les secouristes transférèrent Benny sur une civière, puis l'ambulance partit à toute vitesse vers l'hôpital le plus proche. Le policier nota nos noms et prit notre déposition. Il semblait déjà connaître les autres hommes et, s'il fallait se fier à leur langage corporel, s'entendait bien avec eux. Quand Fred lui dit qu'Adam était un loup-garou, l'agent se raidit et dirigea le pinceau de sa lampe-torche dans notre direction.

Son regard passa sur moi, avant de revenir s'y arrêter.

— Vous saignez, dit-il en dirigeant sa lampe vers ma jambe.

Et il avait tout à fait raison. Je retroussai la jambe de mon pantalon. Il faisait si froid et mes pieds avaient tellement souffert que je n'y avais pas prêté attention. C'était douloureux, mais je n'avais pas fait le rapprochement avec une éventuelle blessure sérieuse. Or, c'en était une : on aurait cru qu'on m'avait arraché la peau tout autour du mollet, comme une méchante

brûlure de corde.

— Je me suis accrochée dans des algues en essayant d'approcher le bateau de Benny, expliquai-je. Celui-ci a démarré le moteur pendant que j'étais accrochée au bord de la barque et m'en a dégagée.

— Ça ne ressemble pas vraiment à ce que ferait une plante aquatique, fit remarquer Fred en braquant à son tour sa torche vers mon mollet. Il y en a des coupantes qui peuvent vous scier la peau, mais là, on dirait plutôt que vous vous êtes libérée d'une corde de chanvre.

— Il y a plein de saloperies dans ce fleuve, intervint l'agent de police. Vous avez de la chance de ne pas avoir été entraînée vers le fond. L'ambulance est en service, mais si vous voulez, je peux vous emmener à l'hôpital.

— Non, merci, répondis-je. La plaie est moche, mais je suis à jour pour tous mes vaccins. Il y a juste besoin de la désinfecter et de la panser, et nous avons tout ce qu'il faut pour ça.

Adam s'agenouilla pour examiner ma jambe de plus près. Je l'entendis prendre une grande inspiration avant de s'approcher encore un peu. Au bout d'un moment, il se releva en secouant la tête.

— J'ai cru sentir une odeur bizarre, mais Dieu seul sait ce que peut receler une corde au fond d'un fleuve.

Le policier déglutit, rendu nerveux par ce rappel de la nature d'Adam.

— Vous quatre, vous pouvez aller récupérer votre bateau ? OK. Laissez celui de Benny là où il se trouve, j'enverrai une équipe pour l'examiner et voir ce qu'il a à nous apprendre. Mais de toute façon, on va devoir attendre que Benny nous raconte ce qui est arrivé à Faith et à son pied. Pour le moment, je considère qu'il s'agit d'un accident.

— J'ai déjà vu un homme qui avait été attaqué par un barracuda, commenta Adam en regardant Hank. Et c'est vrai, cela ressemblait beaucoup à la blessure de Benny. (Il se tourna vers Calvin.) Mais pas un piège à loup. Ces trucs sont censés s'enfoncer dans la chair et immobiliser la proie, pas carrément traverser l'os. Un piège à loup pourrait avoir écrasé le pied de Benny, et il semble effectivement avoir aussi été broyé, mais

avant tout, il a été coupé. La bestiole qui s'est attaquée à lui avait des dents pointues.

— Il n'y a pas de barracudas dans la Columbia, répondit Fred, sans vraiment essayer de s'opposer à Adam. Ni de requins, d'ailleurs. Pour moi, ça ressemble à un truc qu'un engin agricole aurait pu faire. Mais je ne suis jamais tombé sur une moissonneuse-batteuse dans ce fleuve.

À présent que j'avais pris conscience de l'état de ma jambe, je me rendis compte qu'elle me démangeait. La blessure avait l'air plus douloureuse qu'elle l'était réellement, mais surtout, ça grattait. Peut-être avais-je traversé un buisson d'orties quand j'étais pieds nus. Adam me lança un bref regard.

— Je dois ramener Mercy au camping.

Le policier acquiesça.

— Les gars, reprenez votre bateau et rentrez chez vous. Monsieur Hauptman, je peux vous ramener au camping, vous et votre épouse, pour que vous puissiez vous occuper d'elle.

Il craignait toujours Adam. Quand nous entrâmes dans la voiture, l'odeur de sa peur remplit tout l'habitacle. Un humain ne l'aurait pas remarquée, et elle n'était pas assez forte pour faire perdre son calme à Adam.

Adam avait beaucoup d'expérience en matière de gens terrifiés. Quand nous arrivâmes enfin à destination, lui et l'agent étaient plongés dans une grande discussion à propos de l'impact d'un nouveau camping dans la région de Maryhill.

— Ce dont on aurait vraiment besoin, ce serait d'un ou deux bons restaurants, décrêta le policier d'un ton sans réplique. Le musée a une chouette cafétéria, et il y a quelques endroits agréables à Biggs, mais avec tout le trafic de l'autoroute, ils sont toujours pleins à craquer. Il faut aller jusqu'à Goldendale, The Dalles ou Hood River pour vraiment bien manger. Et c'est trop difficile pour les touristes attirés par le musée ou Stonehenge de les trouver. Je pense que nous perdons beaucoup de clients parce qu'il n'y a tout simplement pas assez d'endroits où se restaurer.

Il s'arrêta près du portail et nous laissa sortir de la voiture.

— J'apprécierais que vous restiez dans le coin quelques jours, des fois qu'on ait des questions à vous poser, reprit-il.

— C'était ce que nous avions l'intention de faire, le rassura Adam. Si vous avez besoin de moi, vous avez mon numéro.

Le policier s'éloigna et je dis à Adam :

— Ne montre jamais à Bran combien tu peux être diplomate et rassurant quand tu le veux. Il t'enverra à travers tout le pays prononcer des discours pour démontrer combien les loups-garous sont gentils et absolument pas dangereux.

Adam sourit et me souleva dans ses bras.

— Chut, murmura-t-il.

Je ne protestai pas. La démangeaison était toujours présente, et la douleur était devenue de plus en plus vive lors de notre trajet. De toute façon, me porter ne demandait pas beaucoup d'efforts à un loup-garou.

— Hé ! Tu as beaucoup joué les mules héroïques, aujourd'hui. D'abord Robert, puis Benny, et enfin moi.

Il me reposa en arrivant à la caravane et m'ouvrit la porte. J'allai m'asseoir sur le canapé en cuir pendant qu'il allumait le plafonnier, avant de rouler le bas de mon pantalon pour examiner ma jambe. Dans la lumière blafarde de la caravane, la blessure était encore plus laide qu'elle avait semblé dehors. Du sang et un liquide jaune suintaient de la plaie, qui faisait presque deux centimètres de large et était bien plus profonde que je l'avais cru. Les premières traces d'écchymoses avaient fleuri autour de la coupure, dont les bords étaient enflés.

Adam approcha le nez de ma jambe et renifla de nouveau. Il alla chercher une serviette moelleuse dans un placard et la disposa sur sa cuisse. Il installa mon pied sur ce champ opératoire improvisé et versa du feu liquide sur la blessure. Je sais que les gens prétendent que l'eau oxygénée ne pique pas. Et ça me ravit pour eux, parce que moi, je déteste ce truc.

Je sursautai lorsque le désinfectant entra en contact avec ma chair et me recroquevillai dans le canapé quand il se mit à faire des grosses bulles. Adam se servit de la serviette pour essuyer la blessure et la flaira encore.

— C'était pas une fichue corde, grogna-t-il. Il y avait une substance caustique ou venimeuse dans ce qui t'a agrippé, je le sens.

— C'est pour ça que ça gratte autant ? demandai-je.

— Probablement.

Il me donna deux comprimés d'un flacon qui se trouvait dans la trousse de premiers secours.

— C'est quoi ?

— Des antihistaminiques. Des fois que le gonflement soit dû à une réaction allergique.

— Si je prends ça, je vais m'endormir illico.

Mais je les pris néanmoins, car je mourais d'envie de plonger mes doigts dans la plaie et de gratter furieusement depuis que la brûlure de l'eau oxygénée s'était atténuée.

— Il faut qu'on appelle Oncle Mike, suggérai-je d'une petite voix.

Je n'avais pas envie de déclencher une nouvelle dispute. Il dut l'entendre à ma voix, car il me rassura d'un tapotement sur le genou.

— Je l'appelle dès que j'en ai terminé avec toi, mais je doute qu'Oncle Mike nous ait envoyé ici pour cette raison.

— Juste pour être certaine, m'enquis-je, je ne me trompe pas, hein ? Les Owens et toi croyez qu'un poisson a dévoré le pied de Benny ?

— Il est trop tôt pour faire la moindre hypothèse, répondit Adam. Peut-être se sont-ils arrêtés pour pique-niquer à bord et qu'ils ont rencontré un ours.

— Y a des ours, dans le coin ?

— Probablement pas ici, reconnut Adam. Mais là où nous randonnions aujourd'hui, certainement. Impossible de dire sur quelle distance la barque de Benny a pu dériver après l'attaque initiale.

— Mais alors, qu'est-ce qui m'a agrippé la jambe ?

— Ça, c'est justement quelque chose qu'Oncle Mike pourra nous dire, répondit Adam. Combien de ces loutres as-tu vues ?

Je clignai des yeux, le cerveau déjà embrumé par les médicaments. Des loutres. Je me redressai tant bien que mal.

— Ce n'étaient pas des loutres d'eau douce, me souvins-je.

Leur tête avait une forme légèrement différente de ces dernières. Je ne m'en étais pas rendu compte sur le moment. Adam opina du chef.

— J'en ai vu une en retournant au bateau. Tu paries combien

que c'est une variété européenne ? Les loups-garous ne sont pas les seuls métamorphes originaires du vieux continent.

— J'ai entendu parler des selkies et autres kelpies, dis-je, mais jamais de métamorphes loutres.

— Moi non plus, commenta Adam en regardant mon mollet d'un air critique. Mais les selkies interagissaient beaucoup avec les humains. Les kelpies sont plus rares, me semble-t-il, et terrifiants. C'est normal qu'ils aient fait l'objet de quantité d'histoires. Les loutres, ça ne fait pas assez peur.

C'était l'opinion d'un homme qui ne s'est pas trouvé, nu, dans un fleuve avec elles. Ce sont peut-être des petites bêtes, mais elles sont agiles et vicieuses.

On frappa à la porte et Adam et moi échangeâmes un regard surpris. Le portail d'entrée était fermé, et il n'était pas assez éloigné de la caravane pour que nous n'ayons pas entendu quelqu'un arriver. Il me consulta du regard et je secouai la tête : non, moi non plus, je n'avais rien entendu. Adam alla fouiller dans sa valise et en sortit silencieusement un revolver, avant de le coincer dans la ceinture de son jean et de rabattre son tee-shirt par-dessus.

On frappa encore, aussi doucement que la première fois.

— Qui est-ce ? demanda Adam.

— Je suis Gordon Seeker, le grand-père de Calvin, monsieur Hauptman. Il m'a dit que votre femme avait été blessée en portant secours à Benny, qui est l'un de mes amis.

Adam ouvrit la porte avec méfiance. Puis il recula et j'aperçus enfin l'homme. Sa voix n'était pas celle d'un vieillard, mais je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi vieux en dehors d'un hospice.

Ses yeux bruns et vifs étincelaient au milieu d'un visage qui ressemblait à quelque chose qu'on aurait trop longtemps laissé sécher au soleil. Sa peau ressemblait à du bœuf séché et ses cheveux blancs étaient nattés en une longue tresse qui lui balayait le dos. Il portait des lunettes cerclées d'écaille et de petits clous dorés dans les lobes des oreilles. Il avait le dos courbé et les mains recroquevillées par l'arthrite, avec les doigts tordus et les articulations gonflées. Mais il gravit les marches qui menaient à la caravane avec une aisance surprenante, et

entra sans y être invité.

Il était vêtu d'un jean et d'un tee-shirt rouge sous un blouson de l'équipe des Redskins. J'ignore s'il était fan de football américain, s'il le portait comme un message, une référence à ses origines indiennes, ou si c'était juste pour se protéger de la fraîcheur de l'air nocturne.

Il avait à l'épaule un de ces sacs en cuir qui ressemblaient de loin à un sac à main. Aux pieds, il portait la paire de santiags la plus kitsch que j'avais jamais vue, et ce n'est pas peu dire vu que je suis originaire d'une région de cow-boys, et que les cow-boys ont tendance à adorer les bottes criardes. Celles-ci étaient rouge vif, brodées sur le dessus d'un drapeau américain en perles bleues, blanches et rouges.

L'homme sentait l'air frais et le tabac. Mais pas la cigarette, plus probablement la pipe, un tabac sans tous les additifs qui donnaient une si mauvaise odeur. Cela me rappela le fantôme de mon père.

— Il m'a parlé de vous, monsieur Hauptman, poursuivit le grand-père de Calvin. Ça fait un bon moment que je n'ai pas croisé de loup-garou. Ils ne sont pas nombreux, dans le coin. Et ce doit être votre épouse, Mercedes...

Il me regarda vraiment et s'interrompit en prenant une brusque inspiration.

— Vous ! dit-il. Je ne m'attendais pas à vous voir. Calvin m'a dit que vous étiez une Blackfeet mariée à un loup anglo-saxon. J'aurais dû me douter qu'une Blackfeet associée à un loup-garou, ça ne court pas les rues, pas vrai ? Je me demandais ce que vous étiez devenue. (Il plissa les yeux.) Vous ne ressemblez pas vraiment à Vieux Coyote. Oh ! Je vois un peu de lui dans vos yeux et dans votre teint, mais vous avez l'air plus anglo-saxon que je m'y attendais.

Il avait connu mon père.

Soudainement, antihistaminiques ou pas, toute envie de dormir me quitta. Mais je ne parvenais pas à faire fonctionner ma langue aussi vite que les questions dans mon esprit. Je me tournai vers Adam. Il avait les yeux mi-clos et gardait une expression neutre. Son attitude physique disait : « Il est intéressant, n'est-ce pas ? Voyons ce qu'il va faire. »

Le vieillard baissa les yeux vers ma jambe et siffla entre ses dents.

— Ce n'est pas beau du tout, ça. Aucun doute, le Diable du fleuve est bien de retour.

Gordon vint s'asseoir à côté de moi et ouvrit son sac – qui n'était pas un sac à main – et en sortit un paquet enveloppé dans une écharpe de soie. Il le déballa et commença à chanter.

Si vous n'avez jamais entendu de musique amérindienne, il est très difficile d'en traduire la sensation. Parfois, il y a des paroles, mais Gordon Seeker n'en chanta aucune. La musique semblait jaillir de sa poitrine et résonnait dans ses sinus, comme celle que le fantôme dansant de mon père avait fredonné. Sans cesser de chanter, Gordon Seeker sortit une bougie en cire d'abeille visiblement faite maison, et l'alluma. On aurait dit qu'il l'avait fait par magie, mais je suis en général capable de détecter l'usage de celle-ci. Je ne vis pas non plus d'allumette, mais en sentis l'odeur soufrée.

Je reniflai d'un air suspicieux et il me décocha un grand sourire. Je remarquai alors qu'il lui manquait une dent sur le devant. Tout en continuant de chanter, il leva sa main vide et plia les doigts. Quand il rouvrit la main, une allumette calcinée se trouvait au creux de sa paume.

Puis il sortit de son sac un morceau de feuille d'arbre et la tint près de la flamme. Comme elle était sèche, elle prit feu immédiatement. Il la lâcha et je me tendis, voulant l'attraper avant qu'elle déclenche un incendie dans la caravane, mais les flammes la consumèrent entièrement avant qu'elle touche le tapis, ne laissant que quelques cendres et une quantité surprenante de fumée.

Je reconnus alors la plante à son odeur, alors que j'en avais été incapable en la voyant. Du tabac. Il ne devait pas fumer la pipe, en fin de compte.

Gordon se pencha en avant et souffla pour diriger la fumée de la feuille et de la bougie vers ma jambe. Cela ne sembla pas interrompre son chant. Il inclina la tête jusqu'à ce que je ne puisse plus voir qu'un seul de ses yeux.

Et dans cet œil unique, j'aperçus un rapace qui ressemblait vaguement à un aigle. Ses plumes étaient si foncées que je

pensai d'abord à un aigle royal, aussi connu sous le nom d'aigle doré malgré sa couleur plus proche du noir. Mais il ne bougeait pas de la même manière.

Gordon ferma les yeux, souffla encore, et quand il les rouvrit, son œil brillant ressemblait à celui d'un prédateur... mais plus aucun oiseau n'y volait. Je me fis la réflexion que l'antihistaminique que je venais de prendre devait m'avoir affectée plus que d'ordinaire.

Il ouvrit un bocal et y préleva une sorte de baume jaunâtre qu'il étala sur la plaie que ni une corde de chanvre ni une algue n'avaient creusé sur mon mollet. Le soulagement fut quasi immédiat.

Gordon arrêta de chanter et essuya ses doigts gras sur son jean. Puis il souffla la bougie.

Adam me consulta du regard.

— Ça fait beaucoup moins mal.

— Magie ? demanda-t-il à notre visiteur.

Le vieillard lui répondit en souriant :

— Peut-être bien. (Il pencha le petit bocal vers moi pour que j'en voie le contenu.) Ou alors c'est ce baume, du Bag Balm. Je l'utilise pour tout type de plaies et brûlures.

Je me disais bien que l'odeur me disait quelque chose. Il y avait ajouté quelque chose, mais la base en était indéniablement du Bag Balm. Ma mère adoptive l'utilisait aussi comme panacée. J'en gardais toujours une boîte au garage.

— Si j'ai bien compris, vos pieds aussi ont pas mal souffert. Vous voulez bien me les montrer ?

— Comment me connaissez-vous ? demandai-je en ôtant chaussures et chaussettes.

Adam avait manifestement décidé de considérer ce vieillard maigrichon comme une menace potentielle. Je m'en rendis compte au fait qu'il s'était reculé juste assez pour être hors de sa portée. Il montait la garde, prêt à intervenir si les circonstances l'exigeaient, et se fiant à moi pour le reste. De la même manière, je lui faisais confiance quant à son jugement concernant une éventuelle menace.

Notre adversaire avait beau être un vieil homme, Adam aussi bien que moi savions que certaines créatures d'âge plus que

vénérable étaient aussi extrêmement dangereuses. Nous n'allions pas sous-estimer cet homme qui dégageait une odeur de feu de bois, de tabac... et de magie. Ce n'était pas de la magie fae, c'est pour cela que je ne l'avais pas remarquée au premier abord. Celle-ci avait un parfum plus subtil, plus doux, mais je ne pensais pas qu'elle soit moins puissante pour autant.

Charles sentait un peu pareil, parfois.

Le vieillard me sourit, le pot d'onguent à la main.

— Qui ne connaît pas Mercedes Hauptman, l'épouse d'Adam Hauptman, l'Alpha de la meute du Bassin de la Columbia ?

Il maniait le non-mensonge avec brio. Il y a quantité de créatures surnaturelles qui savent détecter les mensonges. Certains faes, les loups-garous, une partie des vampires... et moi. L'art de ne pas mentir sans pourtant dire la vérité était quelque chose de bien utile quand on fréquentait ces Autres.

Il ne savait pas qui j'étais quand il était arrivé à la caravane. Mais il lui avait suffi d'un regard pour me reconnaître, et sa surprise avait été sincère.

— Vous savez ce que je suis, finis-je par dire, soudain emplie de certitude.

Les battements de mon cœur s'accélérèrent sous l'effet de l'excitation. Il savait ce que j'étais et qui était mon père.

— Mettez ça sur vos pieds, conseilla-t-il. Ils sont en piteux état. (Il se tourna légèrement vers Adam sans me quitter du regard.) Auriez-vous quelque chose à boire pour un vieil homme assoiffé ?

— Du soda ou du jus de pomme.

— Pas de *root beer* ? s'enquit-il d'un ton plein d'espoir.

Adam alla chercher un torchon dans le placard au-dessus du petit évier et le mouilla. Il ouvrit la porte du frigo miniature, en sortit une cannette argentée et la donna à Gordon par-dessus son épaule. Puis il me lança le torchon et revint s'installer à son poste d'observation.

Je me nettoyai les pieds. Mon mollet était toujours douloureux, mais ça n'avait plus rien à voir avec l'espèce de brûlure lancinante qui avait précédé, et toute démangeaison avait disparu. Cela ressemblait à présent à une brûlure de corde des plus classiques. Il y avait eu de la magie dans ce qui m'avait

agrippé la jambe, magie que le vieil homme avait neutralisée.

Je suis immunisée à une grande partie de la magie, mais pas à tout. En général, plus la magie est maléfique, plus j'ai de chance d'y être sensible.

Le vieillard ouvrit sa cannette et en avala le contenu. Il l'avalà cul-sec, sans même reprendre son souffle. Quand j'étais petite, on disait que ceux qui vidaient une bouteille en une seule gorgée la tuaient. On s'était beaucoup entraînés, mais le seul qui y était parvenu avait été l'un des garçons les plus âgés. Je ne me souvenais plus de son nom. Il était mort avant que je quitte le Montana : une victime du Changement.

Gordon Seeker et moi aurions pu jouer au plus malin toute la nuit. Après tout, j'avais grandi au sein d'une meute de loups-garous. Moi aussi, je maniais le non-mensonge comme une experte. Mais parfois, il était infiniment plus utile d'être direct.

— Je suis une changeuse, dis-je au vieil homme en me massant les pieds avec son Bag Balm magique. Comment l'avez-vous deviné ?

Il éclata de rire en se tapant sur les cuisses.

— Alors c'est comme ça qu'on t'appelle ? demanda-t-il d'un air affectueux. Comme ces abominations du Sud, j'imagine. Pourtant, tu ne te promènes pas avec la peau de tes victimes sur le dos, n'est-ce pas ? Alors comment pourrais-tu être une changeuse de peau ? Des abominations.

Il souffla, les dents serrées, et un sifflement sortit de l'espace créé par la dent manquante.

— Tu n'es pas une changeuse de peau, tu es une métamorphe, une changeuse de forme. Coyote, n'est-ce pas ? Ouais. (Il secoua la tête.) Le coyote est porteur de bouleversements et de chaos.

Il inclina encore la tête, comme s'il écoutait quelqu'un que je ne pouvais entendre. Je consultai Adam du regard, mais il avait les yeux braqués sur le vieillard, les sourcils froncés.

Gordon Seeker rit de nouveau.

— C'est mieux que la mort et la destruction, certainement... mais ces dernières succèdent souvent au changement. Très bien.

Il tourna vers moi ses yeux luisants comme s'il était fiévreux. Il tendit la main et me tapota la jambe.

— La marque du fleuve. Elle voulait que tu soies son esclave. Heureusement pour toi, les coyotes font de très mauvais esclaves. Mais ça signifie autre chose. Demain, vous devrez vous rendre au musée de Maryhill. Profitez-bien des œuvres d'art et des meubles construits par la reine étrangère, puis allez voir ce qui se trouve à la cave. Quand midi sonnera, allez retrouver mon petit-fils au lac Horsethief, et il vous emmènera voir Celle-Qui-Observe.

Je savais qui était Celle-Qui-Observe, même si je ne l'avais jamais vue en « personne ». C'était le pictogramme le plus célèbre du lac Horsethief.

— Les visites ne sont autorisées que le vendredi, fit remarquer Adam, à partir de 10 heures du matin.

Le vieillard poussa un grognement.

— Les Indiens ont le droit d'y aller quand ça leur chante. L'endroit nous appartient. (Il me tapota de nouveau la jambe.) Elle est indienne, même si elle n'en est pas convaincue. Mon petit-fils est indien. Ils peuvent parfaitement accompagner un loup anglo-saxon, en particulier quand celui-ci appartient à une fille-coyote indienne.

Il s'étira et lança la cannette à Adam, qui l'attrapa sans mal.

— Il faut que ce vieil Indien-là aille se coucher. (Il se tourna vers moi.) Si tu tiens à utiliser un terme d'homme blanc, alors « avatar » est plus fidèle à la réalité que « changeuse ».

Il attrapa son sac et désigna le pot d'onguent d'un geste du menton.

— Garde ça, petite sœur. Un coyote risque pas mal de blessures à force de fréquenter les loups.

Puis il sortit de la caravane.

Adam et moi attendîmes tous deux en retenant notre souffle, mais nous n'entendîmes ni bruit de pas ni moteur de voiture ou de bateau.

Au bout d'un moment, je me déshabillai et changeai de forme, en sachant que ce ne serait probablement pas la dernière fois de la soirée. Mais il valait mieux que ce soit moi qu'Adam qui en passe par là. Il ouvrit la porte de la caravane et me suivit alors que je tentais de détecter la piste olfactive du vieil homme. Il n'était pas parti vers la route, mais vers le fleuve.

Je la suivis jusqu'à la petite crique où Adam et moi avions batifolé cet après-midi-là. À peu près deux mètres avant la pente qui menait à la plage, l'odeur de Gordon Seeker ainsi que les empreintes de ses santiags disparaissaient, tout simplement.

— Qu'en penses-tu ? C'était un fantôme ? demanda Adam en me nettoyant de nouveau les pieds pendant que j'étais assise sur le canapé.

Je lui avais pourtant dit que j'allais mieux. Mais il avait refusé de m'écouter et insisté pour les laver de nouveau après que je fus allée courir pieds nus, même si dans les faits, c'était pattes nues. Ça ne faisait pas aussi mal que ça aurait dû, parce que le baume avait cicatrisé les petites plaies bien plus rapidement qu'un Bag Balm ordinaire. Tout ce qui restait, c'était une bonne quantité de bleus.

— Je pense qu'il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, répondis-je en citant Shakespeare. En général, je sens quand quelqu'un est un fantôme. Ou alors, c'est que je ne m'en suis jamais rendu compte. Et toi, tu en penses quoi ?

— Il sentait la fumée et le prédateur, répondit Adam. Il respirait, et je pouvais entendre les battements de son cœur. Si je devais faire une hypothèse je dirais que ce n'en était pas un. Mais je n'ai jamais vu de fantôme en vrai. C'est simplement la première explication qui m'est venue à l'esprit à propos de sa soudaine disparition.

— Tu n'as jamais vu de fantôme ? m'étonnai-je.

J'en voyais tout le temps, et du coup, j'avais tendance à oublier que les autres ne les percevaient que rarement.

— Non. Alors, pour toi, c'était quoi, ce Gordon Seeker ?

— Tu sais, expliquai-je, il existe une vieille coutume indienne dont m'a parlé Charles. Si un visiteur vient chez vous et s'extasie à voix haute à propos d'un objet vous appartenant, on est censé le lui offrir. Charles dit que cette coutume existe pour trois raisons. La première, dis-je en levant le pouce, c'est parce que la générosité est une vertu à encourager. La deuxième (l'index vint rejoindre le pouce), c'est pour s'habituer à ne pas trop s'attacher ou être fier des choses qui nous appartiennent. La famille, les amis, la communauté, voilà ce qui est important. Pas les objets.

Tu devines quelle est la troisième ?

Adam acquiesça en souriant.

— Charles m'en a parlé. C'est pour apprendre à faire attention à qui on invite chez soi. Je n'y ai pas pensé avant que Seeker entre dans la caravane. Peut-être est-ce la version indienne d'un sorcier ? Un homme-médecine ?

— Charles dit que les sorciers et les hommes-médecine n'ont pas grand-chose en commun.

Ma jambe se remit à me démanger et je fus tentée de retrousser mon pantalon et de gratter la plaie.

— La marque du fleuve, dit Adam en l'effleurant légèrement.

— Il n'avait rien à envier aux faes, fis-je remarquer. Il ne nous a donné aucune réponse et s'est contenté de nous abandonner avec encore plus de questions.

Adam m'embrassa le genou, ce qui n'aurait pas dû avoir cet effet sur mon pouls. Je veux dire, enfin, la rotule n'est pas une zone érogène, à ma connaissance. Mais c'était Adam, et mon cœur se mit à battre plus fort.

Il reposa mes pieds.

— Le baume magique a fait son office. Je ne pense pas qu'il y ait besoin d'en remettre ce soir. Cela étant, j'ai la drôle d'impression qu'il faudra en réappliquer demain. Et en parlant de faes, quand il commence à pleuvoir des blessés et des disparus, c'est probablement le signe qu'il faut appeler Oncle Mike pour lui demander au milieu de quoi il nous a envoyés.

Il sortit son téléphone de sa poche et composa le numéro d'Oncle Mike. J'entendis le son assourdissant d'une musique, ainsi qu'une voix qui répondait en cornique².

— Ici Hauptman, dit Adam. Passez-moi Oncle Mike.

Il commença à faire les cent pas dans la caravane, comme à son habitude lorsqu'il était au téléphone. Je levai les pieds et les posai sur la serviette pour éviter de tacher le canapé. Ainsi, Adam pouvait faire un demi-pas de plus. J'avais les paupières lourdes, et un mal fou à garder les yeux ouverts.

Il y eut une suite de cliquetis, puis la musique s'arrêta brusquement, comme si Oncle Mike avait pris l'appel sur un

² Le cornique est la langue parlée en Cornouailles. (*NdÉ*)

téléphone plus au calme.

— Adam, dit-il, félicitations ! Pourquoi m'appelez-vous alors que vous êtes en pleine lune de miel ?

— Des loutres, répondit Adam. Et plus exactement, des loutres qui sembleraient plus à leur place dans l'Ancienne Contrée et qui sentent le glamour.

Lui aussi l'avait sentie, alors. Cette flambée de magie lorsque j'avais essayé de dégager la barque. Ce n'était ni Benny, ni le bateau. Les loutres étaient donc l'hypothèse la plus crédible.

Il y eut un moment de silence, puis Oncle Mike émit un soupir de soulagement.

— Elles sont là-bas, alors. Edythe nous avait dit qu'aucun des siens ne les avait vues depuis un bon moment.

— Et c'est pour cette raison qu'Edythe et vous nous avez envoyés ici ?

Oncle Mike toussota pour s'éclaircir la voix.

— Pas exactement. Edythe a parfois des intuitions. Elle en a eu une lorsqu'un ancien esclave romain nommé Patrick est revenu en Irlande. Nous regrettons tous encore aujourd'hui de ne pas l'avoir tué, comme elle nous le conseillait, sauf que ça aurait probablement signifié que l'Église aurait envoyé quelqu'un d'autre, et qu'aujourd'hui, ce serait un saint Aiden, un saint Conner ou un truc du genre au lieu de saint Patrick. C'est le problème, avec les prophètes, ils ressemblent à ces dragons à sept têtes sur lesquelles en poussaient trois nouvelles quand on en coupait une.

— Les hydres, précisa Adam.

— Voilà, c'est ça. Bref, elle n'a pas très souvent ce genre de prémonition, rarement plus d'une fois par siècle. La dernière fois, c'était juste avant l'explosion du mont Sainte-Helen. Depuis cette histoire de Patrick, nous l'écoutes tous avec grande attention. Et il y a une semaine, elle m'a dit qu'elle avait la sensation que ce serait une bonne idée si Mercy et vous alliez passer votre lune de miel dans son terrain de camping et vous renseigniez sur ce que mijotait la peuplade des loutres magiques.

— Et qu'est-ce qu'elles mijotent ? demanda Adam qui avait arrêté de déambuler et avait l'air inquiet.

Edythe, qui qu'elle soit, avait donc des prémonitions une fois par siècle, et la dernière en date nous concernait. Cela semblait nettement plus sérieux qu'un homme se faisant dévorer le pied par un ours ou des fantômes dansant au bord du fleuve, même si ces événements m'avaient beaucoup affectée.

— Elles survivent, visiblement, répondit Oncle Mike d'un ton soudain lugubre. C'est mieux que ce qu'on craignait. La peuplade loutre est différente des selkies, leurs plus proches cousins. D'autres faes prennent la forme de loutres, mais elles n'ont rien à voir avec celles qui nous intéressent. Déjà, celles-ci ne sont pas très douées pour le contact avec les humains. Nous avons rapatrié toutes celles qui restaient dans la réserve de Walla Walla et les avons lâchées dans nos rivières.

— Mais il n'y a pas de rivière dans la réserve, fit remarquer Adam en se pinçant la base du nez. Le gouvernement s'en est assuré : aucun cours d'eau qui entrait dans la réserve ne devait en sortir.

Il n'essayait pas de contredire Oncle Mike. Il se contentait de lui dire que, comme lui, il savait très bien qu'il existait des phénomènes étranges à Walla Walla.

L'eau vive était réputée accroître les pouvoirs de certains faes. J'étais surprise qu'un membre du gouvernement — théoriquement non-fae — ait pu être au courant de ce petit détail.

Mais cela avait été une précaution inutile. J'ai déjà vu des océans entiers dans la réserve, aux endroits où les faes ont percé des passages vers l'En-Dessous. Je ne pouvais pas en parler à Adam... ni à quiconque, d'ailleurs. Je l'avais promis, et Zee, mon mentor, faisait partie de ceux qui souffriraient si je trahissais ma parole. Alors, je la fermais.

— Nous avons des plans d'eau, admit Oncle Mike, maniant encore mieux le non-mensonge que Gordon Seeker. Mais ils ne sont pas suffisants. Alors Edythe a fait l'acquisition d'un champ de broussailles dans le désert et l'a transformé en camping luxuriant.

— Avant de relâcher les loutres dans la rivière.

— Les loutres magiques. Edythe leur avait fait construire un sanctuaire à côté de la crique. Elles auraient dû s'y trouver bien,

mais elles ont disparu, et cela fait six mois que nous avons perdu toute trace d'elles. Elles n'étaient pas en très bonne santé quand on les a relâchées là-bas, et nous pensions qu'elles n'avaient pas survécu, jusqu'à la prémonition d'Edythe.

— Dites-m'en plus sur ces loutres magiques.

— Vous devriez vous sentir assez proche d'elles, lui expliqua Oncle Mike. Ce sont des métamorphes qui peuvent prendre forme humaine, même si leur véritable forme est celle de loutre. Quand elles sont humaines, elles passent pour des personnes atteintes d'autisme aigu. Dans le passé, ça a valu à pas mal d'entre elles de finir sur le bûcher.

— Est-ce qu'elles tuent les gens ? s'enquit Adam.

Il y eut un long silence.

— Pas pour se nourrir, finit par répondre Oncle Mike.

— Les loups-garous non plus. Néanmoins, il y a toujours pas mal de cadavres aux environs d'une meute. Est-ce aussi le cas avec les loutres magiques ?

— Pas du genre à attirer l'attention, dit Oncle Mike. Elles sont très territoriales. Parfois, des gens se noient s'ils approchent trop d'un terrier.

— Et vous les avez installées près d'une crique où les gens sont censés nager ?

— Cette crique est protégée par des runes magiques, répliqua Oncle Mike d'un ton agacé. Elles ne parviendraient même pas à noyer un bébé là-dedans. Elles peuvent y nager, pêcher, mais pas faire le moindre mal à quiconque.

— Elles ont donc décidé d'aller à un endroit où elles le pourraient, conclut Adam. Nous les avons trouvées à quelques kilomètres en amont du fleuve. Qu'est-ce qu'on est censés faire ? Les arrêter ?

— Si c'était le cas, nous n'aurions pas besoin de vous, fit Oncle Mike, qui commençait à perdre patience. Elles sont seulement sept. Nous pourrions les dévorer pour le déjeuner, et être affamés au dîner. Elles ont très peu de pouvoirs magiques, même si elles les utilisent intelligemment et qu'elles coopèrent efficacement ensemble. Quand il y en avait des centaines, oui, elles représentaient un danger. Certains faes à forme de loutre sont bien plus puissants... mais ceux-ci sont restés dans

l'Ancienne Contrée et se portent comme un charme.

— Les loutres magiques sont des faes mineurs, expliquai-je à Adam.

Il n'y avait pas si longtemps, j'avais eu l'occasion de lire un livre sur les faes, écrit par une fae. Il m'avait fallu un certain temps pour m'en souvenir, parce que les loutres n'avaient été mentionnées qu'en passant.

— Autrefois, elles étaient très nombreuses, mais pas très puissantes. Pas plus dangereuses que des loutres ordinaires, probablement. Les loutres d'eau douce ont tendance à fuir les humains, ce qui est une bonne chose pour eux.

— Ah, c'est la voix de Mercy que j'entends ? Que dit-elle ?

Cela ne signifiait pas qu'Oncle Mike ne m'avait pas comprise. Peut-être voulait-il juste qu'Adam et moi prenions conscience qu'il pouvait entendre ce que nous disions. Néanmoins, Adam répéta poliment ce que j'avais dit au téléphone.

— Les loutres magiques avaient la réputation d'être amicales et serviables, ajoutai-je.

— C'est exact, approuva Oncle Mike. Mais le fait d'avoir été quasiment exterminées par les chasseurs a changé pas mal de choses. Quoi qu'il en soit, elles ne sont pas assez grosses pour pouvoir vraiment représenter une menace.

Sauf si on était déjà blessé et sans défense, comme Benny.

— Demande-lui si elles auraient pu infliger quelque chose comme ce qui est arrivé à Benny, priaï-je Adam.

Je ne voyais pas comment ça aurait pu être possible, mais il valait mieux poser la question.

Adam transmit mon interrogation et Oncle Mike répondit aussitôt :

— Non. Elles pourraient peut-être arracher un doigt ou un orteil avec leurs dents. Elles seraient probablement capables de tuer quelqu'un, mais d'une manière identique à celle d'une loutre ordinaire dans des circonstances particulières parce qu'elles auraient sectionné une artère.

Taquin, il ajouta :

— De la même manière qu'un coyote pourrait tuer un loup-garou, par exemple.

Ce que j'avais déjà fait... et je n'avais pas la moindre envie

que ça se reproduise de sitôt. Je n'aime pas me reposer sur la chance du débutant.

— Et Edythe pensait donc qu'il était important que nous prenions des nouvelles de sept loutres magiques ? s'étonna Adam.

Oncle Mike laissa échapper un grognement énigmatique.

— Ses prémonitions ne concernent pas exclusivement les faes, dit-il. Quelque chose de mauvais va se produire si vous ne parvenez pas à l'arrêter, tous les deux. Ou pas. Ses intuitions ne sont pas toujours parfaites. (Il poursuivit sur un ton soudain sérieux.) Vous devez comprendre. Ce n'est pas un service que vous rendez aux faes. Peut-être même que ça ne les concerne pas du tout. Nous nous sommes simplement assurés que vous vous retrouviez au bon endroit.

— Bien, commenta froidement Adam. Comme ça vous chante, alors. Nous en reparlerons quand nous serons de retour, Mercy et moi.

Et il coupa la communication.

— J'avais tort, marmonnai-je.

— À propos de quoi ?

— Gordon Seeker n'était pas aussi dangereux que les faes. Au moins lui n'a-t-il pas tout fait pour que nous échouions sur le lieu d'un prochain désastre.

— Tu crois que sept faes gros comme des loutres et dépourvus de toute puissance pourraient causer un désastre ?

— Non, répondis-je. Mais quelque chose de mauvais va se produire. Je ne pense pas que les intuitions d'Edythe portent sur quelque chose d'aussi banal qu'un doigt de pied cassé ou même qu'un pauvre gars qui se fait arracher le pied. Et Oncle Mike le savait lorsqu'il nous a envoyés ici.

Chapitre 6

L'une des raisons pour lesquelles je déteste les antihistaminiques, ce sont les rêves qu'ils déclenchent chez moi. Ils n'ont aucun sens, mais sont très angoissants et il est difficile de se débarrasser du sentiment qu'ils me laissent au réveil.

Cette nuit-là, je rêvai que j'étais prise dans un rocher. J'avais beau me débattre, tenter à tout prix de me dégager, impossible de bouger. Je commençai à avoir faim et cette faim dévorante ne semblait pas pouvoir être apaisée du fait de ma captivité.

Puis je rêvai que j'étais libérée, et que je me régalaïs d'une loutre qui satisfaisait mon appétit plus qu'une loutre normale l'aurait dû. Du coup, je ne mangeai pas les autres loutres qui nageaient autour de moi.

Elles ressemblaient beaucoup à celles qui m'avaient regardée dégager la barque de Benny de sous les broussailles.

Je me réveillai avec la bouche sèche et l'impression persistante d'une catastrophe imminente, ce qui allait souvent chez moi de pair avec la prise d'antihistaminiques. Je me sentais dans le même état après une attaque de vampire, de démon ou de fae, cela étant. Toujours après, parce que, n'étant pas dotée du don de clairvoyance, je ne savais jamais quand l'épée de Damoclès s'abattrait sur ma tête.

Cela ne m'aidait pas de savoir que ce rêve n'avait aucune signification. Il ne fallait pas être Carl Jung pour deviner d'où venaient les loutres. Et je soupçonnais que la sensation d'enfermement était due aux médicaments, qui me rendaient particulièrement amorphe. La faim ? Encore plus simple : j'avais passé ma journée à me transformer de coyote en humaine et inversement. Cela aurait affamé n'importe qui.

Je m'assis donc à la table du petit déjeuner – préparé de manière tout à fait civilisée sur notre cuisinière miniature –

avec un appétit presque comparable à celui d'Adam.

— Des cauchemars, dit-il.

Ce n'était pas une question : notre lien de couple lui avait encore manifestement permis de percevoir mes pensées à un moment peu opportun.

— Tu penses qu'on réussira un jour à apprivoiser ce lien ? Je déteste quand on ne le maîtrise pas, commentai-je en enfournant des pommes de terre sautées dans ma bouche aussi vite que possible sans en mettre partout. Tu as tout vu ?

Il acquiesça en souriant.

— Oui, les loutres et tout le reste. Au moins, tu en as dévoré une.

Il mangeait aussi rapidement que moi, mais il était mieux entraîné. Si je n'y faisais pas attention, je ne le voyais jamais porter la nourriture de l'assiette à sa bouche. Non parce qu'il était particulièrement rapide, mais parce que ses manières étaient d'un raffinement exquis.

— Comment vont ta jambe et tes pieds ? demanda-t-il alors que je lavais la vaisselle.

Comme il avait préparé à manger, c'était à moi de la faire.

J'agitai les orteils et pliai mon genou plusieurs fois.

— Le mollet me fait un peu mal, mais les pieds semblent guéris.

— Est-ce que nous faisons ceci parce que Gordon Seeker nous l'a ordonné ? demandai-je à Adam alors que nous parcourions le bref chemin qui nous menait au musée d'art de Maryhill.

— J'avais de toute façon l'intention de t'y emmener ce matin, répondit-il doucement. Mais je dois admettre que je ressens une certaine curiosité.

Je posai la main sur sa cuisse et suggérai :

— On pourrait aussi rentrer à la maison... ou aller à Seattle, à Portland ou même Yakima pour trouver un chouette hôtel.

Je quittai l'autoroute du regard pour contempler le fleuve. De là où nous nous trouvions, il semblait tout petit et plutôt calme.

— J'ai comme l'impression que si nous restons, quelque

chose... d'intéressant va se produire.

Il se tourna vers moi, souriant, avant de reporter son attention sur la route.

— Oh ? Qu'est-ce qui te donne cette impression ? Le fait que quelqu'un se soit fait dévorer le pied ? Le fantôme de ton père ? Ce mystérieux Indien qui disparaît près du fleuve sans laisser de traces ? Ou peut-être la prophétie de la Fille au Yoyo concernant une apocalypse prochaine ?

— C'est la Fille au Yoyo, la dénommée Edythe ? m'exclamai-je. C'est *elle* qui nous a envoyés ici ?

Son sourire s'élargit.

— T'as la trouille ? Tu veux qu'on aille dans un endroit sûr ?

Je ne pus m'empêcher de coller ma joue contre son bras en riant.

— Ça ne changera rien, n'est-ce pas ? dis-je au bout d'un moment. On finirait par rencontrer Godzilla ou un quelconque Vampire de l'Enfer. Les problèmes ont toujours tendance à te coller aux basques.

Il me caressa le sommet du crâne.

— Coucou, Problème. Allons simplement voir ce que notre mystérieux Indien voulait que nous sachions.

Dans une ville comme Seattle ou Portland, le musée de Maryhill aurait été un bel endroit. Là, au milieu de nulle part, il paraissait carrément époustouflant. Les pelouses qui l'entouraient étaient d'un vert éclatant et bien entretenues. Je ne vis aucun paon s'y promener alors que nous nous dirigions vers l'entrée, mais en perçus l'odeur et les cris. J'avais déjà aperçu le bâtiment de l'autoroute sur l'autre rive lorsque je me rendais à Portland, mais je n'y étais jamais entrée.

La première fois qu'on m'avait parlé de ce musée, j'avais pensé que mon interlocuteur avait perdu l'esprit. Par quel étrange tour de passe-passe pouvait-on trouver dans ce musée, situé dans l'est de l'État de Washington, à cent cinquante kilomètres de Portland et deux cents kilomètres des Tri-Cities, le mobilier d'une reine de Roumanie de l'ère victorienne, ainsi que des œuvres d'Auguste Rodin ?

Ce fut le premier mystère éclairci par l'élégante brochure qui nous fut distribuée à l'entrée. Sam Hill, financier et bâtisseur de

routes et de villes – ainsi que de ce musée, qui devait être sa maison – était un ami de Loïe Fuller, une danseuse du début du XX^e siècle, rendue célèbre par l'usage qu'elle faisait de voiles et de tissus dans ses chorégraphies... Elle fréquentait aussi certaines têtes couronnées et célébrités, dont entre autres, Marie, reine de Roumanie, dont la passion était de dessiner des meubles, et le sculpteur français Auguste Rodin.

C'est pour cette raison que le mobilier royal roumain et une impressionnante collection de statues du célèbre sculpteur avaient atterri là, au beau milieu de nulle part.

Vu son emplacement isolé, je m'attendais à ce qu'Adam et moi soyons les seuls visiteurs, mais j'avais tort. Dans la première salle, plusieurs groupes admiraient le mobilier et d'autres objets de l'époque victorienne : deux femmes d'âge mûr, une famille de cinq personnes avec une poussette, un couple d'une quarantaine d'années. Mais la pièce était assez vaste pour que l'on ne s'y sente pas oppressé par la foule.

Je fus séduite par le mobilier très ouvragé et à l'aspect aussi sévère qu'inconfortable, qui semblait mieux convenir à une scène de théâtre qu'à quelque chose que l'on choisirait pour son intérieur. Peut-être quelques coussins auraient-ils pu adoucir les angles et donner un aspect plus accueillant aux sièges.

Le reste de l'étage était consacré à une exposition de tableaux qui s'étendait sur une enfilade de petites pièces.

Adam et moi nous séparâmes dans la première, suivant chacun notre itinéraire de peinture en peinture. La plupart étaient très belles, pour ne pas dire magnifiques, et je finis par tomber sur une huile d'un peintre à la patte qui me semblait familière. Je dus laisser échapper un petit couinement, parce qu'Adam apparut derrière moi et passa la tête par-dessus mon épaule.

— Quoi ? murmura-t-il pour ne pas déranger les autres visiteurs.

— Tu as vu ça ? lui demandai-je en désignant le tableau devant lequel je me trouvais.

Ce n'était pas le plus grand chef-d'œuvre de la salle, loin de là. Il y avait d'autres tableaux plus détaillés, et même mieux exécutés, mais celui-là me parlait d'une manière particulière. Au

milieu de ces paysages anglais ou grecs, de ces portraits de servantes et autres natures mortes représentant des fleurs sauvages, les cow-boys ne paraissaient pas vraiment à leur place.

Adam se pencha en avant, plaquant encore plus son corps contre le mien sans que ce soit flagrant, pour lire la fiche explicative. Je laissai échapper un glouissement faussement moqueur.

— Voilà qui prouve que tu n'es pas un vrai gars de l'Ouest, sinon tu l'aurais tout de suite reconnu.

— En effet, ma p'tite dame, ronronna-t-il.

Sa joue se creusa d'une fossette. J'adorais ces fossettes, et encore plus lorsqu'il parlait avec l'accent de sa jeunesse. Mais ce que j'appréciais le plus, c'était de sentir la chaleur de son corps contre le mien.

— Moi, j'viens du Sud, voyez ?

— Comme la plupart des cow-boys qu'il a peints, lui expliquai-je. Le Far West était plein de Sudistes qui refusaient de combattre pendant la guerre de Sécession, ou qui y sont arrivés quand le Sud a perdu. Ceci, mon cher loup inculte, est une peinture de Charlie Russel, un cow-boy devenu artiste. Sans lui, l'histoire du Montana se réduirait à une note de bas de page dans un roman de Zane Grey. Charlie dessinait ce qu'il voyait, et il en a beaucoup vu. Ce n'était pas un romantique, plutôt un véritable réaliste. Il arrive encore qu'un vieux fermier du Montana déniche quelques aquarelles abandonnées dans sa grange. Ce qui équivaut peu ou prou à gagner à la loterie, en mieux.

Adam fut secoué par un fou rire.

— Je vois que nous avons affaire à une passionnée, me murmura-t-il à l'oreille d'une voix amusée. Mais est-ce la valeur artistique ou historique de cette œuvre qui te touche le plus ?

— Bonne question, en effet, répondis-je avec un frisson. Je t'ai montré mon tableau préféré. Quel est le tien ?

Il s'éloigna et me conduisit vers une peinture sur le mur d'en face. Elle représentait une femme assise dans une grotte, avec une petite cascade à sa gauche et derrière elle, à ses pieds, une petite étendue d'eau. Le plus extraordinaire dans cette œuvre

était l'impression de luminescence dégagée par le personnage central grâce à une sorte d'alchimie entre la couleur et la texture de sa peau, la matière de ses vêtements et sa pose. Le titre en était *Solitude*.

Il n'avait rien de la poussière et de la dureté qui m'attiraient dans le tableau de Russell. Ce n'était visiblement pas une femme qui avait à se lever le matin pour faire la lessive ou le dîner. Et pourtant...

— D'accord, admis-je, je n'aurais rien contre avoir ce tableau chez moi, mais je te préviens, il contrastera étrangement avec mes Charlie Russell.

Il m'embrassa l'oreille en riant.

L'exposition sur la culture amérindienne se trouvait au sous-sol. Sam Hill avait, semblait-il, collectionné les paniers indiens parallèlement à ses œuvres d'art. Beaucoup, beaucoup de paniers. Dans les années qui avaient suivi, d'autres objets les avaient rejoints : de magnifiques photographies, par exemple, ainsi que d'énormes pétroglyphes. Mais au bout du compte, l'impression qui s'en dégageait était celle de milliers de paniers et quelques autres objets.

Dans cette salle non plus, nous n'étions pas seuls. La famille que nous avions aperçue au rez-de-chaussée examinait les pétroglyphes. L'aînée, une jeune fille, sortit du groupe et alla plaquer son visage contre l'une des vitrines d'exposition en Plexiglas.

Il y avait aussi une femme indienne d'âge moyen, seule. Elle avait l'air très sérieux, même si l'on voyait bien à son visage qu'elle passait plus de temps à sourire qu'à froncer les sourcils : ses yeux et sa bouche étaient encadrés de rides de rire. Son attention semblait totalement captivée par Adam et moi-même.

Pour une raison inconnue, cela me mit mal à l'aise. Je détournai donc le regard des bas-reliefs près de la porte pour me consacrer aux paniers, tournant le dos à l'inconnue par la même occasion.

Les paniers étaient extraordinaires. Sur certains, les motifs animaliers presque abstraits dégageaient une puissance incroyable, bien plus que ce que j'aurais cru possible avec les contraintes du tressage.

— C'est une bonne chose que je n'aie pas vécu à cette époque, dis-je à Adam. J'ai étudié l'art à l'université, et l'un de nos projets était le tressage d'un panier. Le mien ressemblait à un hamac mal proportionné plein de trous. Je n'ai jamais réussi à tresser les deux côtés simultanément.

Mais même ma passion pour l'histoire trouva ses limites au bout du trois cent cinquante millième panier, aussi beaux fussent-ils, et je tins bien plus longtemps qu'Adam. Ce n'était pas le genre de paniers qu'on utilisait au quotidien. La plupart avaient été fabriqués dans le but d'être vendus aux collectionneurs et aux touristes.

Ils me rappelèrent l'une de mes profs d'histoire dont l'un des grands regrets était la perte des objets quotidiens. Chaque musée, expliquait-elle, était rempli de robes de mariée ou de baptême, de tenues de cérémonies indiennes brodées de dents d'élan et de perles qu'on ne portait que dans les occasions les plus exceptionnelles. Les gens ne pensaient pas à conserver la tenue de travail de leur mamie ou les chausses de cuir que leur papy portait pour chasser.

Je ne pus m'empêcher de me demander ce que Gordon Seeker avait voulu que nous voyions ici. La famille était sortie de la salle — j'entendais les enfants parler dans le couloir — et la femme qui nous observait avait elle aussi disparu.

Je m'arrêtai un instant près de l'énorme bloc de pierre qui se trouvait à côté de la porte menant aux autres salles de l'exposition. Il y en avait plusieurs du même genre dispersés dans la pièce, et sur celui-là était gravé un rapace géant qui semblait me lancer un regard furieux.

— Je me demande de quand date ce machin, murmurai-je en passant ma main sur le motif sans le toucher.

J'aurais pu le faire, comme les autres visiteurs, mais je ne parvenais pas à m'y résoudre, comme si le seul contact de mes doigts pouvait l'endommager, alors que des siècles, peut-être même des millénaires de vent et de pluie n'y étaient pas parvenus.

— Et combien de temps cela a pris pour le graver.

— Ces pétroglyphes ont été enlevés du site où ils se trouvaient lorsque le barrage a été construit et que le canyon où

ils se trouvaient a été inondé, commenta Adam d'un air pensif en lisant le carton d'information. J'imagine que ça date d'un bon moment, car on ne voit plus les traces de burin. Presque certainement un millier d'années. J'imagine même que dix mille ans serait une hypothèse réaliste.

Nous déjeunâmes de sandwichs à la cafétéria du musée qui se situait juste à côté de l'exposition Rodin, puis reprîmes la route en direction du lac Horsethief, qui se trouvait à une vingtaine de kilomètres à l'ouest du musée.

Janice Lynne Morrison était une institutrice de primaire passionnée par la photo. Ses œuvres ne termineraient probablement jamais dans un musée, mais elle adorait garder un souvenir de ses aventures. Et cette aventure en particulier méritait d'être immortalisée, parce qu'elle avait la désagréable sensation que sa vie était sur le point de changer de façon drastique.

Ils s'étaient arrêtés pour déjeuner sur une aire de pique-nique au bord de la Columbia. Après cela, ce ne serait que restaurants sur la route qui les mènerait chez les parents de Lee, dans le Wyoming. Tout le monde avait fini son repas, on avait remballé les restes pour remédier à d'éventuels petits creux, et les garçons étaient partis jouer sur les rochers.

Lee était revenu à la voiture pour répondre à un appel téléphonique. Janice n'était plus vraiment certaine du moment où elle avait remarqué ces appels, peut-être quand les vacances scolaires étaient arrivées et qu'elle avait commencé à passer plus de temps à la maison. Son mari travaillait à domicile, et il n'était pas rare qu'il reçoive des appels professionnels à l'occasion desquels il s'isolait dans une autre pièce. Mais ces appels-là intervenaient tous les jours à la même heure : onze heures et quart. Quand il raccrochait, il faisait son possible pour lui faire plaisir, de petites choses que ferait quelqu'un qui se sentait coupable. Et, plus grave, il évitait de croiser son regard juste après ces appels. Soit il s'était mis aux jeux d'argent, soit il voyait quelqu'un d'autre.

Une fois les vacances terminées, elle lui en parlerait. C'est pourquoi elle voulait engranger autant de souvenirs que

possible de cet été-là.

Elle ne parvenait pas à cadrer les deux garçons avec une lumière satisfaisante, alors elle ôta ses sandales, entra dans l'eau, et essaya un autre angle. Le soleil se reflétait dans l'écran LCD de l'appareil et elle dut donc utiliser le viseur en portant son appareil devant son visage. Ce n'était toujours pas génial. Elle avait encore besoin d'élargir l'angle. Elle recula d'un pas... et le sol se déroba sous ses pieds.

Elle tomba en arrière et sentit quelque chose s'accrocher à sa jambe et la tirer à contrecourant. Elle se débattit pendant quelques secondes, puis soudain le calme l'envahit. Elle était en paix, comme si l'eau qui lui coulait sur le corps emportait avec elle tous ses soucis.

Deux grands yeux verts l'examinèrent avec intérêt pendant que les tentacules clairs et frémissants qui encerclaient le nez pointu de la créature lui caressaient la peau. La créature ouvrit sa gueule et Janice eut le temps d'apercevoir une rangée de longues dents pointues avant qu'une vague l'entraîne plus loin.

Elle n'avait pas envie de s'éloigner de la créature, mais n'avait pas non plus la force de lui désobéir. Elle tituba donc hors du fleuve en toussant et en crachant l'eau qu'elle avait avalée. Du sang coulait d'une entaille qui lui encerclait la cuisse juste en dessous de l'ourlet de son short. Elle avait mal au crâne, ses yeux la brûlaient, mais elle était calme et plus heureuse que quelques minutes auparavant.

La créature la voulait.

— Maman, maman, tu vas bien ? cria un jeune garçon – son fils, pensa-t-elle, mais quel était son nom ? – en lui agrippant le bras. Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est ton appareil ?

Elle lui attrapa la main, ainsi que celle de l'enfant qui n'avait rien dit. Il ne portait que sa couche et une seule chaussure. Elle savait qu'en temps normal, la disparition du deuxième soulier l'aurait inquiétée, mais plus rien ne lui importait, à présent.

— Janny ? intervint un homme avant qu'elle puisse emmener les enfants vers le fleuve, et elle le regarda d'un air perplexe. (Son mari. C'était son mari.) Janny, que t'est-il

arrivé ? Tu vas bien ?

Il ne la laisserait pas emmener les garçons, elle le savait, alors elle leur lâcha la main en attendant de savoir en quoi consisterait le nouveau plan.

— Janny ? répéta-t-il d'une voix extrêmement douce ce qui, pour une raison inconnue, la rendit furieuse. Janny, tu saignes. Tu es tombée dans l'eau ?

— Il faut que je nettoie la plaie, répondit-elle d'une voix un peu traînante, mais elle ne pensait pas qu'il s'en rendrait compte. Tu peux m'aider ?

Il la suivit dans le fleuve, même si ça le contrariait visiblement.

— L'eau n'est probablement pas propre, Janny. On a une bouteille dans la voiture.

Il continua à protester mais elle se contenta de l'entraîner plus loin de la berge. Le monstre l'attrapa à peu près au même endroit où elle était tombée, l'emmenant si rapidement sous l'eau qu'il n'eut pas même le temps de pousser un cri.

— Papa ?

Les gamins étaient debout sur la rive et quand elle vint de nouveau les prendre par la main, ils la suivirent dans l'eau. Leur obéissance et la confiance qu'ils accordaient à leur mère submergèrent leurs instincts.

— Mercy !

— Maman, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Mercy, réveille-toi !

— Papa est allé nager, répondit-elle avec un sourire serein.

Le monstre voulait Janny, mais cela ne suffisait pas et elle avait dû aller chercher une autre proie. Et à présent il avait encore faim.

— Et si on allait le rejoindre ? reprit-elle.

J'ouvris les yeux et pris conscience de ma respiration hachée et du fait que je bavais sur la cuisse d'Adam.

— Désolée, murmurai-je, désorientée. Je ne voulais pas m'endormir.

— C'est moi qui t'ai empêchée de dormir ces derniers temps, répondit-il d'un air pas du tout désolé.

« Satisfait » aurait été le terme adapté. Fier de lui, même. Nous n'avions pas attendu le mariage pour nous connaître intimement, mais il était toujours compliqué d'avoir un peu d'intimité quand, comme Adam, on était l'Alpha d'une meute et le père d'une adolescente. Peut-être faudrait-il que nous achetions notre propre caravane ?

— Autant que tu rattrapes ton retard de sommeil quand c'est possible, poursuivit-il. Je n'ai pas tout vu, mais on dirait bien que tu as eu un autre cauchemar.

— Oh ! Oui ! acquiesçai-je, l'estomac toujours noué. Vraiment flippant, dans le genre au ralenti qu'on ne peut arrêter. Je crois que ce que Gordon m'a raconté sur ma blessure m'a rappelé de vieux films d'horreur.

« *Les coyotes ne font pas de bons esclaves* », avait-il ajouté après m'avoir dit que je portais la marque du fleuve. Je l'avais totalement oublié, tant sa visite avait été étrange, mais cela avait dû impressionner mon subconscient et causer ce rêve si effrayant. Je me demandai s'il avait une idée de ce qui avait causé la marque sur mon mollet. Peut-être en saurions-nous plus cet après-midi ?

— Je n'ai pas dû dormir bien longtemps, si on n'est pas encore arrivés.

— Environ dix minutes, répondit-il. Voilà notre parking.

— Rien n'indique le lac Horsethief, m'étonnai-je alors qu'Adam quittait l'autoroute et bifurquait sur une longue route incurvée signalée par un panneau sur lequel était inscrit « Parc National des Collines de la Columbia ».

— Ils l'ont rebaptisé de manière plus politiquement correcte³, expliqua-t-il. C'est une tendance récente chez les autorités d'État et l'Institut d'études géologiques, ils changent des noms dans tout le pays. Demande à Bran. Il te parlera en long, en large et en travers de la crique du Crétin. Il prétend même connaître le crétin en question.

— Une bonne chose que l'Institut ne parle pas français, ou alors ils risqueraient de rebaptiser le massif des Grands Tétons.

Adam éclata de rire.

³ *Horsethief* signifie « voleur de chevaux » en anglais. (*NdT*)

— On devine que les trappeurs français qui lui ont donné ce nom devaient avoir sacrément le mal du pays, pas vrai ?

La route qui serpentait à travers le parc nous conduisit près d'un cimetière indien toujours en service, je le devinai à tous les ballons et autres objets déposés sur les tombes. On aurait presque cru qu'une fête d'anniversaire venait de s'y dérouler et que les invités étaient partis en abandonnant leurs cadeaux. Une grande clôture grillagée encerclait le cimetière avec des panneaux d'interdiction d'entrer.

Je peux voir les fantômes. Mais je n'en ai jamais rencontré dans un cimetière. Si je dois me fier à mon expérience, les fantômes ont plutôt tendance à errer dans les endroits qu'ils fréquentaient de leur vivant.

Alors, que fabriquait mon père dans un camping au bord de la Columbia alors qu'il était censé venir de Browning, dans le Montana ?

Calvin Seeker était appuyé contre le grillage lorsque nous garâmes la voiture sur un parking de gravier, non loin d'un appontement. Il paraissait plus vieux et fatigué que la veille au soir : à présent, on aurait dit qu'il avait plus de vingt ans. Sans un geste, il nous observa alors que nous verrouillions les portières et traversons la route.

La clôture à laquelle il était adossé rejoignait la voie ferrée parallèle au fleuve et la longeait à perte de vue. Il y avait un panneau derrière le dos de Calvin, mais je ne pouvais voir ce qui était écrit dessus.

— Oncle Jim m'a demandé de vous retrouver ici à midi, dit-il d'un ton plus poli que sa posture le laissait entendre. Je vais être votre guide, on dirait.

— Merci, lui répondis-je.

Il haussa les épaules.

— Ce n'est rien. Il m'arrive parfois de me porter volontaire lorsque la saison touristique bat son plein.

Il frotta la semelle de sa chaussure sur le sol et considéra Adam d'un œil méfiant.

— Comment êtes-vous entrés en contact avec oncile Jim ? Quand on était à l'hôpital, il m'a demandé d'aller voir comment Benny allait, mais je ne l'ai pas vu parler au téléphone, et de

toute façon, je sais que vous n'avez pas pris son numéro hier soir quand nous attendions l'ambulance.

— Ce n'est pas avec lui qu'on a parlé, répondit Adam. C'est avec votre grand-père.

Calvin se redressa, les yeux écarquillés.

— Mon grand-père ? demanda-t-il, surpris. Lequel ?

— Il nous a dit qu'il s'appelait Gordon Seeker, intervins-je. Il nous a rendu visite hier soir en disant que votre oncle lui avait demandé de venir nous voir. Il m'a donné un traitement vraiment très efficace pour ma jambe.

— Ah, celui-là.

Il ne semblait pas enchanté, et j'étais prête à parier que c'était de penser à Gordon Seeker qui l'avait fait se redresser aussi brusquement.

— J'aurais dû deviner.

— Il y a un problème ? s'enquit Adam.

— Il y a toujours des problèmes quand papy Gordon fourre son nez dans les affaires de quelqu'un, marmonna Calvin. (Il me regarda, puis Adam.) Loup-garou, hein ?

Adam opina du chef.

— OK. Eh bien, si c'est papy Gordon qui vous a dit de venir, je vais faire ça différemment. Vous a-t-il dit pourquoi il vous envoyait ici ? (Il secoua la tête avant même que nous ayons le temps de répondre.) Quelle question ! Bien sûr que non. Il préfère nous regarder tous paniquer comme des poules au milieu desquelles on a lâché un renard. J'imagine qu'il trouve ça drôle.

— Vous êtes donc passé à l'hôpital hier soir ? l'interrogeai-je. Est-ce que Benny va s'en sortir ? Vous a-t-il dit ce qui s'était passé ?

— Oui, répondit Calvin.

Il plissa les yeux face aux rayons du soleil et cette expression révéla l'air de famille qui existait entre lui et le vieil homme qui était venu dans notre caravane.

— Benny va survivre, poursuivit-il. Je pense... Je pense qu'il vaut mieux que je vous raconte son histoire après la visite, si ça ne vous dérange pas. J'ignore si ça rendra la situation plus logique, mais au moins, vous comprendrez pourquoi il a voulu

que vous veniez jusqu'ici. (Il fronça les sourcils.) Je ne suis pas sûr de la raison pour laquelle il pense que c'est important que vous soyez au courant. Je pourrais demander à oncle Jim, mais seul un fou poserait une question à papy Gordon. Il pourrait y répondre.

Il contempla l'autre rive du fleuve, comme à la recherche d'inspiration, et quand il reprit la parole, ce fut d'une voix basse.

— Mon oncle Jim est homme-médecine. C'est un talent qui se transmet dans la famille, mais pas par ligne directe : aucun de ses enfants n'a les capacités de devenir ce qu'il est, et son père ne les avait pas non plus. Mais son oncle, si. C'est comme ça que ça fonctionne.

— Gordon est-il aussi un homme-médecine ? demandai-je en essayant de démêler les fils de cette hérédité compliquée.

La réponse aurait dû être négative, si Gordon était son grand-père et avait le même nom, à moins que Jim soit le frère de la mère de Calvin. Ce qui, me rendis-je compte, était probable, vu que lui ne portait pas le même nom.

— Est-ce que la pluie, ça mouille ? rétorqua Calvin, le visage soudain illuminé d'un sourire qui le rendit bien plus aimable. Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Ça dépend ce que vous entendez par là, et aux yeux de qui. En tout cas, il a un talent quelconque, c'est certain. Quoi qu'il en soit, je suis l'apprenti d'oncle Jim. Je vais commencer cette visite comme si vous étiez des touristes ordinaires, mais si je me débrouille comme il faut, cela devrait changer en route.

Il s'éclaircit la voix d'un air un peu embarrassé, et ajouta :

— Selon l'inspiration. Ou le manque d'inspiration.

» Bien, dit-il avant de prendre une grande inspiration. Bienvenue sur cette terre sacrée. Merci de bien vouloir parler doucement et faire preuve de respect pendant votre visite. Il y a une vingtaine d'années, nous avons dû installer des clôtures et interdire l'entrée aux étrangers à cause du vandalisme. Mais ça n'a fait plaisir à personne, parce que ces pierres avaient été laissées ici afin de partager l'histoire de ceux qui ont été avec ceux qui sont, aujourd'hui. La décision a donc été prise de rouvrir le sanctuaire à certaines conditions. Si vous deviez venir ici seuls...

Il s'interrompit en me regardant, et quand il reprit la parole, son discours n'était plus aussi fluide et entraîné.

— Vous, ça irait *probablement*. Vous avez l'air d'une Indienne. Mais ceux qui pénètrent ici sans autorisation risquent la prison. Nous voulons vraiment préserver cet endroit.

Il fit volte-face et emprunta un sentier. Nous le suivîmes en franchissant le portail. On se serait cru dans un labyrinthe, sauf que les murs étaient faits de lave solidifiée et de roche.

— Ceci est le sentier de Temani Pesh-Wa, dit Calvin en ouvrant la route, même s'il n'y avait pas vraiment besoin de guide étant donné que le chemin était passablement évident. Cela signifie « Écrit sur la roche ». Les pictogrammes que vous allez voir ont probablement été peints il y a entre cinq cents et mille ans.

Il nous mena sur un chemin plutôt escarpé tout en continuant à parler.

— Il y a plusieurs siècles, les Indiens vivaient nombreux dans la région. Lewis et Clark ont mentionné une étape de leur expédition non loin d'ici, et selon leur journal, on estime qu'il devait y avoir près de dix mille Indiens dans les environs. Nous savons qu'un de leurs nombreux villages se trouvait là-bas.

Il montra l'endroit dont nous venions, où nous aperçûmes une langue de terre arrondie encerclée par le fleuve. Les hautes falaises de basalte s'élevaient à plusieurs dizaines de mètres au-dessus du niveau de l'eau. D'où je me trouvais, je ne voyais pas s'il y avait un plan d'eau entre l'endroit qu'il nous montrait et là où nous nous trouvions. Le lopin de terre m'évoquait vaguement un gâteau de mariage, avec même un deuxième étage, plus petit, au milieu.

Je me retournai vers Calvin et m'aperçus que nous n'étions plus seuls sur le sentier. L'Indienne que nous avions vue au musée était en train de prendre une bifurcation que nous avions dépassée. Je la vis disparaître derrière un amas de rocher et s'évaporer dans le paysage.

— Deux fois par an, ils organisaient un *potlatch*, poursuivit Calvin, une fête à laquelle étaient conviés voisins proches et lointains. L'un des événements de ces *potlatch*, c'était lorsque les jeunes hommes et femmes âgés de plus de treize ans

effectuaient leur quête de vision. À leur retour, ils venaient ici pour immortaliser le souvenir de leur vision sur la pierre.

Il nous conduisit vers une falaise de basalte minuscule, comparée à celles qu'il nous avait montrées un peu plus loin. Il s'arrêta au pied de celle-ci, mais ne dit rien, alors je levai les yeux. Il me fallut un moment pour comprendre ce que je voyais, même si je m'y attendais. Les peintures anciennes se fondaient dans la roche comme si elles avaient toujours appartenu à cet endroit, et je m'y sentis telle une intruse. Dès que j'en vis une, j'en vis partout.

Il y en avait des dizaines, ou plutôt, des dizaines de pictogrammes partiels. Certains étaient aisément identifiables : humains ou animaux divers. D'autres étaient impossibles à déchiffrer, soit parce que la peinture s'était effacée, soit parce que le symbolisme utilisé m'était trop étranger pour que je puisse le comprendre. Certains symboles étaient évidents, comme l'eau, représentée comme une série de lignes ondulées. D'autres étaient plus mystérieux : une cible rouge et blanche, de longues lignes incurvées, des formes circulaires.

Je m'approchai, les mains derrière le dos, comme un enfant à qui on aurait défendu de toucher. Des siècles auparavant, quelqu'un s'était tenu là où je me trouvais et avait effleuré la roche du bout des doigts. Cinq siècles. Peut-être même un millénaire.

J'eus soudain l'intuition étrange que Bran le Marrok était déjà né lorsque ces pierres avaient été peintes. J'étais certaine qu'il avait au moins cinq cents ans, et presque sûre qu'il pouvait en avoir mille.

Mais quand même, je me demandais si le garçon ou la jeune fille qui avait peint cette cible aux couleurs vives avaient deviné combien de temps son art lui survivrait, dernier témoignage de son existence sur cette terre.

À côté de moi, je sentis Adam se raidir et inspirer profondément. Il se retourna doucement pour regarder l'endroit où nous nous trouvions quelques minutes plus tôt. Je l'imitai et vis soudain ce qui avait attiré son attention.

Perché sur un promontoire rocheux qui dominait le bas du sentier, un faucon à queue rouge nous contemplait. Comme les

pictogrammes, il semblait appartenir à l'endroit. Mais il y avait quelque chose d'étrange dans l'intérêt qu'il nous portait. Il me rappela étrangement la femme du musée. Le rapace prit son envol et passa juste au-dessus de nos têtes avant de virer vers le fleuve et de disparaître de notre champ de vision.

En le voyant voler, je m'aperçus que le malaise que je ressentais me rappelait ma propre quête de vision et les animaux qui m'avaient poursuivie, me faisant sentir étrangère, jusqu'à ce que je tombe sur Coyote. Une quête de vision, comme celle de tous ces artistes depuis longtemps disparus. Peut-être, pensai-je soudain, une pensée absurde, faudrait-il que je peigne un fauteuil relax sur l'un de ces rochers. Mais bizarrement, je doutais que l'on pense que ce n'était pas du vandalisme, que je me contentais de perpétuer cette tradition.

Si Calvin n'avait pas été avec nous, j'en aurais parlé à Adam. Je me tournai vers celui-ci, et me rendis compte qu'il observait Calvin avec des yeux rendus dorés par la colère.

Je posai la main sur son bras. Des iris dorés n'étaient jamais bon signe quand on se trouvait entre amis.

Adam mit sa main sur la mienne et s'avança de manière à se retrouver entre Calvin et moi.

— Dans votre apprentissage d'homme-médecine, Calvin, avez-vous déjà entendu parler d'humains pouvant se transformer en animaux ? demanda-t-il d'un ton étonnamment courtois.

Je fronçai les sourcils et serrai discrètement le bras d'Adam. Je ne connaissais pas Calvin ; il n'y avait aucune raison de le faire se douter de ma nature. Quelque chose s'était produit pendant que je regardais le faucon, et j'ignorais de quoi il s'agissait.

Quoi qu'il en soit, Adam semblait plutôt en colère contre Calvin. Je me demandai s'il s'était mis entre nous pour me protéger... ou pour m'empêcher de défendre ce dernier.

— Non, répondit Calvin.

C'était une erreur. Il aurait dû apprendre le non-mensonge de son grand-père. De toute façon, je connaissais assez bien les légendes amérindiennes pour savoir que quantité d'entre elles concernaient des gens qui se transformaient en animaux... et

aussi l'inverse, d'ailleurs. Et il savait qu'Adam était un garou, c'est-à-dire indéniablement un humain sachant se transformer en animal.

Adam sourit, ou plutôt montra les dents. Je ne pouvais voir son visage d'où j'étais, mais l'expression de Calvin me l'apprit sans aucun doute : Adam avait mis de côté son visage civilisé pour lui montrer ce qui se cachait derrière.

— On ne peut pas mentir aux loups-garous, le prévins-je. C'est comme si vous veniez de crier : « Oui, mais je ne veux pas en parler ».

Calvin déglutit, et l'odeur de sa peur emplit mes narines tel un parfum capiteux.

— Mercy ? dit Adam.

Il avait une idée derrière la tête... et je me fiais à lui tant qu'il gardait son calme. Les loups-garous sont des monstres. Je suis bien placée pour le savoir, ayant grandi parmi eux, et j'aimais Adam. Je savais qu'il ne me ferait aucun mal, mais ça ne s'appliquait pas aux gens qui ne comptaient pas à ses yeux. Le plus rapidement je désamorcerais la situation – quelle qu'elle fût – le mieux ce serait pour tout le monde.

Il est parfois plus simple d'obtenir des informations de l'ennemi quand celui-ci pense que vous savez déjà tout. C'est exactement ce qu'Adam m'avait demandé de faire : montrer à Calvin qui j'étais vraiment.

— Je suis capable de me transformer en coyote, lui dis-je. Ma mère me dit que je tiens ça de mon père.

Calvin me contempla, la bouche ouverte, avant de prendre l'air sévère.

— Votre mère est une blanche, rétorqua-t-il. Impossible que vous puissiez vous transformer en coyote.

— Mais si, je peux ! m'exclamai-je d'un air indigné.

Lui dire qu'il mentait était une chose : je savais que j'avais raison. Mais lui ne pouvait pas m'accuser du même tort !

— Pas vrai.

— Si !

— Pas vrai.

— Mais si, bon sang !

— Mercy, intervint Adam d'un ton exagérément patient

teinté d'humour.

Il savait que je le faisais exprès. Ce n'était pas un problème : j'avais réussi à dissiper sa colère.

— Ce n'est pas vrai, s'entêta Calvin.

— Bon, ça suffit, tous les deux. Vous n'êtes plus des enfants. (Il lança un regard à Calvin.) De toute façon, il a répondu à ma question. Ce faucon n'était pas un animal ordinaire, et il le savait très bien.

Nul ne lit aussi bien le langage corporel qu'un loup-garou, pensai-je. Puis je me rendis compte de ce qu'Adam disait.

La tête se mit à me tourner et je dus faire un pas de côté pour garder l'équilibre... sauf que ce pas de côté faillit m'amener à soixante centimètres en contrebas. Adam m'attrapa le bras pour éviter que je dévale la pente.

— Ça va ? demanda-t-il.

J'acquiesçai, même si je n'en étais pas vraiment sûre.

Je n'avais jamais rencontré l'un de mes semblables. Après plus de trente ans de solitude, je m'étais convaincue qu'il n'y en avait plus, que j'étais la seule de mon espèce.

J'avais aussi pensé que, dans le cas contraire, ce seraient des coyotes, comme moi. Le vieillard que nous avions rencontré la veille n'avait-il pas sous-entendu quelque chose du genre ? Il savait que j'étais un coyote, alors que je lui avais seulement dit que j'étais une changeuse.

Je ne savais pas grand-chose sur ma nature. Seulement ce que Bran m'avait raconté, et lui-même n'en savait pas bien long... à moins qu'il ait gardé certaines informations pour lui. Toute ma jeunesse, c'était l'opinion que je m'en étais faite, mais ces dernières années, je m'étais convaincue qu'en fait, il m'avait dit tout ce qu'il connaissait à ce propos.

— C'est une changeuse, dit Adam à Calvin. Vous pouvez avoir plein de raisons de croire que ce n'est pas possible, mais c'est inutile, ainsi que de vous disputer. Je suis bien placé pour le savoir : j'ai été mordu et Changé par un seigneur de guerre renégat au Viêt-Nam. Or, même aujourd'hui, je n'ai jamais eu vent de loups-garous vivant en Asie. Là-bas, certaines créatures nous détestent, et leur haine peut nous être fatale. Et pourtant, c'est bien ce qui s'est passé. Mercy peut se transformer en

coyote. Rien ne sert de le nier. Acceptez-le et passez à autre chose. Était-ce votre grand-père ?

Si Gordon Seeker était un changeur capable de se transformer en faucon à queue rouge, cela expliquerait comment il avait pu disparaître aussi rapidement la veille au soir. Il aurait quand même dû y avoir un tas de vêtements abandonnés à l'endroit où il s'était métamorphosé, mais s'il était bien un changeur, alors cela répondait à la plupart de mes interrogations à son propos.

— Papy Gordon est effectivement capable de se métamorphoser, répondit Calvin en me regardant avec l'air d'avoir mordu dans un citron.

Il n'était décidément pas très doué dans l'art du non-mensonge. Peut-être était-ce un talent que les hommes-médecine acquéraient avec l'âge. J'avais l'impression que son oncle Jim en était capable avec la même expertise qu'un fae, et j'avais vu à quel point son grand-père le maniait aisément, lui aussi. Alors, pourquoi nous avoir envoyé Calvin ? À moins qu'ils aient voulu partager leurs secrets avec nous...

Et la raison pour laquelle ils auraient voulu cela avait probablement un rapport étroit avec Gordon Seeker, la prophétie d'Edythe, la Fille au Yoyo, et ce qui était arrivé à Benny et à sa sœur, et que Calvin ne voulait pas nous raconter avant que nous ayons terminé la visite.

Un de ces jours, je rencontrerais peut-être une créature surnaturelle qui me dirait tout ce que je veux savoir sans détours inutiles. Mais bizarrement, je n'y croyais pas vraiment.

— Ce faucon n'était donc pas Gordon, conclut Adam, qui savait tout aussi bien que moi flairer un mauvais non-mensonge. De qui s'agissait-il, alors ?

Si Gordon était un changeur, et que le faucon n'était pas Gordon, alors ça signifiait que nous étions trois de mon espèce. Gordon connaissait mon existence, mais ne m'avait rencontrée que par le plus grand des hasards. Un hasard certes organisé par la Fille au Yoyo, mais dont ces changeurs n'étaient pas responsables. D'accord. Ils n'avaient pas voulu me rencontrer. Eh bien ! Je leur rendrais la politesse.

Calvin me contempla un instant, puis leva les bras en l'air.

— Coyote, alors, hein ? Peut-être cela explique-t-il pourquoi papy Gordon voulait que vous voyiez ceci. (Il se frotta le visage.) Bon. Je vais vous emmener voir Celle-Qui-Observes. J'ignore si c'est quelque chose que vous êtes censés découvrir. Uncle Jim n'a pas vraiment été généreux en détails, mais c'est le pictogramme le plus impressionnant, et le plus célèbre. Puis je vous emmènerai vers les pétroglyphes. Je vous raconterai l'histoire de Benny, puis je vous donnerai les coordonnées d'oncle Jim. Vous pourrez l'appeler directement si vous voulez en savoir plus. Ça vous va ?

Cela me semblait un bon plan, et Adam approuva d'un signe de tête.

Calvin fit demi-tour et nous conduisit à l'endroit où le sentier bifurquait. Nous suivîmes le chemin emprunté par la femme que j'avais aperçue un peu plus tôt. Les parois rocheuses étaient recouvertes d'autres peintures, plus nombreuses que sur l'autre sentier.

— Il n'y a pas de lichen sur les surfaces dessinées, fit remarquer Adam.

Calvin acquiesça. Il s'était considérablement calmé, et je ne ressentais plus le besoin atavique de me lancer à sa poursuite.

— Tout à fait. Ils avaient trouvé un moyen de nettoyer la pierre assez efficacement pour que rien ne repousse pendant des siècles. Peut-être quelque chose d'aussi simple que de la raceler jusqu'à ce qu'elle soit totalement lisse : le lichen ne pousse que sur des surfaces granuleuses. Il y a d'autres endroits qui ont été nettoyés, poursuivit-il en montrant du doigt l'un d'eux. Mais il n'y a aucun dessin dessus. Peut-être parce que la peinture utilisée avait été mal préparée, ou parce que personne n'avait eu l'occasion de peindre sa vision. Sur certains de ces endroits vierges, on peut apercevoir des traces de pigments à la lumière rasante.

— Savez-vous à quelle tribu appartenaient ceux qui vivaient ici ? demanda Adam.

Calvin esquissa un geste de dénégation.

— Quand les Européens ont débarqué, tout le monde a changé de région. Pas mal de petits groupes et quelques tribus ont même totalement disparu. La plupart comptaient sur la

transmission orale de leurs souvenirs, du coup, une grande partie a disparu. Nous nous basons sur des suppositions, parfois proches de la réalité, mais c'est aussi le cas des autres tribus, et parfois, leurs suppositions à eux ne collent pas vraiment aux nôtres.

Nous prîmes un virage et débouchâmes sur le sentier en pente sur lequel la femme avait disparu. Je pouvais sentir son odeur. Le chemin longeait la clôture. De l'autre côté de celle-ci courait la voie ferrée qui serpentait parallèlement au fleuve. Puis le grillage et le sentier s'interrompirent brutalement et nous nous retrouvâmes au pied d'un grand mur de roche basaltique. Sur celui-ci, face au fleuve, je pus admirer le pictogramme le plus grand et le plus détaillé que j'avais jamais vu. On aurait pu croire qu'il avait été peint dix ans plus tôt, et non quelques siècles.

Celle-Qui-Observes avait l'apparence d'un raton-laveur. Sa tête était couronnée de deux petites oreilles en forme de tulipe et sa bouche s'étirait en un grand sourire joyeux. Il y avait un carré noir à moitié effacé au milieu de celle-ci. Peut-être était-ce une sorte de langue rendue floue par les années, ou alors on avait voulu recouvrir quelque chose, mais quoi qu'il en soit, cela semblait trancher avec le reste du dessin. Je distinguai des crocs délavés sur la mâchoire supérieure et devinai qu'elle ne devait pas avoir eu l'air si amical, quelques centaines d'années auparavant, quand ils étaient plus visibles.

La plupart des pictogrammes qu'on avait vus jusque-là étaient rudimentaires, des ensembles de traits sans relief. Celui-ci était l'œuvre d'un artiste qui avait des notions de perspective.

— Il existe quantité de légendes à propos de Celle-Qui-Observes, commença Calvin, avant de s'interrompre. Mais ce n'est pas pour cela qu'il était important que je vous amène ici.

Il sembla surpris de ce qu'il venait de dire.

— Pourquoi ne pas nous raconter ces histoires ? proposa Adam. Nous avons le temps, après tout.

Calvin lança un regard inquiet par-dessus son épaule, mais il n'y avait personne derrière nous.

— D'accord, dit-il avant de reprendre son souffle. D'accord. C'est une histoire de Coyote, j'imagine donc que c'est approprié,

n'est-ce pas ? L'une des nombreuses histoires concernant la manière dont elle est arrivée ici... mais toutes celles que je connais sont des histoires de Coyote. Un beau jour, Coyote décida de remonter la Columbia et tomba sur un village indien. Il se promena parmi ses habitants, mais ne put trouver leur chef. Alors il s'approcha d'une vieille femme qui était en train de tresser un piège à poissons et lui demanda : « *Où est votre chef ?* » « *C'est Tsagaglalal, Celle-Qui-Observe, qui est notre chef,* répondit-elle. *Elle se trouve là-haut, sur la colline.* » Coyote gravit donc la colline en question et trouva une femme qui se tenait exactement là où nous nous trouvons aujourd'hui. « *Mais que fais-tu ici ?* », demanda Coyote. « *Ton peuple est en bas, dans le village.* » « *J'observe* », répondit-elle. « *J'observe afin de m'assurer que les miens ont assez à manger. J'observe afin de m'assurer qu'ils ont un toit pour dormir. J'observe pour voir s'ils sont bien protégés de leurs ennemis.* » Coyote pensa que c'était une bonne idée. Alors il l'attrapa, et la jeta contre le rocher afin qu'elle puisse toujours veiller sur son peuple.

— Je parie que l'histoire n'est pas complète, commenta Adam. Coyote ne l'aurait pas jetée contre le rocher si elle ne lui avait pas répondu de manière irrespectueuse.

— Eh bien, dis-je, parce que c'était moi qu'Adam consultait du regard, j'imagine que si j'étais en train de faire mon travail, et qu'un inconnu débarquait en posant des questions idiotes, je pourrais être tentée de me montrer un peu grossière.

Je ne m'en étais pas privée avec Adam durant toutes ces années où nous avions été voisins, et je vis à la lueur dans son regard qu'il s'en rappelait, lui aussi.

— Vous avez probablement raison, approuva Calvin. Retournons vers les pétroglyphes.

Il s'avança vers le sentier et j'hésitai un instant. Je me rapprochai du coin où le mur rocheux rejoignait la clôture et reniflai l'air : aucune trace de l'odeur de la femme. Or, je l'avais sentie à la bifurcation, et elle n'aurait pu aller nulle part. Même si elle avait escaladé le grillage, elle aurait dû laisser une piste olfactive.

— Est-ce que l'un d'entre vous a remarqué la femme qui gravissait le sentier derrière nous ? demandai-je.

Peut-être que c'était elle, le faucon que nous avions aperçu plus tôt.

— Quelle femme ? s'étonna Calvin.

Adam secoua la tête.

— Qui est-ce que tu as vu ? demanda-t-il.

— La femme du musée, celle qui était dans la salle d'exposition amérindienne, expliquai-je à Adam.

J'étais certaine qu'il avait dû la remarquer. Il était très observateur. En partie parce que c'était un loup-garou, mais surtout parce qu'autrefois, il avait fait partie d'une patrouille d'élite chargée de la reconnaissance en pleine jungle vietnamienne.

— Je me souviens d'une famille, le père, la mère et leurs trois enfants.

— Et il y avait aussi une femme indienne d'âge moyen, avec une chemise bleu vif sur le dos de laquelle étaient brodés deux perroquets, insistai-je. Elle sentait la menthe et le café.

Il secoua la tête.

— Je ne l'ai pas vue.

Pourtant, il était passé juste à côté d'elle...

— Qu'est-ce que ça signifie ? intervint Calvin.

— Je ne suis pas vraiment sûre, répondis-je.

Calvin ne savait pas détecter les mensonges. Il était visible qu'il croyait ce que je lui disais. J'aurais pu parier que ce n'aurait pas été pareil avec son oncle Jim. Adam me lança un regard intrigué.

Trop de pensées se bousculaient dans mon esprit. La plupart étaient trop mystérieuses et me plongeaient dans une perplexité sans fond. Et il existait deux autres changeurs, dont au moins un savait tout de moi avant même de me rencontrer. La disparition de cette femme était le mystère de trop. Mais j'étais persuadée que c'était mon mystère et non quelque chose que Gordon Seeker ou une autre personne que nous avions rencontrée là avait manigancé.

— Retournons donc vers les pétroglyphes et vous nous direz ce qui est arrivé à Benny, proposai-je d'un ton lugubre. Et je verrai si cette femme trouve sa place dans votre histoire.

Ce n'était pas sa faute. J'avais l'impression qu'il était encore

plus dans le noir qu'Adam et moi. Quelqu'un jouait à un drôle de jeu, et je commençais à en avoir plus qu'assez.

Chapitre 7

Les pictogrammes sont des peintures appliquées sur tout type de surface. Par exemple, les graffitis de gangs sont des pictogrammes, même si le terme s'applique généralement à des dessins effectués par des hommes préhistoriques. Les pétroglyphes, eux, sont gravés dans la pierre. Ils nécessitent beaucoup plus d'efforts et de temps. À l'instar de ceux que nous avions vus au musée, les pétroglyphes du lac Horsethief se trouvaient sur de gros morceaux de pierre qu'on avait visiblement détachés de plus gros blocs. Mais contrairement à ceux du musée, ceux-là étaient protégés par des barrières : on pouvait regarder, mais pas toucher.

Le premier pétroglyphe que je vis près du lac Horsethief ressemblait à un ananas.

Calvin ne put s'empêcher de sourire quand je lui fis part de mon impression.

— Avant la construction de barrages sur la Columbia en 1959, le fleuve était étroit et profond dans le coin, pas ce cours d'eau large et calme qu'il est devenu aujourd'hui. Il y avait même une chute d'eau, les Celilo Falls. Il n'en reste que des photos.

Le jeune homme contempla le fleuve.

— Vous savez, je n'étais pas né à l'époque, et ma mère non plus. Mais certains anciens pleurent encore l'ancien fleuve comme si c'était un être vivant qui aurait disparu.

— Le changement est toujours difficile à supporter, dit Adam, qu'il soit pour le pire ou pour le meilleur.

Le jeune homme se tourna vers lui.

— Vous avez raison. Ce changement a apporté du bon et du mauvais. Autrefois, il y avait un canyon. Certains disent qu'il y avait plus de pétroglyphes sur ses parois que n'importe où dans

le monde. J'ignore si c'est exact, mais ils étaient vraiment nombreux. Quand il a été clair que le projet de barrage n'allait pas être arrêté, on a essayé d'en sauver le plus possible. Ceux que nous voyons ont été exposés sur le barrage pendant plusieurs dizaines d'années avant d'être transportés ici. D'autres ont fini au musée et, j'imagine, dans des collections privées : les tribus avaient demandé aux gens de prendre tout ce qu'ils pouvaient à la seule condition qu'ils s'en occupent bien ensuite. Mais il en reste dans le canyon, et je suppose qu'ils resteront dans l'eau jusqu'à la fin des temps.

Nous avancions pendant qu'il parlait. Comme les dessins que nous avions vus plus tôt, les bas-reliefs étaient assez primitifs. Certains d'entre eux, comme l'homme-ananas, donnaient l'impression d'être l'œuvre d'un élève de maternelle. D'autres étaient absolument extraordinaires, bien que très stylisés. J'aurais pu admirer celui qui représentait un aigle pendant plusieurs heures. Mais c'est un pan de rocher sur lequel figurait une rangée de mouflons qui me fit soudain comprendre quelque chose.

— Bon sang ! m'exclamai-je. Voilà pourquoi il nous a envoyés voir les paniers.

Les deux hommes me contemplèrent d'un air surpris.

— Bon, peut-être pas seulement, concédaï-je en repensant à la femme qui nous avait regardés fixement au musée avant de nous suivre dans le défilé de pictogrammes. Mais ces animaux ressemblent beaucoup à ceux qui figuraient sur les paniers. Si toute sa vie, on n'a vu de l'art que sur des paniers ou des couvertures, normal que quand vient le moment de graver quelque chose, cela ressemble aux motifs des paniers.

— Quand on rentrera, tu pourras faire part de cette théorie aux revues d'anthropologie, commenta Adam.

Je le fusillai du regard.

— Ben tiens ! Non, j'écrirai carrément une thèse. Et après, je pourrai faire tout ce que les docteurs en anthropologie font.

— C'est-à-dire ? demanda Calvin.

— Ne l'encouragez pas, s'il vous plaît, le supplia Adam, mais ses yeux pétillaient d'amusement.

— La même chose que ceux qui ont des diplômes d'histoire,

répondis-je. Réparer des voitures ou préparer des hamburgers accompagnés de frites graisseuses.

— Voici le pétroglyphe que mon oncle voulait que je vous montre, dit Calvin.

Le bloc de pierre s'était brisé en deux, mais les morceaux avaient été recollés avec soin. Le visage de la créature qui était gravée dessus ressemblait un peu à celui d'un renard... un renard mutant avec de très grandes dents et des tentacules. Au niveau du corps, on aurait plutôt dit un serpent. Cela ressemblait au croisement entre un dragon chinois et un renard, avec les dents d'un poisson-loup.

— Nous n'en savons pas autant sur ces bas-reliefs que sur les pictogrammes, reprit Calvin. Ils pourraient tout aussi bien dater de dix mille ans ou d'une centaine d'années. Nous ignorons ce que celui-ci était censé représenter, mais il a un nom. Nous l'appelons le Diable du fleuve.

La créature avait un regard vif, intelligent et affamé.

Et je l'avais déjà vu, ce regard. Deux yeux d'un vert vibrant, sous l'eau, dans mon cauchemar. Je battis des paupières et les yeux du bas-relief reprirent leur aspect normal : même s'ils débordaient d'avidité, ils n'étaient que gravés dans la pierre. Mais je savais très bien ce que j'avais vu.

— Et bien entendu, poursuivit Calvin d'un ton joyeux, alors qu'Adam m'examinait avec un regard de fauve, il existe une légende de Coyote à propos d'un monstre qui vivait dans les eaux de la Columbia dans la nuit des temps, avant même l'arrivée des humains.

Je décochai un sourire rassurant à Adam qui devait s'être aperçu que j'avais reconnu le monstre gravé sur la pierre et articulai silencieusement « Plus tard ». Il opina du chef.

C'était un cauchemar, me répétais-je obstinément. Juste un cauchemar.

Calvin ne vit rien de ce qui se tramait, ce qui était tout aussi bien.

— Ce monstre, expliqua-t-il, avait mangé tout ce qui vivait dans le fleuve. Puis il avait dévoré tous ceux qui pêchaient dedans. Au bout du compte, plus personne ne voulait s'en approcher, alors ils ont demandé de l'aide au Grand Esprit.

Celui-ci envoya Coyote pour voir ce qui pouvait être fait. Coyote alla donc au bord du fleuve et vit que plus rien ne vivait sur ses rives. C'est alors qu'un énorme monstre sortit la tête de l'eau. « *Ah ! J'ai si faim !* », cria-t-il. « *Viens donc par ici que je te mange.* » Cela ne parut pas une très bonne idée à Coyote, alors il s'enfuit dans la montagne le temps de réfléchir. « *Hi hi !* », dirent ses sœurs, qui avaient la forme de deux baies au creux de son estomac...

— Pardon ? Elles avaient *quoi* ? l'interrompis-je, soudain sortie de l'état de panique dans lequel m'avaient plongée ces deux yeux verts dans mon cauchemar.

— C'est la version édulcorée, expliqua Calvin. Vous pouvez demander à quelqu'un d'autre si vous voulez entendre la version malpolie. D'ailleurs, c'est très malpoli d'interrompre une histoire.

— Désolée, marmonnai-je, toujours perplexe, me demandant comment des baies qui étaient des sœurs dans l'estomac de Coyote pouvaient avoir une version malpolie.

— « *Pourquoi riez-vous ?* », demanda Coyote. « *Parce qu'on sait ce que tu devrais faire* », répondirent-elles, « *mais on ne te le dira pas, parce que tu tirerais toute la couverture à toi, comme d'habitude.* » Mais c'étaient ses sœurs, et Coyote était très persuasif. Il promit que, cette fois, il dirait à chacun qui avait eu l'idée d'un plan aussi intelligent. Elles finirent donc par lui dire ce qu'il fallait faire. Suivant leurs conseils, il se procura neuf couteaux de silex, un sac de bœuf séché, un caillou, une torche et un bouquet d'armoise avant de retourner au bord du fleuve. « *Viens me manger* », dit-il au monstre. Et celui-ci s'exécuta. Dès qu'il l'eut avalé, il utilisa un couteau de silex et le caillou pour allumer la torche. À l'intérieur de l'estomac du monstre se trouvaient tous ceux qu'il avait dévorés. Ils étaient affamés, n'ayant rien eu dans le ventre depuis que le monstre les avait mangés. Ils avaient aussi très froid, car les entrailles du monstre étaient aussi glacées que l'eau dans laquelle il évoluait. Coyote alluma son bouquet d'armoise et partagea le bœuf séché avec ses compagnons. Puis il leur dit qu'il allait tuer le monstre et qu'ils devraient alors faire de leur mieux pour sortir de son ventre. Il prit alors l'un des couteaux de silex et commença à se

tailler un chemin dans la chair du monstre, en direction du cœur. Mais la bête était coriace, et la lame du couteau se brisa presque immédiatement. Il dut prendre le deuxième, qui se brisa aussi, puis le troisième, le quatrième... jusqu'au tout dernier. Mais il parvint à enfoncer celui-ci dans le cœur du monstre. « *Fuyez !* », cria-t-il à l'adresse des prisonniers. « *Sortez d'ici !* » Et ils obéirent, s'échappant du monstre agonisant aussi vite qu'ils le pouvaient, par où ils le pouvaient : sa gueule, ses branchies, son derrière...

— Je croyais que c'était la version édulcorée, commentai-je.

Calvin ne put s'empêcher de sourire, mais poursuivit son histoire :

— Castor fut le dernier à partir. Il échappa de justesse à l'effondrement du sphincter de la bête, et c'est pour cette raison que les queues de castor sont plates et sans poils.

Je poussai un gémississement.

— Au bout du compte, il ne resta plus que Coyote et le monstre dans le fleuve, et c'était Coyote qui dominait le combat. « *Je te laisserai la vie sauve* », dit-il au monstre, « *seulement si tu promets de ne plus jamais manger personne.* » Le monstre promit, et Coyote lui laissa la vie sauve. Le monstre du fleuve, vaincu, disparut dans les profondeurs de la Columbia et ne fit plus jamais entendre parler de lui. La population reconnaissante organisa une grande fête en l'honneur de Coyote, et celui-ci mangea deux fois plus que n'importe qui d'autre. « *Dites-nous donc comment vous avez eu une si bonne idée !* », réclamèrent les gens. Et Coyote oublia totalement sa promesse, parce qu'il était vaniteux et que sa mémoire n'était pas très bonne. Il prétendit être le seul responsable du sauvetage des victimes.

Son histoire terminée, Calvin se tourna vers le Diable du fleuve qui semblait flotter sur le rocher et conclut :

— J'ignore si le Diable du fleuve et le monstre de Coyote sont la même créature, mais on m'a demandé de vous raconter cette histoire après que vous avez vu ce rocher.

— Vous deviez aussi nous parler de Benny, lui rappela Adam.

— Il va s'en sortir, répondit Calvin. Physiquement, en tout cas. La police le cuisine un peu en ce moment parce qu'il

prétend ne pas savoir ce qui s'est passé ni l'endroit où se trouve sa sœur, et les médecins n'arrivent pas à comprendre ce qui est arrivé à son pied. Mais Benny refuse de leur dire quoi que ce soit, parce que ce ne sont pas leurs affaires et qu'ils ne comprendraient pas, de toute façon.

Calvin s'appuya au grillage qui protégeait les pétroglyphes et nous interrogea du regard.

— Cela dit, je ne comprends toujours pas en quoi cela vous regarde. Pourquoi mon oncle et mon grand-père croient-ils que cela peut vous intéresser ? Je veux dire, je comprends bien qu'ils pensent que vous n'êtes pas du genre à crier au fou si je parle de monstres aquatiques qui dévorent des gens. Mais en quoi cela vous concerne-t-il ?

— Bonne question, approuvai-je. Je serais vraiment ravie que quelqu'un y réponde.

— Dites-nous ce que vous a dit Benny, insista Adam, qui était habitué à porter la responsabilité du monde sur ses larges épaules.

S'il pensait qu'il y avait un problème et qu'il pouvait aider à le résoudre, alors il ne demandait pas mieux que de le faire.

Calvin le regarda comme s'il le voyait pour la première fois. Peut-être avait-il entendu parler de sa tendance à mettre sa vie en danger pour protéger des inconnus, lui aussi. Au bout d'un long silence presque gênant, il répondit :

— Il a dit à mon oncle que Faith et lui étaient partis pêcher, comme c'est leur habitude durant les mois d'été. Ils avaient attrapé pas mal de poissons et se préparaient à rentrer chez eux quand soudain, quelque chose a mordu si fort à l'hameçon de Faith qu'elle a cru que sa ligne s'était emmêlée dans un tas d'ordures quelconque. Elle aurait tout aussi bien pu se contenter de la couper, mais elle et Benny sont des gens consciencieux. Ils n'aiment pas abandonner du fil de nylon et des hameçons dans l'eau si ce n'est pas nécessaire.

Je vis un pick-up se garer près du 4 x 4 d'Adam, sur le parking, un peu plus loin. Sa carrosserie était toute cabossée et peinte de trois couleurs différentes en plus de la sous-couche orange. Son moteur ronronnait comme un lion en extase.

— C'est mon oncle, dit Calvin, un peu inutilement, puisque

nous le voyions tous sortir du pick-up. Peut-être allons-nous tous pouvoir obtenir des réponses à nos questions.

Adam jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis se retourna vers Calvin.

— Qu'est-ce que Faith a fait, alors ?

Comme la plupart des gens, Calvin obéit au ton autoritaire d'Adam sans même s'en rendre compte et continua de raconter son histoire pendant que son oncle nous rejoignait.

— Elle a tourné le moulinet encore et encore, et ramené l'hameçon. Elle s'est penchée par-dessus le bord du bateau. Benny était de l'autre côté pour contrebalancer son poids et n'a donc pas vu ce qu'elle faisait. Elle a alors dit...

— « C'est bizarre, ce truc sur ma ligne, Benny. On dirait des tentacules. Que penses-tu que... », enchaîna Jim d'une voix faible, avant de poursuivre : Et avant que Benny puisse réagir, elle s'est retrouvée dans l'eau. Il a plongé à sa rescousse et senti quelque chose lui cogner la jambe... il pense que c'est à ce moment-là qu'il a perdu son pied. L'eau s'est mise à bouillonner, et Benny a eu l'impression qu'il y avait quelque chose d'énorme dans les profondeurs. Faith est remontée à la surface, il l'a attrapée avec un bras et tenté d'agripper le plat-bord de l'autre. Elle a alors ouvert les yeux et dit : « C'est si paisible, ici », puis ils sont devenus vitreux. Benny a déjà vu des gens mourir, il savait que c'était le cas pour elle. Et c'est à ce moment-là qu'il s'est rendu compte qu'il n'y avait plus rien d'elle en dessous de sa cage thoracique. Il a donc pris la bonne décision de la lâcher et de remonter aussi vite que possible dans le bateau. Il s'est allongé au fond de celui-ci et a senti quelque chose qui heurtait la coque et faisait tanguer la barque dans tous les sens. Ce gars-là a déjà pêché le requin en haute mer et il a dit que ça ressemblait exactement à la sensation qu'on avait quand un poisson bien plus gros que votre embarcation décide de s'y attaquer. Puis il a perdu connaissance et ne s'est réveillé que quand vous l'avez trouvé.

Jim s'interrompit et nous regarda, Adam et moi.

— Dès que j'ai entendu cette histoire, j'ai prévenu Gordon Seeker, parce qu'il en sait plus sur ce genre de choses que n'importe qui d'autre à ma connaissance. Il a écouté le

témoignage de Benny et décidé qu'il lui fallait absolument aller au nouveau camping pour rendre visite au loup-garou. J'ignore ce qu'il a vu dans votre caravane, mais ça l'a convaincu que vous aviez un rôle central dans tout ça. En partie, semble-t-il, ajoutait-il en braquant son regard sur moi, parce que vous portez à présent la marque du fleuve. Quel que soit le sens de cette expression.

Il ne semblait plus aussi amical que la veille au soir. Mais c'était normal. Il avait beau être on ne peut plus humain, et avoir un caractère apparemment joyeux, Jim Alvin avait toutes les caractéristiques d'un Alpha, et nous étions des intrus sur son territoire.

— Alors, reprit-il d'un ton lourd de sous-entendus, maintenant que vous savez ce que nous savons, allez-vous nous dire ce que vous savez, vous ?

— Nous avons déjà parlé un peu à Calvin, dit Adam. Laissez-nous un peu de temps, à Mercy et moi, afin de faire le tri, et nous vous dirons tout. Nous avons assez de nourriture pour nourrir un bataillon. Venez dans deux heures au camping avec Gordon et tous ceux que vous jugerez utiles. Nous vous préparerons à dîner et vous raconterons ce que nous savons.

Sur la route du camping, Adam demanda :

— Je me trompe, ou tu en sais plus que moi sur toute cette histoire ?

— Je pense qu'en « savoir plus » n'est pas vraiment le terme adapté. Disons que j'ai peut-être une meilleure idée de ce que cela représente.

Il émit un son à mi-chemin entre le grondement et le grognement.

Pendant plus de trente ans, j'avais été seule. Cela faisait à peine quelques mois que j'appartenais à Adam et réciproquement. Parfois, le soulagement était presque trop difficile à supporter.

— Cette femme que j'ai vue au musée et au lac Horsethief, je pense que c'est Faith, la sœur de Benny. J'imagine que ça pourrait aussi être un fantôme inconnu, mais elle semble s'intéresser trop à nous pour ne pas nous être liée d'une manière

ou d'une autre. Et la sœur de Benny est la meilleure candidate. Je leur demanderai de me la décrire avant de leur en parler... si tu penses que je le dois. La seule chose que ça leur apprendra, c'est qu'elle est vraiment morte, mais je pense que le récit de Benny était bien assez clair à ce propos.

— Je suis d'accord, dit Adam. Si elle ne réapparaît pas, il ne sera peut-être pas utile d'en parler.

Je détournai le visage et me mis à observer un verger à côté duquel nous passions, car je ne voulais pas qu'Adam voie mon expression.

— De toute façon, s'il y a effectivement un changeur parmi eux, il sera capable de la voir et elle pourra lui parler.

Mais Adam me connaissait bien, et il posa sa main sur mon genou.

— Gordon est probablement un changeur...

— C'est vrai, reconnus-je.

— Et il savait qui tu étais avant même de venir au camping. Il ignorait simplement que tu serais avec moi jusqu'à ce qu'il te voie.

— Ouais, acquiesçai-je en contemplant les bateaux de pêche qui semblaient minuscules à côté des deux barges qui remontaient le fleuve.

— Ils t'ont laissée être élevée par une meute de loups, insista-t-il. Tant pis pour eux. Tu aurais préféré grandir parmi eux, ou dans la meute de Bran ?

Il portait des lunettes fumées qu'il utilisait parfois pour conduire, moins souvent à présent que les loups n'essaient plus de cacher leur nature. Et son visage était aussi inexpressif que sa voix.

— C'est légèrement agaçant, ta manière de faire remarquer certaines évidences, répondis-je en lui caressant le bras pour qu'il sache que je plaisantais.

Ce que je préférais le plus dans le fait d'être sa compagne et à présent son épouse, c'était que je pouvais le toucher dès que j'en avais envie... et plus je le touchais, plus j'en avais envie.

— Content que tu considères ça comme une évidence, commenta-t-il. Peut-être Gordon et les autres changeurs avaient-ils de bonnes raisons de ne pas se manifester, mais ça

n'a plus vraiment d'importance, à présent. Selon toi, qui est le second changeur, le faucon ? Jim ?

— Possible, répondis-je en réfléchissant. Mais je n'ai aucun talent magique d'homme-médecine, au contraire, puisque la magie n'a pas sur moi le même effet que sur la plupart des gens. J'imagine qu'il peut être les deux à la fois, remarque. Ou alors, c'est quelqu'un que nous n'avons pas encore rencontré sous sa forme humaine.

— Qu'est-ce qui t'as tant tracassée à propos du pétroglyphe du Diable du fleuve ? demanda-t-il en tournant vers le camping puis en insérant la carte magnétique dans le lecteur pour ouvrir le portail. Tout ce que j'ai perçu, c'est le choc que tu as ressenti, rien d'autre.

— Tu te souviens du cauchemar que j'ai fait en allant au lac ? Eh bien, j'y ai vu une créature qui aurait pu inspirer un tel dessin.

Je lui racontai ce dont je me souvenais de mon rêve. Quand j'en eus terminé, nous étions arrivés à la caravane. Adam resta silencieux un bon moment pendant que je l'aiddais à préparer le dîner pour un nombre inconnu de convives.

— Tu fais souvent ce genre de rêves à propos de gens que tu ne connais pas ? finit-il par dire.

— Non, reconnus-je. En général, les gens que je connais suffisent à inspirer bien assez de cauchemars sans que j'aie besoin d'en inventer.

Il s'interrompit dans sa tâche et sortit son téléphone magique de sa poche.

Bon, OK, il n'était pas vraiment magique, mais il était capable de choses dont mon ordinateur n'aurait même pas rêvé.

— Bien, commenta-t-il, il y a du réseau 3G. Comment s'appelait ton institutrice ? Tu t'en souviens ?

— Janice Lynne Morrison.

Il me lança un regard surpris par la rapidité de ma réponse. En général, j'avais du mal à retenir le nom des gens que je connaissais. Zee et moi désignions un nombre respectable de mes clients par des sobriquets comme « Coccinelle pleine de rouille » ou « Minibus bleu ». Il me fallait parfois consulter mes registres pour être certaine de l'identité de certaines personnes

que je connaissais pourtant depuis des années. Je haussai les épaules.

— L'horreur a tendance à graver certains détails dans mon esprit.

Il tapota sur le clavier de son téléphone pendant un long moment. Si j'avais un fichu appareil aussi compliqué que le sien, je devrais probablement demander à Jesse de m'aider à m'en servir.

— Il y a bien une Janice Lynne Morrison qui enseigne dans une école primaire de Tigard, une banlieue de Portland, dit-il finalement, les sourcils froncés.

Il tourna le téléphone pour que je puisse voir l'écran. La photo que j'aperçus était de piètre qualité et la pose du modèle était très raide.

— C'est elle ! m'exclamai-je pourtant, avec l'impression que mon cœur avait sombré dans mes talons. Pourquoi est-ce que je rêve de vraies personnes, Adam ? Pourquoi je rêve de leur mort ? (Je lui agrippai le poignet parce que je ressentais le besoin de m'accrocher à quelque chose de solide.) Était-ce un rêve prémonitoire ? Je n'ai jamais eu ce genre de choses ! Est-ce que j'ai vu l'avenir ? Je devrais peut-être la prévenir...

J'avais bien conscience de trop parler, mais je savais que ça ne dérangeait pas Adam et qu'il ne croyait pas que j'attendais une réponse de sa part. De sa main libre, il remit son téléphone dans sa poche et me laissa m'accrocher à son autre bras tant que je le voulais.

— Je ne sais pas, répondit-il. Mais on va se renseigner. La prévenir sans lui donner plus de détails ne servirait pas à grand-chose. Les gens n'ont pas tendance à croire ceux qui leur annoncent qu'ils vont se faire dévorer par un monstre aquatique. En particulier quand c'est quelqu'un qu'ils ne connaissent ni d'Ève, ni d'Adam.

— C'est vrai, intervint Gordon en apparaissant soudain de derrière la caravane. C'est pour cette raison que ceux qui savent certaines choses doivent garder l'air mystérieux. C'est comme pour la pêche : le mystère tient lieu d'appât, et la vérité d'hameçon... ce qui explique pourquoi elle est parfois douloureuse.

— Sauf que le poisson meurt, au bout du compte, fis-je remarquer d'un ton ironique.

— Ce n'est effectivement pas notre but, soupira Gordon. Mais c'est une possibilité à envisager.

Il portait aujourd'hui un jean et un tee-shirt du groupe Dresden Dolls. Il se tourna vers moi.

— Qui était votre père, Mercedes Thompson ?

— Hauptman, corrigea Adam d'un ton froid. Mercedes Athéna Thompson Hauptman.

— Il se nommait Joe Vieux Coyote, répondis-je.

Je m'appuyais contre Adam et relâchais ma prise sur son bras pour lui montrer que tout allait bien et qu'il pouvait laisser tomber le masque de grand protecteur, même si je l'appréciais.

— Ah, oui ! dit Gordon. Il a trouvé la mort dans un accident de la route, et s'est fait achever par des vampires. Je lui avais toujours dit qu'il conduisait trop vite, mais il écoutait rarement les bons conseils. Savez-vous exactement qui il était ?

— Donnez-moi un bon coup sur la tête, jetez-moi dans votre panier avec les autres poissons morts, répliquai-je, et dites-moi la vérité sans vous la jouer mystérieux.

Il sourit d'un air ravi.

— Certains adorent taquiner le goujon, commenta Adam d'un ton sec, que ce soit nécessaire ou pas.

Gordon éclata d'un rire communicatif.

— C'est mon cas, je dois l'avouer. Mais il faut reconnaître que l'on peut obtenir en luttant contre le poisson certaines choses qu'on n'aurait pas autrement. (Toute trace d'amusement quitta soudain son visage.) Mais parfois, le poisson en souffre trop. Je vais vous raconter une histoire pendant que vous préparez le repas de ceux qui ne vont pas tarder à arriver. Ils ne seront que trois, en plus de nous ici présents. (Mon expression de perplexité le fit de nouveau sourire.) Je suis un vieil homme. Et les vieillards ont tendance à se comporter de façon mystérieuse. J'ai parlé à Jim il y a dix minutes. Il arrive avec les frères Owens. Calvin a été chargé de surveiller Benny à l'hôpital, parce qu'il a l'air de ne pas être aussi bien remis qu'on le pensait. Il passe son temps à essayer de se lever, et on a dû l'attacher à son lit.

Je repensai à la manière dont Janice Morrison, cette femme que je n'avais jamais rencontrée, s'était avancée de plein gré vers le fleuve en entraînant ses enfants réticents.

— Que savez-vous de ceux qui ont les mêmes talents que vous, Mercy ? demanda Gordon.

— Rien, ou presque.

Adam nous lança un bref regard, puis s'éloigna vers le barbecue collectif pour le garnir de charbon et de papier journal froissé. Il voulait nous donner l'impression de nous laisser parler en privé parce que Gordon avait manifestement quelque chose à me dire, mais je savais qu'il écouterait quand même.

Cela me chatouillait un peu, cette tendance à la surprotection qu'il manifestait ces derniers temps. Mais il fallait bien reconnaître que cela fonctionnait dans les deux sens : si quelqu'un essayait de s'en prendre à mon loup, alors, il devrait me passer sur le corps. J'avais beau être un coyote d'une quinzaine de kilos, je pouvais me montrer vicieuse.

Gordon émit un grognement d'approbation.

— Un beau jour, Coyote est arrivé dans un village dont le chef avait une fille d'une grande beauté. Il décida donc de prendre l'apparence d'un jeune et beau chasseur. Il tua un daim, le souleva en travers de ses épaules et l'apporta en guise de présent au chef du village. « *Chef* », dit-il, « *je te demande la permission de courtiser ta fille afin d'en faire mon épouse.* »

— C'est une version édulcorée ? demandai-je d'un ton sarcastique.

Gordon laissa apercevoir sa dent manquante, mais ne se laissa pas détourner de son histoire.

— Le chef ignorait que c'était Coyote qui s'intéressait à sa fille. « *Chasseur* », dit-il, « *rien ne t'empêche de lui faire la cour, mais sache que ma fille choisira elle-même son mari.* » Coyote commença donc à faire la cour à la jeune fille, lui apportant de la viande fraîche, des peaux tannées et de magnifiques fleurs. Elle le remercia pour chacun de ces présents. Au bout d'un moment, Coyote alla voir son père et lui demanda : « *Que pourrais-je lui offrir qui l'impressionnerait assez pour qu'elle m'accepte comme époux ?* » « *Demande-lui directement* », répondit le chef. Coyote le Chasseur alla donc

demander à la fille ce qu'elle désirait plus que tout. « *J'aimerais tant avoir une petite étendue d'eau calme où je pourrais me baigner en privé* », lui dit-elle. Alors Coyote alla dans un coin peu fréquenté de la forêt et lui creusa un bassin au pied d'une cascade. Quand la fille du chef vit ce que Coyote – toujours déguisé en jeune chasseur – avait fait pour elle, elle accepta de l'épouser. Elle l'invita à partager son bassin, et tous deux batifolèrent tellement dans l'eau que la forêt résonna de leurs rires. (Le vieillard s'interrompit.) Je pense que je n'ai pas besoin de vous raconter la suite. Elle est tragique, comme c'est souvent le cas lorsque deux personnes si différentes tombent amoureuses.

Quelque chose dans le ton de sa voix me fit deviner qu'il ne parlait pas seulement de Coyote et de la fille du chef. Je le dévisageai avec une pointe de contrariété.

— Nombre de gens qui ont plus d'influence sur nous que vous n'en avez ont essayé de nous transmettre ce message. Nous ne les avons pas écoutés non plus.

— C'est le fait que je sois un loup-garou ou un Blanc qui vous pose problème ? demanda Adam en sortant de la caravane, une boîte de steaks hachés à la main.

Puis sans nous prêter plus d'attention, il retourna s'occuper du barbecue.

— Les loups bouffent les coyotes, fit remarquer Gordon.

Mais à en juger par sa posture, notre union ne le dérangeait aucunement : il aimait juste semer la zizanie.

S'il n'avait pas été un vieil homme respectable, je ne me serais pas privée de lui dire mon sentiment de manière passablement grossière.

— Oui, commenta Adam, l'air impénétrable. C'est vrai, d'une certaine manière.

Ouais. On aurait pu s'y attendre. Et il réussit à ne même pas rougir en le disant. Peut-être le double sens échapperait-il à Gordon ? Mais celui-ci décocha un sourire entendu à Adam.

— Saviez-vous, demandai-je d'un air dégagé, que les Blackfeet racontent des légendes ayant pour héros le Vieil Homme, et pas Coyote ? Quant au filou des Lakota, c'est Iktomi l'araignée, même si celle-ci penche plutôt du côté du mal que de

celui du simple chaos.

Le vieillard acquiesça d'un air sournois.

— C'est parce que Coyote sait prendre maintes formes. Et, poursuivit-il en agitant la main vers moi, le chaos n'est jamais simple, à moins d'être Coyote.

— Certes, mais quel rapport avec moi ? demandai-je sans vraiment m'attendre à une réponse.

— La fille du chef qui fut, pendant quelques années, la femme de Coyote eut une fille, et celle-ci pouvait prendre la forme d'un coyote ou d'une humaine à sa guise, ainsi que ses fils à elle ensuite.

— Alors, je descendrais de Coyote... et ce faucon à queue rouge que nous avons vu au lac Horsethief... (je ne doutais pas que Gordon était au courant) serait un héritier de Faucon.

— Oui, m'dame. Les *changeurs*...

Il prononça le terme avec une emphase calculée. À mes oreilles, « avatar » sonnait plus comme un être qui se baladait dans les jeux massivement multi-joueurs en ligne ou recouvert de peinture bleue et créé par effets spéciaux dans un film à succès.

— ... sont le fruit d'une de ces unions entre mortels et immortels. Mais cela fait un bon moment que ces derniers ne parcourent plus la surface de la terre aussi librement, et depuis de nombreuses années, le seul moyen pour qu'un de ces êtres voie le jour, c'est que les deux parents eux-mêmes soient issus d'une telle union.

— Ce qui explique pourquoi Calvin était persuadé que je ne pouvais pas en être une, conclus-je. Ma mère, de ce que j'en sais, est originaire d'Europe de l'Ouest, principalement d'Allemagne et d'Irlande.

— Ouais, acquiesça Gordon, je n'en doute pas. Et c'est pour cette raison que je vous demande : savez-vous qui était votre père ?

Je savais ce qu'il voulait que je comprenne. J'ignorais pourquoi il avait décidé de jouer ainsi avec mes nerfs, mais j'en avais assez. Mon père n'avait rien à voir avec ce qui avait attaqué ce pauvre Benny et sa sœur. Et Gordon Seeker, quelle que soit sa nature, ne représentait rien à mes yeux.

— C'était un cow-boy de rodéo, répondis-je. (Si j'avais été sous forme de coyote, mes oreilles auraient été plaquées en arrière.) Il chevauchait des taureaux sauvages et n'était pas mauvais dans cette discipline. Ma mère essayait de gagner assez pour survivre avec le cheval d'une de ses amies. Il l'a hébergée pendant un temps. Et il est mort dans un accident de la route avant même que ma mère apprenne qu'elle était enceinte de lui.

Adam nous observait de son poste près du barbecue. Son regard jaune couvait Gordon avec un calme glacial. J'inspirai profondément et tentai de ne pas laisser la colère m'envahir, ou cet inconnu me blesser avec une légende bien plus ancienne que moi. Les émotions semblaient plus facilement circuler le long de notre lien de couple que les mots ou les pensées. J'apprenais peu à peu à mieux me contrôler à présent qu'Adam pouvait les ressentir, lui aussi.

— Oui, approuva Gordon avec douceur. Je suis persuadé que vous avez raison. Joe Vieux Coyote est mort il y a trente-trois ans sur une portion d'autoroute dans l'est du Montana. (Il leva les yeux vers l'entrée du camping.) Ah ! Les voilà !

J'allai chercher la carte magnétique dans le 4 x 4.

— Je vais leur ouvrir le portail, dis-je avant de m'enfuir au petit trot.

Ce que le vieillard insinuait était tout simplement faux. Et si j'étais tentée un bref instant de croire que mon père était encore vivant, parce que Coyote mourait tout le temps et ressuscitait le matin suivant, alors il me suffisait de me souvenir que j'avais vu son fantôme danser pour moi. Mon père était mort. J'accélérâi et me lançai dans un vrai sprint, laissant la vitesse m'éclaircir l'esprit.

J'ouvris le portail à Jim, qui était effectivement accompagné de Fred et Hank Owens.

— Montez à l'arrière, proposa Jim une fois qu'il eût passé le portail, je vous raccompagne à la caravane.

Je n'avais pas roulé à l'arrière d'un pickup depuis mon enfance, et c'était toujours aussi amusant. Je sautai du plateau avant qu'il s'arrête totalement, juste pour voir si j'en étais encore capable. J'atterris sur mes pieds et me laissai tomber en arrière par l'effet de l'inertie avant de me relever d'un bond.

C'était une question de timing. C'était mon père adoptif qui m'avait appris à faire ça après m'avoir surprise à tenter de l'imiter.

« Lui apprendre à le faire correctement, pour éviter qu'elle se casse la figure, c'est probablement plus prudent que de lui interdire totalement, ce qui ne sert à rien, » avait-il grondé en réponse aux récriminations de ma mère adoptive, Evelyn.

C'était un homme formidable.

Qu'est-ce que j'en avais à faire si un vieil Indien pensait que mon père était Coyote ? Mon vrai père, c'était Bryan, celui qui m'avait élevée. Il avait été présent lorsque j'avais eu besoin de lui, jusqu'à la mort d'Evelyn, dont il avait été incapable de se remettre. Et après cela, j'avais eu Bran.

Si Bran et Coyote devaient s'affronter, je miserais plus volontiers mon argent sur Bran. Cette pensée me rendit mon humeur joyeuse.

Je m'époussetai le derrière et Adam leva les yeux au ciel, laissant transparaître une remarquable ressemblance avec sa fille.

— Je parie que Bran a dû sacrément te gronder quand tu faisais ce genre de choses, commenta-t-il, mais il ne semblait pas vraiment inquiet.

— Cela faisait un bon moment que je n'avais pas fait ça, reconnus-je. Est-ce que ça a toujours l'air aussi cool ?

Il éclata de rire, m'ébouriffa les cheveux et souhaita la bienvenue à nos invités.

Nous dinâmes de hamburgers, de chips et de salade de pâtes. Nous papotâmes à propos du temps, du fleuve, du fait de vivre dans l'État de Washington et dans le Montana, de l'armée, discussions légères qui nous permirent de mieux connaître ceux qui, après tout, étaient des inconnus encore quelques heures auparavant. Le repas était un rituel pour souder des alliés depuis la nuit des temps, et nous en avions tous conscience.

Je remarquai que Gordon Seeker ne parlait pas beaucoup. Bien installé dans son fauteuil de camping, il se contentait d'observer tout le monde avec une avidité qui m'évoqua un peu le Diable du fleuve. Il surprit mon regard et m'adressa un sourire aussi large que celui du chat d'Alice.

— Je pense, finit par dire Jim en jetant son assiette en carton dans la poubelle, que nous ferions mieux de nous présenter à nouveau. Je suis Jim Alvin, de la nation Yakama. Ma mère était Wishram, mon père Yakama, et j'ai quelques talents magiques de par mon héritage.

Il se rassit à sa place autour de la table de pique-nique et se tourna vers les frères Owens.

— Fred Owens, enchaîna Fred, alors que son frère était celui qui était assis le plus près de Jim. Vétéran des US Marine Corps. (Il lança un regard à Adam et sourit.) Faucon à queue rouge lorsque ça m'arrange. Fermier.

— Hank Owens, vétéran des US Marine Corps aussi. Fermier. Soudeur. Faucon à queue rouge quand ça l'arrange, dit Hank en désignant son frère d'un geste de la tête. (Visiblement, c'était une plaisanterie entre eux, car ce dernier sourit.) C'est Fred qui n'a pas voulu laisser Calvin se charger du boulot seul.

— Nous l'avons laissé..., commença Jim avant d'être interrompu par Gordon.

— ... à l'hôpital. Je leur ai déjà dit.

Il y eut soudainement une tension palpable entre eux qui m'évoqua l'ambiance lorsque deux Alphas se trouvaient dans la même pièce. Ils avaient beau être des alliés, et même des amis, ils ne manquaient pas de sauter sur l'occasion quand l'autre montrait le moindre signe de faiblesse ou d'agressivité.

— Adam Hauptman, dit mon époux installé dans le deuxième fauteuil de camping. Alpha de la meute du Bassin de la Columbia. Vétéran de l'armée, réformé avec les honneurs en 1973. Compagnon et époux de Mercedes Thompson Hauptman. Le reste du temps, je dirige une entreprise de systèmes de sécurité.

Jim lui lança un regard surpris. Et moi-même, j'étais étonnée. Les loups-garous avaient beau avoir une existence officielle, le public ne savait pas tout sur eux. Et l'une des choses que Bran tenait à garder secrètes, c'était que les loups-garous étaient immortels.

— Ça remonte drôlement, fit remarquer Fred.

— Le Viêt-Nam, commenta Hank. Vous avez combattu en tant que ranger là-bas.

De mon poste d'observation, assise sur la glacière, je surveillai la réaction d'Adam. Il m'avait proposé le fauteuil, mais je détestais ces trucs. Au bout de dix minutes là-dedans, j'avais des fourmis dans les pieds.

Qu'est-ce qu'il mijotait ? Si Bran découvrait ce qu'il venait de dire, il ne serait pas content. Mais Adam n'agissait jamais sans une bonne raison. En général, je m'en rendais compte cinq ans après. Il semblait surveiller Gordon. Peut-être était-ce simplement une manière de dire que tout le monde devait révéler certains secrets avant que la soirée soit terminée.

— Sale époque, marmonna Jim.

Adam leva sa bouteille d'eau vers lui, puis contre une casquette imaginaire en guise de salut. Il se tourna vers moi.

— Mercedes Thompson Hauptman, me présentai-je en obéissant à son ordre informulé d'en finir avec les présentations. Mécanicienne spécialisée en véhicules Volkswagen. Changeuse coyote, compagne d'Adam Hauptman.

— Gordon Seeker, dit Gordon. Mais les noms indiens changent de temps en temps. J'en ai eu d'autres. Je suis un peu guérisseur, un peu magicien, un peu de ceci, un peu de cela. Plus jeune, j'étais un excellent chasseur, mais cela remonte à bien longtemps. (Il regarda Adam.) Peut-être même plus longtemps que quand celui-là était aussi jeune qu'il le paraît aujourd'hui.

— Bien, conclut Adam quand il fut clair que le vieillard avait dit tout ce qu'il avait l'intention de dire. Jim et Calvin nous ont appris plusieurs choses cet après-midi. En particulier qu'il y a un monstre dans le fleuve qui a tué au moins une personne, même si le bilan ne s'arrêtera probablement pas avec la sœur de Benny. Je vais vous donner des informations dont vous n'avez pas eu vent, même si certaines n'ont peut-être aucun rapport avec ce qui nous préoccupe.

Il leur raconta la manière dont les faes avaient réorganisé notre lune de miel, y compris la prophétie de la Fille au Yoyo et le fait que les loutres magiques aient été relâchées dans la Columbia.

Fred se tourna vers Jim, les sourcils froncés.

— Je t'avais bien dit qu'elles avaient l'air bizarre, ces loutres.

La forme de leur tête est anormale.

— Je les ai vues, intervint Gordon d'un air de dire que leur existence n'était pas importante. Une prophétie ? C'est quelque chose auquel il vaut mieux ne pas se fier.

— Avez-vous déjà rencontré Edythe ? demandai-je avec intérêt. Toute petite. Qui a l'air d'avoir dix ans, à peu près.

Gordon me regarda en souriant, les sourcils levés, et je pensai que la réponse était probablement positive. Je lui rendis son sourire.

— Les faes ont une apparence trompeuse. Ceux qui paraissent le plus faibles sont souvent les plus dangereux. Et Edythe est probablement l'un des monstres les plus terrifiants de la bande. Je n'aurais pas tendance à négliger ce qu'elle dit. Et je ne suis pas certaine que considérer les loutres magiques comme inoffensives, même si notre contact parmi les faes en semblait convaincu, soit une bonne idée.

— Mais elles ne dévorent pas les gens, fit remarquer Fred.

— À votre connaissance, rétorquai-je au même moment où Adam disait : « Pas encore ».

Il me regarda en souriant, puis poursuivit :

— Je veux bien reconnaître qu'elles n'ont pas l'air impliquées dans cette affaire... mais leur présence ici me met mal à l'aise. Elles observaient Mercy quand elle a tiré Benny hors de l'eau.

— J'ai encore quelques éléments à ajouter, dis-je.

Et juste à ce moment-là, le vent se leva, et la sœur de Benny, Faith, vint s'asseoir près de moi sur la glacière. Je regardai les autres, Fred, Hank et Gordon, qui étaient censés être comme moi, m'attendant à... je ne savais quoi exactement. Une réaction quelconque, je suppose. Mais personne ne se leva en criant le nom de la morte, ni même ne sembla la voir. Pas même Gordon Seeker.

— Le monstre le veut, dit-elle.

Elle ne me regardait pas. Ses yeux étaient braqués sur Hank.

— Qui, lui ? demandai-je.

— Benny, répondit-elle avant de laisser échapper un soupir. Quelle idiote. Je savais pourtant qu'il n'est pas prudent de se pencher comme ça par-dessus bord. Mais lui aussi a agi comme un imbécile. Je sais nager. Il aurait dû rester dans le bateau.

Mais à présent... c'est comme le crocodile dans Peter Pan. Le monstre a goûté sa chair et veut le dévorer entièrement.

— Nous le protégerons, lui assurai-je.

Tout le monde nous observait... ou plutôt m'observait, moi. Adam était debout, la main levée, pour signifier aux autres de garder le silence. Ce n'était peut-être pas nécessaire : souvent, les fantômes étaient incroyablement têtus. Mais parfois, il suffisait d'un bruit ou d'un mouvement brusque pour qu'ils détalent comme des lapins.

— J'ignore si vous pourrez le protéger, répondit-elle tristement. Vous savez, dans la légende, tous les hommes primitifs que le monstre du fleuve a dévorés sont revenus à la vie après la mort de celui-ci.

— Je croyais que Coyote lui avait laissé la vie sauve ?

Elle se tourna enfin vers moi et me sourit. Ce n'était pas le genre de sourire qu'on aurait dû voir sur le visage d'une morte. Il était débordant de gentillesse.

— Il existe maintes versions de cette histoire. Quand il était petit, Calvin préférait toujours celles où tout le monde survivait.

Elle se leva et s'approcha du barbecue, ses doigts immatériels traversant la grille et plongeant dans les braises.

— Prenez garde, dit-elle, le regard braqué sur le charbon rougeoyant. Quand le monstre appose sa marque sur quelqu'un, celui-ci lui appartient.

Elle se tourna de nouveau vers Hank.

— Ça a toujours été lui, vous savez ? Depuis le lycée. Mais il ne m'a jamais remarquée. (Elle me regarda soudain, l'air alarmé.) Ne le lui dites pas, d'accord ? Il ne mérite pas de se sentir coupable.

— C'est promis, répondis-je.

— Et ne vous laissez pas avoir par la comédie de l'Indien mystérieux de Jim. Il a un doctorat de psychologie et a enseigné à l'université de Washington, à Seattle, jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite, l'an dernier.

Elle approcha de nouveau les mains du barbecue, mais cette fois-ci, ne traversa pas la grille, se contentant d'y plaquer ses paumes et de tapoter le métal brûlant du bout des doigts, comme si cela la fascinait de pouvoir le faire sans se brûler. Je

mourais d'envie de les retirer de là, même si je savais parfaitement que ça ne pouvait plus lui faire mal.

Elle lança un regard vers les frères Owens.

— Et Fred élève des chevaux de rodéo. Il commence à se faire une sacrée réputation. Hank l'aide pour toute la partie commerciale, et n'accepte des missions de soudeur que pour rééquilibrer leurs comptes.

— Pourquoi me dites-vous tout cela ? m'étonnai-je.

— Pour m'en souvenir, murmura-t-elle. Demandez-leur de ne plus prononcer mon nom. Je ne veux pas rester à errer ici-bas. Dites à Benny que je vais bien. Demandez-lui de cueillir une fleur et de la mettre sur la tombe de maman cette année, de ma part.

Je n'avais jamais eu à faire à un fantôme aussi cohérent jusqu'à présent. En général, ils ne me remarquaient même pas. Les rares qui me voyaient ne semblaient pas avoir conscience d'être morts.

— Je leur dirai, promis-je, incapable de rendre les choses plus faciles pour tout le monde.

Elle leva le visage et, dans ses yeux, j'aperçus une étincelle d'un vert agressif, la couleur de ceux du Diable du fleuve.

— Je compte sur vous.

Et elle disparut.

Adam, qui m'observait, baissa la main quand je croisai son regard.

— Merci, lui dis-je.

— C'était quoi, ce truc ? gronda Hank. À qui parliez-vous ?

— Je croyais que tous les changeurs pouvaient voir les morts, dis-je, et que c'était pour ça que les vampires nous détestaient.

— Les vampires ? Ils existent ? s'écria Fred.

Jim éclata de rire.

— Tous les changeurs ne sont pas pareils, Mercy. Deux hommes ne peuvent pas porter la même chemise simultanément.

Je me tournai vers Gordon.

— Ce n'est pas mon fardeau non plus, reconnut-il. Et de toute façon, je ne suis pas un changeur. Qui avez-vous vu ?

Calvin avait pourtant dit que Gordon pouvait prendre la

forme d'un animal, et il ne mentait pas. Mais cela étant, il existait d'autres types de métamorphes animaux dans les légendes amérindiennes que j'avais lues. Au lieu d'essayer d'en savoir plus, je décidai de répondre à sa question.

— Elle ne voulait pas que vous prononciez son nom, mais pourriez-vous me décrire la sœur de Benny ? Avant que je vous répète ce qu'elle m'a dit, je préférerais être sûre de ne pas me tromper de personne.

— Non, répliqua Jim d'un ton sec. À vous de nous dire à quoi elle ressemblait, et nous vous dirons si c'était elle.

OK, c'était une demande plutôt raisonnable.

— Elle est un peu plus petite que moi, et semble plutôt musclée. Pas le genre de muscle dû à la gonflette, plutôt ceux qu'on développe en travaillant dur ou en faisant du sport. Elle a une petite cicatrice juste au-dessus de l'oreille gauche, ajoutai-je en montrant l'endroit de l'index.

— Elle avait un site web, rétorqua Hank d'un ton hostile. Il y a sa photo dessus.

— Écoutez, intervint Adam d'un ton abrupt, ça ne va pas pouvoir marcher. Si vous ne croyez pas que Mercy a vu la sœur de Benny, alors rien de ce qu'elle vous dira ne pourra vous convaincre.

— Elle a dit à Calvin qu'elle avait vu une femme qui les suivait près du lac Horsethief, dit Jim en frottant la semelle de sa botte sur le sol en terre battue. Selon elle, la femme en question portait une chemise bleu foncé avec des perroquets brodés sur le dos, et c'était avant que Calvin leur dise que Benny était avec sa sœur dans le bateau. De toute façon, je ne vois pas quel intérêt elle aurait à prétendre avoir vu Fai...

Il s'interrompit brusquement et bégaya quelques instants avant de reprendre la parole :

— ... la sœur de Benny, au point où nous en sommes.

— Elle adorait cette chemise, grommela Hank. Elle s'était offert une nouvelle machine à coudre, une qui pouvait faire des broderies complexes. C'est le premier vêtement qu'elle a fabriqué avec.

— Benny n'arrêtait pas de se moquer de ces fichus perroquets, « Ara qui rit », qu'il disait, dit Fred en riant, avant

de secouer tristement la tête.

Je me dis que j'aurais probablement apprécié Faith si je l'avais connue de son vivant.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? s'enquit Adam.

— Que le monstre avait goûté la chair de Benny et voulait le dévorer en entier. Je lui ai promis qu'on le protégerait, mais elle n'avait pas l'air convaincu. (Je lançai un regard aux hommes assis à la table de pique-nique.) En dehors de ça, seulement quelques petites choses anecdotiques... et un message pour Benny. Elle veut qu'il sache qu'elle va bien, et qu'il apporte de sa part une fleur sur la tombe de leur mère cette année.

Je retroussai mon pantalon pour leur montrer la marque qui encerclait mon mollet. Le sang et le pus avaient cessé de couler, mais il y avait encore une cicatrice brune qui démangeait légèrement, je me forçai à ne pas la gratter.

— La marque du fleuve, m'avez-vous dit. Qu'est-ce que ça signifie ? demandai-je à Gordon.

Il croisa les jambes et posa sa santiag écarlate sur son genou, les lèvres serrées. Mais avant qu'il puisse dire quoi que ce soit, un coup de feu retentit, et je vis Adam sursauter à côté de moi.

Chapitre 8

Hank tenait le pistolet avec l'expertise de celui qui savait s'en servir. Je m'élançai vers lui, mais j'avais beau être rapide, j'avais quand même quatre mètres à parcourir quand lui n'avait qu'à appuyer sur la détente. Mais je ne fus pas la seule à intervenir : son frère lui frappa la main alors qu'il tirait une seconde fois.

Fred saisit l'arme et la dévia vers le sol, et le troisième coup de feu de Hank finit dans la terre battue.

— Mais qu'est-ce tu fais, Hank ? Arrête ça tout de suite !

Hank n'eut pas le temps de tirer une quatrième fois parce que j'avais attrapé un bâton sur lequel j'avais trébuché et que, comme avec une batte de base-ball, je lui avais envoyé un coup à l'arrière du crâne, l'assommant pour le compte.

Je n'aurais pas regretté de le tuer... et cela aurait pu être le cas, étant donné que le bâton en question se révéla être la canne fae qui me suivait partout où j'allais – j'ignorais comment – depuis le jour où j'étais tombée dessus pour la première fois.

Elle avait beau ne pas avoir de pattes, ni même être vivante, c'était un artefact antique et magique, et ça semblait suffisant pour qu'elle courre derrière moi comme un petit chien. Même si elle était fine et élancée, le pommeau d'argent qui la coiffait en faisait une arme redoutable. Ce fut comme si j'avais frappé Hank avec un tuyau de plomb.

« *Lugh n'a jamais fabriqué un objet qui ne puisse être utilisé comme arme* », m'avait dit l'homme-chêne avant de l'utiliser pour tuer un vampire particulièrement vicieux. Lugh était un antique héros du *Tuatha de Danann*. Je m'étais renseignée à son sujet après cette histoire. Si l'homme-chêne disait vrai à propos des origines de la canne, alors celle-ci datait de bien avant la naissance du Christ. Peut-être même était-elle plus ancienne que Bran.

Je laissai tomber cet artefact qui était déjà une antiquité à l'époque où Christophe Colomb avait débarqué sur les rives des Bahamas comme un objet sans importance et me précipitai vers mon compagnon avant que quiconque intervienne.

Hank avait tiré sur *Adam*.

Celui-ci n'avait même pas bougé. Il s'était juste effondré sur sa chaise, ce qui n'était pas bon signe. Vraiment pas. Je sentais l'odeur de son sang.

J'arrivai près d'*Adam* en même temps que Gordon, qui le souleva de la chaise avec une aisance qu'aucun vieillard n'aurait dû posséder. *Adam* était tout en muscles et plutôt lourd, même sous forme humaine, et Gordon devait à peine faire la moitié de son poids.

Mais cela ne sembla pas le déranger.

J'ouvris la chemise d'*Adam* pour voir les dégâts.

Il y avait un trou aux bords nets en plein milieu de sa poitrine, dont dépassait une esquille d'os. La bonne nouvelle, c'était que son cœur battait toujours, car le sang jaillissait en jets réguliers. La mauvaise, c'est que la balle n'était pas sortie et qu'il saignait vraiment beaucoup.

— Il n'y a pas de blessure de sortie, marmonna Gordon.

— J'ai remarqué, répliquai-je aussitôt. Il faut absolument extraire la balle.

J'ignorais si celle-ci était en plomb ou en argent, mais il valait mieux envisager le pire. Ils savaient qu'*Adam* était un loup-garou, et tout le monde était au courant à propos des balles en argent.

Je me précipitai vers le 4 x 4 pour y prendre la super trousse de secours qui contenait tout ce dont on pouvait avoir besoin en cas de catastrophe et tenait dans trois sacs à dos. Dans l'un deux se trouvait un kit de chirurgie d'urgence. Le second contenait des bandages de toutes sortes et le dernier, divers types de pommades et autres éléments de premiers secours. Je ne pris pas le temps de déterminer lequel correspondait à mes besoins, même s'ils obéissaient à un code couleur, et ramenai les trois près d'*Adam*.

Je les laissai tomber et m'agenouillai près de sa tête alors que Gordon utilisait un couteau à la lame noire qui, malgré sa

taille, semblait particulièrement tranchante, pour découper la peau qui commençait déjà à se refermer sur la blessure d'entrée. C'était probablement une bonne chose : les blessures par balle en argent avaient tendance à cicatriser aussi lentement que chez les humains.

— Tenez-le, grogna Gordon. Jim, Fred, laissez tomber Hank. Il n'est pas mort. Venez plutôt par ici, parce que s'il se réveille, on aura besoin de votre aide.

— Il est réveillé, leur dis-je, et il restera immobile. Il vaut mieux que vous vous éloigniez. Sinon, il va sentir votre présence – vous êtes encore des inconnus – et risque de vouloir se défendre... or, si c'est le cas, il n'y aura pas assez de nous quatre pour le maîtriser.

J'ignore si Fred et Jim avaient répondu à l'appel de Gordon, mais en tout cas, ils restèrent à distance lorsque je le leur demandai. Même si c'était plus simple pour extraire la balle, son absence de réaction était mauvais signe. J'en compris la raison lorsque je tournai sa tête et vis une éraflure ensanglantée sur sa tempe, là où la deuxième balle l'avait effleuré.

La blessure était déjà en train de cicatriser, ce qui signifiait que cette balle, au moins, était en plomb. Néanmoins, si Hank avait réussi à la lui mettre en plein front, il était fort probable que ça l'aurait tué. Je devais une fière chandelle à Fred, car je n'aurais pas pu l'en empêcher moi-même.

Je caressai le visage d'Adam pour qu'il puisse sentir mon odeur et savoir que je m'occupais de lui, puis me tournai pour regarder ce que Gordon faisait. Adam était conscient, je le sentais. Mais il comptait sur moi pour le protéger pendant qu'il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour guérir. Même si cette première balle était en plomb, il fallait qu'on la lui enlève, sinon, Adam serait malade comme un chien, ou plutôt comme un gamin s'étant goinfré de friandises pour Halloween, jusqu'à ce que la balle finisse par sortir d'elle-même.

C'est à ce moment-là que je me rendis compte que le couteau que Gordon utilisait n'était pas un gadget peint en noir pour évoquer un coutelas militaire, mais une véritable lame d'obsidienne. Les couteaux de pierre, me souvins-je de mes cours de première année d'anthropologie, étaient à la fois plus

coupants et plus fragiles que leurs semblables faits d'acier. Mais ce qui comptait le plus à mes yeux, ce n'était pas l'étrangeté de cette lame, mais bien que Gordon semblait savoir ce qu'il faisait.

— Vous avez déjà extrait beaucoup de balles ? demandai-je pour en être bien certaine.

Je fouillai dans les sacs pour en sortir une sonde et une paire de forceps. Il les contempla d'un œil vide quand je les lui apportai.

— En général, j'utilise mes doigts pour ça, dit-il.

Le risque d'infection n'était pas un sujet d'inquiétude pour les loups-garous... ni pour Gordon, semblait-il.

— Ce genre d'instruments cause moins de dommages quand la blessure est profonde, insistai-je. Je peux m'en charger, si vous préférez.

Jusqu'à ce jour, j'avais évité d'extraire des balles du corps des gens et me doutais que je ne serais pas très douée pour ça. Mais moi, armée de forceps, ce serait probablement mieux que Gordon et ses doigts.

Il me sourit de toutes ses dents sauf une et saisit la sonde.

— Il vaut mieux être rapide avec un loup-garou, lui dis-je.

— Ouais, ça cicatrice vite, grommela-t-il en insérant la sonde dans la blessure qu'il avait rouverte avec son couteau, ce qui sera une bonne chose quand nous aurons réussi à lui enlever le projectile.

— C'est le propre des loups dominants, expliquai-je, et on fait difficilement plus dominant que lui. (Je poussai un soupir de soulagement : malgré ce qu'il avait prétendu plus tôt, il semblait savoir ce qu'il faisait.) Vous avez déjà utilisé une sonde.

Il changea de main, tenant la sonde avec la gauche et attrapant les forceps de la droite.

— Une petite centaine de fois, en gros, confirma-t-il en fermant les yeux. Ça y est, je l'ai. Elle est coincée contre son omoplate.

Les balles en argent ne se déformaient pas de la même manière que celles en plomb. Si cela avait été une d'elles qui avait traversé Adam, la plaie d'entrée et celle de sortie auraient été aussi nettes l'une que l'autre. Le projectile que Gordon sortit de la poitrine d'Adam était complètement aplati et avait sans

aucun doute rebondi dans son thorax en déchiquetant les muscles et les organes. C'était plus douloureux, mais nettement moins mortel.

Dès que Gordon sortit les doigts de la plaie, je m'essuyai les mains sur mon jean et sortit mon téléphone pour appeler Samuel.

— Qui appelez-vous ? s'étonna Gordon.

— Un ami à moi qui est médecin, répondis-je. À nous, en fait.

Je sentis une main m'arracher le téléphone et Adam dit d'une voix rauque :

— Non. Pas tant qu'on ne sait pas ce qui s'est passé.

Il s'assit en faisant appel à ses abdominaux, sans utiliser ses bras. Ce n'était pas pour impressionner le public : bouger l'épaule lui serait encore douloureux pendant quelque temps.

Il se tourna vers Gordon.

— Merci de m'avoir opéré. Je crois bien que ça a été l'extraction la plus rapide que j'ai vécue.

Gordon haussa le sourcil.

— Ça vous arrive souvent ? Parce que si c'est le cas, je vous conseillerais de changer de style de vie.

Adam sourit en réaction à la pique de Gordon, mais quand il reprit la parole, ce fut à un tout autre sujet.

— Vous avez dit quelque chose, hier soir, à propos de la marque du fleuve, comme quoi Mercy ferait un mauvais esclave. Qu'y a-t-il de spécial à propos de cette marque ? Est-ce que c'est le Diable du fleuve qui la lui a faite ?

Il souffrait beaucoup, je le ressentais au fond de moi. Mais il n'allait certainement pas le montrer en public.

— La marque du fleuve, répéta Gordon en tournant le regard vers Fred, qui examinait l'arrière du crâne de Hank. Je vois pour quelle raison vous posez cette question. Il était une fois un endroit où les Indiens vivaient. « *N'allez pas dans ce village, les habitants portent la marque du fleuve* », disaient les gens à son propos. « *Si vous y allez, vous n'en reviendrez pas. Ils vous donneront à manger au fleuve.* » Tous les habitants de ce village portaient une marque brune sur le corps, et obéissaient à tous les ordres du fleuve affamé. J'ai oublié le reste de l'histoire.

— Voyez Hank, insista Adam d'une voix à peine plus

essoufflée que d'habitude. Il ne m'avait pourtant pas semblé du genre à tirer d'abord et négocier ensuite. Et même ces cinglés de Marines ont besoin d'une bonne raison pour appuyer sur la détente.

Fred ne s'offusqua pas de l'insulte, se contentant d'enlever à Hank son jean et son tee-shirt... découvrant alors une plaie suintante d'un brun foncé en travers du dos de Hank qui ressemblait beaucoup à celle qui zébrait mon mollet avant que Gordon et son baume magique s'en soient occupés.

Je relevai la jambe de mon pantalon.

— On dirait bien la même chose que moi.

— Cela a dû se produire quand il poussait notre bateau vers la rive, hier soir, supposa Jim. Il n'a rien dit à propos d'une blessure quelconque, mais c'est tout Hank, ça. Les changeurs coyotes seraient donc immunisés contre les effets de cette marque ?

Gordon poussa un grognement.

— Celui-ci semble bien l'être, en tout cas.

Et lorsque Hank se mit à se débattre en gémissant, Jim intervint :

— J'ai une corde dans le camion.

Il se leva d'un bond et alla la chercher en courant.

— Il ne faut surtout pas que la meute vienne ici, murmura Adam à mon intention, expliquant pourquoi il ne m'avait pas laissée appeler Samuel. Déjà parce que les loups ne se débrouillent pas très bien dans l'eau. Et surtout... tu imagines ce que cette chose pourrait faire si elle contrôlait une meute de loups-garous ?

— La magie de meute ne pourrait-elle pas s'opposer à une telle éventualité ? demandai-je.

Après tout, si le Diable du fleuve avait réussi à prendre le contrôle de Hank, un autre changeur, alors peut-être n'était-ce pas cette partie-là de moi qui m'avait protégée de son influence. Peut-être était-ce le lien de meute... ou même celui que je partageais avec Adam.

Adam secoua la tête.

— Peut-être. Mais je ne veux pas en prendre le risque. Pas tant que la situation n'est pas plus désespérée.

— Vous vous remettez vite, constata Jim d'un ton neutre, la corde sur l'épaule.

— C'est le propre des loups-garous, répondis-je en me souvenant que l'un des effets secondaires d'une guérison si rapide était un appétit encore plus dévorant qu'à l'ordinaire.

Adam avait besoin de manger de la viande, beaucoup de viande, et si elle était crue, c'était encore mieux. Il parvenait à garder la maîtrise de lui-même et ça ne devait pas être une mince affaire, surtout avec tous ces inconnus, peut-être hostiles, qui contemplaient sa blessure. Les loups alpha ne pouvaient se permettre ce genre de faiblesse. Il avait beau cacher sa douleur, les autres savaient qu'on lui avait tiré dessus et pouvaient voir le sang répandu partout.

— Je vais te chercher à manger, dis-je.

— Non, protesta Adam en m'attrapant le bras avant que je puisse me lever. Pas tout de suite. Finissons-en d'abord avec cette réunion.

Il ne voulait pas manifester plus de faiblesse devant ces hommes. Je pouvais le comprendre, même si ça ne m'enchantait pas vraiment. Mais c'était un Alpha, et j'étais sa compagne. Je pouvais m'opposer à lui en privé... Bon, OK, même devant la meute. Mais certainement pas devant des inconnus. Pas quand il était vulnérable, en tout cas.

Il lança un regard furtif aux autres hommes qui étaient occupés à ligoter Hank avec la corde de Jim sous la surveillance de Gordon. Puis il leva son bras valide vers moi et murmura :

— Aide-moi à me relever.

Je m'exécutai en essayant de ne pas trahir l'effort qui me fut nécessaire pour le remettre sur pied. Il s'avança d'une démarche un peu raide vers la table de pique-nique et s'appuya légèrement contre cette dernière. Apparemment, il semblait satisfait de la manière dont Fred était en train d'attacher son frère, puisqu'il ne fit aucun commentaire à ce propos.

Ce n'est pas si simple d'attacher quelqu'un de manière qu'il ne puisse s'échapper. Quand j'avais une dizaine d'années, avec ma bande de copains d'Aspen Creek, probablement inspirés par un film de l'époque, nous avions passé un mois entier à nous ligoter mutuellement avec des cordes à sauter pendant les

récréations, jusqu'à ce que Bran se décide à y mettre un terme. Il n'en aurait probablement pas pris la peine si nous n'avions pas abandonné Jem Goodnight attaché à un portique à balançoires après l'école. Il faut dire qu'il nous avait provoquées, puisqu'il avait prétendu qu'aucune fille ne réussirait à le ligoter sans qu'il puisse s'échapper. « *Les filles, ça sait pas faire des noeuds* », avait-il décrété.

Il nous avait fallu trois récréations pour y parvenir, mais après une demi-heure de boulot, il avait fallu que Bran sorte son couteau pour pouvoir enfin libérer Jem. Bref, même si j'étais une fille, je savais faire des noeuds. Bryan, qui avait autrefois été marin sur des voiliers, m'avait appris cet art dès que j'avais eu l'âge de nouer mes lacets de chaussures.

Le téléphone d'Adam sonna et il regarda l'écran avant de répondre. Il prit l'appel en grimaçant et dit :

— Tout va bien, Darryl. Il y a simplement eu un malentendu.

Les liens de meute pouvaient parfois constituer un problème, en particulier quand Adam se faisait tirer dessus et ne voulait pas que la meute accoure à la rescouasse.

— Tu es blessé, dit Darryl (et je pense que la seule personne qui ne l'entendit pas était Jim).

— Rien de grave.

— On dirait que tu t'es fait tirer dessus, insista Darryl d'un ton sec. Je sais ce que ça fait, une balle. Il y a eu un malentendu pendant ta lune de miel qui t'a valu de te faire tirer dessus ? Tu sais qu'on peut vous rejoindre en quelques heures.

— C'était un malentendu, répéta Adam en détachant les syllabes, comme si cela allait rendre Darryl plus docile. Restez où vous êtes. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

Il y eut un moment de flottement.

— Passe-moi Mercy.

— Hé, c'est qui l'Alpha, là ? gronda Adam d'un air menaçant.

— C'est toi, répliquai-je en lui chipant le téléphone. Mais considère ça comme ma vengeance pour avoir forcé ce pauvre Darryl à me surveiller pendant que tu étais à Washington. Salut Darryl. On lui a tiré dessus au calibre .38, dans l'épaule, avec du plomb. Nous ne savons pas exactement pour quelle raison, mais tout risque est écarté pour la soirée. Si on a besoin de toi, on

t'appelle. Pour le moment, il semble que ce ne soit pas une très bonne idée.

— Le patron va bien ?

— Il est grincheux.

Ce qui était un euphémisme pour dire qu'il souffrait, ce que je refusais d'admettre, et Darryl le comprendrait. Les loups détestent reconnaître la gravité de leurs blessures.

— Mais à part ça, il va bien. Nous sommes en sécurité, nous n'avons pas besoin d'aide.

— OK, ça me va. Mais je vais quand même me tenir prêt si jamais la situation devait changer.

— Comment va Jesse ? demandai-je. Est-ce qu'elle passe son temps à organiser des soirées et à brûler la chandelle par les deux bouts ?

C'était une bonne idée de changer de sujet, car je sentis aussi bien Adam que Darryl se détendre quand ce dernier répondit.

— Elle s'est teint les cheveux en orange, avec des mèches brillantes violettes, dit-il, l'air à la fois intrigué et effaré. Je me suis dit que comme elle faisait ce genre de choses quand Adam était présent, alors il ne me tuerait pas. Sait-elle que trop de teintures risquent de lui rendre les cheveux verts ?

Je gloussai.

— Elle a déjà eu les cheveux verts. Tu ne l'as pas vue à ce moment-là ?

— J'ai dû préférer oublier. Peut-être n'est-ce pas plus mal que nous ne puissions pas avoir d'enfants, en définitive. Dis au patron que tout va bien, ici.

— Pas de problème. Bonne soirée.

Je rendis son téléphone au loup qui me tenait lieu de compagnon.

— Ils ne bougeront pas de la maison.

Il rangea le combiné dans sa poche sans un mot, mais je vis sa fossette creuser sa joue. Le fait que Jesse puisse déstabiliser le géant physique et intellectuel qu'était le premier lieutenant d'Adam était assez amusant, quand on y réfléchissait.

— Désolé, reprit Adam à l'adresse des autres hommes. C'était urgent, à moins que vous vouliez vous retrouver envahis par les loups-garous.

— Il savait que vous étiez blessé ? s'étonna Fred.

— Il fait partie de ma meute, expliqua Adam.

Puis, probablement pour éviter d'avoir à donner des détails que Bran ne voulait pas que le public connaisse au sujet des loups-garous, il enchaîna rapidement :

— Voilà ce que je vous propose afin de savoir exactement ce qui se trouve dans ce fleuve. Quel danger représente exactement cette créature ? Nous n'avons pas tellement d'informations, en dehors de toutes ces histoires de monstres terrifiants. Or, en tant que seul représentant du camp des monstres, je me sens... obligé de m'assurer qu'on ait une vision équilibrée de tout cela. Je suis désolé que la sœur de Benny ait trouvé la mort et que Benny ait été blessé. Mais plein de gens sont blessés lors... (il hésita un instant) des attaques d'ours, par exemple. Ce n'est pas parce qu'une créature est dangereuse qu'elle est nécessairement maléfique. Peut-être défendait-elle son territoire ? Et sommes-nous certains qu'elle est seule ? Quel est son niveau d'intelligence ? Peut-on négocier avec elle pour protéger la population ? Devons-nous vraiment exterminer ce qui est peut-être le dernier individu d'une espèce seulement parce qu'il a tué une femme et blessé le frère de celle-ci ? Y a-t-il un moyen de se sortir de cette situation sans faire plus de victimes ?

Quand on est un loup-garou, pensai-je, il est effectivement difficile de pointer un autre prédateur du doigt en disant : « Ouh ! L'horrible monstre ! Tuons-le ! » Je me frottai le mollet, même s'il ne démangeait pas à cet instant précis.

Hank avait les yeux ouverts, mais il ne disait rien et ne regardait personne. Au lieu de ça, il contemplait le fleuve avec une telle intensité qu'un frisson me parcourut le dos.

— J'ai un ami à la patrouille fluviale, proposa Fred. Je peux lui demander s'il y a eu d'autres accidents sur le fleuve. (Il se tourna vers Gordon.) Existe-t-il une légende qui raconte comment quelqu'un s'est libéré de cette marque ?

Gordon secoua la tête.

— Je n'en connais aucune. Mais je vais me renseigner. (Il se tourna vers Adam.) Ce n'est pas une créature avec laquelle on peut négocier, monsieur Hauptman. C'est la Faim personnifiée.

— Je suis un loup-garou, rappela Adam. C'est ce qu'on aurait

pu dire à mon propos au siècle dernier.

— Elle n'est pas aussi inoffensive qu'un loup-garou ou un grizzly, répondit Gordon.

Fred, agenouillé près de son frère ligoté comme un rôti, regarda soudain Gordon d'un œil soupçonneux.

— Je croyais que vous les accompagniez, dit-il en désignant la caravane du regard, ce qui signifiait qu'il parlait d'Adam et moi, jusqu'à ce que vous nous présentiez comme le grand-père de Calvin. Or, le père du père de Calvin Seeker est mort. Et je connais celui de sa mère. Comment pouvez-vous être son grand-père ?

Gordon lui sourit, le trou dans ses dents le faisant paraître inoffensif, et je fus soudain certaine qu'il était loin de l'être.

— Je suis un vieil homme, répliqua-t-il. Je ne me souviens pas vraiment.

— Je me porte garant de Gordon, intervint Jim, bien qu'il ne semblât ni vraiment certain, ni très enthousiaste à ce propos. Et Calvin aussi. Je pense qu'il faudrait transporter Hank à l'hôpital pour le faire examiner. Il ne semble pas en grande forme.

— Je l'ai vraiment tapé fort, admis-je d'un ton aussi contrit que possible, puisqu'après tout, il avait tiré sur Adam. Je ne m'étais pas rendu compte que c'était ma canne de randonnée que j'avais en main avant qu'il soit trop tard.

— C'est compréhensible, commenta Fred, à ma grande surprise. Ma femme n'hésiterait pas à frapper avec une batte de base-ball le fou qui tenterait de me tirer dessus.

— Et elle l'a déjà fait, répliqua Jim. Je m'en souviens. C'était Hank, cette fois-là aussi, non ?

— Il ne l'avait pas fait exprès, protesta Fred. C'était en Irak, pendant l'opération Tempête du Désert. Je l'ai surpris alors qu'il montait la garde, et il m'a tiré dessus. Du coup, je suis rentré à la maison un mois avant lui. Il est arrivé à la maison pour voir comment je me portais, et ma Molly l'a pourchassé dans tout le jardin, armée de la batte de notre gamin, et lui a botté le cul. Une chance pour lui que la batte ait été en plastique, sinon, Hank serait dans un fauteuil roulant à l'heure qu'il est.

Ils finirent par s'en aller. Jim et Fred prirent le pick-up de

Jim, après avoir installé aussi confortablement que possible Hank toujours attaché sur le plateau du camion, et Fred grimpa à ses côtés pour éviter qu'il soit ballotté dans tous les sens. Je les accompagnai pour leur ouvrir le portail et quand je revins au campement, Adam était seul. Il était debout, probablement parce qu'il craignait de ne pas pouvoir se relever s'il s'asseyait.

— Mange, lui dis-je.

Mais il secoua la tête.

— Non, d'abord une douche, et après seulement, je mangeraï. Après le repas, je tomberai de sommeil. Il ne serait pas prudent de m'endormir couvert de sang et de voir le loup se réveiller avant moi et paniquer.

Il était donc inquiet au point d'envisager de ne pas pouvoir contrôler son loup dans son sommeil à cause de sa faiblesse. Il avait raison, il suffirait que le loup sente l'odeur du sang pour être prêt au combat. L'obscurité avait beau le rendre moins visible, lui comme moi étions couverts de sang.

— OK, approuvai-je avant de courir chercher des vêtements propres et des serviettes dans la caravane.

Mais je fis demi-tour sur le chemin pour le faire s'asseoir dans le 4 x 4, car, comme je lui expliquai, je ne pourrais pas le porter s'il perdait l'équilibre. Il ne protesta pas vraiment, ce qui montrait bien combien il était amoché.

Nous nous douchâmes ensemble dans les douches des hommes, parce que c'est vers celles-ci qu'il se dirigea et qu'en même temps, il n'y avait personne d'autre dans le camping, donc quelle importance cela pouvait-il avoir ? La salle de bains des hommes était décorée dans des tons de brun au lieu du vert de celle des femmes, mais les cabines étaient aussi vastes avec les mêmes énormes pommeaux de douche. Le temps que nous finissions de nous laver, Adam s'appuyait lourdement sur mon épaule.

— Peut-être aurait-il mieux valu que je me contente d'une toilette de chat et de me changer, admit-il.

La blessure au centre de sa poitrine, là où Gordon s'était frayé un chemin jusqu'au projectile, était d'un rouge vif, très enflammée, mais elle cicatriserait dès que les dommages internes seraient guéris. Une petite métamorphose, de la

nourriture et une bonne nuit de sommeil lui feraient le plus grand bien.

— Mercy, dit-il, je vais m'en sortir.

Je me calmai, car il avait déjà bien assez de sujets d'inquiétude sans en plus énerver son loup.

— Désolée. Oui, je sais bien.

Je grondai doucement, pour plaisanter, juste pour qu'il sache que je n'étais pas de très bonne humeur.

— Je n'aime pas quand tu es blessé. Et je déteste encore plus le fait que ça aurait pu être bien pire.

— Bien, commenta-t-il en levant son visage vers le jet d'eau. Je vais faire en sorte que ce soit toujours le cas. Ma mère, par exemple, menaçait toujours de tirer sur mon père.

Il tenait à peine debout et, pourtant, ne pouvait pas s'empêcher de plaisanter. Je lui mordillai l'épaule.

— Parfois, je peux la comprendre. Écoute, si jamais tu m'énerves au point que je braque une arme sur toi, je te promets de viser juste entre les deux yeux.

— Pour que je ne sente rien ? demanda-t-il.

Je le mordillai encore, très doucement, juste en l'effleurant du bout des dents.

— Non. Parce que comme ça, la balle rebondira sur ta tête bien dure.

Il éclata de rire.

— Qui se ressemble s'assemble, Mercy.

Si Hank avait chargé son arme avec des balles en argent, j'aurais pu ne plus jamais entendre ce rire.

Deux ans plus tôt, si l'on voulait des balles en argent, il fallait les fabriquer soi-même, et j'en avais fabriqué une bonne quantité moi-même. Mais depuis que les loups avaient fait leur *coming out*, il était soudain devenu très facile de se procurer des munitions en argent au supermarché du coin. Les flics ne trouvaient pas que ce soit un progrès, étant donné que les projectiles en argent traversaient facilement les gilets pare-balles, mais en l'absence de législation appropriée, n'importe qui pouvait, pour la modique somme de 30 dollars pièce, devenir l'heureux propriétaire de ce genre de munitions. Hank savait qu'Adam était un loup-garou, et pourtant, son arme avait

été chargée de balles de plomb. À mes yeux, cela laissait penser qu'il n'avait pas prévu de tirer sur Adam... ou alors qu'il était tellement fauché qu'il ne pouvait pas se permettre de dépenser 30 dollars.

Une autre question me vint à l'esprit : pourquoi avait-il tiré sur Adam, et pas sur Fred, Jim, Gordon ou moi ?

En partant du principe qu'il était sous l'empire du Diable du fleuve ou quoi que fut cette créature, peut-être qu'il ou elle, ou eux deux avaient décidé que le loup-garou représentait la plus grande menace. Je pouvais comprendre ce raisonnement à propos de Fred ou de moi. Qui s'inquiéterait d'un faucon ou d'un coyote quand il y avait un loup-garou dans les environs ? La prémonition de la Fille au Yoyo laissait entendre qu'Adam jouait un rôle important dans toute cette histoire. Peut-être que le Diable du fleuve savait pour quelle raison c'était le cas.

Je calai Adam contre le mur carrelé de la cabine de douche et le séchai aussi rapidement que je le pouvais. Je gardai l'œil sur lui pendant que je m'essuyais à mon tour et me rhabillais.

— Ce serait peut-être une bonne idée de te métamorphoser, à présent, lui suggérai-je.

Il secoua la tête.

— Pas tant que je n'aurai pas mangé. Le loup est trop nerveux. Je ne suis pas en mesure de te protéger, et le danger rôde. Il serait trop facile de te blesser dans ces conditions.

Je reniflai de manière fort peu élégante.

— Moi, une petite chose fragile ? Je pense que tu te trompes de personne. Je ne casse pas, je plie. Et de toute façon, nous formons un couple, tu te souviens ? Ton loup ne me fera aucun mal.

— Ce n'est pas toujours vrai, grogna-t-il tandis que je l'aids à enfiler un pantalon de jogging. Demande à Bran. Je ne veux pas courir ce risque.

— D'accord, alors, dis-je. Allez, retourrons au 4 x 4.

— Chemise ? demanda-t-il.

— Personne ne verra cette cicatrice ni ne saura que tu as été blessé.

J'évitais de lui faire remarquer qu'il suffisait de le voir tituber pour se rendre compte qu'il n'allait pas bien. Il avait

beau faire preuve d'une volonté de fer, il y avait des limites à tout.

— De toute façon, il n'y a personne d'autre dans les environs.
— Chemise, s'obstina-t-il.

Nous n'avions pas assez d'énergie pour la gâcher à nous disputer. Je saisis donc la chemise que j'avais apportée et l'aidai à l'enfiler. Le vêtement en soie indienne semblait un peu incongru avec son pantalon de survêtement, mais bon, qui le remarquerait ?

Quand nous fûmes de retour à la caravane, il s'assit à la petite table et mangea avec une intense férocité, dans le silence le plus absolu. Je lui servis le dernier hamburger, puis tous les steaks crus que j'avais décongelés, avant d'en sortir d'autres du congélateur. Heureusement, il y avait un four à micro-ondes dans cette Caravane des Merveilles. Je séparai les steaks collés entre eux et me rendis compte que, vu la vitesse à laquelle il mangeait, il n'y en aurait jamais assez.

Alors je fis cuire des pancakes sur l'adorable cuisinière miniature et lui en servis une montagne fumante une fois toute la viande dévorée. Il me lança un regard déçu quand je les lui posai devant le nez, mais il les avala aussi rapidement que le reste. La viande était plus adaptée, mais il avait surtout besoin de calories.

Il termina son assiette avant que j'aie pu finir de faire cuire le reste de pâte et la repoussa pour me prévenir qu'il en avait eu assez.

— OK, dis-je, maintenant, métamorphose !

— Il faut que tu sortes, m'avertit-il. Parce que ça va faire très mal. Donne-moi une vingtaine de minutes.

Je m'exécutai et sortis de la caravane cinq minutes, reliée à lui par notre lien qui me faisait sentir exactement la douleur qui le déchirait. La métamorphose lycanthrope était déjà pénible en temps normal. Mais au bout de ces cinq minutes, je n'y tins plus. Je ne pouvais pas l'aider, mais je ne supportais pas non plus de le laisser seul.

— Je vais rentrer, le prévins-je pour qu'il ne pense pas qu'il s'agisse d'un inconnu.

La seule concession que je fis à ma sécurité fut de m'asseoir à

l'autre bout de la caravane jusqu'à ce que le loup se lève sur ses quatre pattes. Il s'ébroua pour évacuer les derniers picotements du changement et s'interrompit soudain. Cela devait lui avoir fait mal.

— Allez, au lit, ordonnaï-je d'un ton ferme. Tu as besoin d'aide pour monter jusqu'à la chambre ?

Il éternua dans ma direction, puis gravit les marches en trottinant avec seulement un léger boîtement. Si je n'avais pas été là, il aurait probablement boité plus bas, mais le fait qu'il ressente le besoin de me dissimuler son véritable état était bon signe : il s'en remettrait.

Je grimpai sur le lit et m'allongeai à côté de lui, le touchant du bout des doigts. Mais il se colla contre moi avec un soupir exaspéré, et je cessai de m'inquiéter de lui faire mal. Au bout d'un moment, je rabattis les couvertures sur nous. Il n'en avait pas besoin, mais moi, si. Pourtant, la nuit était tiède. J'aurais dû avoir chaud, en particulier avec le corps velu d'Adam tout contre moi, or j'avais froid.

J'attendis qu'il s'endorme pour m'autoriser à trembler.

Il aurait pu mourir. Si Fred avait été juste un peu plus lent, ou Hank un peu plus rapide...

À moi. Il était à moi, et même la mort ne pourrait me l'enlever... en tout cas, pas tant que j'aurais mon mot à dire.

Je suis à peu près sûre que je rêvais quand je sortis du lit, laissant Adam dormir sous un tas de couvertures. Il avait l'air d'avoir chaud, sa longue langue pendait, exposée, alors je le découvris.

Je m'habillai et obéis à l'étrange impulsion qui me fit sortir de la caravane et me diriger vers le fleuve. Il devait être très tard, car seuls quelques semi-remorques roulaient sur l'autoroute, de l'autre côté de la Columbia.

Sur la rive ouest de la crique se trouvait une grosse formation rocheuse que j'escaladai avant de m'asseoir au sommet, mes pieds pendant dans le vide. Mes orteils flottaient à une vingtaine de centimètres au-dessus de l'eau qui coulait vers le Pacifique.

Quand l'homme vint s'asseoir près de moi, je ne fus pas surprise. Le visage perdu dans l'obscurité, il me tendit quelque

chose : un brin d'herbe. Je l'acceptai et le coinçai entre mes lèvres. Sa silhouette m'apprit qu'il en mâchonnait un lui aussi, et l'épi qui était au bout de celui-ci ondulait paresseusement dans l'air de la nuit.

Deux péquenauds qui profitaient du clair de lune. Cela aurait presque pu être romantique. Au lieu de ça, l'ambiance était sereine.

Il dut s'écouler une bonne dizaine de minutes de silence amical quand l'homme dit :

— Tu ne dors pas, tu sais ?

J'ôtai le brin d'herbe de ma bouche et le laissai tomber dans l'eau... en tout cas, c'était mon intention, mais une brise soudaine le fit atterrir sur la berge.

— Ne devrais-je pas ressentir le besoin de partir en hurlant ? demandai-je.

— C'est le cas ? s'enquit-il avec un intérêt certain.

— Non. (Je réfléchis un instant.) Cela étant, je reste à peu près convaincue que tout ceci est un rêve. (Je haussai les épaules d'un air désolé.) En dépit du fait que tu m'aies dit le contraire.

Il leva le regard vers la lune à moitié pleine, plissant les paupières comme s'il espérait y voir quelque chose de précis.

— J'imagine que c'était parce que tu dormais quand je t'ai appelée ici. J'ignorais si ça fonctionnerait. Il y a quantité de choses que je ne sais plus faire. Quoi qu'il en soit, je ne mentais pas. Tu es bien réveillée.

La lune éclaira le visage d'un homme mort plus de trente ans auparavant. Un fantôme que j'avais vu danser en plein jour. Il était jeune et beau, avec un air insouciant visible même quand on le connaissait depuis peu.

— Es-tu vraiment mon père ?

Il secoua la tête, le brin d'herbe soulignant son geste.

— Non. Désolé, vraiment. Mais ton père était Joe Vieux Coyote. Il a péri dans un accident de voiture, à la suite d'une rencontre malvenue avec des vampires. Ces créatures n'aiment pas beaucoup les changeurs, et elles le détestaient particulièrement, lui.

Je pensais connaître la raison d'une telle haine jusqu'à ce

soir, où j'avais été la seule à voir le fantôme. Quand on peut voir les fantômes pendant la journée, on est capable de trouver l'endroit où dort un vampire, quelles que soient les protections magiques qu'il ait mises en place. J'avais toujours pensé que c'était dû à ma nature de changeuse, mais si les autres changeurs ne l'avaient pas vu, alors ça signifiait peut-être que ce que sous-entendait Gordon Seeker avec bien peu de subtilité avait un fond de vérité.

— Oh, ça ? commenta-t-il comme si j'avais parlé à haute voix. Ce n'est pas parce que tu *peux* voir quelque chose que tu y es *obligée*. J'aurais cru que quelqu'un qui fréquentait les loups-garous serait au courant. Je veux dire : il faudrait être idiot pour regarder un loup-garou et penser qu'il s'agit d'un chien. Pourtant, c'est le cas de beaucoup de gens.

— C'est à cause de la magie de meute, lui expliquai-je.

Il acquiesça.

— En partie, oui. Bien sûr. Mais quand même. Les changeurs peuvent voir les fantômes, mais ces deux-là ont appris à ne pas les voir il y a un bon moment, « dans une galaxie lointaine ». Personne ne peut aller au combat en voyant les morts et rester sain d'esprit. Alors ils ont choisi de ne plus les voir.

— Tu as vu *Star Wars* ?

— Joe, oui, répondit-il comme si cela avait le moindre sens. Il avait adoré : une histoire de cow-boys et d'Indiens où, pour une fois, les gentils étaient les Indiens, et où tout le monde s'affronte à l'épée.

— De cow-boys et d'Indiens ? m'étonnai-je alors que je tentais de comprendre la première partie de sa phrase.

Il grogna.

— Réfléchis-y. Le Bien contre le Mal. L'ennemi a des armes bien plus évoluées et semble impossible à vaincre. Les gentils sont peu nombreux, réduits à une poignée de héros intrépides avec une connexion étrange avec une certaine Force. Des Indiens, quoi.

Je devais avouer n'avoir jamais envisagé ce film sous cet angle, mais une telle interprétation avait une certaine logique. Bien sûr, les gens pensaient aussi que la chanson de Peter, Paul & Mary, *Puff the Magic Dragon*, parlait de drogue. Pour moi,

Star Wars n'était qu'un film de science-fiction, et *Puff*, une chanson pour enfants qui parlait de devenir adulte et d'abandonner ses rêves.

— Et les Ewoks ? fis-je remarquer. N'étaient-ils pas censés représenter les Indiens ?

Il me décocha un sourire, ses dents pointues étincelant au clair de lune.

— Non. Les Indiens ne sont pas mignons et pleins de poils. Les Ewoks, c'était juste une bonne idée marketing.

Je pris une grande bouffée d'air nocturne et sentis *son* odeur. Celle du fantôme qui avait dansé pour moi avant de se transformer en coyote.

— Pourquoi as-tu dansé ? Je croyais que tu étais un fantôme.

— C'était bien un fantôme, dit-il. C'était Joe. Il s'inquiétait parce que tu courais un danger. (Il me lança un regard amusé.) Non que tu n'aies pas couru le moindre risque depuis ton enfance. Mais là, c'est différent, parce qu'on m'a appelé ici pour une raison inconnue. Or les événements où je suis impliqué ont une certaine tendance à devenir chaotiques... et le chaos peut être fatal pour les spectateurs innocents.

— Je ne suis pas une spectatrice innocente, rétorquai-je.

— Mais c'est ton père. Il a le droit de s'inquiéter.

— Que signifiait cette danse ?

— Ce n'était pas un sort, expliqua-t-il. C'est parfois le cas, comme avec la danse de la pluie, ou celle des fantômes. Là, c'était une danse de fête. Un Indien pourrait la décrire avec ces mots : « Regarde, *Apistoki*, voici ma fille. Regarde-la. Vois sa grâce et sa beauté. Protège mon enfant. » (Il me regarda d'un air malicieux.) Ou, en d'autres termes : « Regarde ce que j'ai fait, Dieu. Sympa, non ? Tu peux garder un œil sur elle ? »

Pour moi. Cette danse avait été pour moi.

— Raconte-moi, suppliai-je d'une voix étranglée par l'émotion qui m'avait envahie. Raconte-moi qui était Joe Vieux Coyote.

Il y avait quelque chose d'étrange. Une sorte de connexion entre mon père et Coyote, et je n'arrivais pas à la comprendre. Les questions directes n'avaient pas vraiment fait preuve d'efficacité. Peut-être parviendrais-je à en savoir plus par des

chemins détournés. Peut-être allais-je enfin en apprendre plus sur mon père que ma mère n'avait été capable de me dire.

L'homme qui ressemblait à mon père poussa un grognement.

— Il montait des taureaux sauvages.

J'attendis qu'il continue, mais il semblait que ce fût tout ce qu'il avait à dire.

— Ça, je le savais, commentai-je.

— Il n'était pas Blackfeet. Ni Blackfoot, d'ailleurs.

Voilà qui était nouveau.

— C'est pourtant ce qu'il a prétendu à ma mère.

— Non. (Il secoua la tête.) Non, vraiment, je suis à peu près certain qu'il s'est contenté de lui dire qu'il était originaire de Browning. C'est elle qui en a conclu tout le reste.

— Venait-il vraiment de Browning ? demandai-je, le cœur serré.

Pourquoi cela me faisait-il aussi mal ? Parce que ma mère était tellement jeune, à l'époque ? Probablement.

— Je m'ennuyais, tout seul, répondit-il avec un sourire timide. Alors disons que j'ai voulu être quelqu'un d'autre. Peut-être. Joe a fait sa première apparition dans un bar de Browning. Il a traîné avec d'autres gars pendant un moment, puis s'est inscrit à un rodéo. (Il émit un son de contentement.) Le rodéo, c'est comme une version commerciale du chaos. Et il adorait ça. Les odeurs, les courbatures après une bonne chevauchée, affronter les taureaux, peut-être parce que ceux-ci s'amusaient aussi beaucoup avec lui sur le dos. Ils aimaient confronter leur puissance à la sienne. J'aurais pu les chevaucher des heures durant, et ils auraient pu me tuer, ensuite. Mais Joe, c'était différent. Parfois, il gagnait ; parfois, c'était eux. C'était une lutte équilibrée. Il suivait les règles, et ces bêtes le respectaient pour cette raison.

Coyote avait décidé d'être Joe Vieux Coyote ? Mais alors, pourquoi prétendait-il ne pas être la même personne et parlait-il de Joe à la troisième personne ?

— Joe est donc né à Browning, répétaï-je lentement.

— On peut dire ça, acquiesça Coyote. En tout cas, c'est ce qu'il prétendait.

— Joe était quelqu'un que tu es devenu, poursuivis-je avec un air de certitude que je ne ressentais aucunement, et il opina du chef.

— Exactement.

— Tu étais donc Joe Vieux Coyote, mais lui n'était pas toi.

— En gros. (Il tapota le sol du plat de la main.) Je n'ai pas grand talent en matière d'explications. J'ai créé Joe, et j'ai vécu en lui jusqu'à sa mort. Il n'était pas moi, et je n'étais pas lui, mais nous avons habité le même corps pendant une certaine période. Tout le temps que Joe a parcouru cette terre, j'étais avec lui... mais il ne l'a jamais su. Il y avait seulement certains sujets sur lesquels il ne se posait pas vraiment de questions, comme son enfance, par exemple. Quand il est mort, je suis revenu à la vie en tant que Coyote... et lui est resté mort.

Peut-être était-ce parce qu'il faisait nuit ou que j'étais assise au clair de lune à côté de Coyote, mais soudain, ce fut comme si tout s'expliquait. Comme l'extra-terrestre dans *Men In Black*, Coyote avait porté un costume en forme de Joe. Mais contrairement à celui de l'extra-terrestre, le costume de Coyote avait eu une vie indépendante.

— Joe était-il réel ?

Coyote acquiesça.

— Et son fantôme aussi... même s'il est aussi moi.

Je me retins de l'interroger à propos de cette dernière remarque. J'avais l'impression de commencer à comprendre, et le simple concept d'un fantôme d'une vraie personne qui n'était pas vraiment une personne risquait de me plonger de nouveau dans la confusion.

— S'il est né à Browning, dis-je, peut-être était-il vraiment Blackfeet ? Piegan ? (Je me rendis soudain compte d'où Joe tirait son nom et secouai la tête.) Les Blackfeet racontent des légendes à propos du Vieil Homme, n'est-ce pas ? C'est lui, leur filou. Dans la région, ce sont les Crow et les Lakota dont les légendes ont pour héros Coyote. Pour les Blackfeet, c'est le Vieil Homme qui tient le rôle de Coyote. Vieil Homme et Coyote... et Joe, parce que c'est un prénom banal.

L'homme assis à côté de moi laissa échapper un petit rire.

— Peut-être effectivement cela fait-il de lui un Blackfeet. En

partie, tout du moins. Il aimait bien Browning... c'est qu'ils savent faire la fête, les Indiens de là-bas.

— Et c'est là qu'il a rencontré ma mère.

Mon père était donc une créature issue de l'ennui de Coyote. Ou de sa solitude, peut-être. Cela aurait dû me remettre en question en tant que personne, pourtant, ce n'était pas le cas. Mon père avait toujours paru irréel à mes yeux, se réduisant à une vieille photo en noir et blanc et aux quelques histoires que me racontait ma mère. Mais je l'avais vu danser, j'avais entendu l'écho de sa voix dans celle de Coyote.

Coyote rejeta la tête en arrière et éclata de rire et, plus loin dans le canyon, j'entendis une bande de coyotes hurler en retour.

— Marjorie Thompson. Marji. Quel sacré bout de femme ! dit-il avec une pointe de respect dans la voix. Qui aurait pu croire qu'une gamine comme elle pouvait être aussi solide sans être une dure à cuire ? S'il y avait bien quelqu'un capable de convaincre Joe de poser ses bagages, c'était Marji. En tout cas, il pensait que c'était la femme de sa vie.

— Mais les coyotes ne restent pas éternellement fidèles, n'est-ce pas ? fis-je remarquer d'un ton aussi neutre que possible.

— Il l'aurait fait, m'assura Coyote. Oh ! Oui, il l'aurait fait. Il l'aimait tant.

Il avait l'air si sincère que je dus retenir mes larmes.

— S'il l'avait connue avant, il ne s'en serait jamais pris à l'essaim de vampires de Billings, poursuivit-il après un moment de silence. Mais il fallait s'occuper d'eux, et il était dans le coin. Joe s'est toujours un peu considéré comme un héros, tu sais... Pas le genre de héros que je suis, plutôt le genre Luke Skywalker. Le héros qui sauve la princesse et tue les méchants ennemis.

Il contempla le fleuve en contrebas et ajouta, comme s'il venait de faire une autre découverte :

— Peut-être est-ce de là que tu tiens cette tendance ? J'avais toujours pensé que c'était parce que tu avais trop regardé *Star Wars*, mais peut-être était-ce dans tes gènes ? (Il réfléchit et secoua la tête.) Non. Après tout, je sais bien d'où venaient ces

gènes. Je crois vraiment que c'est un excès de *Star Wars*.

— Et ces vampires, alors ?

— Oui. Il savait bien que s'il s'en prenait à cet essaim, les vampires le pourchasseraient sans merci. Mais cela ne le dérangeait pas vraiment : il était seul au monde. Et puis Marji est arrivée dans sa vie, et il a tout oublié. Y compris les vampires. Jusqu'à cette soirée où il l'a vue parler à deux d'entre eux. Là, il s'est remis à beaucoup penser à eux. Il a détourné leur attention et les a attirés dans une poursuite endiablée. Et il aurait très bien pu s'en sortir si ce fichu pneu n'avait pas crevé.

Il jeta violemment le brin d'herbe et celui-ci disparut dans le courant.

— J'ignore si c'étaient les vampires qui avaient saboté sa voiture. Mais en tout cas, ils l'ont retrouvé, coincé dans sa voiture, et ils l'ont tué.

Cette histoire me faisait mal au cœur, mais pas d'une mauvaise manière. C'était comme une blessure sur laquelle on aurait versé du désinfectant : ça piquait, mais au bout du compte, peut-être la cicatrisation en serait-elle facilitée.

— Donc, quand mon père est mort, tu t'es retrouvé seul ? demandai-je.

— Tout seul, répondit-il.

Nous restâmes ainsi, silencieux, pendant un long moment. Probablement que nous pleurions intérieurement Joe Vieux Coyote. Puis, l'homme qui ressemblait à mon père reprit la parole.

— Il ne savait pas que tu allais naître.

— Je sais. Maman me l'a dit.

— Moi-même, je ne l'ai appris que des années plus tard. Je suis venu voir comment tu t'en sortais. Et tu semblais à l'aise parmi les loups. Eux paraissaient légèrement dépassés par les événements, ce qui est tout à fait normal quand un coyote s'amuse avec des loups. J'en ai donc conclu que tu allais bien. (Il me lança un regard amusé.) C'est d'ailleurs ce que m'a dit Charles Cornick quand il a vu que je t'observais. Je peux t'assurer qu'il m'a renvoyé dans mes buts avec les oreilles qui sifflaient. (Ses yeux pétillaient de rire, même si l'expression de son visage était des plus sérieuses.) Terrifiant, ce garçon.

— Je pense la même chose, approuvai-je le plus sincèrement du monde.

Il éclata de rire.

— Pas pour toi. C'est un homme d'une grande bonté. Seuls les méchants doivent craindre les gentils.

— Ha ! m'esclaffai-je. Ça se voit qu'il ne t'a jamais attrapé en train de faire quelque chose qu'il désapprouvait.

Nous replongeâmes dans le silence.

— Que peux-tu me dire à propos de cette créature, dans le fleuve ? lui demandai-je enfin.

Il laissa échapper un grognement d'un raffinement tout relatif.

— Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il ne s'agit pas d'un pauvre monstre incompris. Gordon a raison. Elle est la Faim personnifiée, et elle ne s'arrêtera pas avant d'avoir dévoré le monde entier.

Elle. C'était donc une Diablesse. Voilà qui répondait à plusieurs questions. Déjà, elle était seule. Cela semblait plus facile à affronter que toute une armée de monstres capables de couper une femme en deux et de contraindre un homme à tirer sur Adam.

— Quelle taille fait-elle ?

Il m'examina, la langue plantée dans sa joue.

— Tu sais quoi ? C'est une bonne question. Je pense qu'il faut qu'on le découvre.

Et sur ces paroles, il me poussa dans l'eau.

Chapitre 9

L'eau glacée se referma au-dessus de ma tête, m'enserrant dans un linceul de silence et d'obscurité. Pendant un instant, le choc dû à la chute, au froid et à la surprise me paralysa et je ne parvins pas à bouger les membres. Puis je touchai le fond du fleuve et ce contact permit à mes nerfs de se réveiller dans un sursaut de panique. Je donnai un coup de pied pour remonter et revins à la surface en aspirant de grandes goulées d'air.

Je l'entendis rire à gorge déployée.

Salopard. Je le tuerais pour ça. Je me fichais qu'il soit Coyote ou le fils de Satan : c'était un homme mort.

Je me dirigeai vers la crique même si cela voulait dire que je devais aller à contre-courant. Dans l'autre sens, le fleuve longeait une énorme falaise et je refusais de rester aussi longtemps dans l'eau : après tout, il y avait un monstre dans ces eaux obscures.

Un jeune enfant marchant sur la rive aurait été plus rapide que moi dans ma progression. Je n'étais pas une nageuse experte, privilégiant uniquement la puissance à la technique, ce qui suffisait à compenser le lent courant de la Columbia, mais tout juste.

Deux têtes de loutres apparurent à côté de moi et je leur grognai dessus. Bizarrement, le fait de savoir qu'il s'agissait de fauves les rendait plus rassurantes à mes yeux que de véritables animaux, même si j'imaginais que c'était l'inverse qui était vrai. J'étais bien trop occupée à lutter contre le courant pour pouvoir ajuster mes croyances à la réalité.

Elles disparurent sous l'eau pendant quelques minutes, puis l'une réapparut, surveillant mon avancée d'un œil calculateur.

— Si j'étais toi, je nagerais plus vite, suggéra Coyote.

La rage m'envahit, alimentant mes mouvements, et je finis

enfin par atteindre la crique, là où l'eau était moins profonde et plus calme. Je nageai jusqu'à ce qu'elle m'arrive au niveau de la taille et titubai vers la rive. Coyote entra dans le fleuve à profondeur de genoux et me regarda :

— Qu'as-tu découvert ?

— Que tu es un crétin, rétorquai-je d'une voix tremblant involontairement à cause du froid. Qu'est-ce que...

Quelque chose s'enroula autour de ma taille et me fit perdre pied, et je me retrouvai une nouvelle fois la tête sous l'eau. Je me débattis en enfonçant mes talons dans le sable mais je me retrouvai inexorablement entraînée vers des eaux plus profondes. Je réussis à sortir la tête de l'eau et à reprendre mon souffle. Dès que mes poumons furent remplis d'air, je hurlai le nom d'Adam d'une voix qui aurait fait honneur à une actrice de films d'horreur.

Coyote m'attrapa les poignets puis réussit à glisser ses bras autour de mon torse. Il me tira vers la berge, mais les liens qui m'enserraient la taille ne relâchèrent pas leur prise et je commençai à étouffer.

— Voyons ce qui a mordu, murmura-t-il d'une voix essoufflée à mon oreille. Ce devrait être intéressant.

Je n'entendis pas arriver Adam. Il fut soudain là, tel un tourbillon de fourrure et de crocs. Il referma la gueule sur quelque chose qui se trouvait juste sous la surface de l'eau, et son poids combiné à celui de la chose enroulée autour de moi nous fit perdre l'équilibre. Coyote et moi nous retrouvâmes dans l'eau, les quatre fers en l'air. Enfin, les liens puissants céderent et Coyote parvint à me saisir le bras et à me sortir de l'eau.

— Fuis ! cria-t-il.

Mais je me tournai vers Adam. Il était hors de question que je le laisse dans l'eau avec ce monstre. Il me donna un coup de tête dans la hanche : il était sain et sauf. Je laissai donc Coyote me hisser sur la berge et lui emboîtais le pas à toute allure jusqu'en haut de la corniche qui séparait la plage du reste du camping, Adam sur mes talons. Coyote nous poussa à avancer encore de quelques mètres sur le gazon avant de se retourner vers le fleuve.

La surface de l'eau était calme et sombre, dissimulant tout ce

qui pouvait se trouver en dessous.

Près de moi, Adam poussa un rugissement de défi qui n'aurait pas déparé dans la gorge d'un grizzly. Coyote, une expression d'excitation amusée sur le visage, se joignit à lui avec un couinement suraigu qui me perça les tympans.

Quelque chose de mou et humide coula le long de ma jambe et tomba sur mon pied nu. On aurait dit un morceau de tuyau à incendie, si l'on avait fabriqué des tuyaux à incendie dans la matière dont on faisait les bonbons gélifiés, avec des poils courts et argentés qui étincelaient au clair de lune. L'une des extrémités était déchiquetée, là où Adam l'avait sectionnée. L'autre s'affinait progressivement avant de se terminer en une boule de la taille d'une balle de tennis.

Quelque chose d'autre qui n'était ni un loup, ni un coyote, mugit comme un taureau enragé. Et le Diable... la Diablesse du fleuve, si je devais en croire Coyote, se révéla enfin. Elle monta, monta, comme un cobra sortant du panier d'un charmeur de serpents. Même si son corps ressemblait justement à celui d'un serpent, l'impression générale que j'en eus fut, comme lorsque j'avais vu le pétroglyphe, celle d'un dragon chinois. Un énorme, gigantesque, imposant dragon chinois très, très en colère.

Sa tête pouvait indéniablement avoir inspiré le pétroglyphe. Elle était triangulaire, comme celle d'un renard, avec deux grands yeux verts. De longs tentacules à la base de son crâne encerclaient sa tête, comme les pétales d'une fleur ou un col en fraise constitué de serpents. Ils ondulaient comme une vague, pas parfaitement à l'unisson, mais pas indépendamment les uns des autres, non plus.

Deux cornes noires et brillantes coiffaient la tête du monstre, s'enroulant vers l'arrière comme celles d'un mouflon. De face, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'oreilles.

Ses couleurs étaient atténuées par le clair de lune et, même si j'apercevais parfois un éclat de vert ou d'or, la créature semblait principalement noire et argentée.

Elle ouvrit la gueule et poussa un deuxième rugissement furieux. L'eau n'étant plus là pour l'étouffer, il rendit ridicule celui d'Adam, de la même manière que son corps nous faisait paraître minuscules. Mais ce ne fut pas le son qui me terrifia le

plus.

L'avant de sa gueule laissait apercevoir une rangée de grandes dents pointues, exactement semblables à celles du pétroglyphe. Des dents conçues pour immobiliser et transpercer ses proies. Les dents du fond étaient tout aussi effrayantes : ce n'étaient pas des molaires, mais d'énormes incisives en forme de pelles au bord semblable à la lame d'une scie. Des dents qui pouvaient aisément couper le pied d'un homme, sans même qu'elle le remarque avant d'avaler celui-ci.

Elle s'élança vers nous et sa tête heurta le sol avec une violence qui faillit me faire de nouveau perdre l'équilibre. Ses tentacules se tendirent en avant...

— La terre ferme m'appartient, dit Coyote. Ici, ce n'est pas ton royaume. Pas encore, et jamais. (Il s'interposa entre elle et nous, et je vis qu'il tenait deux longs couteaux à dents de scie dans les mains.) Essaie. Essaie un peu pour voir.

La tête toujours sur le sol, elle ramena brusquement ses tentacules et poussa un horrible hurlement suraigu, nous offrant une vue imprenable sur ses crocs aiguisés. Puis, soudain, elle recula jusqu'au fleuve, bien plus rapidement qu'une créature d'une telle taille le laissait supposer, et disparut dans l'eau, laissant derrière elle une tempête miniature dont les vagues frappaient la berge avec violence.

Coyote se tourna vers moi.

— Elle est grosse comme ça.

Je l'observai, bouche bée. J'avais froid, j'étais trempée, mon ventre me brûlait là où la Diablesse du fleuve m'avait enserrée de son tentacule, et je ne trouvais pas mes mots. Il attendit que je dise quelque chose, puis haussa les épaules et s'approcha du trou qu'elle avait creusé sur le sol à cinq mètres de là où nous nous trouvions.

— Une mâchoire d'approximativement deux mètres de large, estima-t-il. Et une tête de deux mètres cinquante de long. À peu près.

Adam l'observait, les oreilles plaquées en arrière, puis il me renifla de la tête aux pieds. Quand il fut rassuré à propos de mon état, il me lança un grondement plein de reproche.

— Ce n'était pas mon idée ! protestai-je. C'est lui qui m'a

poussée.

Le grondement se transforma en véritable rugissement, et Adam avança d'un pas vers Coyote, la tête baissée et les babines retroussées sur ses crocs couleur d'ivoire. Je n'avais pas voulu lancer Adam à l'attaque de Coyote par ma réponse. Je n'avais pas encore pu lui expliquer à qui nous avions affaire, non que ça l'arrêterait, de toute façon. Je l'attrapai par la peau du cou pour lui demander de se calmer.

— On se calme, le loup, commenta Coyote d'un ton absent qui faisait passer « loup » pour une insulte. Je n'aurais pas laissé la créature lui faire du mal.

— Vraiment ? répliquai-je d'un air dubitatif. Et qu'est-ce que tu aurais fait si elle avait été plus rapide pour m'attraper ?

— J'aurais bien trouvé une solution, répondit-il d'un ton léger. Regarde toutes les informations que nous avons recueillies ce soir ! Hé ! Tu as vu ces loutres ? Je n'en avais jamais vu de semblables.

— Ce sont des faes, expliquai-je.

Il poussa un grognement.

— Ce n'est jamais une bonne idée d'introduire de nouvelles espèces dans un environnement inconnu sans savoir ce qu'on fait.

Et il continua à mesurer les différentes distances, allant jusqu'à entrer dans l'eau. Personnellement, je n'aurais pas pu m'approcher du fleuve même si ma vie en avait dépendu.

— Dans l'hypothèse où elle frappe de la même manière qu'un serpent, nous pouvons estimer qu'elle a sorti le tiers de son corps de l'eau. (Il leva un doigt comme pour faire taire des protestations imaginaires.) Oui, je sais que c'était probablement plus proche de la moitié, mais aussi surprenant que ça puisse paraître aux yeux de certains, je préfère être prudent.

Il avança dans l'eau jusqu'au niveau des genoux, puis revint vers nous en comptant ses pas.

— Voilà qui est inquiétant, marmonna-t-il. C'est plus que dans mon souvenir. J'imagine qu'elle a dû grandir... ou bien que ma mémoire me fait défaut.

Il esquissa une moue dubitative en examinant le trou dans le sol.

— Dix mètres de l'endroit où j'étais dans l'eau jusqu'ici, dit-il. Ce qui signifie un total de vingt à trente mètres. Sacrée bestiole.

Il contempla ma pauvre personne dégoulinante et aperçut le morceau de tuyau à incendie gluant qui était tombé près de mon pied.

— Ha ! s'exclama-t-il en trottinant vers moi. Bien. J'avais peur que nous ayons perdu ça dans le fleuve.

Il se baissa et ramassa le morceau de Diablesse du fleuve.

— J'ai l'impression d'être perdue dans un manga, commentai-je. Ceux avec des monstres à tentacules.

La plupart de ces films étaient classés X, et il y avait plein de morts à la fin.

Coyote frotta le tentacule du bout des doigts, puis souleva mon tee-shirt en faisant mine de ne pas remarquer le grondement d'Adam et mon « Hey ! » de protestation. Et bien entendu, il y avait une plaie qui m'encerclait deux fois la taille. J'avais eu peur de regarder, parce que ça faisait très mal. On aurait dit des blessures causées par de l'acide, pensai-je.

— Mmmh, dit-il en laissant retomber mon tee-shirt trempé et glacial sur les brûlures, ce qui aurait dû me soulager, mais ne fut pas du tout le cas.

Il leva le tentacule au niveau des plaies, le comparant à celles-ci, et je vis ce qu'il avait remarqué : le morceau qu'il tenait ne devait pas faire plus de cinquante centimètres, et pourtant, il s'était enroulé deux fois autour de moi.

— Ce doit être extensible. (Il saisit la chose poing contre poing et l'étendit jusqu'à avoir les bras tendus de chaque côté de son torse.) Ouais. C'est extensible, y'a pas de doute. Que pourrions-nous apprendre ?

Il sortit un couteau de la poche de son jean, plus petit et moins effrayant que ceux avec lesquels il avait menacé le monstre.

— Les dents de loup-garou sont manifestement assez puissantes pour pouvoir l'entamer, murmura-t-il. Mais l'acier ?

La lame rebondit sur la surface caoutchouteuse, semblable à de la gomme.

— Hé hé, ricana-t-il. Tu peux tenir cette extrémité-là contre le sol ?

Et il me saisit la main, me força à m'agenouiller et à saisir le bout du tentacule pendant qu'il l'étirait. De cette manière, et avec le sol comme support, il parvint à transpercer la chair de la pointe du couteau.

— OK. L'acier ne sera pas une arme efficace, conclut-il. C'est bon à savoir.

Il rangea son canif et sortit l'un de ses couteaux à dents de scie. Comme celui de Gordon, la lame était en obsidienne. Il n'était pas aussi grand que je l'avais cru au premier abord, mais il était néanmoins de taille respectable. Et il trancha la peau épaisse aussi facilement que du beurre.

— Ah ! dit-il. Ce n'est pas pratique, parce que ces machins sont hyper fragiles et se cassent au premier choc. Mais au moins, ça fonctionne.

Il leva le regard vers moi.

— Comment vont tes mains ?

— Elles sont froides. Mouillées. Mais sinon, ça va.

Il se releva avec un grognement et coinça le morceau de tentacule dans sa ceinture.

— Comme je le pensais, ce qui rendait ce tentacule corrosif a disparu dès qu'Adam y a planté les dents, sinon il serait en train de sacrément déguster. Ce qui signifie que c'est le fruit de la magie, et non un poison, un acide ou un truc du genre. C'est une bonne chose pour Adam et toi, mais ça ne va pas nous faciliter l'affaire, je le crains.

— Pourquoi ?

Je me relevai en m'appuyant sur Adam. Celui-ci avait toujours les oreilles plaquées vers l'arrière et regardait Coyote d'une manière qui me rendit un peu nerveuse.

— Parce que je peux faire ça, répondit Coyote en relevant mon tee-shirt et en plaquant sa main sur mon ventre nu.

Une vague de puissance glacée sortit de ses paumes, et les brûlures disparurent comme par enchantement, ne laissant que mon tatouage en forme d'empreinte de coyote. Il se pencha pour l'examiner attentivement et me décocha un sourire ravi.

— Coyote. Chouette tatouage.

— C'est une empreinte de loup, rétorquai-je froidement en baissant brusquement mon tee-shirt.

— Toujours en colère à propos de ce bain imprévu, hein ? dit-il en laissant échapper un léger gémissement qui aurait été plus à sa place dans une gorge canine. Tout ça au nom de l'information.

— Et donc, pourquoi est-ce que la composante magique risque de nous compliquer la tâche ?

Il me regarda comme si j'avais posé une question idiote.

— Parce que nous devons tuer un monstre de vingt à trente mètres de long *qui a des pouvoirs magiques*, pardi.

Une idée me traversa l'esprit.

— Tu ne peux pas guérir Hank comme tu l'as fait avec moi ?

Il secoua la tête.

— Non. Ce n'est pas l'un de mes enfants. Mais je connais quelqu'un qui en est capable. Les enfants, nous allons avoir besoin d'aide.

Il tapa du pied par terre avec une moue indécise.

— Je sais. Il faut appeler Jim et son apprenti, le petit Calvin, et leur donner rendez-vous à Stonehenge, demain à minuit. Dites-lui d'amener Hank. Je lui expliquerai ce qu'il doit faire, mais il ne croira pas en moi. C'est bien triste, quand on y pense, un homme-médecine qui croit aux loups-garous, aux fantômes et aux vampires, mais pas en Coyote. Mais bon, j'imagine que c'est l'époque qui veut ça.

— Je n'ai pas son numéro.

— Où est ton téléphone ?

— Dans la caravane.

Il m'attrapa la main et sortit un feutre d'une poche qui était pourtant vide, avant de noter un numéro de téléphone sur ma peau.

— Voilà. Appelez-le demain à la première heure. Sinon, il croira que j'étais seulement un rêve.

Il me tapota le sommet du crâne, sans tenir compte du grondement d'Adam.

— Allez, rentre te mettre au chaud. (Il regarda Adam en haussant les sourcils.) Je parie que tu sais comment la réchauffer, pas vrai ?

Adam avait une gueule pleine de longues dents, et il en montra la plus grande partie à Coyote. Celui-ci ferma les yeux à

moitié et lui rendit la pareille.

— Vas-y. Essaie. Tu ne sais pas à qui tu as affaire.

Je caressai la truffe d'Adam et fusillai Coyote du regard.

— Arrête de le provoquer... sinon j'appelle ma mère.

Coyote se figea, l'air choqué, et je faillis m'en vouloir... mais il avait menacé Adam. Au bout d'un moment, il prit une grande inspiration.

— On se voit à Stonehenge, dit-il, avant de s'éloigner sans un regard en arrière.

Nous étions à mi-chemin de la caravane quand je m'aperçus des dégâts qu'Adam avait causés.

— Waouh ! m'exclamai-je.

On aurait dit que quelqu'un avait tiré une fusée par la fenêtre. Celle-ci et son encadrement avaient été réduits en miettes, et une partie de la cloison avait été déchiquetée. Au moins, tout le verre brisé se trouvait à l'extérieur.

— Fais attention de ne pas marcher sur les éclats, lui conseillai-je en faisant un détour pour éviter la zone dangereuse.

Mes chaussures de tennis avaient beau être mouillées, elles me protégeaient les pieds.

— Je vais avoir besoin de nouveaux vêtements, marmonnai-je en fouillant dans ma valise.

Quand je tournai la tête, je vis qu'Adam avait entamé sa métamorphose, alors je me contentai de prendre une culotte et un tee-shirt propres et lui laissai un peu d'espace.

Une fois habillée, je dénichai une serviette assez grande pour boucher la fenêtre réduite en miettes et la collai au mur avec du sparadrap parce que je n'avais pu trouver de ruban adhésif. Cela étant, ce n'était pas du sparadrap de fillette, plutôt le genre qu'on ne pouvait enlever qu'avec du lubrifiant. J'espérais que les réparateurs parviendraient à le décoller sans causer plus de dommages à la caravane.

Si ça continuait ainsi, pensai-je en voyant une tache de sang sur le sol — qui pouvait être due à un certain nombre d'événements de ces derniers jours — on devrait peut-être carrément racheter une nouvelle caravane. Alors que je regardais fixement la tache, Adam parla.

— Tu aurais pu être tuée, dit-il d'une voix rendue rauque par le changement.

— Et toi aussi quand Hank t'a tiré dessus, répliquai-je d'un air coupable alors qu'il ne m'avait pas crié dessus.

Pas encore, en tout cas. Adam n'était pas le seul à devoir apprendre à ne pas s'énerver à propos de ce qui ne s'était pas produit. Il n'était pas encore totalement humain. Il resta agenouillé à l'autre bout de la caravane le temps que la métamorphose arrive à son terme.

Même quand ce fut terminé, il resta accroupi, dos à moi.

— Je ne peux pas... (Il s'interrompit, puis reprit.) Quand je t'ai entendue crier, j'ai cru qu'il était déjà trop tard.

— Mais tu es venu, répondis-je doucement. Tu es venu, et tu m'as sauvée. Quand on t'a tiré dessus, j'aurais pu tuer le coupable sans le moindre scrupule. Même le fait de savoir que ce n'était pas sa faute n'aurait rien changé. (Je soupirai.) Et quand tu as commencé à aller mieux, j'ai eu envie de t'engueuler parce que tu n'avais pas été plus rapide... Parce que tu n'es pas invincible.

— Mais bon sang, qu'est-ce que tu foutais dans ce fleuve ?

Il évitait toujours de croiser mon regard, et sa voix avait encore baissé d'une octave.

— J'essayais d'en sortir le plus rapidement possible, lui répondis-je avec ferveur.

Je sentais son émotion, une grosse boule dans la gorge que je ne parvenais pas à déchiffrer, en dehors de son atavisme.

— Adam, je ne peux pas te promettre de ne jamais me retrouver dans une situation délicate. J'ai réussi à l'éviter pendant le plus clair de ma vie, mais depuis quelques années, on dirait que le sort a décidé de me rattraper. J'ai l'impression que les ennuis me suivent à la trace, armés d'un cric pour me taper sur la tête. Mais je ne suis pas stupide.

Il acquiesça.

— OK. OK. Je sais que tu n'es pas stupide et je pense que je peux gérer ça. (Mais il restait toujours dos à moi. Il ajouta alors d'une voix douce.) Enfin, je l'espère.

Au bout d'un moment, il ajouta :

— Je n'étais pas vraiment dans mon état normal. C'était

Coyote ? Le vrai Coyote ?

— C'est ce qu'il a dit... et j'aurais tendance à le croire. (J'hésitai un instant.) Et il semblerait aussi qu'il soit... enfin, une partie de lui... mon père. J'ai vaguement compris ce qu'il me disait, mais il a fallu que je réfléchisse de manière non-cartésienne.

Adam laissa échapper un petit rire, certes encore un peu étranglé, mais sincère.

— J'imagine bien, oui.

Il était en train d'essayer d'évacuer la colère du loup. J'essayai de trouver quelque chose à dire qui ne me blesserait pas et ne l'énerverait pas, lui.

— Je pense que c'est parce que Coyote s'est mis en tête de jouer les humains que je suis une changeuse, alors que maman n'est pas indienne.

— Ton père n'est donc pas mort, dit-il. Ta mère va être...

— Ouais, acquiesçai-je en m'éclaircissant la voix et en faisant de mon mieux pour sembler indifférente.

Mon père n'était pas mort... et pourtant, il l'était. Avais-je d'ailleurs vraiment eu un père ? Il valait mieux que je pense à ma mère.

— Même si j'ai très envie de me venger de maman pour avoir organisé notre mariage sans me consulter, je ne peux pas lui faire ça, décidai-je en regardant mes pieds nus.

Ceux-ci avaient passé tellement de temps dans mes tennis mouillées qu'ils avaient l'aspect ridé et livide de ceux d'un cadavre.

— Elle était vraiment amoureuse de Joe Vieux Coyote et... eh bien ! Curt est un homme formidable. Mais Joe lui est venu en aide, il l'a chérie de tout son cœur.

Je repensai à la voix de Coyote lorsqu'il m'avait parlé de ma mère, et ajoutai :

— Je ne suis pas certaine que Curt pourrait se comparer à l'homme dont elle a le souvenir. Peut-être même que le véritable Joe n'en serait pas capable. Et celui-ci est mort, vraiment mort. (Je m'éclaircis de nouveau la voix.) Il n'était pas vraiment Coyote, seulement le costume que celui-ci a porté pendant un moment. Il était réel à ses propres yeux et à ceux qui

l'entouraient, mais au bout du compte, ce n'était qu'une illusion, et Coyote... Bref, maman finirait probablement par comprendre. Mais je crains que cela lui prenne trop de temps et que Curt n'aie pas la patience d'attendre.

Adam se leva et vint me prendre dans ses bras. Il ne dit rien et se contenta de m'étreindre.

— Avant, j'avais une vie normale, murmurai-je, le nez fourré contre son épaule. Je me levai le matin, j'allais travailler. Je réparais quelques voitures, je payais mes factures, et personne ne voulait me tuer. Mon père était mort. Ma mère vivait à six heures de voiture ; en me débrouillant bien, je pouvais même faire durer le voyage jusqu'à huit ou neuf heures.

— Et tu te chamaillais avec ton voisin de derrière, commenta Adam d'une voix douce.

— Je le matais aussi à son insu, approuvai-je. Parce que de temps en temps, en particulier après une nuit de pleine lune passée à chasser, il oubliait que je pouvais voir dans le noir et courait autour de sa maison, entièrement nu.

Je sentis son épaule tressauter d'un rire silencieux.

— Je n'ai *jamais* oublié que tu pouvais voir dans le noir, avoua-t-il.

— Oh. (Je réfléchis un instant à cette information.) C'est bien joué. Pas aussi bien joué que ma Golf en voie d'érosion, mais tu marques un point.

Adam était un homme ordonné, du genre à entrer dans une pièce et à redresser les tableaux qui n'étaient pas droits. Pendant des années, j'avais utilisé cette épave comme un instrument de vengeance pour tous les ordres qu'il me contraignait à suivre. Et je devais y obéir non seulement parce qu'il avait de l'autorité, mais aussi parce qu'ils étaient empreints de bon sens. Quand j'étais vraiment énervée, j'enlevais une ou deux roues, jamais les quatre en même temps, ou laissais une porte ou le coffre ouvert, juste pour l'agacer.

Et lui m'avait rendu la pareille en courant à poil dans la cour de sa maison. Je réfléchis encore un instant avant de lui dire :

— Merci de m'avoir offert un tel spectacle pendant toutes ces années.

— C'était un plaisir, répliqua-t-il d'un ton sérieux.

Maintenant que nous sommes mariés, vas-tu enfin faire quelque chose de cette fichue bagnole ? Je ne sais pas, moi, la faire remorquer à un endroit où plus personne n'aura à supporter sa vue ?

Je pris une grande inspiration, et mes poumons semblèrent fonctionner à merveille une fois disparue la boule d'angoisse due à cette histoire de père qui n'était pas vraiment mon père.

— Je vais y réfléchir, répondis-je. Pourquoi ne pas mettre ça sur ta liste de cadeaux de Noël ?

— Ça va mieux, maintenant ? demanda-t-il.

— Oui.

Il resserra son étreinte et me souleva légèrement.

— Mercy ? gronda-t-il au creux de mon oreille.

Je nouai mes jambes autour de sa taille.

— Oui, soufflai-je. Moi aussi.

Adam avait échappé à la mort la veille au soir, et moi vingt minutes auparavant. Je refusais de perdre mon temps en futilités.

À un moment, il embrassa mon tatouage et demanda en riant :

— Tu as vraiment dit à Coyote qu'il s'agissait d'une empreinte de loup ?

— Pour toi, c'est une empreinte de coyote, répondis-je d'un ton sans réplique. Pour lui, une patte de loup. Il n'y a que ma tatoueuse et moi qui connaissons la vérité.

Je me réveillai le lendemain matin au son de l'estomac d'Adam qui grondait sous mon oreille.

— Désolé, dit-il, trop de métamorphoses, et pas assez de nourriture.

Je tapotai son ventre musclé et lui embrassai le nombril.

— Mon pauvre petit ventrounet, lui dis-je, il te traite mal, hein, ce méchant Adam ? Ne t'en fais pas. Moi, je vais te donner à manger.

Le rire d'Adam fit battre mon cœur un peu plus vite.

— Allons petit-déjeuner quelque part et faire quelques courses.

Et il ajouta, prouvant que même quand il avait autre chose à

penser, il m'écoutait quand même :

— Tu pourras t'acheter quelques vêtements.

Pendant que je m'habillais, je remarquai le numéro écrit au feutre sur la paume de ma main et me souvins que j'avais un coup de fil à passer.

— Allô, oui ? répondit Jim d'un ton méfiant.

— Coyote m'a demandé de vous appeler, lui expliquai-je. Il a dit que vous ne croiriez pas qu'il était réel si je ne vous l'assurais pas moi-même.

Je devinai que mon interlocuteur avait le souffle coupé. Adam me regarda avec un grand sourire en boutonnant sa chemise.

— Comment se porte votre mari ? demanda poliment Jim.

— Très bien.

Même la marque rouge avait à présent disparu. La rapidité de cicatrisation variait d'un loup à l'autre, et d'une blessure à l'autre. En tant qu'Alpha, Adam avait tendance à guérir plus rapidement que la moyenne. J'avais cru que ce serait plus lent du fait de la distance qui le séparait de la meute, mais à l'évidence, ce n'était pas le cas.

— Et comment vont la tête de Hank et le pied de Benny ?

— Hank va mieux. Une fois qu'on l'a eu éloigné de vous, il a repris ses esprits. Il a un traumatisme crânien, mais rien d'inquiétant. (Il s'éclaircit la voix.) Fred a dit au médecin que Hank était tombé. Le médecin trouvait que ça ressemblait plus à un coup de cric ou de tuyau de plomb, mais Hank lui a assuré que ce n'était pas le cas et qu'il s'était simplement cassé la figure. Fred le surveille. On a donné des tranquillisants à Benny quand il a encore essayé de se lever et de s'enfuir. Il semble tout à fait heureux.

— Êtes-vous d'accord pour qu'on se retrouve à Stonehenge ? Coyote semblait assez convaincu qu'on puisse faire quelque chose pour Hank.

— On dirait que ça ne vous étonne pas plus que ça, cette rencontre avec Coyote, fit-il remarquer. Mais qui nous dit que ce n'était pas qu'un rêve ?

— C'est vous, l'homme-médecine, lui rétorquai-je. Vous

devriez être plus ouvert d'esprit, et aussi peu étonné que moi. (J'étais probablement injuste.) Enfin, ça viendra probablement. Vous savez, je suis mariée à un loup-garou, et j'ai rencontré Baba Yaga. Au moins, Coyote, lui, ne se déplace pas dans un énorme mortier volant.

— Baba Yaga ? Non, ne répondez pas. Je ne veux pas savoir, soupira Jim. Peut-être vaudrait-il mieux que je retourne à l'université enseigner à propos des aliénés, au lieu d'en être un moi-même. Mais oui. Retrouvons-nous tous à Stonehenge à minuit. Le monument est censé fermer à la tombée de la nuit, mais je ferai appel à mes relations. En général, les cérémonies indiennes sacrées sont un bon prétexte, mais j'ai éventuellement d'autres cartes dans ma manche.

Adam n'aimait pas Wal-Mart.

— Il y a un grand magasin à The Dalles, dit-il d'un ton légèrement lugubre lorsque nous pénétrâmes dans le bâtiment aux allures d'entrepôt.

— On appelle encore ça comme ça ? m'étonnai-je avant de hausser les épaules. Enfin, ça n'a pas vraiment d'importance. Wal-Mart est un paradis pour ceux qui ont des problèmes d'argent... et pour les gens qui abîment leurs vêtements tous les jours. Je me fiche de déchirer un tee-shirt à cinq dollars, et cela me ferait moins mal au cœur de bousiller un jean à vingt dollars qu'un autre à quatre-vingts.

Adam gronda et je l'examinai avec plus d'attention.

Les néons au-dessus de nos têtes clignotaient et lui donnaient le teint verdâtre. Cela était dû à la piètre qualité des tubes, mais la tension de ses épaules et son expression inquiète, c'était différent. Il y avait trop d'inconnus, trop d'odeurs, trop de bruit. Quelqu'un de paranoïaque — ce qui était à peu près la même chose qu'un Alpha — aurait eu l'impression de pouvoir être attaqué de tous côtés dans un endroit comme celui-ci.

— Hé, proposai-je, pourquoi ne vas-tu pas faire les courses pendant que je fais mon shopping ? Tu n'as qu'à me récupérer dans trois quarts d'heure.

Il secoua la tête.

— Hors de question que je te laisse seule ici.

— La seule chose qui veut me tuer, c'est le fleuve, lui rappelai-je à mi-voix, mais une femme qui passait à côté de nous en poussant son chariot me regarda bizarrement. J'ai fréquenté des Wal-Mart toute ma vie et ne m'y suis jamais fait agresser. (Je plissai les paupières en gardant le regard braqué sur son menton.) Tant qu'il ne s'agit pas de démons, de faes ou de monstres aquatiques, je peux parfaitement me débrouiller seule. Je ne suis pas une pauvre chose sans défense, tu sais ?

Soudain, il me sembla crucial qu'il ne me traite pas comme une mauviette qui avait besoin d'une protection incessante, comme une princesse qui attendait, les bras ballants, qu'on vienne à son secours.

Il le lut dans mon expression, je pense, parce qu'il inspira profondément et regarda autour de lui.

— OK. OK.

Je me dressai sur la pointe des pieds et l'embrassai sur la joue.

— Merci.

Il me rendit mon baiser, mais pas sur la joue. Le temps que je retrouve mes esprits, il était déjà en train de franchir les portes du magasin.

— Nous venons juste de nous marier, expliquai-je à la cantonade en rougissant, puis je me sentis encore plus ridicule et filai me cacher dans une des allées.

Le Wal-Mart de Hood River était plus petit que les trois qui se trouvaient dans les Tri-Cities. Mais on y vendait des jeans et des tee-shirts, et c'était tout ce qui m'importait.

Je saisis quatre tee-shirts de couleur foncée et trois jeans à ma taille et me dirigeai vers les cabines d'essayage. Je n'avais pas besoin d'essayer les tee-shirts, mais je n'achetais jamais un jean sans m'assurer d'abord qu'il m'aille. Même si la taille était censée convenir, parfois, la coupe posait problème.

La jeune femme qui s'occupait des cabines me donna un 6 et un 1 en plastique avec un air d'ennui souverain. Visiblement, elle n'avait plus de 7.

Les seuls autres occupants des cabines étaient une mère à l'air épuisé et sa fille adolescente qui se disputaient à propos de jeans trop moulants. Elles se trouvaient dans le couloir qui

séparait les deux rangées de cabine, devant le miroir en pied.

— Il est très bien, ce jean, maman, soupira la jeune fille du ton excédé qui était le propre des adolescents depuis la nuit des temps.

— Si tu t'assieds, il va se déchirer à l'arrière, c'est arrivé à ta tante Sherry quand on était au lycée. Elle ne s'en est jamais remise.

— Tante Sherry est... Enfin, je ne suis pas tante Sherry. Et de toute façon, il est extensible, maman. Ils sont conçus pour être moulants ! Regarde.

Je dépassai l'adolescente qui était en train de s'accroupir, trouvai une cabine disponible et les évacuai de mon esprit. J'ignorais comment c'était pour les personnes normales mais, si j'avais voulu, j'aurais pu écouter les conversations de tous les clients du magasin. J'avais rapidement dû apprendre à les mettre de côté, car sinon, je serais devenue folle. Adam, lui, écoutait *toujours* ce que disaient les gens qui l'entouraient, parce que la sécurité était sa priorité, mais je ne m'inquiétais pas assez de la mienne pour devoir supporter ce brouhaha permanent.

Le premier jean faisait une bosse bizarre sur ma cuisse gauche. Je tentais de tirer sur le dessus pour l'aplatir, mais la bosse ne bougea pas.

L'adolescente et sa mère étaient sorties des cabines quand j'allai me regarder dans le miroir, et je m'y retrouvai seule. Soit une boule avait mystérieusement poussé sur le côté de ma cuisse, soit ce jean était vraiment très mal taillé.

Je retournai dans la cabine et l'enlevai. Puis je me regardai dans le miroir individuel pour m'assurer que je n'étais pas victime d'une étrange mutation. À mon grand soulagement, sans le jean, mes cuisses étaient parfaitement symétriques. La marque du fleuve encerclait toujours mon mollet. Il faudrait que je demande à Coyote s'il pouvait l'enlever, celle-là aussi.

Le deuxième jean m'allait mieux, sans bosse bizarre, et ne me faisait pas de grosses fesses, tout du moins, pas plus grosses qu'elles l'étaient vraiment... mais les poches à l'avant étaient factices. Or, moi, j'utilise mes poches. Les jeans sans poches étaient, à mes yeux, à peu près aussi agaçants que les strings.

Le troisième ne m'allait pas tout à fait aussi bien que le deuxième, mais au moins avait-il de vraies poches. Il me semblait à peu près convenable. Et, si vraiment il s'avérait peu seyant, je le porterais au garage jusqu'à ce qu'il soit assez couvert de cambouis pour pouvoir le jeter sans scrupules.

Il me restait un quart d'heure pour payer mes achats et sortir du parking. Je suspendis les jeans que je n'avais pas choisis sur le porte-manteau et remis mon pantalon. Alors que je boutonnais ma bragette, je sentis quelque chose me tomber sur les épaules avec assez de force pour me faire tomber à genoux. Dans ma chute, j'aperçus l'éclat d'une lame dans le miroir et attrapai la main qui la tenait.

Je rejetai violemment la tête en arrière et tirai sur le bras. Mon crâne alla heurter quelque chose de dur, probablement un menton, même si je ne pouvais vraiment être sûre. Le menton d'une femme, car c'était une femme qui m'avait sauté dessus. J'abattis son poignet sur le banc en bois, contre le mur du fond, et le couteau à lame de cuivre tomba au sol.

Je lâchai mon adversaire un instant, le temps de saisir l'arme et de la lancer dans le trou du plafond par où elle était arrivée : je ne voulais pas être surprise en possession d'un couteau dans un Wal-Mart. J'étais l'épouse de l'Alpha de la meute du Bassin de la Columbia : les combats au couteau ne constituaient pas une activité respectable dans ma position. Si elle essayait de grimper pour le récupérer, je saisirais l'occasion pour m'enfuir là où des caméras pourraient me filmer en train de me bagarrer contre une ennemie armée.

— Laisse-la tranquille, dit-elle. C'est nous qui l'avons trouvée. Elle nous appartient.

La Diablesse du fleuve ? pensai-je, mais je n'eus pas le temps de lui demander.

Elle abandonna l'idée du couteau et se jeta sur moi. J'utilisai son poids pour me remettre sur pied et me laisser entraîner dans le large couloir qui séparait les cabines. Le grand miroir me permit de voir son visage : c'était la femme bizarre qui nous avait dévisagés, Adam et moi, lorsque nous étions au restaurant, deux jours auparavant. J'avais raison : c'était une fae, et plus spécifiquement, une fae aquatique, j'en reconnaissais l'odeur.

J'étais prête à parier que c'était l'une des loutres magiques.

Elle se battait d'ailleurs comme une loutre, se rapprochant de moi en cercles concentriques tout en donnant de furieux coups de griffe, essayant de me sauter à la gorge toutes dents dehors. Mais heureusement pour moi, nous n'étions pas dans l'eau, et ce n'était pas une loutre, mais une fae, même si elle diffusait l'odeur des deux à la fois.

Je n'avais jamais vraiment compris le concept de glamour. Je savais que c'était un type de magie que les faes utilisaient pour camoufler leur véritable apparence. Selon Zee, c'était justement le glamour qui était le propre des faes, les distinguant des autres créatures magiques. Le glamour était une illusion... et pourtant, ça n'en était pas vraiment une. Parce qu'avec le glamour, cette loutre de douze kilos devenait une femme de soixante kilos.

Les tactiques efficaces pour une loutre ne fonctionnaient pas aussi bien pour un humain, pas même un humain armé d'un couteau, surtout avec ma ceinture marron de karaté. Je n'étais *pas* sans défense. Et la simple pensée qu'Adam ne me laisserait plus jamais sortir sans garde du corps si j'étais blessée me rendit d'autant plus déterminée à remporter cette bataille.

Pendant les quelques minutes de combat, je pris une bonne volée de coups, en particulier un qui me défigura de belle manière lorsqu'elle m'envoya valser contre une poignée de porte, me fendant la lèvre et faisant couler le sang de mes narines. Mais de mon côté, je parvins à lui casser le nez et, alors qu'elle portait les mains à son visage, je la frappai violemment dans les côtes, lui en cassant sans doute une, et en fêlant d'autres, ce qui devrait suffire à la ralentir un peu.

J'entendis quelqu'un arriver au pas de course et vis apparaître le visage rouge d'excitation de l'employée auparavant morte d'ennui. En voyant le spectacle, elle s'exclama :

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

La femme-loutre poussa un hurlement perçant, qui trahissait plus la fureur que la peur. Puis elle se transforma en loutre, escalada le mur et disparut par le trou du plafond.

Son odeur s'estompa aussi vite qu'elle s'était enfuie, et je me tournai vers l'intruse. Elle contemplait le plafond, la bouche

béant de manière fort peu séduisante.

— Vous n'êtes pas assez payée pour ce genre d'âneries, lui dis-je d'un ton ferme.

Je n'osai pas puiser dans l'autorité d'Adam de peur d'éveiller l'inquiétude de celui-ci, mais je savais à quoi cela ressemblait et pouvais l'imiter quand le besoin s'en faisait ressentir.

— Elle est partie et ne reviendra pas, ajoutai-je.

Je regardai autour de moi : en dehors d'un trou dans le plâtre là où son genou avait percuté le mur, il n'y avait pas beaucoup de dégâts. Certes, il y avait du sang partout, mais Wal-Mart devait employer des femmes de ménage qui savaient enlever toutes sortes de taches de la moquette.

J'attrapai le jean que j'avais choisi et les tee-shirts. Je portai le plus foncé d'entre eux à mon visage pour m'essuyer le nez. Le coup n'avait pas été si violent que ça, et l'hémorragie s'était quasiment arrêtée.

— Je vais seulement prendre ça, dis-je. Vous pouvez aller remettre les autres jeans en rayon, puis appeler quelqu'un pour nettoyer tout ça.

Je sortis des cabines comme quelqu'un qui maîtrisait parfaitement la situation et allai payer à la caisse ; en liquide, pour éviter de laisser des traces sur ce qui était, après tout, la scène d'un crime. La caissière était trop fascinée par ma lèvre fendue pour remarquer qu'un des tee-shirts était plein de sang. Je pris le ticket de caisse et remarquai un mouvement collectif des employés du magasin vers les cabines. Au moins l'un d'entre eux avait l'air d'appartenir au personnel dirigeant.

Je souris à la caissière en prenant l'air innocent, attrapai mes sacs et me dirigeai aussi vite que possible vers la sortie.

— Chérie, intervint la caissière qui ne devait pas avoir la moitié de mon âge, laissez tomber ce mec. Vous n'avez pas à accepter d'être traitée comme un punching ball.

— C'était une femme, la corrigeai-je. Mais vous avez tout à fait raison.

Je sortis du magasin d'un pas vif et traversai le parking en appelant Adam.

— Il y a une sandwicherie juste au-dessus du Wal-Mart, lui dis-je. Retrouvons-nous là-bas.

— Il n'est pas un peu tôt pour déjeuner ? s'étonna-t-il.

Nous avions pris notre petit déjeuner juste avant qu'il me dépose au Wal-Mart.

— Tu es un loup, lui rappelai-je. Tu as toujours faim.

— Qu'est-ce que tu as fait, encore ?

J'entendis le hurlement d'une sirène et priai que ce ne soit pas pour moi. J'accélérerai encore un peu le pas.

— Je me suis disputée avec ma copine, semble-t-il.

Je raccrochai avant qu'il puisse me questionner davantage.

La dame de la sandwicherie eut la gentillesse de remplir de glace un sac plastique tout en écoutant d'une oreille compatissante mon histoire de copine jalouse ; je m'arrangeai pour cacher mon alliance. Elle me confectionna deux gros sandwichs au poulet, ajouta deux bouteilles de jus de fruits, et je payai la note.

Quand Adam arriva, j'étais en train d'observer les voitures de police garées devant le Wal-Mart – ce devait être une journée calme –, le sac de glace enveloppé dans mon nouveau tee-shirt plein de sang plaqué contre ma joue. Les taches n'étaient pas visibles, mais j'en sentais l'odeur et la texture sous mes doigts.

— Je pense qu'il vaut mieux qu'on retourne au camping, suggérai-je.

Il enleva le sac de glace de mon œil et m'examina attentivement avant de me laisser le remettre en place. Puis il regarda mes mains, et porta celle qui n'était pas occupée à ses lèvres pour embrasser mes bleus. Puis il m'escorta jusqu'au 4 x 4, m'installa et boucla ma ceinture.

C'était une bonne chose qu'il n'y ait pas beaucoup de voitures sur le parking, parce que sinon, il aurait eu du mal à sortir de sa place. C'est le genre de problème que je n'ai jamais eu avec la Golf.

Il ne prononça pas un mot, se contentant de parcourir la distance qui nous séparait de l'autoroute dans le silence le plus total. Je tins presque jusqu'à The Dalles avant de craquer.

— Je ne savais pas qu'on voudrait me tuer quand je t'ai demandé de ne pas m'accompagner.

— J'ai senti l'odeur d'un fae, se contenta-t-il de répondre d'un ton neutre.

Le petit malin. Voilà pourquoi il m'avait embrassé les mains.

— Elle m'a sauté dessus dans la cabine d'essayage, lui racontai-je à contrecœur.

L'épisode de la poignée de porte m'avait convaincue que je ne pourrais cacher ce qui s'était passé à Adam. Non que j'aie vraiment prévu de ne pas lui en parler : je voulais simplement avoir le choix.

— Je pense qu'il s'agissait d'une des loutres magiques, poursuivis-je. Et c'était la femme étrange qu'on a vue au restaurant, l'autre jour.

— Tu as abandonné le cadavre derrière toi ? demanda-t-il.

— Il n'y a pas eu de cadavre, protestai-je. Je n'avais pas l'intention de la tuer. Et quand j'ai réussi à me débarrasser du couteau, j'ai su qu'elle ne parviendrait pas à me tuer, moi. Elle n'était pas plus forte qu'un humain normal. (Je réfléchis un instant.) Enfin, je crois. Et dès que l'employée est arrivée, elle a revêtu son glamour de loutre et s'est enfuie par le plafond. Peut-être qu'elle y est arrivée par magie, mais les loutres sont plutôt agiles, en général.

Il se pinça l'arête du nez, puis laissa échapper un petit rire.

— J'imagine que tu m'as prouvé que tu avais raison, dit-il. Tu sais te défendre toute seule.

— Je me demande pourquoi les loutres magiques veulent me tuer, marmonnai-je.

— Je pense que nous allons devoir éviter de demander l'aide des faes dans notre combat contre la Diablesse du fleuve, répondit Adam. Il est fort probable qu'ils choisissent le mauvais côté.

— Parce que tu pensais demander l'aide des *faes* ? couinai-je d'un air paniqué.

Leur demander de l'aide devait être encore pire qu'un simple service.

Il me lança un regard exaspéré.

— Je viens de dire que non.

— Sauf qu'on dirait que tu l'envisageais avant que je me fasse agresser.

— Tu essaies de détourner mon attention, me reprocha-t-il. Ce n'est pas nécessaire. Je ne vais pas te gronder parce que tu as

été victime d'une attaque... en particulier étant donné que tu as remporté le combat.

— Elle s'est enfuie, fis-je remarquer.

— Sans avoir pu atteindre son but. Pour moi, c'est une défaite. Surtout que tu as réussi à la désarmer avant qu'elle puisse t'enfoncer son couteau dans le dos.

Je le regardai d'un air méfiant, mais il n'avait vraiment pas l'air en colère.

— Mercy, dit-il, dans un combat à la régulière entre adversaires de force égale, je te soutiendrai toujours. C'est quand tu dois affronter des démons, des vampires ou des monstres aquatiques que je m'inquiète, et je travaille là-dessus, aussi.

Cela me convenait, si ça lui convenait aussi.

Chapitre 10

Contrairement au musée de Maryhill ou au pétroglyphe de Celle-Qui-Observé, j'avais déjà visité Stonehenge de nombreuses fois ces dernières années. C'était sur le chemin qui me menait chez ma mère, à Portland. Sam Hill avait entendu dire que le monument de Salisbury avait été le cadre de sacrifices humains et décidé qu'il constituerait un hommage adapté aux victimes de la première guerre mondiale.

Adam gara le 4 x 4 près d'un verger désert au bord du fleuve, et nous gravîmes donc la pente qui menait à l'œuvre de Sam Hill, tout en haut d'une colline qui dominait le canyon.

Je n'avais jamais pu déterminer si je trouvais que Stonehenge était magnifique, exaltant ou totalement incongru. En tout cas, c'était impressionnant : une réplique de béton grandeur nature d'un endroit qui se trouvait quasiment à l'autre bout de la terre.

Il avait fallu six siècles pour ériger le véritable Stonehenge. Celui de Maryhill n'avait nécessité qu'un peu plus de dix ans. C'était un monument à la mémoire de treize jeunes hommes du comté de Klickitat, morts dans une guerre presque centenaire, l'hommage silencieux d'un homme qui avait su voir grand et, m'avait-on dit, un site d'une grande puissance magique pour ceux qui savaient comment l'exploiter.

J'avais toujours légèrement douté de cette dernière information. Après tout, un tel endroit aurait dû attirer des sorcières ou pire, – encore qu'il n'y ait pas vraiment pire qu'une sorcière pratiquant la magie noire – or, durant toutes ces années, je n'y avais jamais rien vu de dangereux. L'autre raison qui me faisait douter était le fait que je suis en général assez sensible à la magie... et que l'endroit ne m'avait jamais semblé plus magique que mon garage.

Mais de nuit, c'était différent.

Dès que je mis un pied sur le terrain plat qui entourait le monument, je sentis la pulsation de la magie dans le sol. Adam aussi la sentit, alors que normalement, les loups-garous ne sont capables de détecter que la magie lycanthrope. Il leva la tête et inspira profondément.

— Je me disais que l'endroit n'était pas assez discret pour nous réunir, lui dis-je. On peut tout voir, jusqu'au fleuve, de l'autoroute. Mais soudain, la volonté de Coyote de nous retrouver ici me paraît parfaitement logique. J'ai entendu parler du concept de lignes telluriques depuis que je suis toute petite. Bran a beau être un loup-garou, il comprend parfaitement le fonctionnement de la magie, même s'il n'est pas lui-même sorcier ou adepte de la sorcellerie. (Je m'interrompis, les sourcils froncés.) Enfin, en tout cas, pas à ma connaissance. Et je suis souvent venue ici, mais c'est la première fois que je ressens de la magie.

— Des lignes telluriques ? demanda Adam. Je sens quelque chose.

Il ferma les yeux et prit une grande inspiration, comme s'il essayait de détecter ce qui ne pouvait l'être que par l'isolation sensorielle.

— Des lignes telluriques, hein ? Ça me donne l'impression qu'on me caresse à rebrousse poil.

— Et c'est une bonne ou une mauvaise chose ? le taquinai-je.
Il pouffa de rire.

— Pas de flirt. Nous sommes ici pour des raisons sérieuses.

Nous étions arrivés en avance. Mon mari, cet éternel tacticien, avait décidé que c'était plus prudent. J'adorais ces deux mots ensemble : « mon » et « mari ».

— Pourquoi est-ce que tu souris ? demanda-t-il.
Je le lui dis, et il sourit à son tour.

— Tu es vraiment désespérante, commenta-t-il. On est supposé reconnaître le terrain, pas roucouler comme des amoureux. Mais j'imagine que ça n'a pas grande importance, vu qu'il y a manifestement déjà eu reconnaissance des lieux.

Il passa son bas autour de mes épaules et, d'un mouvement du menton vers le cercle extérieur de pierres de Stonehenge,

désigna un couple de faucons qui nous observaient.

— Ah. Amis ou ennemis ?

— Amis, intervint Jim Alvin en sortant de l'obscurité avec la discréction d'un... eh bien, d'un éclaireur indien. Hank s'est aperçu qu'il résistait plus facilement à l'appel de la Diablesse du fleuve sous forme de faucon, alors on s'est dit qu'il serait plus prudent pour tout le monde de prendre sa forme à plumes.

Il faut vraiment être très doué pour réussir à surprendre un coyote : il faut arriver contre le vent, dans un silence et une obscurité absolu. Et si je devais me fier à l'absence d'expression sur le visage d'Adam, lui non plus n'avait pas entendu Jim arriver. Je levai deux doigts et touchai le bord d'un chapeau imaginaire :

— Est-ce que tous les hommes-médecine sont aussi furtifs que vous ? demandai-je.

Par l'une de ces coïncidences qui n'arrivent que rarement, Calvin arriva par le sentier couvert de graviers en faisant un boucan des plus humains.

— Oncle Jim ? Tu es dans le coin ? J'ai garé la voiture là où tu me l'as demandé. (Il trébucha sur un trou dans la chaussée.) Et pourquoi on n'utilise pas de lampes torches, déjà ? C'est pour être sûrs de se casser quelque chose ?

Il marmonna cette dernière phrase entre ses dents. Je pense qu'il ne voulait pas que quiconque l'entende.

— Ce n'est pas indispensable, ne put s'empêcher de répondre Jim.

— Où es-tu ? geignit Calvin.

Il ne nous voyait pas alors que nous étions à moins de dix mètres de lui, et que la demi-lune éclairait pourtant bien le paysage. Je tentai d'imaginer ce que ça faisait de devoir se promener dans l'obscurité, presque aveugle à tout ce qui nous entourait.

On devait se sentir terriblement vulnérable.

Pas étonnant que les gens pensent que les monstres étaient des créatures de la nuit.

— Ici, cria Jim, et Calvin changea sa trajectoire.

Il finit enfin par nous voir au bout de quelques mètres, je le détectai à son changement d'attitude. Visiblement, son oncle le

vit aussi.

— Les Hauptman sont déjà arrivés. Hank et Fred attendent à l'intérieur du monument.

Calvin pressa le pas.

— Nous sommes tous en avance. Est-il nécessaire d'attendre minuit ?

— On verra. La terre est fertile, ce soir, répondit Jim. Elle n'attend que nous.

— La nature déteste le vide, fis-je remarquer. Comment se fait-il qu'aucune créature maléfique ne siphonne toute cette magie ?

— Parce qu'elle nous appartient, répliqua Calvin.

— De la magie chamanique, inaccessible aux sorcières, aux sorciers et aux faes ? demanda Adam d'un air fasciné. J'avais déjà entendu parler de ce genre d'endroits, mais de manière peu détaillée. J'imaginais qu'ils seraient plutôt cachés.

— Inaccessibles aux autres utilisateurs de magie sauf au prix de gros efforts, le corrigea Jim, et de beaucoup plus de temps qu'ils ne pourraient en avoir. L'endroit est plutôt public. Mon grand-père a autrefois exterminé un convent de sorcellerie non loin d'ici. Il lui a fallu brûler toute la ville pour y parvenir, et Maryhill ne s'en est jamais remis, mais depuis, ils n'ont plus jamais essayé. Je ne suis pas certain que les faes n'y aient pas accès. Mais s'ils le peuvent, il y a probablement d'autres endroits plus discrets et tout aussi puissants dans les environs. Les lignes telluriques, comme leur nom l'indique, ne se limitent pas à un seul endroit. Et de ce que j'en sais, un sorcier serait incapable d'utiliser cette magie, mais quoi qu'il en soit, je n'en ai jamais vu dans le coin.

— La puissance date d'avant Stonehenge, ajouta Calvin, mais il semble que le monument la rende plus facilement accessible. Il y a quelques endroits dans les environs qui étaient des lieux de puissance plus traditionnels et probablement meilleurs avant que Sam Hill construise cela ici.

— Est-ce que Coyote vous a dit ce qu'il voulait que vous fassiez de toute cette magie ? demandai-je.

— Coyote ? s'étonna Calvin. Qui est Coyote ?

— Coyote, se contenta de répondre Jim.

Calvin sourit d'un air un peu confus, cligna deux fois des yeux, puis sembla enfin comprendre.

— Coyote ?

Puis il se tourna vers moi.

— Elle connaît Coy...

Il s'interrompit au milieu de sa phrase en me dévisageant d'un air ahuri.

— Nom de Dieu, murmura-t-il, impressionné. Nom de Dieu de bordel de merde.

— Surveille ton langage, petit, dit Jim.

— Bordel de m... (Il ravalà le dernier mot.) C'est pour ça. C'est pour ça que vous êtes une changeuse alors que votre mère est blanche. Coyote est votre fichu père.

J'ignore pourquoi sa réaction m'offensa autant.

— Non. Je sais de source sûre que Coyote n'est pas mon père. Mon père était un Indien Blackfeet qui montait des taureaux et qui est mort dans un accident de voiture avant ma naissance.

Je n'étais pas vraiment certaine que Coyote ne fût pas mon père – mais je savais qu'il pensait que ce n'était pas le cas – et je refusais de le reconnaître comme tel si lui ne voulait pas me considérer comme sa fille.

Calvin me lança un regard dubitatif.

— Je ne suis pas la fille de Coyote, répétaï-je, les dents serrées.

Jim prit une profonde inspiration.

— Bien, je pense que la situation est claire. Et oui, Coyote m'a dit ce que j'étais censé faire. Tout est installé à l'intérieur du cercle de pierres.

— Allons-voir ça, alors, suggéra Adam en prenant le bras de Calvin. Suivez-moi. Je vais vous aider à garder l'équilibre.

Nous passâmes près de la Heelstone, la « pierre-talon », un monolithe d'environ cinq mètres disposé à quelques mètres au nord-est du monument, puis sous le cercle continu de pierres en béton qui formait la limite de celui-ci. Je levai les yeux vers le ciel d'un air méfiant quand nous passâmes en dessous de la plaque de béton où étaient perchés les deux faucons.

Ils se trouvaient à quatre mètres au-dessus de nous, et le coyote en moi était certain que ce n'était pas une distance

suffisante. Nous faisions beaucoup de bruit. Le fin gravier n'aidait pas à faire preuve de discrétion.

— Les faucons chassent de jour.

Adam avait posé sa main sur l'épaule de Calvin, mais c'était à moi qu'il s'adressait.

— Tant que Hank n'est pas armé, un loup sera toujours plus fort qu'un faucon, la nuit.

L'un des deux rapaces cria une insulte en retour, ce qui fit sourire Adam, et son expression était aussi pleine de défi que le cri de l'oiseau.

— Quand tu veux, faucon, dit-il. Quand tu veux.

Il lui en voulait toujours de lui avoir tiré dessus, pensai-je. Et en y réfléchissant, moi aussi, je n'étais pas vraiment ravie de le voir là.

— Calvin et moi sommes arrivés il y a une heure, dit Jim sans tenir compte de ce petit échange peu amène, et avons installé ce dont nous avions besoin à la lueur de nos torches électriques. Coyote nous a bien spécifié de ne pas faire appel à la technologie moderne durant la cérémonie elle-même. (Il lança un regard à Calvin et je fus convaincue qu'il voyait nettement mieux dans l'obscurité que son neveu.) Il a en particulier mentionné les lampes torches. Mais je suis un vieil homme partisan du moindre effort, alors j'ai quand même amené le pick-up aussi près que possible.

Stonehenge était constitué de la pierre-talon et de deux cercles concentriques, l'extérieur formé de pierres de linteau soutenues par des colonnes rocheuses, l'intérieur de plusieurs monolithes d'environ deux mètres cinquante de haut, qui encerclaient une petite cour intérieure.

Celle-ci avait approximativement la forme d'un fer à cheval dont l'ouverture serait orientée vers le nord-est et la pierre-talon. La courbe extérieure du fer était délimitée par cinq énormes ensembles rocheux constitués de deux menhirs coiffés d'une pierre plate. Ils m'évoquaient vaguement ces agrafes que l'on utilisait en menuiserie avec leurs grandes pattes coiffées d'un petit chapeau. Il y en avait deux de chaque côté et un au milieu. Tous étaient encore plus grands que les pierres du cercle extérieur, et l'ensemble central était le plus haut de tous. Ces

monumentales sculptures encadraient un autre ensemble de monolithes qui étaient eux aussi disposés en forme de fer à cheval.

Au sommet de tous les monolithes, ceux de la cour intérieure comme ceux du cercle extérieur, on avait installé de gros bocaux en verre transparent à l'intérieur desquels se trouvaient des bougies de taille tout aussi respectable. Les mèches étaient noircies, ce qui signifiait qu'elles avaient déjà été allumées.

Devant la plus grande des formations « rocheuses » de béton en forme d'agrafe se trouvait une sorte d'autel d'une longueur comprise entre deux mètres cinquante et trois mètres sur une largeur de quatre-vingt-dix et une hauteur de soixante centimètres.

À quelques pas en avant de l'autel, on avait disposé du petit bois pour un feu sur une couche de cinq centimètres de gravier grossier, plus foncé que celui qui se trouvait dans les environs. Je me baissai pour le toucher et Jim prit la parole :

— Demain matin, quand il fera jour, nous viendrons nettoyer tout cela, m'expliqua-t-il. Le gravier nous permettra d'effacer plus facilement les traces du feu. Nous ne voulons pas donner de mauvaises idées et voir des bandes de gamins allumer des feux dans le monument, la nuit. Et cela évitera aussi qu'un incendie se propage. Il y a quantité de feux de broussailles en ce moment, mais je n'ai pas envie d'être à l'origine de l'un eux.

Adam était monté sur l'un des monolithes pour examiner l'une des bougies. Il le fit avec une facilité désarmante qui donnait une bonne idée de sa puissance musculaire. Puis il se laissa tomber au sol et s'épousseta les paumes des mains.

— Ça ne va pas être facile de les allumer d'en bas.

— Nous avons gardé l'escabeau que j'ai utilisé pour les poser là-haut, répondit Calvin, qui était resté à côté d'Adam, mais continuait à me lancer des regards en coin. (Il fronça les sourcils.) Mercy ? Qu'est-ce que vous vous êtes fait à l'œil ?

Je levai la main et touchai mon ecchymose.

— Elle s'est battue au Wal-Mart, dit Adam.

Quelqu'un qui ne le connaissait pas n'aurait probablement pas perçu la pointe d'humour de sa réponse.

— Hein ?

— Elle s'est fait agresser au Wal-Mart.

— Et vous devriez voir l'état de l'autre fille, ajoutai-je. (Je remarquai qu'il manquait quelqu'un.) Où est passé Jim ?

Il avait soudain disparu alors qu'il nous parlait moins d'une minute auparavant. J'aurais cru que le gravier l'empêcherait de se déplacer silencieusement. Mais visiblement, j'avais tort.

— Il est allé se laver et changer de vêtements, expliqua Calvin. Il y a un petit bâtiment, pas loin, une ancienne boutique de souvenirs qui a fermé il y a quelques années. Jim en a la clé. Je ferais mieux d'allumer les bougies. Ça prend pas mal de temps.

— On va vous filer un coup de main, proposa Adam en sortant un briquet de sa poche.

Il ne fumait pourtant pas, mais pour lui, le terme « toujours prêt » n'était pas un vain mot.

— Je n'ai qu'un seul escabeau, s'excusa Calvin.

— Ça ira quand même, dit Adam en s'approchant de moi, m'attrapant par les hanches avant de me soulever et de m'installer sur ses épaules.

— Hey ! protestai-je d'un air indigné.

Cela aurait été plus simple s'il m'avait prévenue avant. Là, je dus lutter pour ne pas perdre l'équilibre. Il attendit que je me sois stabilisée, puis me tapota gentiment la cuisse.

— Pas besoin d'escabeau, dit-il en s'approchant d'un des monolithes et en me tendant le briquet. J'ai une Mercy.

Même à nous trois, il nous fallut de longues minutes pour allumer toutes les bougies. Je n'avais pas remarqué combien elles étaient nombreuses. J'aurais dit une trentaine, voire une cinquantaine.

Quand nous en eûmes terminé, on aurait dit que c'était Noël avec toutes ces petites lumières vacillantes. Le hasard – mais en était-ce vraiment un ? – fit que nous rejoignîmes Calvin au dernier menhir, juste à côté de l'autel. Adam me reposa par terre pendant que Calvin allumait la dernière mèche. Pendant ce temps-là, la magie dans le sol avait fortement augmenté, et me fit l'effet d'une flamme me remontant le long des mollets quand mes pieds touchèrent le gravier. Je titubai légèrement, et Adam, pensant probablement que j'allais perdre l'équilibre, mit

sa main sur mon épaule pour m'empêcher de tomber.

Calvin remit le briquet dans sa poche, descendit de son escabeau, et replia celui-ci.

— Je vais ramener ça au parking. En attendant, oncle Jim m'a dit que vous deviez prendre vos formes animales.

— Vous savez ce que Coyote a l'intention de nous faire faire ?
Calvin baissa les yeux.

— Non.

Je reniflai d'un air amusé avant qu'il puisse ajouter quoi que ce soit.

— Ne vous embêtez pas. Vous êtes sans aucun doute le pire menteur que j'aie jamais rencontré. C'est plutôt une bonne chose pour vous. Mais il faut que vous en soyez conscient et que vous trouviez un moyen de compenser cela. Prenez l'air mystérieux et évitez de répondre aux questions auxquelles vous devez répondre par un mensonge.

C'était la méthode de Bran. Même lui ne pouvait pas mentir à un loup-garou. Enfin, je ne pensais pas qu'il en était capable.

— Combien de temps avons-nous ? s'enquit Adam. Les changeurs peuvent se métamorphoser en un clin d'œil, mais moi, c'est une autre paire de manches.

— Je l'ignorais. Désolé, j'aurais dû vous prévenir avant que nous allumions les bougies.

— S'ils ont besoin de nous, ils attendront, fis-je remarquer à Adam.

— Ouais, acquiesça Calvin, je pense que nous avons besoin de vous deux pour la cérémonie. (Il s'éloigna de quelques pas avant de se retourner.) Oh ! Fred m'a dit que vous lui aviez demandé s'il y avait eu une recrudescence d'accidents dans la Columbia. Il m'a confié la mission de vérifier, et j'ai posé la question à un ami qui travaille pour la brigade fluviale. Il m'a dit que, dans les trois dernières semaines, vingt-six personnes avaient disparu entre le barrage John Day et celui de The Dalles, sans compter les quatre membres d'une famille dont on a retrouvé la voiture abandonnée dans un parc sur la rive côté Oregon. Cela représente plus de noyades présumées que dans les cinq dernières années.

— Quelle famille ? demandai-je.

— Un agent de change, sa femme institutrice et leurs deux enfants, répondit-il.

— Lee et Janice Morrison.

Mon rêve avait donc été réel. J'aurais pu faire quelque chose pour eux. J'aurais sûrement pu les aider.

— Exact. Vous avez lu le journal du jour ?

Adam avait posé la main sur mon épaule.

— Depuis combien de temps ont-ils disparu ?

— Deux jours.

Avant mon rêve, alors. J'avais vu quelque chose qui s'était produit dans le passé. Je n'aurais donc rien pu faire. Cela aurait dû me soulager, mais ce n'était pas le cas.

— Je pense, commenta Adam à mi-voix, qu'on peut dire sans risque que cette créature doit être mise hors d'état de nuire.

Calvin opina du chef.

— Il paraît que le FBI est sur le coup, et qu'ils soupçonnent qu'il y a une sorte de tueur en série dans le coin. Ils n'ont rien dit pour le moment : ils ne veulent pas encourager ce tueur ou créer un mouvement de panique. Mon ami était curieux de la raison pour laquelle je lui demandais cela. Je lui ai dit que c'était à cause de ce qui était arrivé à Benny et Faith. (Il tourna le regard vers moi.) Comme ça, je ne mentais pas vraiment.

— Allons nous métamorphoser, conclus-je.

Je n'avais plus envie de penser à Janice et à sa famille. Ils avaient disparu, et je ne pouvais plus rien pour eux.

Si nous avions été à la maison avec la meute autour de nous, nous nous serions contentés de nous déshabiller et de changer de forme sur place, mais l'idée de me retrouver nue devant des inconnus me mettait mal à l'aise. De toute façon, Adam aurait refusé de se métamorphoser en public.

Bran avait demandé que les loups évitent de changer sous l'œil de témoins. Les loups-garous étaient des bêtes magnifiques, mais la métamorphose elle-même était un processus horrifiant. Cela aurait été contreproductif de faire peur aux gens, avait décrété Bran, alors que les loups essayaient de passer pour des êtres civilisés aux yeux du public.

Nous nous éloignâmes donc de Stonehenge et franchîmes la

crête qui l'entourait, ce qui nous dissimula efficacement aux yeux de Calvin, Hank et Fred... enfin, tant que les faucons restaient de leur côté de la montagne.

Mais nous nous sentions tout de même exposés. Il n'y avait pas d'arbres dans les environs et nous avions une vue complètement dégagée jusqu'au fleuve et au-delà, vers l'autoroute, sur des dizaines de kilomètres. L'obscurité nous garantissait que personne ne pouvait nous voir de là-bas, mais nous avions quand même l'impression d'être à découvert.

J'imitai Adam et ôtais mes vêtements, les pliant soigneusement pour décourager les insectes attirés par la chaleur résiduelle, puis fourrai mes chaussettes à l'intérieur de mes chaussures.

— Je vais attendre que tu aies fini de te métamorphoser avant de le faire, dis-je à Adam.

Ainsi, je pourrai surveiller les alentours et éventuellement m'interposer si on tentait de s'en prendre à lui.

Me changer en coyote n'était pas totalement dénué de conséquences pour moi. Je pouvais le faire plusieurs fois par jour, mais cela devenait plus difficile si je le faisais trop souvent. Je pouvais aussi garder forme humaine pendant de longues périodes ; des mois, si nécessaire. Mais c'était différent pour les loups.

Ceux-ci subissaient l'influence de la lune. Ils étaient contraints à la métamorphose quand celle-ci était pleine, et il leur était plus difficile de contrôler leur loup pendant cette période. Cela étant, de nombreux loups-garous ne changeaient qu'en période de pleine lune, qui durait deux ou trois jours par mois. Leur métamorphose était très douloureuse et consommait beaucoup d'énergie. La plupart des loups étaient incapables de changer plus de deux fois par semaine. Et Adam s'était métamorphosé bien plus que ça ces derniers temps.

Le processus fut plus lent qu'à l'accoutumée... et il sembla encore plus douloureux. Je restai assise à côté de lui, installée sur le cousin formé par mes vêtements. Peut-être n'aurais-je pas dû me déshabiller aussi tôt, mais vu qu'au moins, ce soir, je n'étais pas mouillée, je n'avais pas froid. Je ne m'éloignai pas de lui, mais pris soin de ne pas le toucher par inadvertance, pour

ne pas lui faire mal.

Le pouls magique de Stonehenge devenait de plus en plus régulier, évoquant le battement d'un cœur monumental. Il me donnait aussi l'impression de se renforcer, mais peut-être était-ce parce que j'étais assise par terre. Les battements de mon propre cœur s'accélérèrent jusqu'à prendre le même rythme que la magie. Ce n'était pas déplaisant, simplement déconcertant.

— Mercy ? appela Calvin.

— Pas encore, répondis-je.

— Combien de temps ?

— Autant que nécessaire, gronda Adam d'une voix rauque, à mi-chemin entre l'homme et le loup.

Le flot de magie s'interrompit un instant, comme s'il l'avait entendu, puis reprit son rythme. Je ne trouvai pas cela rassurant.

— Ça va ? demandai-je à mi-voix.

Il ne répondit pas, ce qui constituait déjà une réponse à part entière.

Sa respiration devint soudain difficile et je commençai vraiment à m'inquiéter.

— C'est à cause de la magie de la terre, dit Coyote.

Il était assis à côté de moi, de l'autre côté par rapport à Adam. Celui-ci émit un grondement à mi-chemin entre la douleur et la menace.

— Je n'ai pas l'intention de vous faire du mal, le rassura Coyote. Je monte la garde. Ils étaient censés vous dire de vous métamorphoser avant d'arriver. J'imagine que certaines de mes instructions se sont perdues entre Jim et Calvin. Notre mère la Terre n'aime pas le changement : c'est le propre du feu ou de l'eau. C'est cette magie terrienne qui interfère avec sa métamorphose, m'expliqua-t-il, mais elle ne devrait pas la rendre impossible.

Ce n'était pas vraiment rassurant, mais je ravalai mes commentaires car, même moi, je savais que la magie se nourrissait aussi des doutes et des intentions. Il ne servait à rien de semer l'incertitude dans l'esprit d'Adam tant qu'il n'aurait pas vraiment échoué.

— Qu'est-ce que nous allons faire, ce soir ? demandai-je à

Coyote pour m'obliger à penser à autre chose.

— Probablement perdre notre temps, répondit-il sans me regarder, se contentant de contempler le paysage devant lui.

J'avais remarqué qu'il était rare qu'il me parle directement. La plupart du temps, on aurait dit qu'il s'adressait à la cantonade.

— Et si ce n'est pas le cas ?

J'attendis sa réponse en essayant de ne pas prêter attention aux bruits émis par Adam, parce que je savais qu'il ne voulait pas que je les entende. Je sentais l'impression de panique claustrophobe qu'il tentait de réprimer. Il n'avait nul besoin que j'ajoute mon angoisse à la sienne.

— Allez, Coyote, insistai-je. Ce n'est pas un secret puisque même Calvin est au courant.

Il s'esclaffa en se claquant la cuisse.

— Bonne remarque. Bien. Bien. J'espère obtenir un peu d'aide. Nous ne sommes plus ce que nous avons été, et certains d'entre nous n'ont jamais été très doués dans leurs relations avec les humains. Mais Corbeau est curieux, et Loutre devrait se sentir concerné par les événements. (Il s'interrompit et me dévisagea.) Joli œil au beurre noir, Mercy. En y réfléchissant, Loutre pourrait bien se retrouver du côté de l'ennemi. Ce serait problématique.

— Tu veux dire qu'on va appeler tes semblables ? m'étonnai-je.

— Je n'ai pas de semblables, répliqua-t-il, aucun n'est aussi beau et puissant que moi. Aucun ne m'arrive à la cheville question intelligence ou habileté. Et aucun n'est le sujet d'autant de légendes. Après tout, qui a apporté le feu aux humains pour qu'ils puissent faire cuire leur nourriture et se réchauffer pendant l'hiver ? Mais oui, j'espère appeler les autres.

— Les autres quoi, exactement ? demandai-je. Quel type de créature es-tu ?

Certains faes s'étaient fait passer pour des sortes de dieux auprès des premiers habitants de l'Europe. Mais les légendes de Coyote n'avaient jamais laissé penser rien de tel. Coyote était un être de puissance, mais il n'exigeait pas qu'on le vénère.

— As-tu lu les œuvres de Platon ?

— Et toi ?

Je lui renvoyai la question parce que la simple idée de Coyote lisant *La République* ou *L'Apologie* me semblait parfaitement absurde, et du coup, parfaitement crédible de par son absurdité même.

— Tu connais sa théorie des formes ? poursuivit Coyote sans répondre à ma question.

— Celle qui veut que le monde ne soit pas réel, seulement un reflet de la réalité ? Et que dans le vrai monde, il existe des archétypes de choses qui existent dans notre monde, ce qui explique comment, quand on voit une chaise qu'on n'avait jamais vue avant, on peut quand même l'identifier en tant que chaise. Parce que dans le monde réel, il existe un objet qui est la quintessence de la chaisitude, en gros.

Mon diplôme d'histoire m'était utile deux ou trois fois par an.

— C'est à peu près ça, approuva-t-il. Je suis la réalité de tous les coyotes. L'archétype. La quintessence. (Il contempla l'obscurité avec un petit sourire.) Tu n'es qu'un reflet de moi.

— En fait, on aurait dû t'appeler Narcisse, commentai-je en essayant de ne pas grimacer en entendant les bruits que faisait Adam. Quel dommage que tu ne sois pas l'ennemi dont nous devons triompher. Il nous suffirait de te tendre un miroir, et tu te perdrais dans la contemplation de celui-ci.

— Et alors, on ne t'appellerait plus Mercy, répliqua-t-il. Tu serais Celle-Qui-Piège-Coyote. (Il me prit la main et poursuivit à mi-voix.) Cela ne devrait plus durer trop longtemps. Mais si j'étais toi, j'attendrais qu'il m'y invite avant de le regarder dans les yeux.

— Tes sœurs sont-elles vraiment des baies dans ton estomac ? lui demandai-je.

— Ah ! s'exclama-t-il d'un air ravi. Il faut vraiment que quelqu'un t'apprenne la version non expurgée de mes histoires. Elles sont beaucoup plus amusantes. Mais je suis bien trop modeste pour raconter des histoires me concernant.

Je ne pus m'empêcher de rire, ce qui était son but.

— Mes sœurs refusent de m'adresser la parole, ces temps-ci, ajouta-t-il d'un ton très digne que je supposai feint, alors leur

nature n'a aucune importance.

À côté de moi, Adam se redressa en grognant. Je baissai la tête pour lui montrer que je ne représentai pas une menace. Après une si difficile métamorphose, il lui faudrait quelques minutes avant de réussir à maîtriser le loup. À ma grande surprise, Coyote aussi inclina la tête.

— Je l'aime bien, ton mari, tu sais ? me dit-il, probablement en guise d'explication à son geste. Il était prêt à me sauter dessus parce que je t'avais mise en danger, alors même que son loup savait exactement qui j'étais. Et pourtant, quand tu lui as demandé de faire preuve de patience, il t'a obéi. Il est bon que les hommes suivent les conseils des femmes.

— De la même manière que tu suis les conseils de tes sœurs ? le taquinai-je avant de sursauter en sentant la truffe du loup en dessous de mon oreille.

Je penchai la tête pour lui donner accès à ma gorge et sentis ses crocs effleurer ma peau. Un frisson me parcourut.

— Ce sont des femmes d'une grande sagesse, reconnut Coyote, mais il leur arrive aussi d'être agressives et irribables. Il faudrait qu'elles apprennent le sens de l'humour, je crois. Elles ne sont pas d'accord avec moi, ce qui laisse penser qu'elles ne sont pas si sages que ça, pas vrai ?

Adam s'ébroua férolement, ses oreilles claquant contre son crâne, comme un signal.

Je me tournai vers lui, et il désigna le monument d'un mouvement du museau. Je pris ma forme de coyote – et cela me sembla légèrement plus difficile que d'habitude – puis suivis Adam en haut de la colline, Coyote m'emboîtant aussitôt le pas.

Au moins n'était-il ni Baba Yaga, ni la Fille au Yoyo, pensai-je.

Gordon était en train de parler calmement avec Jim et Calvin quand nous franchîmes les cercles de pierres en béton. Jim était pieds nus, vêtu d'un jean neuf de couleur foncée et d'un tee-shirt à manches longues qui semblait bleu à la lumière des bougies, encore que ma vision des couleurs fût parfois trompeuse la nuit quand je prenais ma forme de coyote. Par exemple, les bottes de Gordon paraissaient noires, mais il me

semblait qu'il s'agissait des mêmes que je l'avais vu porter chaque fois que je l'avais vu. Il portait une chemise en flanelle par-dessus un tee-shirt uni.

— J'étais en train de me dire qu'on ferait mieux de s'en aller, dit-il d'un ton froid en nous voyant approcher.

— La magie de la terre n'est pas très compatible avec le changement quand on est un loup-garou, répliqua Coyote. C'est pour cette raison que j'avais dit à Jim qu'il fallait qu'il soit déjà transformé avant d'arriver ici.

— Tu m'as seulement demandé de dire à Mercy d'amener le loup, répondit Jim d'un air irrité.

Il semblait que c'était le sentiment dominant quand on fréquentait Coyote un peu trop longtemps. Calvin écarquilla les yeux comme s'il s'attendait à ce que la foudre frappe Jim. Coyote se contenta d'éclater de rire.

— Mercy, veux-tu bien aller t'asseoir sur l'autel, s'il te plaît ? (Il leva les yeux vers les faucons.) Et vous, installez-vous à côté d'elle.

Gordon ne semblait ni surpris, ni impressionné à la vue de Coyote.

— Tout ce que tu feras devant Hank, la Diablesse du fleuve le verra aussi, l'avertit-il.

— Eh bien ! Qu'elle regarde, dit Coyote d'un ton indifférent. Mais si jamais nous n'atteignons pas notre but ce soir, je pense quand même pouvoir guérir Hank. Faucon a une dette envers moi.

Je grimpai sur l'autel entre les deux faucons avec un brin d'hésitation. Une plaque de bronze était sertie dans la pierre, mais elle était trop usée pour que j'arrive à la déchiffrer. Adam vint me rejoindre et s'enroula autour de moi d'un air protecteur, utilisant son corps comme barrière entre les autres prédateurs et moi.

— Adam, lui dit Coyote, nous ne sommes pas des Aztèques. Nous n'avons pas la moindre intention de sacrifier ton épouse sur cet autel. C'est juste qu'elle ne doit pas toucher le sol pendant que Jim exécutera sa danse. Quoi qu'il en soit, si Loup décide de répondre à notre appel, il serait désastreux que ta tête se retrouve plus haute que la sienne. En général, il apparaît sous

forme humaine ou humanoïde, mais il préfère souvent son apparence de loup. Cela te dérangerait-il de descendre de l'autel et de t'installer entre celui-ci et le feu ?

Adam retroussa les babines en un avertissement à l'intention des faucons, puis descendit de l'autel et alla s'asseoir là où Coyote le lui avait demandé.

Gordon haussa tellement les sourcils qu'ils parurent lui escalader le front jusqu'au niveau des cheveux.

— Coyote faisant preuve de politesse ?

Coyote lui grogna quelque chose dans une langue inconnue.

— Je croyais que tu n'étais pas son père, rétorqua Gordon d'un air placide. Ce n'est donc pas ton beau-fils.

— D'accord, dit Coyote, disons simplement que j'ai du respect pour lui, et pas la moindre envie de me retrouver au milieu d'une bagarre si je peux l'éviter. Allez, finissons-en avec tout ça.

Il se métamorphosa. Son changement fut encore plus rapide que le mien, je crois, mais je n'en fus pas certaine. Le temps de cligner des yeux, il se transforma en un énorme coyote de la taille d'un saint-bernard. Il marcha vers le monolithe qui se trouvait à l'une des extrémités du fer à cheval et sauta au sommet de celui-ci.

Gordon arbora une expression revêche, puis se transforma en aigle le plus gros que j'aie jamais vu de toute ma vie, et j'ai déjà aperçu d'énormes aigles royaux. Sous sa forme d'oiseau, il était encore plus grand qu'en humain. J'étais incapable de déterminer la couleur de son plumage, mais il semblait beaucoup plus foncé que celui des faucons. Puis il étendit ses ailes et je m'aperçus que Gordon n'était pas un aigle, en définitive. Aucun aigle n'avait une telle envergure.

— Oiseau-tonnerre, commenta Calvin d'un ton de révérence absolue. Grand-père m'avait bien dit que tu étais Oiseau-tonnerre, mais c'était à l'époque où il m'appelait plus souvent par le nom de mon père que par le mien.

L'Oiseau-tonnerre.

L'oiseau se pencha en avant et frotta son bec crochu contre le côté du crâne de Calvin. Comme celui-ci n'alla pas rouler au sol, j'en conclus donc que c'était un geste d'affection. Puis, d'un

mouvement à mi-chemin entre le bond et l'envol, il alla se percher en haut du menhir qui faisait face à Coyote, faisant paraître le monolithe soudain minuscule. Gordon, qui était donc Oiseau-tonnerre, poussa la bougie jusqu'à ce qu'elle se trouve exactement là où il voulait. La lumière donna une nuance de chocolat chaud à ses plumes. Il oscilla d'avant en arrière, étendit légèrement ses ailes, puis se stabilisa et s'immobilisa.

Calvin apporta un tapis roulé, un petit tambour et un sac en parflèche brodé de perles. Pourtant, le parflèche – un cuir non tanné – était plus utilisé par les Indiens des plaines que par ceux des plateaux tels les Yakama. Mais j'imaginais que les hommes-médecine avaient le droit d'utiliser les instruments de pouvoir qu'ils voulaient.

Calvin posa le sac à côté du feu pas encore allumé. Puis, d'un geste très cérémonieux, il déroula le tapis, l'alignant avec la pierre d'autel. Ensuite il alla s'asseoir près d'Adam, le tambour sous le bras.

Jim se mit devant le tapis, les yeux fermés. On aurait pu croire qu'il priaît, mais ce qu'il fit causa une soudaine recrudescence de la magie environnante. Je le sentis, même à travers l'épaisseur de ciment sur lequel j'étais perchée.

Il avança sur le tapis et tendit la main au-dessus du tas de bois.

— Bois, dit-il, toi qui as avalé la flamme des Étres de Feu, il est temps de brûler.

Adam sursauta imperceptiblement en voyant une flamme bondir des branchages, mais cela ne sembla pas surprendre Calvin ou Jim.

Celui-ci adressa un petit signe de tête à Calvin, qui commença à jouer du tambour. Il commença avec un rythme simple, d'une seule main. Il n'était pas tout à fait régulier, comme dans l'attente de quelque chose... puis il imita celui de la magie qui circulait autour de nous. Calvin continua ainsi pendant un moment, puis accéléra, agrémentant son battement de petites notes décalées. Quand la magie suivit ses ajouts, il passa à un rythme syncopé, l'entraînant à sa suite.

C'est le moment que choisit le vent pour se lever et m'envoyer la fumée dans les yeux. Je battis furieusement des

paupières, mais il devait aussi y avoir eu des cendres qui m'étaient entrées dans l'œil. Je baissai le museau et me frottai avec mes pattes, parvenant à enlever le corps étranger. Ma vision retrouvée, je relevai la tête... et me retrouvai soudain seule.

Chapitre 11

Je me levai, totalement paniquée. Je percevais encore le rythme puissant du tambour de Calvin, mais surtout, le lien entre Adam et moi était encore présent, fort et rassurant. Cela me donna le courage de rester où j'étais, de prendre une profonde inspiration et de regarder autour de moi pour déterminer où les autres avaient disparu.

Le feu continuait à brûler, les bougies étaient toujours allumées et le ciel au-dessus de ma tête était dégagé et piqueté d'étoiles brillantes. Néanmoins, le sol était couvert d'un épais brouillard, et je ne voyais rien au-delà du cercle extérieur du monument. Ce fut à peu près à ce moment-là que je me rendis compte que j'avais ma forme humaine, vêtue des vêtements que j'avais pourtant soigneusement pliés un peu plus tôt. Ils semblaient tout à fait réels au toucher, y compris la petite tache rugueuse de moutarde que j'avais faite sur mon jean dans l'après-midi.

Mais j'étais à peu près certaine qu'il s'agissait d'une vision. Autrement, je ne voyais pas comment j'aurais pu encore entendre le tambour.

Mes poils se dressèrent sur ma nuque et je devinai qu'on m'observait. Je n'entendais ni ne sentais rien, mais je percevais des yeux braqués sur moi.

Peut-être attendait-on que je parle.

— Il y a quelqu'un ?

— Bonjour, Mercedes.

Je fis volte-face et vis quatre femmes apparaître sous le plus haut des dolmens. Toutes étaient vêtues des mêmes robes de mariée en daim blanc, ornées de franges et de dents d'élan. Leurs pieds étaient nus, pleins de corne et couverts d'une fine couche de poussière blanche de gravier, comme si elles avaient

marché longuement dessus. Leur odeur était fraîche et astringente, comme celle de la sauge ou de l'hamamélis, mais avec une note plus sucrée.

Je n'étais pas experte en matière de populations indigènes, malgré les quelques recherches que j'avais effectuées sur mes origines lorsque j'étais à l'université. Mais je m'y connaissais assez pour deviner qu'elles venaient toutes de tribus différentes, malgré leurs traits d'une égale beauté irréelle. La première avait l'air d'une Navajo ou d'une Hopi, peut-être même était-elle Apache. Elle avait le teint plus hâlé que les autres et des traits délicats. Ses cheveux étaient coiffés en deux chignons de chaque côté de la tête, façon princesse Leia, ce qui, je le croyais, était une coiffure typiquement Hopi... ou tout du moins, un style traditionnel chez les Indiens Pueblo.

La deuxième femme avait les hautes pommettes arrondies des Inuits, et elle me regardait amicalement de ses yeux bridés. Ses cheveux étaient séparés en deux épaisses tresses qui lui tombaient sur les épaules.

La troisième semblait originaire de l'une des tribus des plaines, mais je ne savais pas exactement ce qui m'évoquait cela. Ses traits étaient un peu plus marqués que ceux des deux autres, et elle avait un regard clair et pénétrant. Comme la deuxième femme, elle portait ses cheveux en tresses, mais les siennes lui descendaient jusqu'à la taille. Elle avait des boucles d'oreilles en os. C'était la seule à porter des bijoux.

La quatrième femme avait les cheveux coiffés en arrière qui ondulaient librement jusqu'au milieu de son dos, une crinière épaisse et raide qui évoquait celle d'un cheval sauvage. J'étais incapable de deviner à quelle tribu elle appartenait, en dehors du fait qu'elle était bien indienne. Elle avait un visage aux traits acérés, avec un nez fin et des lèvres pulpeuses. Ce fut elle qui parla la première.

— Mercedes n'est pas un vrai nom indien.

Elle dit cela d'un ton critique, mais sans émotion. J'aurais plutôt attendu un tel commentaire d'une femme examinant des fruits au marché. Elle pinça les lèvres, réfléchissant manifestement à un nom approprié.

— C'est une mécanicienne. Nous devrions l'appeler Celle-

Qui-Répare-Les-Voitures.

La première femme, celle qui semblait Hopi, secoua la tête.

— Non, ma sœur. Plutôt Celle-Qui-Apporte-Le-Changement.

Celle qui ressemblait à une Indienne des plaines, mais qui ne paraissait vraiment ni Crow, ni Blackfeet, ni Lakota, fronça les sourcils d'un air désapprobateur.

— Plutôt Coyote-Imprudent-Qui-Court-Avec-Loups. Ou, plus brièvement, Dîner-Sur-Pattes.

La joyeuse Inuit éclata de rire.

— Mercedes-Qui-Répare-Des-Volkswagen, nous t'avons amenée ici puisque notre frère refusait que nous venions te voir.

— Votre frère ? demandai-je prudemment.

J'étais toujours debout sur l'autel, ce qui me faisait les regarder de haut. Cela me sembla inadapté, alors je descendis, et la magie dans le sol me fit immédiatement flageoler, comme si mes genoux s'étaient transformés en gelée.

— Coyote, répondirent-elles toutes d'une même voix alors que la femme Inuit m'aidait à rester debout.

Je ne pus m'empêcher de penser qu'il serait imprudent de m'asseoir par terre si le seul fait de rester debout avait un tel effet sur moi. Du coup, je m'installai sur l'autel et remontai mes pieds pour éviter de toucher le sol.

— Nous ne pouvons pas prévoir l'avenir, dit la femme aux traits acérés dont je ne parvenais pas à identifier l'origine. Mais nous savons ce que notre frère a derrière la tête. Pourriez-vous lui dire que c'est très dangereux, mais qu'il s'agit aussi selon nous de la seule solution qui semble pouvoir être efficace ?

— Et qu'est-ce qu'il a derrière la tête ? demandai-je.

— Nous pouvons te le dire ici, répondit la femme Inuit en s'asseyant à côté de moi, mais en laissant ses pieds sur le sol. Mais lui n'en est pas capable tant qu'il ne se sera pas débarrassé des espions de la Diablesse. C'est justement la raison pour laquelle nous t'avons amenée ici... et aussi parce que nous voulions te voir de nos propres yeux. Celui-Qui-Voit-Les-Esprits – tu le connais sous le nom de Jim Alvin – a ouvert ce passage entre nous, mais cela ne durera pas longtemps. Coyote avait besoin de pouvoir parler aux autres, Faucon, Corbeau, Ours, Castor et le reste, sans témoins. Nous avons décidé que tu

devais savoir ce qu'il avait à leur dire.

— La Diablesse du fleuve, expliqua la femme qui était peut-être Hopi, Navajo ou Apache, est une créature qui vit dans ton univers mais aussi dans le nôtre. Ici, elle est immortelle, mais chez toi, elle peut être tuée. Une fois morte, elle ne pourra revenir à moins d'être invoquée. Mais si c'est le cas, elle reviendra encore plus grande et puissante. La dernière fois que notre frère l'a affrontée, il l'a emprisonnée, dans l'espoir que ce serait plus efficace que les fois précédentes où on l'avait tuée.

Je décidai qu'elle devait être Hopi, et juste à ce moment-là, son visage changea légèrement, lui donnant un aspect qui ne pouvait appartenir à une autre tribu.

— Mais qui a eu l'idée d'invoquer cette chose ? demandai-je.

La femme Inuit haussa les épaules.

— Les idiots ne manquent pas, et la Diablesse du fleuve sait se montrer persuasive aux yeux des humains.

La femme aux traits acérés...

— Cherokee, m'écriai-je, soudain certaine de ne pas me tromper.

Elle esquissa un petit sourire entendu, le même qui me donnait toujours envie de donner des claques à Bran.

— Si cela peut te faire plaisir.

Elle inclina la tête, et poursuivit :

— La Diablesse du fleuve est la Faim personnifiée, car vivre entre deux univers sans ancrage dans aucun des deux demande beaucoup d'énergie. Elle doit nourrir ses deux aspects : de la viande pour sa chair et pour son esprit.

La femme Hopi ajouta :

— Toute vie est porteuse de possibilités. Les graines, par exemple, ont des possibilités, mais tous leurs lendemains sont inscrits dans leur cycle de floraison. Les animaux ont des possibilités plus étendues qu'un sapin ou un brin d'herbe. Néanmoins, la plupart des animaux voient leurs possibilités limitées par leur instinct et par leurs schémas de vie extrêmement forts. L'humanité, elle, a un bien plus grand éventail de possibilités, en particulier pour les très jeunes. Quel homme va devenir cet enfant ? Qui va-t-il épouser, que va-t-il croire, que va-t-il créer ? La création est une graine de

possibilités extrêmement vigoureuse.

La femme des plaines qui n'était ni Lakota, ni Crow, ni Blackfeet ajouta :

— La Diablesse du fleuve se nourrit de possibilités.

La femme Inuit posa sa main sur l'épaule de sa sœur.

— Ou plutôt, elle se nourrit de la mort de ces possibilités. C'est pour cette raison qu'elle doit se nourrir d'humains de préférence aux animaux, et d'animaux de préférence aux plantes. Mais ce qu'elle aime avant tout, c'est se nourrir d'enfants.

— Elle se nourrit de la fin de ces possibilités, rectifia la femme des plaines.

Une Shoshone. Oui, c'était à cela qu'elle ressemblait. Elle sourit comme si elle avait entendu ce que je pensais. C'était un grand sourire, semblable à celui de son frère.

— Plus les possibilités sont nombreuses, plus elle est rassasiée. Quand elle parvient à satiété, elle doit digérer sa proie aussi bien ici, dans le monde des esprits, que dans celui des corps. Et c'est à ce moment-là qu'elle est vulnérable.

— Coyote et les siens — Faucon, Ours, Saumon, Loup, Oiseau-tonnerre et les autres — ont encore plus de possibilités qu'un nouveau-né, ajouta la femme Cherokee en tournant gracieusement sur elle-même, comme pour englober tout ce qu'étaient Coyote et ceux qui lui ressemblaient. Si Coyote parvient à convaincre un nombre suffisant d'entre eux de se faire consommer par la Diablesse du fleuve, ils suffiront peut-être à la forcer à trop manger. Et elle sera impuissante tant qu'elle ne les aura pas tous digérés.

— C'est à ce moment-là que quelqu'un devra la tuer, dit la femme Inuit en me transperçant d'un regard sombre, et je devinai, à ma grande consternation, de qui elle voulait parler.

— Et pourquoi pas Fred ou Hank ? proposai-je.

Adam n'était pas une solution envisageable. Même si sa force en faisait un meilleur candidat, les loups-garous ne savaient pas nager. Et je refusais de risquer de le perdre dans le fleuve.

— Ils sont trop vulnérables à la marque du fleuve, rétorqua-t-elle.

Puis elle sembla réfléchir à ce que je n'avais pas formulé.

— Je ne sais pas, pour le loup-garou... Seul, il serait aussi vulnérable que les autres, mais sa meute est peut-être capable de le protéger...

— Ou alors, elle mettrait la main sur celle-ci, intervint la femme Hopi en secouant la tête. Non. Ce ne serait pas prudent. De plus, l'eau n'est pas l'élément idéal pour un loup-garou, malgré le fait que ce soit un élément de changement.

La femme Shoshone arriva à la conclusion évidente :

— Elle doit mourir, donc. Plus elle mange, plus elle gagne en puissance. Si elle n'est pas tuée avant d'avoir digéré le repas que notre frère lui concocte, elle sera bien plus destructrice qu'elle l'est à présent.

— Et pourquoi pas une frappe aérienne ? proposai-je. Une bombe atomique ? J'ai des relations qui pourraient peut-être convaincre l'armée de se charger de l'affaire.

Bran, par exemple. Il avait beau ne pas avoir révélé sa véritable nature, il savait faire en sorte de convaincre les gens d'agir selon ses désirs.

La femme Hopi esquissa un geste de dénégation.

— Non. Les armes modernes ne lui feront aucun mal. Seulement quelque chose de simple, un symbole de la terre, en opposition à sa nature aquatique : un couteau de pierre.

— Nous n'avons plus beaucoup de temps, souffla la femme Cherokee. Tu dois retourner dans ton monde.

La femme Shoshone me caressa la joue.

— Dis à notre frère qu'il fait montre de sagesse, et que nous n'avons rien à ajouter à ce qu'il a dit.

— Il m'a dit que vous refusiez de lui adresser la parole, fis-je remarquer.

Elle laissa échapper un rire vibrant de tristesse.

— Coyote ne ment pas, en général, mais sa mémoire lui fait parfois défaut. C'est lui qui est en colère après nous. Nous lui avons donné des conseils qu'il n'a pas appréciés, et cela l'a rendu furieux.

La femme Cherokee plissa les yeux et me regarda :

— Nous lui avons dit que rien de bon ne sortirait de l'histoire entre Joe Vieux Coyote et cette Blanche.

La femme Inuit sourit et posa la main sur ma cuisse.

— Et visiblement, nous avions tort.

— Mais Coyote est comme la Diablesse du fleuve, m'étonnai-je. Pas vrai ? Il vit dans les deux univers. Alors pourquoi ne mange-t-il pas tout ce qui est à sa portée ?

— Coyote n'existe que dans un seul univers à la fois, m'expliqua la femme Cherokee. Il peut le faire sans se retrouver coincé parce que nous l'attendons ici, et que toi et ses autres descendants l'ancrent là-bas.

— Coyote comprend que l'univers ne fait qu'un, commenta la femme Shoshone d'un air indulgent.

— Coyote, dit la femme Hopi d'un air ironique, ne s'inquiète pas vraiment de comprendre quoi que ce soit, ce qui explique qu'il comprenne tant de choses.

— Que se passera-t-il quand la Diablesse du fleuve les mangera, Coyote et les autres ?

Dans les légendes, quand Coyote mourait, il ressuscitait le lendemain, mais l'air résigné de ses sœurs me laissait penser que ce serait peut-être différent cette fois-ci.

Elles échangèrent un regard que je ne sus déchiffrer.

— Nous l'ignorons, reconnut la femme Inuit en laissant son regard se perdre dans le brouillard qui nous entourait. Comme nous te l'avons dit, nous ne connaissons pas l'avenir. Nous nous contentons de donner des conseils que nous espérons sages.

— Il est possible que Coyote ne puisse plus jamais parcourir votre univers, murmura la femme Cherokee. Les choses ont beaucoup changé et il est impossible de savoir ce que signifient ces changements.

— Il y en a qui n'appartiennent plus à aucun des deux mondes, ajouta la femme Shoshone, les yeux brillants de larmes. La Diablesse du fleuve vit dans les deux et pourrait donc très bien les pulvériser et les envoyer à l'autre bout de l'univers.

— Ne t'inquiète pas de ce qui ne peut être modifié, me conseilla la femme Hopi en s'asseyant par terre et en tapotant ma chaussure de tennis. Même si Coyote ne ressuscite pas avec le soleil levant, il y aura toujours l'espoir d'une nouvelle aube. Allons, mes sœurs, il est temps de la renvoyer chez elle.

— Je trouve qu'elle me ressemble, commenta la femme Shoshone. Vous n'êtes pas d'accord ?

Ses paroles résonnaient encore dans mes oreilles quand je me retrouvai à mon point de départ. Du temps s'était écoulé, je le devinai en voyant Jim agenouillé sur le tapis en train de nourrir le feu de feuilles de tabac. Il chantait, des paroles que je ne comprenais pas vraiment, mais dont le sens m'était familier.

Adam me lécha le nez, puis le mordilla légèrement : il avait donc remarqué ma disparition. Je devrais penser à lui demander si j'avais vraiment disparu physiquement, ou si mon corps était resté immobile à attendre mon retour. Je frottai mon museau contre le sien pour lui assurer que j'allais bien.

L'un des deux faucons – Hank et Fred étaient difficiles à distinguer sous forme humaine, j'avais donc une chance sur deux de ne pas me tromper pour leur forme animale – agita les ailes et poussa un petit cri. Visiblement, nous le dérangions.

Adam sauta sur l'autel et m'enjamba de ses pattes avant, puis baissa la tête en montrant les dents au faucon. Les deux oiseaux reculèrent vers le bord de l'autel parce qu'aucun d'eux n'était stupide, et qu'Adam avait vraiment de très grandes dents.

Je regardai Jim, occupé à chanter et à ajouter des feuilles de tabac dans le feu, puis tournai la tête en direction de Coyote et Gordon... qui avaient disparu.

Adam me lécha l'oreille, puis se coucha entre les faucons et moi. Ses pattes avant pendaient devant l'autel, et je me doutais que ses membres postérieurs dépassaient eux aussi de la pierre. Celle-ci était assez grande pour moi, mais largement insuffisante pour contenir un loup-garou.

Jim ferma les yeux et leva la main droite. Quand il replia les doigts, le battement de tambour s'interrompit... et avec lui, le pouls de la magie. On aurait dit une discothèque dont le courant aurait été coupé, et où la musique se serait arrêtée d'un coup. Aussi soudainement que si on avait claqué une porte, Stonehenge redrevint aussi quelconque que n'importe quelle réplique à taille réelle d'un calendrier du néolithique.

Plus de magie, plus de mystère, seulement un monument de ciment gris où se trouvaient à présent bien plus de gens que lorsque le tambour battait encore.

Gordon et Coyote, sous leur forme humaine, étaient debout devant les monolithes sur lesquels ils avaient été perchés. Entre eux et nous, six Indiens que je n'avais jamais rencontrés quittèrent leur position devant les menhirs.

L'un d'eux, qui semblait à peine plus âgé que Calvin, portait un costume trois pièces. Adam m'avait appris à reconnaître les costumes de qualité, et celui-là devait bien valoir plusieurs milliers de dollars. Un autre, comme Gordon, arborait un look de cow-boy moderne, en un peu moins coloré : bottes marron, jean, chemise rayée dans des tons de brun et un chapeau de cow-boy dans le style du Montana – à bord étroit –, lui aussi marron. Il avait de longs cheveux gris acier rassemblés en une tresse qui lui descendait presque aux genoux.

Les quatre autres portaient des vêtements indiens traditionnels mais, contrairement aux sœurs de Coyote, tous étaient vêtus différemment. Deux d'entre eux étaient habillés de chausses de chasse en cuir de style distinct. Le plus vieux, dont le visage ridé et la chevelure blanche donnaient à Gordon l'air d'un jeune homme en comparaison, portait une tenue de daim presque aussi claire que celles des sœurs. En dehors des franges qui bordaient les coutures des épaules, rien ne venait orner sa tenue. Le col de la tunique de l'autre homme, d'un brun chocolat profond, était bordé de plumes qui formaient des motifs complexes. Ses vêtements étaient couverts de taches, comme s'il avait chassé de nombreuses fois dans cette tenue.

Le troisième homme en costume traditionnel portait aussi une culotte de cuir et une large chemise à motifs vichy rouge, ceinturée par un lien de chanvre se terminant par une frange à grelots de cuivre. Ses cheveux étaient coupés bien droit au niveau de la mâchoire.

Le quatrième avait un foulard rouge autour de la tête, presque comme un turban, d'où jaillissaient une dizaine de plumes bordeaux. Il portait un pagne orné de perles qui lui tombait jusqu'aux genoux à l'avant et à l'arrière. Le coton rayé de sa chemise semblait avoir été tissé à la main si l'on devait se fier à l'irrégularité de ses mailles.

Je pus d'ailleurs voir le tissu de très près, puisqu'il s'avança jusqu'à l'autel et attrapa le faucon qui se trouvait à côté de moi

en bloquant ses serres aiguisees dans son poing. Il le souleva et coinça ses ailes sous son bras, tout en pinçant le bec de l'oiseau de sa main libre.

— Alors, dit-il avec un fort accent, comme ça, elle essaie de voler le libre-arbitre de mon faucon.

— C'est ce que je t'ai expliqué, Faucon, confirma Coyote. Peux-tu le guérir ?

L'homme lança à Coyote un regard glacial aussi perçant que celui de l'animal à qui il avait donné son nom. L'autre faucon qui était resté sur l'autel émit un petit roucoulement, semblable à celui d'un oisillon dans son nid.

— Je n'approuve pas ton comportement, Coyote. Tu t'es toujours plus intéressé aux humains qu'aux êtres à fourrure.

— On m'a demandé de l'aide. Aurais-tu ignoré la requête du Grand Esprit si tu avais été à ma place ?

Faucon ricana avec dérision.

— C'était déjà le cas avant ça. Et regarde ce qui s'est produit. (Il lâcha les pattes de Hank pour décrire un geste circulaire, mais le faucon resta immobile.) La planète étouffe de ces voitures, de ces routes, de ces ponts et de ces maisons. Il aurait mieux valu que le Grand Esprit s'arrête aux premiers hommes.

La bouche de Coyote se déforma en un léger rictus.

— Et je suis certain que tu vas t'empresser de le lui dire.

— C'est à toi que je le dis, répliqua Faucon.

Il se pencha en avant et recueillit une poignée de terre et de gravier. Il la lança en l'air et les particules restèrent en suspension. Puis il tint l'oiseau au-dessus de sa tête, et le vent projeta la terre à travers le faucon, qui poussa un cri quand le gravier le transperça.

Puis il projeta l'oiseau en l'air, fusilla Coyote du regard, et disparut. Le faucon retomba et Hank s'écrasa au sol sous sa forme humaine, complètement nu. Et, sans vêtements, il fut facile de voir que la marque du fleuve avait disparu.

Près de moi, Fred, qui avait aussi retrouvé forme humaine, descendit de l'autel et se précipita vers son frère. Jim, à présent assis sur le tapis, une expression d'épuisement mêlé à de la fascination sur le visage, fit signe à son assistant, et Calvin partit en courant, probablement pour aller leur chercher des

vêtements, mais je n'en étais pas certaine.

— Faucon est un être impulsif, commenta l'homme en costume, et je n'aime pas être d'accord avec lui.

Il parcourut Stonehenge d'un regard légèrement curieux avant de revenir sur Adam et moi. Il braqua sur Adam des yeux d'un bleu trop clair pour un Indien, et qui pourtant lui allaient bien.

— Ah ! s'exclama-t-il en avançant vers lui du même pas décidé qu'Adam lorsqu'il traversait une pièce emplie de monde, voilà le loup-garou.

Adam se releva avec lenteur et s'ébroua légèrement. Debout sur l'autel, sa tête arrivait au niveau de la clavicule de l'homme en costume qui ne pouvait être que Loup.

— J'ai entendu parler de ton espèce, dit Loup.

Je lançai un regard aux autres hommes, mais ils semblaient satisfaits de laisser la vedette à Loup de la même manière qu'ils l'avaient fait avec Faucon auparavant.

— Un loup-garou, reprit Loup en fronçant les sourcils. La première fois qu'on m'en a parlé, j'ai pensé qu'il s'agissait d'une abomination. Un loup enfermé dans le même corps qu'un humain... et toujours en conflit avec lui. Mais il faut l'admettre : tu es magnifique.

J'étais bien d'accord avec lui.

— En quoi est-ce différent de nos changeurs ? demanda Coyote d'un air intéressé. Après tout, eux aussi sont porteurs de deux esprits.

— Non, répliqua Loup d'un ton absent, toujours perdu dans sa contemplation d'Adam. Chez nos descendants, il n'y a qu'un esprit, qui s'exprime alternativement en tant qu'humain ou animal. Ça, c'est différent. Le loup m'appartient, mais pas l'humain. Et pourtant, cela fonctionne.

Il toucha Adam et je sentis à travers notre lien le loup de celui-ci venir à la rencontre de Loup. Adam était méfiant, mais pas inquiet, ni dominant, ni dominé.

Loup passa ses mains sur la tête et le cou d'Adam, tel un juge lors d'un concours canin. Cela ne sembla pas déranger Adam, même si cela m'ennuyait, moi. Adam m'appartenait.

— Le prédateur parfait, ronronna Loup avant de se pencher

en avant et de frotter sa joue d'un air possessif contre celle d'Adam.

Je pense avoir alors laissé échapper un jappement de protestation.

Loup tourna son regard bleu glacier vers moi et retroussa légèrement les lèvres en un rictus hargneux.

— Celle-ci m'appartient, dit Coyote.

Malgré le ton désinvolte, l'avertissement sous-jacent était impossible à manquer.

Loup lança un regard à Coyote et tendit le bras pour me gifler du revers de la main... sauf qu'Adam attrapa celle-ci entre ses dents. Loup fit volte-face avec un sifflement de douleur, et Adam relâcha aussitôt sa main, mais je vis le sang perler à la surface de sa peau. Adam aplatis ses oreilles vers l'arrière de son crâne et s'interposa entre Loup et moi. Il ne montrait pas les dents, mais il avait clairement fait comprendre sa position.

— Non, mais vous voyez ça ? s'étouffa Loup. Une abomination ! Les loups ne sont pas censés courir avec les coyotes.

— C'est pourtant une romance aussi vieille que le monde, le tranquillisa Coyote. Les lois sont promulguées dans l'intérêt de la société. Mais dès que l'une d'elles est mise en place, il faut toujours que quelqu'un ressente le besoin de la violer. Si cela peut te rassurer, la plupart des loups-garous s'accouplent avec des humains. Ce qui est, à mon sens, bien pire qu'avec un de mes coyotes.

Loup avança d'un pas vers Adam.

— C'est ta compagne ?

J'ignorais si cela arrangeait les choses à ses yeux, et je pense que Loup ne le savait pas non plus. Sa main avait déjà cessé de saigner. Adam ne l'avait qu'égratignée. Cela avait été un avertissement plus qu'une véritable volonté de lui faire mal. J'aurais aimé être convaincue qu'Adam ne risquerait jamais d'affronter une créature telle que Loup... mais je craignais de me tromper, en particulier s'il pensait que Loup me voulait du mal.

Je regrettai légèrement mon jappement possessif, mais j'étais persuadée que, dans les mêmes circonstances, je n'aurais pas pu davantage le retenir. Je n'aimais pas que quelqu'un

d'autre tripote Adam. Loup l'avait caressé avec une sorte de possessivité, et Adam était mien.

— Tu lui as laissé la marque du fleuve, intervint le cow-boy aux vêtements couleur de terre.

Sa voix était magnifique, douce comme de la soie.

— En effet, Serpent, acquiesça Coyote. Comme j'ai déjà tué la Diablesse du fleuve, celle-ci ne peut pas prendre le pouvoir sur Mercy comme elle le pourrait avec d'autres. Mais de ce fait, Mercy a retenu l'attention de la Diablesse du fleuve, et nous avons déjà eu la preuve que grâce à cela, nous pouvions l'attirer là où nous le désirions en peu de temps. La Diablesse du fleuve déteste que ses proies lui échappent, et elle meurt d'envie de la récupérer. (Il me regarda.) Or, le fleuve est long entre The Dalles et John Day.

Et il ne lui avait pas fallu plus de quelques minutes pour me retrouver lorsque Coyote m'avait jetée à l'eau. Il avait raison : cet épisode nous avait appris beaucoup.

Calvin était revenu avec deux couvertures qu'il donna à Fred et Hank. Ce dernier accepta la sienne avec un geste de remerciement, mais Fred préféra se changer de nouveau en faucon et alla se percher près d'une bougie au sommet de l'un des menhirs.

Le vieil homme en cuir de chasse intervint :

— Je pense qu'il vaudrait mieux laisser la Diablesse du fleuve faire comme elle l'entend. Quand elle aura dévoré le monde entier, nous pourrons repartir sur de meilleures bases.

— Tu en as l'air bien certain, commenta Gordon d'un ton intéressé. L'es-tu réellement ? Je ne crois pas que ce soit si facile.

Le vieil homme lui répondit par un grondement fort et vibrant qui semblait étrangement adapté à ce corps plein de nerfs.

— Mon ami Ours, dit Coyote, le changement n'est pas une mauvaise chose. Le changement, c'est simplement le changement. Déstabilisant pour ceux qui s'en sont allés longtemps, oui. Mais il n'est pas mauvais.

— Regarde la pollution, rétorqua Ours en prenant une grande inspiration, comme s'il pouvait sentir le smog ici, à des

centaines de kilomètres de toute ville. (J'ai un très bon odorat et, si j'avais pu parler, je lui aurais dit qu'il bluffait.) Les routes, les voies ferrées. Regarde les maisons construites les unes à côté des autres qui détruisent nos terrains de chasse et n'épargnent qu'une portion infime de nos forêts. Loup a dit que notre mère la Terre ne pouvait plus bouger sous sa gangue de béton et d'acier, et je pense qu'il a raison.

— Il y a de mauvaises choses, reconnut Coyote. Mais il y en avait aussi dans le passé. La famine. L'âge de glace. La maladie. Il y a de bonnes choses, ici, ajouta-t-il en désignant Loup. Regarde les vêtements que tu portes : ce costume en soie et laine a été tissé d'une manière qui aurait été impossible il y a quelques siècles. Tout changement apporte du bon et du mauvais, qui remplacent le bon et le mauvais du passé. C'est naturel de porter un regard nostalgique sur celui-ci en croyant que c'était mieux avant... mais ça n'en est pas plus vrai. Différent n'est pas synonyme de pire. C'est juste différent.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, approuva Loup.

Il caressait son costume avec le même air possessif qu'il avait manifesté en touchant Adam.

— Je n'aime pas ce monde, se plaignit l'homme en cuir foncé. Il avait l'air contrarié et mal à l'aise.

— Lynx, le salua Coyote, qui semblait manifestement l'apprécier. Il y a quantité de bons terrains de chasse ici-bas. Il faut juste les trouver, comme cela a toujours été le cas. Le soleil nous réchauffe toujours autant, et les fleurs sentent toujours aussi bon.

— Tu devrais l'emmener à Disneyland, proposa Gordon. Ou je le ferai. J'aime bien Disneyland.

Les membres humains de notre assemblée étaient restés particulièrement silencieux jusqu'à cet instant. Mais Calvin prit la parole.

— Si vous lui donnez une chance, je pense que vous vous rendrez compte que ce monde n'est pas si affreux.

L'homme à la ceinture aux grelots de cuivre passa le bras autour des épaules de Lynx.

— Tu sais quel est le problème, Lynx ? C'est que les choses changent, que tu le veuilles ou non... à moins d'être mort. (Il

avait la voix rauque de celui qui fumait trois paquets par jour depuis vingt ans.) Ne te raccroche pas au passé au point de disparaître avec lui.

Il se tourna vers Coyote.

— Cette discussion n'a aucun sens, cela étant. Nous avons tous accepté de faire ce que tu demandais, sinon, nous ne serions pas là. Alors où, et quand ?

— Bien dit, Corbeau, acquiesça Coyote.

Puis il décrivit comment trouver notre camping, d'une manière compréhensible par des corbeaux, des lynx, des loups, des serpents et des ours. Quand il en eut terminé, il demanda :

— Pour le « quand », le plus tôt sera le mieux, je pense. Demain ?

— Après le coucher du soleil, précisa Jim. Calvin dit que le FBI recherche le responsable des meurtres qui ont eu lieu sur le fleuve. On ne voudrait pas qu'ils débarquent au mauvais moment.

Il ajouta en regardant Corbeau :

— Il ne serait pas très prudent de nous retrouver encerclés par des guerriers armés de bâtons de feu et porteurs de la marque du fleuve.

Corbeau lui répondit en souriant :

— Ne t'en fais pas, je sais ce qu'est le FBI. Coyote n'est pas le seul à se promener dans ce monde.

Pendant qu'ils parlaient, les autres s'en allèrent. Certains semblèrent s'éloigner en marchant, mais je remarquai que Loup avait disparu d'un coup, probablement parce qu'il le fit le regard braqué sur Adam. Qui était à moi.

— Merci, Corbeau, dit Coyote après un bref regard autour de lui pour s'assurer que tous les autres esprits animaux, y compris Gordon, étaient partis.

— Nous mourrons peut-être définitivement demain, mon vieil ami, dit Corbeau. Mais en tout cas, ce sera une expérience intéressante.

Adam et moi allâmes nous métamorphoser et enfiler nos vêtements... mais je fus la seule à arriver à changer de forme. En mettant mon jean, je croisai son regard paniqué.

— Du calme, lui dis-je, je vais chercher de l'aide.

Je m'empressai de récupérer le reste de mes vêtements, fourrai les pieds dans mes chaussures et saisis les affaires d'Adam avant de remonter la colline à toute allure en priant pour que Coyote n'ait pas disparu comme les autres.

J'ignorais comment je pouvais être certaine que Coyote s'y connaissait en matière de loups-garous, mais cela me semblait évident. Il savait qu'Adam aurait du mal à changer pendant que la magie de la terre chantait.

Les bougies étaient toutes éteintes. Jim et Calvin avaient quitté les lieux. Fred et Hank étaient partis avant que nous allions nous changer. Stonehenge paraissait totalement désert.

— Coyote ? appelaï-je.

— Mercy ?

Je croyais qu'il était déjà parti, mais Corbeau et lui semblaient être restés assis sur l'autel à jouer aux cartes dans l'obscurité. Difficile de croire que j'avais pu ne pas les voir, mais c'était bien le genre de Coyote, et je ne m'en inquiétais pas. J'avais bien d'autres choses à l'esprit.

— Adam ne parvient pas à reprendre forme humaine. Est-ce que la magie de la terre peut avoir un tel effet sur lui ?

— Il n'arrive pas à se métamorphoser ? s'étonna Coyote en rassemblant ses cartes et en les posant sur l'autel, me consacrant son entière attention. C'est ennuyeux, après tout, c'est quand même votre lune de miel.

Je fis mine de ne pas avoir entendu sa dernière phrase et insistai :

— Il ne peut pas changer. Est-ce que c'est dû à la magie de la terre ? Et est-ce que ça ira mieux si on s'éloigne d'ici ?

Coyote réfléchit un instant.

— La magie de la terre ne devrait pas avoir cet effet sauf si elle était dirigée en ce sens par un chamane, or je pense que Jim vous apprécie.

Corbeau tourna la tête vers moi avec la brusquerie d'un oiseau.

— Ce n'est pas Jim, et pas la magie de la terre, non plus, dit-il d'un ton où ne transperçait aucun doute. Votre loup-garou a mordu notre Loup, vous vous souvenez ?

Il me décocha un grand sourire que je trouvai infiniment rassurant, même si je ne voyais aucune raison valable de lui faire confiance.

— Loup a tendance à prendre ce genre de chose pour une offense personnelle. Mais il n'est pas trop rancunier. (Il prit l'air pensif.) Contrairement à Hibou, par exemple.

Coyote laissa échapper un ricanement amusé.

— Il t'en veut toujours pour cette histoire ? Mais ça remonte à des lustres...

— Comment pouvais-je savoir que c'était son objet préféré ? (Les yeux de Corbeau scintillèrent comme les étoiles dans le ciel.) C'était brillant. (Il lança un regard en ma direction.) Mais lourd, aussi, alors je l'ai laissé tomber dans l'océan. C'était un accident.

— Vous pensez donc que c'est l'œuvre de Loup ?

Je tenais fermement la peau du cou d'Adam. J'avais pris cette habitude ces derniers mois, parce que je trouvais ce contact rassurant.

Adam ne semblait ni nerveux ni inquiet, mais il n'aurait jamais montré de tels sentiments à l'égard de personnes encore inconnues. Je me chargeais de l'être pour deux.

Un loup-garou pouvait se maintenir en forme animale pendant quelques jours sans problème. Quelques semaines ? C'était ennuyeux, mais en général, il s'en sortait sans trop de séquelles. Un ou deux mois, à l'extrême limite. Mais au-delà, le loup prendrait complètement le pas sur l'humain. Le fils de Bran, Samuel, avait subi une telle expérience, et son loup s'était comporté de manière civilisée sans péter les plombs pendant plusieurs semaines, ce qui avait beaucoup étonné ceux qui l'entouraient. Mais il était peu probable qu'Adam, qui était âgé de moins d'un siècle, puisse en faire de même.

— Combien de temps cela va-t-il durer ?

Coyote poussa un soupir impuissant.

— Mercy, il en faut, de la puissance, pour forcer le loup d'Adam à prendre le pas sur son humain au point qu'il ne puisse pas se métamorphoser. Nous... Aucun de nous n'en serait plus capable, ce qui est probablement la raison pour laquelle Loup a fait cela : pour nous prouver qu'il ne faut pas le contrarier. (Il se

tourna vers Adam.) Il aurait pu vous tuer s'il l'avait voulu. Cela aurait été plus simple pour lui. Mais je pense que la punition de Loup sera levée une fois la bataille de demain terminée. Certes, vous auriez toutes les raisons d'être furieux contre lui... mais lui et les autres ont accepté de se sacrifier. Je pense qu'il est fortement improbable qu'il revienne rapidement par ici ensuite.

— S'il revient jamais, approuva Corbeau d'un ton calme. (Il avait récupéré les cartes et les avait disposées en jeu de solitaire ou quelque chose de similaire.) Alors ne vous inquiétez pas, et laissez-lui sa dignité.

— Merci, leur dis-je à tous deux.

J'étais sur le point de m'en aller quand quelque chose me revint à l'esprit :

— Hé, Coyote ?

Il venait de reprendre les cartes en main et était en train de les battre.

— Oui ?

— Tes sœurs m'ont demandé de te dire qu'elles pensaient que ton plan était bon.

— Et elles ne t'ont pas dit en quoi il consistait, par hasard ?

Il se remit à mélanger les cartes avec une brusquerie qui trahissait sa forte émotion.

— Si. (Je pris une grande inspiration.) Et je pense en être le maillon faible. Mais je ferai de mon mieux.

Il sourit.

— Je n'en attends pas moins de ta part.

Quand quelque chose vint me tirer d'un profond sommeil au beau milieu de la nuit, je supposai qu'il s'agissait encore de Coyote. Cette fois-ci, je réveillai aussi Adam.

— On veut que je sorte, lui dis-je en me tapotant le crâne. Je pense que Coyote veut qu'on ait une autre petite discussion.

Je sortis du lit et trébuchai sur la canne fae. Au lieu de pousser un juron, je la ramassai et l'appuyai délicatement contre le mur. Il me semblait imprudent d'insulter un artefact ancien. Je préférais plutôt l'éviter, à moins d'en connaître toutes les conséquences possibles.

Adam et moi nous approchâmes de la crique d'où provenait

l'appel. Mais ce n'était pas Coyote.

Là, dans l'obscurité, je la vis, ou tout du moins son sillage. L'eau du fleuve bouillonnait et tourbillonnait, agitée par sa nage en cercles paresseux.

— *Meredes Thompson*, résonna sa voix dans ma tête.

Je m'assis lourdement par terre en espérant vaguement que ça lui rendrait la tâche plus difficile pour m'entraîner dans l'eau. Coyote avait peut-être parlé un peu trop vite lorsqu'il m'avait déclaré immunisée contre son charme. Peut-être ne pouvait-elle effectivement pas me forcer à noyer mes propres enfants... et Dieu merci, Jesse était à des centaines de kilomètres. Mais elle parvenait quand même à m'appeler, et elle pouvait me parler.

— *Va mourir*, pensai-je de toutes mes forces.

— *Meredes*, répéta-t-elle d'une voix qui évoquait un liquide frais dans mon cerveau et me donnait une sacrée migraine. *Est-ce que tu m'écoutes ? Vois-tu ce que je veux que tu voies ?*

— Tu l'entends ? demandai-je à Adam.

Il regarda en direction du fleuve.

— Non, ajoutai-je en lui tapotant l'épaule avant de montrer mon crâne. Elle est là-dedans.

Je vis ses crocs étinceler dans l'obscurité.

Mackenzie Hepner avait eu huit ans quatre jours auparavant. Elle était censée dormir dans la tente avec son petit frère, mais quelque chose l'avait réveillée. Elle releva sa chemise de nuit et alla patauger dans l'eau froide. Elle aperçut sous son bras la marque laissée par une algue lorsqu'elle était allée nager juste un peu trop loin dans le fleuve, et que son beau-père avait dû venir la secourir. Elle avait du coup revu la manière dont elle le considérait : il ne l'avait même pas grondée, se contentant de la serrer fort contre lui. Il lui avait fallu un moment pour se rendre compte que lui aussi avait eu peur...

— *Vois-tu ce que je veux que tu voies, Mercedes ?*

Je commençai à respirer par grandes bouffées paniquées. Je ne m'étais pas contentée de rêver au destin funeste de Janice et de sa famille. C'était la Diablesse du fleuve qui m'avait donné les détails après avoir commis son forfait. Peut-être ne l'avait-elle pas fait exprès. Peut-être. Mais ils avaient été conformes à la

réalité, et cette petite fille de huit ans du prénom de MacKenzie était réelle, elle aussi.

Je collai mon front contre celui d'Adam et lui racontai ce qui se passait, répétant les paroles de la Diablesse au fur et à mesure qu'elle parlait et décrivant le reste. Il se mit à couiner d'un air malheureux.

— *Fais-moi un signe si tu vois ce que je veux que tu voies. Est-ce que tu l'as vue ?*

De toute évidence, elle ne pouvait lire dans mes pensées. À l'instar de Bran, elle était seulement capable de m'imposer certaines visions.

MacKenzie avait les pieds engourdis, et les pierres lui en meurtrirent la plante. Elle n'aurait pas dû aller vers le fleuve en pleine nuit. Elle savait qu'en faisant cela, elle désobéissait...

J'agitai faiblement la main. Je ne voulais pas en savoir plus à propos de cette enfant qui allait entrer dans le fleuve pour s'y faire dévorer.

— *Je lui laisserai la vie.*

— Elle dit qu'elle va laisser l'enfant vivre, murmurai-je à Adam.

Il comprit, je le pense, avant moi, car il s'élança en avant en lui montrant les crocs, puis à moi, avant de me bousculer d'un coup de tête dans la hanche, m'ordonnant très clairement de retourner à la caravane.

Je la sentis rire. Elle avait vu la réaction d'Adam. Et elle savait que je l'avais entendue.

— *Marché. Un marché. Un marché. Toi contre elle. Viens mourir ce soir, et je la laisserai vivre, elle et son frère, aussi.*

Adam se planta entre la Diablesse du fleuve et moi.

— Elle propose un marché, lui expliquai-je. Ma vie contre celle de la petite fille... et visiblement, celle de son frère, aussi. Si je meurs, ils survivront.

Adam me contempla d'un regard plein de désespoir.

— Elle a huit ans, insistai-je. Elle vient de les fêter. Hier, son beau-père lui a démontré qu'il pouvait être un homme bien. Elle veut bien lui donner sa chance. Et elle a un petit frère qu'elle peut entraîner à sa suite. (Je déglutis avec difficulté.) Qu'est-ce que tu ferais, toi, Adam ? Est-ce que tu accepterais de te

sacrifier pour qu'une petite fille survive ?

Je connaissais la réponse... et à en juger par son langage corporel, lui aussi. Puis il lança un regard vers le monstre dans l'eau, et se tourna vers moi en agitant légèrement les oreilles. Il ne pouvait pas le faire, parce que ce n'était pas lui qu'elle voulait. Et moi non plus, je ne pouvais pas m'y résoudre. Même si je le voulais plus que tout. Parce que sans moi, le plan de Coyote ne pourrait fonctionner.

— Est-ce qu'elle serait capable de mentir ? soufflai-je pendant que la Diablesse du fleuve murmurait ses promesses au creux de mon cerveau. Je vaux plus à ses yeux que cette enfant, me semble-t-il. Elle connaît l'existence de Coyote, et l'intérêt qu'il me porte. Et ça l'inquiète. Mais une fois que je serai morte ? Est-ce qu'elle tiendrait parole ? Comment en être certain ?

— Elle tiendrait parole, intervint Coyote en arrivant à côté de moi. Mais je refuse de te laisser faire ça, de toute façon.

— Je sais. Tes sœurs m'ont bien dit que tu avais besoin de moi.

Adam poussa un nouveau gémissement.

— Je te raconterai, lui promis-je.

J'avais totalement oublié de lui dire ce qui s'était passé. Nous étions tous deux tellement fatigués.

— *À toi de choisir, Mercedes.*

— Pour un monstre aussi ancien, elle parle quand même drôlement bien anglais.

— Elle a dévoré quantité d'anglophones, expliqua Coyote en s'asseyant près de moi.

— Tu l'entends ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— Non. Elle ne peut apposer sa marque sur moi.

— Pourrais-tu la sauver ? suppliai-je Coyote. Pourrais-tu sauver cette petite fille ? N'est-ce pas toi qui as creusé le lit des rivières et bougé les montagnes ? Corbeau, lui, a suspendu les étoiles au ciel.

— C'était il y a bien longtemps, sous les ordres du Grand Esprit, répondit-il tristement. Maintenant, je suis seul, ici.

— Et pourquoi le Grand Esprit ne s'occupe-t-il pas de tout

ceci ?

— Pourquoi le ferait-il ? répliqua Coyote. Ce ne sont que des mortels. La mort n'est pas une si mauvaise chose. Ce qui serait mauvais, ce serait de vivre sans défis à affronter. Sans connaître la défaite, il est impossible de savourer la victoire. Mais il n'y a pas de vie sans mort.

— Je préfère mon dieu au tien, lui dis-je.

— Mais ne le sais-tu pas, mon enfant ? Il est le seul et l'unique. (Coyote tourna le regard vers la Diablesse, qui attendait toujours ma réponse.) Le Grand Esprit nous a pourvus de notre intelligence et de notre courage. Il nous envoie assistance et conseil. Il m'a envoyé à toi, n'est-ce pas ? J'ai parlé avec mes sœurs, ce soir. C'était une bonne chose.

— Peux-tu sauver cette petite fille ?

— Sais-tu où elle se trouve ?

— Dans un camping au bord du fleuve, répondis-je, avant de réfléchir.

Était-ce vraiment un camping ? Il y avait quantité d'endroits où faire du camping sauvage.

— Non, je ne le sais pas, conclus-je.

— Alors, je ne peux pas l'aider.

— Bon sang, marmonnai-je.

— *C'est toi ou eux. Un marché. Tu meurs, ils vivent.*

— N'y a-t-il personne qui pourrait me remplacer dans ce rôle ? demandai-je.

— Pas à ma connaissance. J'ai été surpris de constater que sa marque n'avait pas d'effet sur toi. Tu es la seule créature appartenant entièrement à ce royaume que j'ai vue lui résister.

— Et si je n'étais pas ici, vous feriez quoi ?

Il poussa un grand soupir.

— L'un de nous prendrait ta place. Mais nous ne sommes que sept à pouvoir ou à vouloir faire quelque chose à ce propos. Je pense qu'un jour, le Grand Esprit nous renverra dans ce monde dans le but d'accomplir certaines missions. Mais nombre d'entre nous ont souffert de l'arrivée des Européens sur ce continent. La maladie a emporté tant de nos enfants, puis les vampires se sont occupés de ceux qui restaient et les ont tués... (Il soupira de nouveau.) On nous a permis de battre en retraite

pour soigner nos blessures... et pour une grande partie d'entre nous, il faudra la volonté du Grand Esprit pour qu'ils acceptent de ressortir de leur refuge. (Il donna un petit coup de pied dans un caillou, l'envoyant valser à une trentaine de centimètres.) Je ne veux pas te mentir. Même avec ton aide, nous ne sommes peut-être pas assez nombreux. Alors sans toi ?

Il secoua la tête.

— *Meredes.*

Il y avait de l'exigence et de la colère dans ce simple mot.

Je ramassai une pierre et la jetai dans le fleuve en guise de réponse.

— *Quelle lâcheté de sauver ta propre vie au prix de celle d'une enfant. Tu verras donc ce que ta décision a provoqué.*

J'en appris énormément dans les quinze ou vingt minutes qui suivirent. J'appris que le petit frère de MacKenzie se nommait Curt, comme mon beau-père. Il avait quatre ans, et portait la même marque que MacKenzie, ce qui fit qu'il ne protesta même pas quand sa sœur le porta, à califourchon sur sa hanche, dans les eaux du fleuve. Et en guise de cerise sur le gâteau à mon intention, je pense, la Diablesse du fleuve relâcha son emprise sur leurs esprits juste avant de les tuer. Mais peut-être était-ce seulement parce que les hurlements de MacKenzie attirèrent ses parents hors de leur tente, et à sa suite dans le fleuve.

J'appris que j'aurais pu échanger ma vie contre celle de quatre personnes. Quatre.

Chapitre 12

Je n'allai pas dormir. Qu'est-ce que ça aurait pu m'apporter ? Je pouvais tout aussi bien faire des cauchemars éveillée qu'endormie.

J'avais pris la bonne décision, la seule possible. Mais cela ne rendait pas plus facile le fait de vivre avec le poids de quatre morts sur la conscience, quatre personnes que j'aurais pu sauver.

Je préparai à manger pour Adam et, quand il me grogna dessus, je m'alimentai, moi aussi. Il fallait que je garde mes forces. Si quatre personnes avaient péri pour que je puisse aider à tuer la Diablesse du fleuve, ce serait du plus mauvais goût d'échouer parce que je n'avais pas assez mangé.

Vers 5 heures du matin, quand les premiers signes d'une aube pâle caressèrent le ciel nocturne, Adam et moi montâmes dans le 4 x 4 et nous dirigeâmes vers Stonehenge. Avec Adam incapable de me faire la conversation, et pas grand-chose d'autre à faire, je nous aurais tous deux rendus fous si nous étions restés au camping. Il fallait nettoyer Stonehenge. Je décidai de m'en charger pour épargner l'effort à Jim et Calvin.

Il était près de 2 heures du matin lorsque nous nous étions séparés, la nuit précédente, et Jim avait alors eu l'apparence d'un homme au bord de l'épuisement total. Je ne m'attendais pas à le voir arriver avant une heure un peu plus décente. Mais lui et Calvin débarquèrent dix minutes après que j'eus enfin retrouvé l'escabeau sans lequel j'étais incapable d'enlever les bougies en haut des menhirs. J'avais renoncé à l'idée de me soulever à la seule force de mes bras sur quarante-cinq monolithes – je les avais comptés pendant que je réfléchissais à la manière de descendre les bougies –, ce qui aurait été beaucoup trop fatigant étant donné que j'avais un monstre à

tuer, plus tard dans la journée.

Calvin m'adressa un signe de la main et sauta sur le berceau du pick-up pour attraper deux boîtes en carton. Puis il redescendit d'un bond et s'approcha pendant que Jim sortait de la cabine et refermait la portière.

— Salut ! dit Calvin. Je ne m'attendais pas... (Il vit Adam et s'interrompit soudain.) Euh... C'est quoi, son problème ?

Même les loups-garous heureux sont effrayants en plein jour, si vos yeux vous laissent les voir tels qu'ils sont vraiment. Et Adam n'était pas vraiment un loup-garou heureux.

— Loup a pris sa morsure comme une offense, expliquai-je. Du coup, Adam ne peut pas pour le moment reprendre forme humaine.

— Bon Dieu, commenta Calvin, c'est vraiment nul, surtout que c'est votre lune de miel...

Son visage hâlé vira au rouge de la honte.

Mais ce n'est pas son commentaire qui fit se dresser les poils sur l'échine d'Adam. Je lui avais parlé des sœurs de Coyote après le départ de celui-ci, et murmuré au creux de l'oreille en quoi consistait le plan pour se débarrasser du monstre. Sans la parole, Adam ne pouvait pas me dire ce qu'il en pensait. Je savais qu'il comprenait que c'était le meilleur plan que nous puissions élaborer. Mais je savais aussi qu'il n'aimait pas cela. Du tout. Incroyable ce que le langage corporel pouvait transmettre.

— Coyote est certain que ce n'est que temporaire, rassurai-je Calvin en descendant une bougie pendant que celui-ci rangeait celles dont je m'étais déjà occupée dans les cartons qu'il avait apportés.

C'était le genre de boîtes qu'on utilisait pour la vaisselle lors des déménagements, avec des inserts en cartons qui séparaient les bibelots en verre les uns des autres.

— Évitez simplement de le regarder dans les yeux, d'accord ? ajoutai-je.

Il nous fallut à peu près une heure et demie pour nettoyer le monument et le remettre dans l'état dans lequel nous l'avions trouvé. Le plus difficile fut de ramasser le gravier grossier et foncé sur celui, plus fin et pâle, qui revêtait le sol.

— Pourquoi n'avez-vous pas utilisé une planche de contreplaqué ? demandai-je à Jim, assis sur l'autel, qui critiquait notre manière à Calvin et moi de ramasser les petits cailloux un par un avant de les lancer dans une brouette.

— Parce que ce n'était pas possible, rétorqua-t-il. Le feu devait reposer directement sur le sol. Même ce gravier, c'était un peu de la triche.

— La prochaine fois, ronchonna Calvin, dont la perpétuelle bonne humeur était mise à rude épreuve par cette tâche ingrate, je propose qu'on fasse le feu directement sur le sol. Et ensuite, j'en ôterai les traces à la pelle, avant d'épandre du gravier semblable à celui-ci.

Jim poussa un grognement.

— Ça représente encore plus de travail. Nous avons fait comme cela pendant plusieurs années avant que je trouve cette solution.

— Et pourquoi pas utiliser un sac de jute ? demandai-je. Quelque chose de poreux, mais pas tissé assez lâche pour que le gros gravier passe au travers. Ou bien utiliser un gravier qui ressemble plus à celui qui recouvre le sol ?

— Ça pourrait fonctionner, reconnut Jim. Mais qu'est-ce que je pourrais donc bien donner à faire à mon apprenti pour l'occuper ? J'imagine que je pourrais imiter mon mentor, et lui apprendre à broder des perles.

— Je vais continuer à ramasser mes graviers, mon oncle, merci, conclut Calvin d'un ton résigné.

L'homme-médecine éclata de rire.

— Oui, c'est bien ce que je pensais.

Je fis un arrêt à la station-essence de Biggs pour acheter un carnet de notes et deux cornets de glace – une à la banane, l'autre à la fraise. Nous les dégustâmes dans la voiture à l'arrêt jusqu'à ce qu'Adam ait terminé son cône à la fraise, parce que je ne pouvais pas le lui tenir et conduire en même temps.

Lorsque je traversai le pont en mangeant ma glace, j'aperçus en contrebas le camping de Maryhill, rempli de tentes, de caravanes et de camping-cars. Était-ce là que résidaient MacKenzie et sa famille ? Ou bien se trouvaient-ils à un endroit

plus sauvage ? Je n'avais pas remarqué d'autres campeurs autour d'eux. Mais s'ils étaient bien au camping de Maryhill, alors Coyote aurait eu le temps de se porter à leur secours pendant que je détournais l'attention de la Diablesse du fleuve. S'ils étaient installés là-bas, et que nous avions su où ils se trouvaient.

Je retournai à notre caravane et commençai à écrire. Une lettre à ma mère, puis une pour chacune de mes sœurs. Je ne mentionnai évidemment pas Coyote. Une longue lettre à l'intention de Bran et Samuel. Une pour Jesse. Une pour Stefan. Quantité de pages que je brûlerais si je sortais vivante de la nuit qui s'annonçait.

Jesse appela Adam alors que j'étais justement en train d'écrire la lettre que je destinais à la jeune fille. Il m'apporta le téléphone pour que je puisse y répondre en tâtonnant un peu.

— Il faut que je parle à papa, s'écria Jesse d'un ton anxieux. Maintenant.

— Il ne peut pas te parler pour le moment.

Adam posa le menton sur ma cuisse.

— Je m'en fiche. Apporte-lui le téléphone aux toilettes.

— Il a sa forme de loup, expliquai-je patiemment. Il n'est pas en mesure de parler. Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

— Mais pourquoi est-il en loup ? s'étonna-t-elle, choquée. C'est votre lune de miel !

— Jesse, ma chérie, j'adorerais discuter plus en détail de ma lune de miel avec toi mais... dis-moi ce qui ne va pas, d'accord ?

— C'est Darryl, couina-t-elle. Il est impossible. Auriele est partie faire un truc, et il m'interdit d'aller faire du lèche-vitrines. Il y a des soldes cet après-midi dans mon magasin préféré, entre midi et 16 heures, et il refuse de me laisser y aller.

Jesse, à ma connaissance, n'avait jamais accordé la moindre attention au shopping. Mais il y avait d'autres choses qui comptaient à ses yeux, et je n'en voyais qu'une qui aurait pu causer une telle panique dans sa voix.

— Gabriel veut donc faire quelque chose, interprétaï-je. Aller au cinéma ? Et Darryl ne ferait que vous déranger, donc tu t'es dit qu'en proposant une activité qui ne l'intéressait pas, tu

pourrais y aller sans lui, c'est bien ça ?

— Tu sais que Darryl est juste à côté de moi, là ?

— Ton père aurait peut-être cru à ton histoire, mais moi, j'en doute, rétorquai-je. Où veux-tu aller ?

— Darryl passe son temps à critiquer les films, se plaignit Jesse. À voix haute. Pendant le film, et Gabriel...

Gabriel avait beaucoup changé durant l'année écoulée. Il avait été jeté hors de chez lui par une mère qu'il adorait – et le sentiment était réciproque, ce qui était en partie à l'origine de la situation – et retenu captif par une reine des fées. C'est le genre d'événements qui changent une personne. Chez lui, ça se manifestait par une méfiance légèrement accrue, et une humeur bien plus sinistre.

Gabriel habitait dans le mobil-home qui avait remplacé le mien, et Jesse et lui étaient donc à présent voisins. Mais il avait perdu la conviction que tout se passerait bien depuis qu'il avait vu des monstres se comporter en monstres. Quand il se trouvait dans les environs de certains loups-garous, il faisait preuve d'une grande... prudence. Adam ne semblait pas le déranger, mais Darryl, si.

— Et pourquoi ne pas demander à Kyle et Warren ?

Warren avait un petit côté modeste qui lui permettait de cacher sa dominance presque aussi efficacement que Bran. Les gens avaient tendance à l'aimer, et Gabriel et lui s'entendaient très bien.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil.

— Kyle est quelqu'un d'*important*, Mercy. Warren et lui ont autre chose à faire que d'emmener un couple d'ados au cinéma.

J'éclatai de rire, et Adam éternua.

— Tu entends ça, Darryl ? Kyle est quelqu'un d'*important*.

— Content de savoir qu'il y a une personne de ce genre dans les environs, gronda Darryl.

Mais il n'était pas en colère. Darryl était titulaire d'un doctorat et travaillait dans un groupe de réflexion sous autorité fédérale en tant qu'analyste de sujets trop complexes pour le commun des mortels. Lui et sa compagne, Auriele, étaient devenus de fait les baby-sitters de Jesse au départ de sa mère, tout simplement parce que les louves-garous étaient peu

nombreuses : la meute d'Adam n'en comptait que deux. Et Darryl, en tant que premier lieutenant d'Adam, était tout à fait en mesure d'affronter quiconque voudrait s'en prendre à la fille de l'Alpha de la meute du Bassin de la Columbia.

— Je vais leur téléphoner, dit Darryl, maintenant que je sais d'où vient le problème. Tu aurais pu me le dire franchement, Jesse.

— Je ne voulais pas te vexer, marmonna Jesse. Ce n'est pas vraiment qu'il ne t'apprécie pas...

— Je sais exactement ce que tu veux dire, la rassura Darryl d'une voix si grave qu'on aurait dit un grondement. C'est bon. Ça ne me dérange pas de faire peur aux gens. Et en particulier s'il s'agit de tes petits amis.

— Tout est arrangé, alors ? m'enquis-je.

— J'imagine, soupira Jesse.

— Si Kyle et Warren ne peuvent pas vous accompagner, demande à Samuel et Ariana.

— Bonne idée, approuva Darryl.

— Je t'aime, Jesse, dis-je en tentant de prendre un ton désinvolte. À bientôt.

Probablement. Peut-être.

La mort de la petite MacKenzie de huit ans, tôt ce matin-là, avait eu une influence néfaste sur mon optimisme habituel.

— Dis à papa qu'il vaudrait mieux ne pas passer la majeure partie de sa lune de miel en loup, conclut Jesse. Je vous aime, tous les deux.

Adam avait profité de la conversation pour commencer à lire les lettres déjà écrites. Je finis par trouver comment couper la communication sur son téléphone, puis croisai son regard.

— Je n'ai pas l'intention de mourir, lui dis-je. Mais, et en tant que monsieur Toujours-prêt-à-tout, je pense que tu le comprends, il y a des choses que je voudrais dire à certaines personnes si jamais ça se passait mal.

Comme le fait que je les aimais. Ou que quelqu'un devait s'occuper de Stefan, qui ne semblait toujours pas en grande forme. Warren m'avait appelée quelques jours auparavant pour me tenir au courant, et il m'avait dit que les agneaux de Stefan semblaient aller mieux. Le vampire en avait ramené deux

nouveaux de Portland, mais il était toujours trop maigre. Warren et Ben venaient tour à tour chez lui pour lui donner un peu de leur sang, mais c'était une solution temporaire. Et il fallait absolument que quelqu'un s'occupe, dans une dizaine d'années, de retrouver les enfants devenus adultes de ce pauvre chauffeur de poids lourd rendu responsable des meurtres d'un vampire, pour leur dire que leur père n'était pas soudain devenu fou en massacrant plein d'innocents. C'était le genre de choses dont il me fallait m'assurer si jamais je n'étais plus là pour m'en occuper.

Adam était nerveux et débordait de colère, alors je le poussai à partir à la chasse. Peut-être que le fait de tuer quelques animaux lui ferait du bien.

J'écrivis sa lettre pendant son absence. Quand j'en eus enfin terminé, je m'allongeai sur le lit en réfléchissant à d'autres manières de nous sortir de cette situation désastreuse.

Appeler les loups-garous à l'aide était hors de question. Les faes... Zee était mon ami. Je pouvais faire appel à lui. Je réfléchis à la question. Était-ce vraiment une bonne idée ?

Pas si la Diablesse du fleuve pouvait apposer sa marque sur eux, décidai-je. Les faes n'étaient pas immunisés à la magie. J'avais déjà vu une reine des fées forcer d'autres faes à la vénérer... et certains d'entre eux étaient pourtant assez puissants.

Si la Diablesse du fleuve pouvait soumettre Zee... Je n'avais vu celui-ci sans son glamour que de rares fois, et c'était impressionnant. Encore plus impressionnante était la manière dont les autres faes, y compris les Seigneurs Gris, le traitaient : toujours avec respect et méfiance à la fois. S'il était forcé d'obéir aux ordres de la Diablesse du fleuve, ce ne serait pas une bonne chose.

Eh bien ! Coyote et ses semblables allaient bien devoir se laisser dévorer, semblait-il. Et que le ciel nous vienne en aide si jamais je ne parvenais pas à tuer le monstre. Je n'avais plus qu'à me préparer à la rejoindre à la nage avant de l'attaquer à coups de couteau en silex... j'imaginais que Coyote me procurerait l'arme.

Un équipement de plongée, ce serait peut-être une bonne

idée.

Je crus me souvenir...

Je me dirigeai vers le banc dans la cuisine, soulevai le coussin et le posai par terre. Le sommet du banc s'ouvrit, révélant deux ensembles complets de plongée avec tuba. Je les avais remarqués lorsque j'avais exploré la caravane, et je m'interrogeai sur la précision de la vision de la Fille au Yoyo. Je ne voyais pas Adam emporter ce genre de matériel.

Je connaissais quelques loups-garous accros à l'adrénaline qui pratiquaient la plongée avec bouteilles, mais aucun qui se livrât à la plongée libre. Il n'est pas nécessaire au sens le plus strict du terme de savoir nager quand on fait de la plongée avec bouteilles, puisque la descente et la montée sont commandées par des ceintures lestées et des gilets gonflables.

Je sortis une paire de chaussons de plongée qui paraissaient à ma taille ainsi que la plus petite des paires de palmes. Je laissai le tuba là où il se trouvait. Ma compagne de chambre à l'université avait passé un été entier à essayer de m'apprendre à plonger avec ce genre d'instrument. Nous en avions conclu que les palmes amélioraient grandement ma vitesse dans l'eau et que le tuba améliorait grandement la probabilité de me noyer.

Hank Owens appela alors que je refermais le couvercle du coffre, et demanda à parler à Adam.

— Il est sorti courir, lui expliquai-je.

— Vous voudrez bien lui dire à quel point je suis désolé, m'dame ? C'est la première fois que je tire sur un civil.

— Vous ne l'avez pas fait exprès, lui rappelai-je.

— C'est pas pour vous contredire, m'dame, dit-il gentiment, mais j'ai pointé mon arme sur lui et appuyé sur la détente. Je ne vois pas comment j'aurais pu le faire plus exprès.

Je sentis qu'on pourrait débattre de cela toute la journée.

— Bon, d'accord. Mais je pense que vous n'avez pas à lui présenter des excuses. Et il pensera la même chose, mais je lui dirai quand même que vous insistez pour le faire. Comment vous sentez-vous ? Ce truc de sable et de chute que vous a fait subir Faucon n'avait franchement pas l'air très agréable.

— En effet, m'dame. Mais je vais mieux, à présent.

— Bien.

— Merci d'avoir bien voulu transmettre mon message, m'dame.

— Vraiment, ce n'est rien.

Quand Adam revint de son excursion, je m'étais convaincue que le plan de Coyote était probablement le meilleur possible et j'étais prête à affronter ce qui m'attendait.

— Tu as attrapé quelque chose ? demandai-je à Adam.

Il secoua la tête, puis s'ébroua.

— Hank a appelé. Il voulait s'excuser.

Il aplatis les oreilles en arrière.

— C'est ce que je lui ai dit. Mais il semblait en ressentir le besoin, alors je lui ai dit que je te transmettrais le message.

J'avais fait tout ce que j'avais à faire. Si nous restions là, tout ce qui en sortirait serait que je me monterais le bourrichon, et Adam finirait par être aussi nerveux que moi.

— Hé ! Si on sortait déjeuner ?

C'était peut-être mon dernier jour sur cette terre, et je refusais de le passer à me morfondre, enfermée dans cette caravane. Quand bien même j'avais dû laisser mourir quatre personnes ce matin pour épargner ma propre vie. Je me forçai à ravalier mon écoirement à cette pensée.

Adam jappa pour manifester son accord et m'accompagna jusqu'au 4 x 4.

Nous dûmes nous contenter d'un repas à emporter : la plupart des restaurants n'acceptent pas les chiens. Nous nous arrêtâmes dans le premier endroit agréable que je vis et dégustâmes nos tacos de fast-food dans un champ en fleurs. Les mouettes nous laissèrent tranquilles, surtout grâce à la présence d'Adam. Quand nous eûmes terminé notre déjeuner, j'allai jeter nos déchets, puis posai ma tête sur le flanc d'Adam et m'endormis, savourant la chaleur de cette journée qui me faisait l'effet d'un baume sur mon âme endolorie.

Et je ne fis aucun rêve, ou tout du moins, je ne m'en souvins pas.

Je me réveillai en sentant Adam me lécher le visage, qui me brûlait un peu. Je n'étais pas très sujette aux coups de soleil, mais une sieste en plein milieu d'un chaud après-midi d'été était probablement imprudente. Je me tâtai la peau du visage du

bout des doigts, mais ce n'était pas douloureux, juste chaud.

— Tu ferais mieux de mettre de la crème si tu tiens vraiment à dormir dehors. Tu n'auras pas toujours un bon Samaritain pour venir s'occuper de tes coups de soleil, dit Coyote, qui était assis à côté de nous, un brin d'herbe entre les dents. Tu es prête ?

J'ignorais combien de temps j'avais dormi, mais le soleil était presque couché. Je me redressai. L'heure du dîner était passée, mais je n'avais pas faim. Le loup-garou, lui, c'était probablement une autre histoire.

— Il faut qu'on trouve de la nourriture pour Adam, objectai-je en lançant un regard discret à Coyote. Mais oui, je suis prête, autant que faire se peut.

— Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça ? demanda-t-il.

— Je ne savais pas que tu jouais aussi les bons Samaritains.

— C'est juste un hobby, chez moi, répliqua-t-il d'un air faussement modeste en se relevant d'un bond. Allons chercher à manger.

Coyote prit place sur la banquette arrière et dévora deux fois plus de nourriture qu'Adam, ce qui n'était pas rien.

— Je t'ai apporté des couteaux, dit-il en léchant le sel laissé par ses frites au bout de ses doigts.

— Des couteaux ?

— Oui. La dernière fois, il m'en a fallu neuf, alors je t'en ai apporté douze. Ce sont des lames en obsidienne : fais attention à ne pas te couper avec. Ce sont mes sœurs qui ont fabriqué l'étui et les couteaux, ils sont donc plus aiguisés que n'importe quelle lame au monde. Souviens-toi bien que l'obsidienne est friable et que le fil s'use à une rapidité folle. C'est pourquoi je t'en ai apporté autant.

— D'accord, répondis-je.

Je me rendis compte que je n'avais pas menti à Coyote lorsque nous étions encore dans le petit parc fleuri : j'étais *vraiment* prête. Cette sieste au soleil, bercée par les battements du cœur d'Adam, m'avait apporté sérénité et courage. Que je réussisse ou que j'échoue, je ferais tout ce qui était en mon

pouvoir pour que la Diablesse du fleuve meure ce soir. C'était tout ce qu'on pouvait faire.

Ils étaient sept à nous attendre quand nous arrivâmes au camping. Visiblement, Faucon avait lui aussi décidé de nous aider. Ils étaient entrés dans la caravane et s'étaient servis en nourriture, en boisson, et si l'on devait se fier aux apparences, avaient dévoré toutes les sucreries qui se trouvaient dans les placards. Si j'avais su qu'ils aimeraient tant ça, je leur aurais ramené deux dizaines de donuts.

La nuit était en train de tomber.

Personne ne fit de commentaire, mais dès que le soleil effleura la ligne d'horizon, leurs vêtements disparurent pour laisser place à des tenues plus adaptées au combat. Comme dans les anciens clans écossais, pour la plupart des tribus amérindiennes, la guerre se faisait quasiment nu, à peu de choses près. Leur apparence devint plus juvénile et les esprits totems qui m'accompagnèrent près du fleuve avaient le corps aussi lisse et musclé que n'importe quel loup-garou. Leur peau était en outre revêtue de fourrure ou de plumage, en accord avec leur vraie nature, et ils avaient des têtes de bêtes : c'était leur forme réelle, une vision aussi étrange que magnifique, qui me rappelait l'aspect des dieux égyptiens. Je n'avais jamais remarqué cette ressemblance auparavant. Ils étaient armés, aussi, à l'exception des oiseaux, qui combattraient de manière aérienne, sous leur forme animale.

Ils n'avaient aucune intention de se sacrifier sans réagir. Ils mourraient mais en se battant. Aucun d'entre eux ne semblait d'ailleurs penser qu'il survivrait.

Ils connaissaient tous la Diablesse du fleuve bien mieux que moi.

J'avais enfilé mon vieux maillot une-pièce bleu et noué autour de moi l'étui de cuir souple contenant les couteaux d'obsidienne. On aurait dit l'écharpe de Miss America, ou l'une de ces ceintures à cartouches que l'on portait en bandoulière. Les couteaux étaient fermement maintenus par le cuir pâle et soigneusement tanné des fourreaux. Ils ne ressemblaient absolument pas à des armes ordinaires, ni même à celles que

Coyote avait brandies pour repousser la Diablesse du fleuve dans l'eau. On aurait plutôt dit le couteau que Gordon avait utilisé pour extraire la balle de la poitrine d'Adam. Ce serait probablement comme combattre avec la lame d'un cutter. Il n'y avait pas de manche, simplement un côté non aiguisé qu'on agrippait, et un fil coupant comme un rasoir.

Je portais aussi une chemise gris foncé d'Adam par-dessus ma bandoulière. Il ne servait à rien d'avertir notre ennemie de notre tactique.

Coyote me fit un signe de la tête, et j'entrai dans l'eau. Adam faisait les cent pas d'un air malheureux un peu au-delà de l'endroit où la Diablesse s'était écrasée, afin de rester hors de sa portée. Il n'avait pas accepté de bon cœur de rester éloigné du fleuve, mais il n'était pas stupide : nous ne pouvions pas risquer qu'elle prenne le contrôle de son corps de la même manière qu'elle l'avait fait avec Hank.

Le plan était que je reste en sécurité jusqu'à ce que ce soit mon tour d'agir... mais nous avions quand même besoin que je serve d'appât pour l'attirer près de nous. Nous avions décidé, Coyote et moi, que je devais rester dans l'eau sans dépasser le niveau des genoux, ce qui me portait à environ trois mètres cinquante de la berge. À cette distance, Coyote était persuadé qu'il parviendrait à m'attraper avant que la Diablesse puisse m'entraîner dans les profondeurs. Avec l'eau jusqu'aux genoux, cela signifiait que l'intégralité de la marque du fleuve se trouvait sous la surface. Corbeau prit son envol pour pouvoir détecter son approche du ciel, même si c'était peu probable : les eaux noires n'étaient pas prêtes à livrer leurs secrets aussi facilement.

J'étais prête. Dix minutes s'écoulèrent.

Rien ne se passa. Rien en dehors du fait que je commençais à avoir froid. Et peur, aussi, car je n'étais pas stupide. Il y avait quelque chose, dans ce cours d'eau, un monstre qui voulait me dévorer, et moi, je ne trouvais rien de mieux à faire que le provoquer.

Je jetai un coup d'œil vers la berge, mais personne ne manifestait le moindre signe d'impatience, en dehors d'Adam. Et même chez lui, ce n'était pas tant de l'impatience qu'une frustration grandissante. Corbeau m'adressa un signe de la

main, que je lui rendis, avant que le sentiment de n'avoir personne pour protéger mes arrières me contraigne à me retourner.

— Elle n'est pas idiote, marmonnai-je dans ma barbe, le regard perdu dans les eaux sombres. Elle doit se demander pour quelle raison je retourne dans le fleuve après ce qui s'est passé ce matin. (Je tentai de me mettre à sa place.) J'ai refusé de me livrer à elle pour sauver la vie d'un enfant, et à présent, je gambade dans l'eau. « Est-ce que cette fille est complètement folle ? », doit-elle se demander. « Ou sert-elle d'appât pour l'un des pièges de Coyote ? » Il l'a déjà tuée, mais à présent, elle est plus puissante, tandis que lui a perdu de sa superbe. Même si c'est un piège, qu'a-t-elle donc à redouter ?

J'espérais que son arrogance prendrait le pas sur ses soupçons.

— Peut-être est-elle capable de percevoir notre petite section d'assaut, là-bas, sur la rive. (Je réfléchis un instant.) Mais ça ne devrait pas l'inquiéter. Aucun d'eux ne pense être en mesure de la tuer. Elle croit très probablement la même chose.

Leur impression de fatalité m'avait un peu surprise. Je m'y connaissais un peu en matière de guerriers et de testostérone, or, Coyote et ses amis appartenaient indéniablement à la première catégorie, et ne manquaient certainement pas de la seconde. De bons soldats comprennent l'importance d'évaluer les risques encourus, mais ils ont aussi une légère tendance à frapper leur poitrine en vantant leur puissance. Coyote, en particulier, ne semblait pas cracher sur la fanfaronnade, mais ici, personne ne semblait envisager la victoire.

Au bout d'une demi-heure, je décidai de m'enfoncer un peu plus loin, vu qu'à hauteur de genoux cela ne semblait pas suffire. J'inspirai profondément et bloquai mon souffle en écoutant attentivement le fleuve. Rien... ou tout du moins, rien qui se distingue des sons ordinaires. Le problème était qu'il y avait trop de bruit, entre les vagues qui mouraient sur la berge, le chant des oiseaux nocturnes et des insectes recherchant un partenaire ou de la nourriture, et même le ronronnement de l'autoroute : tout contribuait à camoufler d'éventuels signes de l'approche de la Diablesse du fleuve.

Je contemplai l'autre rive et l'imaginai là-bas, en train de m'observer, et d'attendre. J'avançai encore d'un pas, sentant le fond s'incliner un peu plus brutalement sous mes pieds. Un autre pas, et je me retrouvai dans l'eau jusqu'à la taille.

Sur la rive, Adam poussa un hurlement. Je me retournai et fis signe à tout le monde de la main pour leur montrer que mon mouvement avait été volontaire.

— Jusqu'aux genoux, ça ne fonctionne pas, expliquai-je. Je me suis dit que j'allais avancer un peu.

Il n'avait fallu que quelques dizaines de centimètres pour cela. J'étais toujours assez proche du bord.

La tête d'une loutre apparut à deux mètres de moi, l'air suffisant. Elle ne pouvait rien contre moi dans la crique, selon Oncle Mike. Mais souvent, la Diablesse du fleuve se trouvait au même endroit que les loutres. Je perdis mon calme et fis demi-tour pour me rapprocher de la berge... lorsque soudain, quelque chose s'enroula autour de ma cheville et m'entraîna dans l'eau avec la puissance d'un hors-bord tirant un skieur nautique. Je sentis ce qui pouvait être la main de Coyote effleurer la mienne, puis plus rien du tout.

J'écartai bras et jambes pour opposer le plus de résistance possible à l'eau tout en me débattant avec la chemise d'Adam pour saisir les couteaux. Je savais parfaitement ce qu'elle était en train de faire : je l'avais vu avec les autres victimes. Je n'avais nulle intention de lui servir de repas, mais n'étais pas certaine d'avoir le temps de l'en empêcher.

Il fallait néanmoins que j'essaie. Si je périsais dès le début, tout notre plan risquait de tomber à l'eau.

Je me concentrerai donc sur le conseil que sensei Johanson m'avait donné, disant que c'était le seul véritable moyen de gagner un combat : « Sois prête ».

La Diablesse du fleuve m'avait entraînée à plusieurs mètres sous la surface, et il y faisait totalement noir. J'essayai de l'apercevoir et ne vis rien... mais je sentis le changement dans le sens du courant lorsqu'elle ouvrit sa gueule.

— *Toi, je vais te déguster avec grand plaisir*, me dit-elle. *Ainsi, je saurai comment tu oses me défier quand aucun autre mortel ne l'a jamais osé. Je vais apprendre, et apprendre rend*

plus fort.

— *Mercy !*

C'était la voix d'Adam, qui rugit dans mon esprit, triomphant des paroles du monstre et me permettant de bouger de nouveau.

Plus par chance que par agilité, même si j'essayais d'attraper quelque chose, n'importe quoi, à tâtons, mon pied libre heurta l'extérieur d'une dent qui était plus grande que mon tibia. J'agrippai une autre dent, du haut, celle-ci, avec ma main gauche, et parvins à ralentir ma trajectoire en arquant mon corps aussi loin que possible de sa gueule.

— *Mercedes.*

Le chagrin avait envahi sa voix, mais je ne pouvais pourtant pas lui répondre, pas si je voulais survivre à cette attaque.

Je me remémorai, grâce au moment où je l'avais vue sortir la tête de l'eau, que les dents à l'avant de sa gueule étaient acérées et dépassaient de celle-ci comme des piquants de porc-épic. Elles étaient aussi très longues, et je ne pouvais qu'espérer qu'elle ne pourrait pas ouvrir assez grand la bouche pour pouvoir m'avaler tant que j'aurais les pieds fermement appuyés contre sa mâchoire inférieure et la main autour de son croc supérieur.

— *Tu rends les choses plus difficiles qu'elles devraient l'être,* protesta-t-elle. *Tu es prise au piège et tu ne pourras pas t'échapper.*

Elle claqua des dents à une vitesse inhumaine, mais moi aussi, j'étais inhumainement rapide et je pliai puis me redressai en suivant son mouvement. L'environnement aquatique m'aidait aussi un peu : quand elle ferma la gueule, une vague d'eau en sortit.

Elle décida de changer de tactique et de tenter d'utiliser l'un de ses tentacules pour me dégager de ma position. Je remarquai qu'à cette distance, son appendice semblait moins efficace, comme un élastique qui n'aurait pas été assez tendu. Il parvenait à s'enrouler autour de moi, à me tirer... mais pas à me repousser.

J'ignore pour quelle raison elle n'essaya pas d'utiliser un autre tentacule. Peut-être était-elle simplement trop en colère pour y penser. Mais si cela lui venait à l'idée, alors, j'étais morte.

De toute façon, si la situation actuelle n'évoluait pas rapidement, j'étais morte aussi. J'avais beaucoup de talents, mais pas celui de respirer sous l'eau, et ça faisait un moment que je n'avais pas repris mon souffle.

Elle mit soudain plus de force dans ses mouvements, et je saisissis l'occasion pour abandonner toute résistance au niveau du bas du corps. Elle avait tiré tellement fort que mes jambes furent projetées au-dessus du niveau de ses dents supérieures. Elle s'interrompit aussitôt en se rendant compte de son erreur, mais il était trop tard. Elle m'avait déjà donné assez de mou pour que je puisse enruler ma jambe piégée par le tentacule autour de l'une de ses dents antérieures en forme de pieu. La prochaine fois qu'elle tenterait de tirer sur le tentacule, elle s'arracherait une dent.

Tout cela était bien joli, mais si je ne parvenais pas à avoir un peu d'air très rapidement, toute l'intelligence du monde ne pourrait pas me sauver. Je rampai jusqu'à me retrouver sur son museau au lieu de devant celui-ci. J'avais réussi à ouvrir la chemise d'Adam pendant qu'elle m'entraînait vers elle, et je sortis un couteau de ma bandoulière avant de trancher le tentacule qui m'entravait la cheville.

Ils devaient être extrêmement sensibles. De la même manière que lorsqu'Adam était venu à mon secours la veille, elle sortit brutalement la tête de l'eau. Comme je me trouvais sur le sommet de sa gueule, le mouvement me catapulta hors du fleuve et dans les airs. J'atterris à peu près à trois mètres cinquante de l'endroit où je me trouvais au début de tout cela, et replongeai aussitôt sous l'eau. Elle m'avait projetée en amont et le courant me ramènerait vers elle. Je crevai la surface au moment où elle laissa échapper un hurlement qui me vrilla les tympans.

Elle m'aperçut et s'enfonça de nouveau dans l'eau, disparaissant sous la surface. Je nageai aussi vite que je le pouvais mais, n'étant pas un poisson, j'étais convaincue que j'allais finir dans son estomac.

Quelque chose m'agrippa les épaules et je poussai un cri perçant en levant les bras pour me débattre contre ce qui venait de me tirer aussi brusquement du fleuve. Mais je cessai de

hurler en voyant apparaître la gueule béante de la Diablesse à la surface, à un peu plus d'un mètre de mes orteils. Je refermai les poings sur deux serres osseuses recouvertes de cuir et solides comme le roc qui ne pouvaient appartenir qu'à un très, très gros oiseau prédateur.

— *Mon repas, mon repas ! Voleur !*

La voix de la Diablesse résonnant dans ma tête me fit raffermir ma prise sur les serres de l'oiseau et relever les pieds autant que je le pus.

Il n'aurait pas dû être capable de supporter mon poids, malgré sa taille qui, avec les ailes étendues, était sacrément impressionnante. Mais ce n'était pas n'importe quel oiseau-tonnerre, c'était l'Oiseau-tonnerre, et j'imagine que ça faisait toute la différence.

La Diablesse du fleuve jaillit de l'eau mais rata son coup car Oiseau-tonnerre bifurqua sur le côté au dernier moment. Elle resta quelques instants suspendue en l'air avant de s'écraser sur le flanc telle une baleine à la surface du fleuve. Oiseau-tonnerre me porta jusqu'au rivage et me posa délicatement au sol, près de l'endroit où Adam aurait dû m'attendre.

Sauf qu'il n'était pas là.

— Adam ! hurlai-je en essuyant l'eau qui me coulait dans les yeux.

Elle ne pouvait pas l'avoir. Il était *à moi*. Je courus en titubant vers le fleuve au moment même où Adam en émergea, me projetant au sol et me trempant encore un peu plus avec sa fourrure dégoulinante. Je l'agonis d'injures.

— Tu dois rester hors de l'eau ! ajoutai-je entre mes dents serrées, luttant contre les frissons. Parce que si elle te met la main dessus, elle n'aura même pas besoin de me tuer : elle pourra t'en charger.

Cela me terrifiait. Je comprenais pourquoi il avait fait ça, je le comprenais viscéralement, mais il ne fallait pas qu'il aille dans l'eau. Je tentais de me dégager de son poids, mais il me plaqua au sol d'une de ses grosses pattes et me grogna dessus.

C'est alors que je me rendis compte que je n'avais pas affaire à Adam. Celui-ci savait pourquoi il devait rester éloigné du fleuve. Mais le loup ne comprenait pas, et c'était lui qui avait

pris le pouvoir.

Nous n'avions pas de temps pour ce genre de choses. Il fallait que j'enfile mes palmes et que je me prépare à rejoindre l'endroit où la Diablesse du fleuve tomberait dans son coma de digestion.

J'entendis un cri de guerre. L'un de mes alliés était parvenu jusqu'à elle.

— Adam, dis-je, laisse-moi me relever.

Au lieu de ça, il s'étendit de tout son long sur moi. Fichu Loup. Si Adam avait pu retrouver forme humaine, jamais le loup n'aurait pu prendre autant le contrôle.

Mais je savais comment réagir : si je me calmais, alors, il se calmerait aussi. Son attitude était aussi bien provoquée par les battements frénétiques de mon cœur et par ma peur que par le fait de m'avoir vue entraînée sous l'eau. Il ne m'avait pas vue sous la surface combattre une ennemie que je ne voyais pas, dont je ne parvenais qu'à sentir les horribles dents pointues et... si je continuais à ce rythme, je ne risquais pas de retrouver mon calme.

Je fermai les yeux et partis à la recherche de cet endroit calme qu'on m'avait appris à trouver lors de mes entraînements au dojo. C'était toujours utile, à la fois quand on affrontait des moteurs récalcitrants ou des clients désagréables.

Il me fallut plus longtemps qu'à l'accoutumée, car je ne pouvais m'empêcher d'entendre les sons de la bataille que je ne pouvais pas voir, mais au bout d'un moment, je sentis mon pouls ralentir et mon corps se détendre sous celui d'Adam.

— OK, chuchotai-je. Je vais bien. Mais descends donc, sinon, tu vas m'étouffer.

Le loup gronda.

— Adam, insistai-je d'un ton sans réplique. Lâche-moi, maintenant.

Il ferma ses yeux jaunes et respira profondément.

— Adam ?

Quand il releva les paupières, c'était de nouveau Adam qui me regardait. Il se redressa et recula de quelques pas.

— Merci, dis-je en me soulevant un peu moins gracieusement que je l'aurais voulu.

Là-bas, dans le fleuve, c'était un véritable massacre. L'eau était rouge de sang, je le sentais à défaut de vraiment le voir. J'entendis les oiseaux, Faucon, Corbeau et Oiseau-tonnerre, crier en attaquant en piqué, mais la Diablesse nageait trop profondément. Même avec ma bonne vision nocturne, je n'arrivais pas vraiment à voir ce qui se passait. J'attrapai mes chaussons de plongée et les enfilai précipitamment en essayant de ne pas prêter attention à la profonde plaie qui saignait du pied que j'avais réussi à coincer contre les crocs de la Diablesse du fleuve.

Le combat se rapprochait peu à peu de la crique et je sentis Adam reporter son attention vers cette direction, comprenant ce que la Diablesse était en train de faire. Notre lien me permit de le comprendre, aussi : elle attirait ses ennemis vers la crique afin qu'aucun d'eux ne puisse lui échapper, sans compter que cela lui faciliterait la recherche de morceaux de cadavres si jamais elle ne parvenait pas à tout avaler.

Mais cela allait aussi me faciliter la tâche.

Je craignais de ne pas pouvoir convaincre Adam de me laisser retourner dans l'eau. Je sentais que la terreur n'allait pas tarder à m'envahir...

Elle était assez proche pour que je puisse voir ses yeux d'un vert vibrant... ce qui signifiait qu'Adam et moi nous trouvions bien trop près du fleuve.

— Viens, m'écriai-je, partons...

Il y eut un gigantesque bruit d'éclaboussures et je vis sa tête se dresser hors de l'eau. Sur l'une de ses dents se trouvait empalé un homme à la tête canine. Elle ouvrit la gueule et, d'un tentacule, l'ôta de son croc, avant de le jeter en l'air puis de pencher la tête en arrière pour l'attraper et le mâcher comme un vulgaire morceau de viande.

Adam s'effondra comme une marionnette dont on aurait coupé les fils, et Coyote poussa un hurlement.

Elle venait de manger Loup.

J'ignorais ce qui venait d'arriver à Adam. Il respirait, son cœur battait régulièrement... il était simplement évanoui. Je m'agenouillai près de lui, à la recherche d'une blessure, quand une vague de douleur m'envahit, et je compris la raison pour

laquelle il était tombé.

J'avais l'impression que ma peau était en feu, comme si on m'avait renversé de l'eau bouillante dessus. Je poussai un cri perçant et me redressai en titubant. Et cette fois-ci, c'est moi qui hurlai, le visage baigné de larmes... pour Coyote.

Le combat ne dura pas bien longtemps après ça. J'imagine que quand les esprits-totem étaient encore tous vivants, ils avaient réussi à la harceler en exploitant leurs forces respectives. Mais au fur et à mesure qu'ils périrent, le peu d'entre eux qui restait devint incapable de la distraire.

Corbeau mourut en essayant de protéger Serpent. La diversion permit à celui-ci d'enfoncer sa lance dans le flanc du monstre, mais pas assez profondément. En l'observant, je compris pourquoi elle ne m'avait attrapée qu'avec un seul tentacule : elle semblait incapable d'en utiliser plus d'un à la fois. Les autres ondulaient autour de sa tête comme une épaisse chevelure blanche. Elle s'abattit sur Serpent, et je ne revis plus jamais celui-ci. Les seuls qui semblaient lui avoir encore échappé étaient Oiseau-tonnerre et Faucon.

Oiseau-tonnerre descendit en piqué tel un F15 et la frappa de ses deux pattes aux serres étendues. Je l'avais vu creuser une profonde tranchée sur son museau lors d'un plongeon précédent. Mais cette fois-ci, elle parvint à enrouler son tentacule autour de ses pattes et le tira brutalement dans l'eau.

Elle poussa soudain un hurlement perçant : ni elle ni moi n'avions vu Faucon fondre sur elle, et celui-ci parvint à lui crever l'œil pendant qu'elle était concentrée sur Oiseau-tonnerre. Mais Faucon ne parvint pas à dégager ses serres à temps, et elle plongea sous l'eau dans un mouvement abrupt. Pendant un bref moment, la surface du fleuve devint calme, seul Oiseau-tonnerre flottait dessus. Puis il disparut, entraîné par quelque chose qui se trouvait au-dessous de lui.

« Attends qu'elle refasse surface, et prends garde qu'elle soit bien immobile, m'avait dit Coyote alors qu'il dévorait deux hamburgers à la fois, l'un dans chaque main, à l'arrière du 4 x 4. Si nous ne sommes pas assez nombreux pour lui faire perdre connaissance, il ne sert à rien que tu meures, toi aussi. »

Je lui avais demandé ce que j'étais censée faire si elle ne

réagissait pas comme prévu.

« Alors ce sera peut-être le moment d'envisager les bombes nucléaires. »

Et, même si un grand sourire avait fendu son visage à ce moment-là, j'étais à peu près certaine qu'il ne plaisantait pas.

J'ôtai la chemise d'Adam. En voyant le sang couler, je me rendis compte qu'Oiseau-tonnerre m'avait entaillé l'aisselle en venant à mon secours. Mais vu les circonstances, je n'allais pas me plaindre. Je vérifiai les couteaux en bandoulière. Certains avaient disparu, mais il m'en restait quand même huit. Il n'y avait plus qu'à espérer que ce serait suffisant.

J'entrai dans le fleuve jusqu'aux genoux, puis enfilai les longues palmes rose vif. Et j'attendis, presque exactement au même endroit où j'avais attendu le début de la bataille.

J'aurais cru que l'eau aurait dilué l'odeur du carnage, mais je sentais le sang. Quelque chose vint heurter mon genou et je tombai en arrière, m'empêtrant dans mes palmes en essayant d'y échapper, et atterriss sur les fesses dans un grand jaillissement d'eau. Ma ceinture de couteaux se tendit et j'attrapai une loutre d'une main, avant de l'envoyer aussi loin que je le pouvais sans prendre le temps de me relever. Je contrôlai l'état des fourreaux, mais ils semblaient intacts si l'on exceptait une petite trace de morsure sur le bord d'un d'entre eux. Je disposais toujours de huit couteaux.

Une longue forme pâle apparut à la surface à quelques mètres de moi. Elle ondula paresseusement d'avant en arrière, emportée par le courant. Puis d'autres formes la rejoignirent, suivies de sa tête – ou plus exactement, la moitié de sa tête, l'autre moitié restant immergée – avec un œil braqué vers le ciel et la gueule grande ouverte. Enfin, tout son corps émergea, aussi immobile qu'énorme. Vraiment, vraiment énorme. Je pense qu'il était plus long que l'estimation de trente mètres qu'en avait faite Coyote.

Je me dirigeai vers la Diablesse sans prêter attention aux loutres magiques qui m'encerclaient. Si elles avaient pu s'en prendre à moi avant, elles l'auraient déjà fait. J'ignorais ce que les faes avaient fait à cette crique, mais en tout cas, cela me rendait bien service à présent.

Dès que l'eau m'arriva à mi-cuisse, je plongeai et me propulsai vers la Diablesse du fleuve à l'aide de mes palmes.

Je m'attendais à devoir la suivre plus bas sur le fleuve, mais sa gloutonnerie pour les moindres petits bouts de viande l'avait maintenue au bord de la crique. Cela ne changeait pas grand-chose à ma mission, mais cela signifiait qu'en cas de succès, il me serait beaucoup plus facile de revenir vers Adam.

Je remarquai des gyrophares sur l'autoroute : quelqu'un avait dû remarquer qu'il se passait quelque chose, pensai-je. Nous avions conscience des risques que des témoins assistent à la scène. Si j'arrivais à la tuer, cela n'aurait aucune importance. Mais si ce n'était pas le cas, cela ne ferait que lui livrer plein de nouvelles victimes sur un plateau. Cela étant, je n'en souffrirais pas. Coyote pouvait, peut-être, revenir d'entre les morts, mais pour moi, c'était différent.

Le corps de la Diablesse flottait à une cinquantaine de centimètres sous la surface de l'eau, sa nageoire pectorale dressée vers le ciel. Je ne pouvais l'atteindre en passant par-dessous. Je décidai de contourner le monstre à la nage du côté de sa tête, parce que c'était le chemin le plus court, mais j'essayai tout de même de ne pas regarder sa gueule ouverte de trop près. J'étais du côté de son œil abîmé, celui que Faucon avait crevé.

« J'ignore combien de temps elle restera endormie, m'avait dit Coyote alors que nous revenions au camping. Je ne peux même pas te donner une vague idée. Tout ce qu'on peut faire, c'est lui donner autant de nous à manger que possible, en espérant que ce sera suffisant. Puis un sourire ravi avait illuminé son visage. Si ça se trouve, il lui faudra une semaine rien que pour me digérer, moi. »

Quelque chose m'effleura la peau et je fis volte-face en m'attendant à une loutre magique. Mais c'était seulement une plume. Une plume longue comme mon bras à l'extrémité de laquelle se trouvait encore un morceau de peau, et qui était coincée entre deux dents de la Diablesse. J'accélérâi encore un peu.

La peau de son dos était plus épaisse que celle de son estomac. Je pense que j'aurais pu l'escalader, mais ce n'était pas

nécessaire : une lance profondément plantée dans son flanc me donnait une bien meilleure prise. J'abandonnai mes palmes au fleuve, puis commençai à grimper.

Elle avait la peau froide et légèrement visqueuse. Elle dégageait une odeur de poisson et de magie. J'aurais cru qu'elle serait recouverte d'énormes écailles, mais en fait, celles-ci étaient toutes fines, plus, même, que celles d'un ventre de truite. Sur son dos, on aurait plutôt dit les écailles d'un serpent. Je posai la main à la base de sa nageoire pectorale et mesurai la largeur de quatre mains en partant de là. Puis je sortis de son fourreau mon premier couteau et opérai la première ouverture.

Je retins mon souffle en coupant la peau qui s'ouvrit comme à contrecœur, mais le Diablesse ne réagit pas. Sans le léger pouls que je sentais sous mes genoux et le frémissement de ses ouïes, j'aurais pu croire qu'elle était déjà morte.

Le premier couteau parvint à traverser la peau épaisse avant que la lame s'émousse totalement. Je ne le remarquai pas tout de suite et perdis de précieuses secondes à tenter de pénétrer sa chair coriace avec ce qui était devenu un vulgaire caillou. Quand j'arrivai au quatrième couteau, la plaie faisait presque vingt centimètres de profondeur pour quarante de large. Je la maintins ouverte en y glissant le genou, et un sang d'un rose pâle se mit à en remplir le fond. Je dus m'arrêter et écoper à plusieurs reprises pour m'assurer que le couteau coupait toujours.

« Tu dois creuser une blessure assez large pour pouvoir atteindre le cœur, m'avait dit Coyote en écartant ses mains d'une quarantaine de centimètres. Elle n'a pas de cage thoracique : c'est un poisson. Mais elle n'en a pas besoin. Son corps est aussi bien fait de magie que de chair. C'est pour cela que l'acier n'a aucun effet, c'est pour cela que les balles ne lui font rien, et c'est aussi pour cela qu'une grenade serait probablement tout aussi inutile. Je ne suis même pas certain qu'une bombe atomique lui causerait la moindre égratignure... mais cela pourrait être intéressant d'essayer. Évidemment, après ça, plus personne ne pourrait utiliser l'eau du fleuve pendant des siècles... »

Les loutres nageaient autour de nous en tirant sur ses

tentacules et en tentant des sorts magiques, je le sentais. La magie fae ne produisait pas le même effet que celle qui maintenait la Diablesse du fleuve en vie. Elles essayaient de la réveiller.

Je regardais la plage à intervalles réguliers, mais Adam était toujours immobile.

— *Qu'est-ce que tu fais, Mercedes ?*

La voix de la Diablesse résonna dans ma tête et je m'immobilisai, soudain certaine d'avoir échoué, et qu'elle était réveillée.

— *Tu n'es pas assez forte pour la tâche qu'on t'a assignée, poursuivit-elle. Tu aurais mieux fait de venir à moi, ce matin, et de laisser ces enfants vivre. Au moins ta mort aurait-elle servi à quelque chose.*

La chair sous mon couteau battait au rythme de son cœur, signe, selon Coyote, que je m'en approchais. Je changeai de couteau – il m'en restait encore trois – et me remis à creuser.

J'avais les mains glacées et engourdis, et j'avais dérapé à plusieurs reprises. Au moins l'une de mes coupures devrait être suturée si je survivais à toute cette histoire. La nouvelle lame se brisa. Je la lançai vers l'une des loutres magiques et l'atteignis à la tête. Elle poussa un couinement furieux et je lui tirai la langue avant de dégainer un nouveau couteau.

Il ne m'en restait plus que deux.

— *Pas suffisant, Mercedes,* commenta la Diablesse. *Pas suffisant. Ce pauvre Coyote est mort en vain, et il a emporté avec lui les derniers esprits guerriers qui parcourraient la surface de notre Mère la Terre. Tu as échoué... mais ne t'en fais pas, tu ne devras pas vivre avec le poids de ton échec.*

La lame s'émoussa. Et il ne m'en resta plus qu'une. Est-ce que je l'avais sentie bouger sous moi ?

Je sortis le dernier couteau de l'étui et me remis au travail. Soit cela suffirait, soit je devrais aviser. Le sang dans la cheville qu'elle avait agrippée avec son tentacule pulsait au même rythme que son cœur. La hanche du même côté m'élançait douloureusement. J'avais dû me déchirer un muscle. Et la coupure sous mon aisselle brûlait à chacun de mes mouvements.

C'est à ce moment-là que les chairs s'écartèrent enfin et exposèrent son cœur.

Il ne ressemblait à aucun autre cœur que j'avais vu dans ma vie : il était noir, veiné de gris, et émettait une énergie magique si puissante qu'elle me picotait le bout des doigts.

— *Cela ne sert à rien de lui enfoncer le couteau dans le cœur*, avait précisé Coyote, la bouche pleine. *Il est bien trop dur. Il vaut mieux s'attaquer au tissu conjonctif.*

Et c'est ce que je fis. Quatre réseaux cartilagineux maintenaient le cœur en place. Une fois que je les aurais sectionnés, les veines et autres artères seraient assez tendres pour que je puisse les arracher à mains nues, ou tout du moins, c'était ce que Coyote m'avait assuré.

Je m'attaquai donc au premier réseau... et c'est à peu près à ce moment-là qu'elle se réveilla.

Chapitre 13

Elle ne se réveilla pas immédiatement... ou alors, je l'avais assez amochée pour qu'elle ne puisse pas réagir tout de suite. La première chose qu'elle fit, ce fut de s'étirer. Sa nageoire pectorale heurta ma main et en fit tomber le dernier couteau. Je le suivis du regard alors qu'il frappait la surface de l'eau, puis disparaissait.

Les loutres magiques se disposèrent en demi-cercle à environ trois mètres autour d'elle. Elle se contorsionna, et la moitié inférieure de son corps disparut sous l'eau. Il allait falloir que je plonge et que je nage de toutes mes forces si je voulais avoir une chance de survivre.

— *Oui, Mercedes, tu ferais mieux de t'enfuir*, dit-elle, *j'aime pourchasser mes proies*.

Au lieu de ça, je saisis les lèvres de la plaie et m'y cramponnai de toutes mes forces pour qu'elle ne puisse pas me désarçonner. Coyote était mort pour que je puisse la tuer, et j'avais échoué. MacKenzie, qui n'aurait jamais plus de huit ans et quatre jours, était morte pour que je puisse la tuer, et je l'avais trahie, elle et sa famille. Faith Jamison était venue jusqu'à moi, et elle aussi, je l'avais trahie.

Je les avais tous trahis. Mais ils étaient morts : cela ne changerait rien pour eux. Pour Adam, en revanche, cela changerait tout.

Je refusais de me laisser soumettre sans me battre. Pas alors qu'Adam m'attendait sur la berge.

Un tentacule isolé ondula comme un fouet et me percuta le tibia avec un craquement, mais je ne sentis pas la douleur. Je tendis la main comme si j'allais briser une planche en bois, et frappai droit dans son cœur. Le coup ne fut pas très efficace, tout simplement parce que j'essayai de me cramponner à un

poisson gluant qui n'était pas des plus coopératifs, et j'aurais probablement eu autant de succès en l'attaquant avec l'une des plumes d'Oiseau-tonnerre. Je tendis le bras et tirai sur son cœur à mains nues, sans autre effet qu'une légère décharge de magie comme une clôture électrique que l'on touche.

J'avais besoin d'une arme, quelque chose qui puisse traverser le champ de magie de la Diablesse du fleuve, mais je n'avais que mes mains.

Alors qu'elle se débattait pour sortir du sommeil, je me retrouvai sous l'eau, me rappelant, si j'en avais besoin, que si je me métamorphosais en coyote pour utiliser mes crocs, je ne parviendrais même pas à rester assez longtemps cramponnée à elle pour faire quoi que ce soit. Je n'étais même pas sûre de *pouvoir* changer : après tout, Coyote était mort. Je n'avais *rien*.

Je me retrouvai hors de l'eau quand une pensée parasite vint m'envahir l'esprit.

« *Lugh n'a jamais rien fabriqué qui ne puisse être utilisé comme arme*, m'avait dit l'homme-chêne. »

Peut-être bien que j'avais une arme.

— *Saute !* m' enjoignit la Diablesse. *Enfuis-toi ! Nage vers la rive. Peut-être que je te laisserai l'atteindre si tu nages assez vite. Et peut-être même déciderai-je que le poids de ton échec sera un juste châtiment pour ce que tu as essayé de me faire.*

J'ouvris la main et dis à haute voix :

— Viens. Maintenant. J'ai besoin de toi.

Puis j'effleurai ma hanche et sentis mes doigts se refermer sur la canne en bois de chêne orné d'argent.

La Diablesse du fleuve se tordit de nouveau et je me retrouvai propulsée hors de l'eau. Je profitai de l'élan de son bond et abattis la canne dans la blessure. Et alors que je la poignardais dans le cœur, je vis la pointe d'argent se transformer en tête de lance. Celle-ci s'enfonça d'une quinzaine de centimètres avant de s'interrompre comme si elle avait frappé quelque chose de dur. Nous commençâmes à retomber dans l'eau et la Diablesse du fleuve fut agitée de soubresauts, essayant de se relever à la verticale.

Tout le métal de la canne chauffa à blanc. Je sentis mes pieds glisser sur le flanc humide de la Diablesse et agrippai

instinctivement le bâton de toutes mes forces, même si la chaleur qu'il dégageait me brûlait les paumes. Je pense que je n'aurais pas pu tenir une seconde de plus, mais cette seconde-là fut suffisante.

La canne commença à glisser, et je crus que mon poids la tirait hors du cœur du monstre, mais un dernier regard, juste avant que l'eau se referme au-dessus de moi, me permit de voir autre chose.

La canne avait extrait toute chaleur de sa chair, transformant son cœur noir en un bloc de glace opalescent. Le poids de mon corps donna plus de force au bâton qui, avec un craquement, tira le cœur hors du corps de la Diablesse.

Je ne sais comment, je me retrouvai sous le monstre qui m'entraîna vers le lit du fleuve, mais celui-ci n'était pas très profond. Je me débattis furieusement pour me dégager de sous le cadavre : cela aurait vraiment été trop bête de mourir noyée après tout ça, noyée dans moins de deux mètres d'eau.

J'avais perdu la canne de vue, mais ce n'était pas grave : je savais qu'elle reviendrait. Une fois libérée, je passai de trop longues secondes désorientée, ne sachant plus où se trouvait le haut. Je finis par me détendre en me disant que j'allais flotter dans la bonne direction. Et enfin, je refis surface. Si l'eau avait été plus profonde, je ne suis pas certaine que j'y serais parvenue.

Des morceaux de glace étaient en train de fondre dans le fleuve. Ils puaient le sang et la magie, et je fis de mon mieux pour les éviter pendant que je nageais lentement vers le bord. Quand le fleuve ne fut plus assez profond pour nager, je rampai. Me relever était au-delà de mes capacités.

Je sortis du fleuve et utilisai mes dernières forces pour rejoindre l'endroit où gisait Adam. J'agrippai sa fourrure d'une main et rassemblai assez de courage pour me retourner vers la Diablesse du fleuve. Elle était immobile, seulement agitée par le courant. La blessure que je lui avais infligée était toujours béante et ne montrait aucun signe de cicatrisation.

— Adam, soufflai-je à l'adresse du loup évanoui. Adam, on a réussi !

Je posai le front contre son flanc en me rendant compte de ce que j'avais fait.

— Je devrais te laisser la vie, gronda une voix masculine, faisant inconsciemment écho aux paroles de la Diablesse... à moins qu'il l'ait entendue, lui aussi.

Je levai le regard vers un homme debout entre le fleuve et moi. Ses traits étaient bizarres, comme un dessin maladroit. Presque humain, mais pas tout à fait. Il portait un jean sec et un sweat-shirt de l'université d'État de Washington, mais ses pieds étaient nus. Sa barbe clairsemée était plus foncée que sa chevelure. Et même si ses paroles avaient débordé d'émotion, il n'y avait aucune expression sur son visage. Vraiment aucune, comme c'était le cas dans certaines formes sévères d'autisme. De mon expérience, je conclus qu'il s'agissait d'une caractéristique propre à toutes les loutres magiques.

— Quoi ? lui demandai-je d'un ton stupide, parce que je ne comprenais pas vraiment ce qu'il voulait dire.

— Tu as ensanglanté l'une des créations de Lugh dans le cœur d'une créature encore plus ancienne et magique que cette canne, expliqua-t-il. Je devrais te laisser vivre avec le poids de ce que tu as fait. Mais tu dois être châtiée : tu as tué notre créature. Nous avons pris de grands risques pour la tirer de son profond sommeil.

J'étais vraiment trop fatiguée pour ça. J'avais mal partout. Vraiment partout, et en particulier à la main qui avait frappé le cœur de la Diablesse du fleuve. D'ailleurs, mes deux mains m'élançaient horriblement d'avoir agrippé la canne chauffée à blanc. La jambe que le monstre avait heurtée de son tentacule était douloureuse, elle aussi, le genre de douleur profonde qui trahissait une blessure sérieuse. Je saignais d'un assortiment impressionnant de coupures et d'écorchures. Il me vint un peu tard à l'esprit que mon épuisement était probablement tout autant dû à la perte de sang qu'à l'énergie que j'avais déployée pour tuer la Diablesse.

— C'est donc vous qui l'avez réveillée.

Je pouvais m'asseoir, tentai-je de convaincre mon corps. Celui-ci protesta, mais finit par obéir. Je voulus aussi replier les genoux, mais après une tentative infructueuse, je décidai de laisser mes jambes dans la position où elles se trouvaient.

— Cela nous a pris deux mois et toute notre magie... et tu l'as

tuée ? Vermine arrogante qui se mêle de ce qui ne la regarde pas...

Il tenait quelque chose dans la main droite, pensai-je, mais je ne pouvais voir de quoi il s'agissait, car l'objet se trouvait derrière lui et je ne parvenais pas à bouger assez pour changer d'angle de vue.

— En effet, approuvai-je. Je l'ai tuée. Ça me semblait la bonne chose à faire, étant donné qu'elle tuait quantité de gens. Pourquoi l'avez-vous libérée ?

— Elle était à nous ! protesta-t-il d'un air indigné. Elle dormait dans notre maison.

Il s'interrompit un instant, probablement pour réfléchir, même s'il était difficile d'en apercevoir la moindre trace sur son visage inexpressif. Quand il reprit la parole, ce fut pour roucouler d'une voix incroyablement douce :

— Elle était si belle, si dangereuse, ma dame. Nous l'avons réveillée pour voir sa beauté vivante... et, comme nous le lui avons demandé, elle a chassé des humains pour que nous puissions savourer la richesse de ses proies. Elle était tout ce que nos cœurs pouvaient désirer. Elle nous nourrissait et nous la nourrissions en retour. C'était l'arme parfaite pour notre vengeance.

Les buissons s'agitèrent et plusieurs personnes apparurent à leur tour. L'une d'elles était la femme qui m'avait agressée au Wal-Mart, et elle était armée de son couteau de bronze. Elle pleurait, ce qui donnait un effet vraiment étrange à son visage dénué d'expression.

Oncle Mike avait dit qu'elles étaient sept, mais je n'en vis que six.

— Ne devrait-il pas y en avoir une de plus ?

— Elle s'est sacrifiée pour que notre Déesse puisse revenir à la vie, répondit l'homme.

Je repensai au rêve que j'avais fait, celui où je mangeais une loutre. Je portais alors déjà la marque du fleuve. Il ne me serait jamais venu à l'esprit que ce rêve-là, aussi, avait été réel.

Derrière l'homme, toutes les loutres magiques articulaient les mots sans un son, comme si elles parlaient en même temps que lui. Leur air menaçant n'était pas entièrement dû aux armes

qu'elles portaient.

L'un des membres du groupe était très grand. Je le remarquai, parce qu'il portait sur son épaule un gros bâton noir et brillant qui ressemblait vaguement à un club de golf. Je ne me souvenais pas avoir jamais vu un authentique *shillelagh*⁴.

— Notre frère est mort dans l'exaltation que lui procurait ce sacrifice dans l'intérêt des siens.

L'homme barbu qui leur servait manifestement de porte-parole s'interrompit encore. Cela ne semblait pas une tactique d'emphase, mais la manière normale dont il s'exprimait. Peut-être qu'il traduisait au fur et à mesure, ou alors que son processus de pensée était vraiment très lent.

— Et tu as tout gâché, conclut-il.

Il balança l'objet qu'il tenait dans son dos sans prévenir. Mais je m'y attendais et me redressai d'un bond, tout mon poids sur ma jambe valide. Je bloquai la lame de l'épée en bronze avec la canne qui se trouvait sous le corps d'Adam — parce que c'était justement à cet endroit que j'en avais besoin —, et non enfouie dans le cœur de la Diablesse du fleuve.

Cela fit horriblement mal. Si je n'avais pas été aussi inquiète pour Adam, qui n'était pas en mesure de se défendre, je doute que j'en aurais été capable. Quoi qu'il en soit, j'avais conscience que ça ne servait à rien. Ils étaient six, et moi j'étais seule, percluse de douleurs atroces, et épuisée. Mais j'avais fait une promesse dans ma lettre à Adam, et j'avais bien l'intention de la tenir.

L'épée de bronze étincela d'une lueur orange et se brisa en deux. Malgré la magie qui l'animait, elle ne faisait pas le poids face à la canne de Lugh.

Puis il se produisit quelque chose de vraiment déconcertant : la canne enfonça sa pointe redevenue aiguiseée dans la gorge de la loutre magique sans que je ne fasse rien. Le mouvement brusque me déséquilibra et j'atterris sur ma jambe brisée. Je pense que je m'évanouis quelques fractions de seconde sous l'effet de la douleur.

Quand je rouvris les yeux, je me retrouvai face à face avec le

⁴ Un *shillelagh* est un bâton de combat en bois typiquement irlandais. (NdT)

barbu, la joue reposant sur le sol imbibé de son sang. Il mourut en riant.

Mes oreilles se remirent alors à fonctionner et je me rendis compte qu'une bataille se déroulait dans mon dos. J'entendis Adam pousser un grondement d'une douceur menaçante, celui qu'il réservait aux moments où il était au-delà de la fureur. La puissance de sa rage réjouit mon âme, car je sus alors qu'aucune des loutres magiques ne sortirait vivante de cette nuit maudite.

Il était réveillé, ce qui signifiait que j'étais enfin en sécurité. J'essayai de me retourner, mais ma jambe devait réellement avoir un sérieux problème, car dès que je voulus la bouger, je perdis de nouveau connaissance.

Quand je revins de nouveau parmi les vivants, je me retrouvai devant une loutre morte au lieu d'un homme. Son sang était encore tiède : je ne devais donc pas être restée très longtemps inanimée. Le silence régnait à présent derrière moi, mais je ne commis pas deux fois l'erreur de tenter de me tourner.

— Adam ? appelaï-je d'une voix faible et agitée d'un tremblement agaçant.

Comme personne ne répondit, je renonçai à répéter mon appel. L'épuisement aurait dû m'anesthésier, mais la douleur était trop forte. J'aurais dû ressentir une pointe de triomphe, mais là aussi, la douleur était trop forte.

Pendant un bref instant, je craignis que les loutres magiques aient réussi à le blesser. Je me *tendis* de tout mon cœur vers le lien qui nous unissait... et le sentis non loin, en pleine métamorphose. Soulagée, je me détendis en l'attendant, et en absorbant la peur qu'il ressentait pour moi, sa rage, et son amour, le tout teinté de quelque chose qui ressemblait bien à de l'euphorie. Si j'étais capable de ressentir tout cela, c'était que j'étais encore vivante, et cela me sembla être la plus grande réussite de toute ma vie.

Je dus m'endormir un moment, car quand je me réveillai, le sang sous ma joue était devenu froid, et je sentis des mains parcourir délicatement mon corps.

— Adam, grognai-je, il faut que tu enfiles des vêtements

avant que la police débarque.

Depuis quelques minutes, j'entendais le bruit des sirènes approcher de là où nous étions.

— Chut, répliqua-t-il.

Et ce fut comme si on avait tiré un rideau : je sentis soudain son besoin dévorant de s'assurer que j'allais bien. Il avait semblé si calme, si sain d'esprit... alors qu'il était tout le contraire.

— *S'il te plaît ?*

Il avait besoin d'aide, sinon il réduirait en morceaux le premier qui oserait s'approcher à moins de deux mètres de moi. Parfois, il m'arrivait de penser que la raison pour laquelle Adam s'habillait de manière si élégante, avec ses chemises en soie et ses costumes sur mesure, c'était pour s'en servir de bouclier contre sa propre sauvagerie.

Et de toute façon, si les policiers arrivaient pour trouver Adam nu comme un ver, ils risquaient de réagir de manière excessive... or, Adam avait besoin que tout le monde reste aussi calme que possible.

Il hésita un moment.

— Je vais bien, lui assurai-je. Vraiment, ça va. (J'essayai de bouger et dus me contredire.) Bon, d'accord, j'ai mal partout, et je pense que j'ai la jambe cassée. Peut-être la main, aussi. Mais je ne risque pas de me vider de mon sang, et je pense que tout sera plus simple avec la police, le FBI et Dieu sait qui d'autre si tu vas enfiler un jean.

— Je refuse de te laisser seule ici, répliqua-t-il, et je ne te bougerai pas sans examen plus approfondi.

— Franchement, ça m'étonnerait que tu ne puisses pas aller enfiler un jean et revenir ici en moins d'une minute, rétorquai-je. (Puis j'eus une idée géniale.) Je ne veux pas que quiconque d'autre que moi te voie nu. (Je me rendis compte, un peu surprise, que c'était la pure vérité.) Pas quand je ne peux pas te revendiquer comme m'appartenant.

C'était idiot, j'en avais bien conscience... mais je savais qu'il comprendrait.

— Bon sang, Mercy ! s'écria-t-il... avant de partir au pas de course.

Un sourire béat s'étira sur mes lèvres alors que j'entendais s'ouvrir la porte de la caravane. Puis je me rendis compte que je souriais à une loutre morte aux yeux vitreux dont le sang rendait le sol collant sous ma joue. Demain, j'en ferai peut-être des cauchemars. Mais aujourd'hui, elle était morte, et j'étais vivante. C'était bien suffisant à mes yeux.

Ce n'était pas plus mal que les loutres magiques aient repris leur forme animale une fois mortes. Si la police avait trouvé six cadavres humains, nous nous serions certainement retrouvés dans une position très délicate. Je sentis la canne s'enfoncer dans mes côtes et la dégageai de sous mon corps en l'observant d'un air curieux.

Il serait bien temps de déterminer ce que j'avais pu lui faire subir quand tout serait terminé. Était-ce réellement grave ? Après tout, l'homme-chêne s'en était servi pour tuer un vampire, et elle n'avait pas changé. Quoi que soit devenue cette canne, elle ne pouvait de toute façon pas être aussi dangereuse que la Diablesse du fleuve.

Le reste de la nuit fut assez vague dans mon esprit.

Adam, seulement vêtu de son jean, m'examina attentivement pour s'assurer qu'il pouvait me déplacer sans encombre. Puis il me prit dans ses bras et me transporta vers les chaises de camping, où il m'installa non sans m'envelopper d'une couverture. Il appela ensuite son entreprise pour leur demander d'ouvrir à distance le portail afin de laisser passer les voitures de police, qui patientaient à l'entrée avec la nervosité d'un essaim d'abeilles.

Il était en train de nettoyer mon visage avec la plus grande des délicatesses quand la police arriva, accompagnée de toutes sortes de véhicules officiels.

Adam s'occupa de leur parler, laissant entendre un bon nombre de choses pas vraiment exactes. La tension monta d'un cran lorsqu'il se présenta comme l'Alpha de la meute du Bassin de la Columbia. Mais tout le monde sembla parfaitement accepter l'hypothèse selon laquelle c'était un véritable monstre qui avait causé toutes ces morts récentes sur le fleuve, et non un tueur en série.

Et par respect du secret professionnel, leur avait-il assuré, il n'était pas en mesure de leur dire à la demande de qui il était intervenu.

J'entendis l'un des hommes du shérif murmurer :

— La première fois que j'ai vu cet homme, il se trouvait en compagnie de Jim Alvin et de Calvin Seeker.

J'en conclus qu'il s'agissait de l'agent qui nous avait raccompagnés au camping quand nous avions trouvé Benny, mais je ne voyais plus que d'un œil, l'autre étant trop enflé pour que je puisse lever la paupière.

À l'évocation du nom de Jim, tous les autres flics avaient pris l'air entendu et cessé de poser des questions. L'un d'entre eux chuchota à l'adresse des agents du FBI :

— Un homme-médecine amérindien.

Et soudain, plus personne n'interrogea Adam concernant les raisons de sa présence dans la région. Visiblement, personne ne tenait à créer d'incident diplomatique avec la nation Yakama.

Moins les autorités officielles en sauraient au sujet de la magie, des loutres magiques et de Coyote, plus elles seraient enclines à attribuer les meurtres à une sorte de créature préhistorique — j'entendis l'un des agents du FBI utiliser cette expression au téléphone avec l'un de ses supérieurs — et à rentrer chez elles, satisfaites du devoir accompli. Et plus important à mes yeux, plus tôt elles me laisseraient rentrer chez moi.

Je fermai mon œil valide, et lorsque je le rouvris, Adam se tenait devant moi et me faisait boire du chocolat chaud dans une tasse. Je renâclai un peu parce qu'il m'avait réveillée, jusqu'à ce que je savoure la première gorgée : c'était délicieux, et surtout, c'était chaud.

— Où est passé tout le monde ? demandai-je quand je m'aperçus que nous semblions seuls.

— Ils sont descendus sur la rive et contemplent la Diablesse du fleuve, répondit Adam en posant la tasse et en m'embrassant tendrement sur le front. Ils sont devenus soudain très excités quand ils ont pris conscience qu'elle se trouvait toujours là-bas. Je leur donne environ trois minutes avant que je t'emmène aux urgences.

Je vis qu'il gardait son air civilisé à grand-peine. Une compagne raisonnable se comporterait de manière soumise et timide jusqu'à ce qu'il aille mieux.

— Je ne veux pas aller à l'hôpital, chouinai-je.

Je ne voulais plus bouger pendant au moins une centaine d'années à présent que j'avais enfin chaud. Si je prenais garde à ne pas bouger, je n'avais mal nulle part. Ou presque.

— Tu n'as pas le choix, répondit-il d'un ton calme sous lequel couvait un orage d'une magnitude incontrôlable.

— J'ai tué le vilain monstre, je pense que j'ai mon mot à dire, protestai-je.

Je fus embarrassée de sentir les larmes me monter aux yeux. Je dus battre rapidement des paupières pour les chasser. Aucun doute, j'étais au bout du rouleau. Je ne pouvais plus rien supporter ce soir.

— Tu es en état de choc, commenta-t-il d'un air lugubre. Tu as besoin de points de suture un peu partout et ta jambe est cassée. Où penses-tu que tu devrais aller ?

— À la maison ?

Il poussa un grand soupir et posa son front contre le mien pendant plusieurs secondes.

— Écoute, je te ramènerai à la maison demain, promit-il. Mais pour ce soir, tu vas aux urgences.

À l'hôpital, on décupa mon vieux maillot pour me l'ôter, puis une femme médecin aux yeux fatigués et deux infirmiers, un homme et une femme, nettoyèrent mes plaies, les recousirent, posèrent quelques agrafes, en bref, me firent subir les pires outrages. J'exigeai qu'ils me laissent les plaques militaires d'Adam autour du cou. La femme médecin et les deux infirmiers flirtèrent outrageusement avec Adam, et pourtant, il avait enfilé un tee-shirt et des chaussures. Il ne sembla rien remarquer, donc ce ne fut pas un problème.

Quand le jour se leva, j'avais un plâtre rose vif et des instructions pour consulter un chirurgien orthopédiste dès que possible. J'avais le tibia brisé, ainsi que la rotule, et la radio avait montré une ombre à l'aspect inquiétant au niveau de ma cheville. J'avais plus de coutures sur le corps qu'une poupée de

chiffon, et mes mains auraient pu appartenir à une momie tant elles étaient couvertes de bandages. Non seulement la droite était cassée, mais toutes deux étaient pleines de coupures et de brûlures. J'avais deux yeux au beurre noir, le premier à cause de la bagarre au Wal-Mart, mais j'ignorais comment cela avait pu se produire pour le second. Peut-être était-ce quand la Diablesse du fleuve était morte en s'abattant de tout son poids sur moi, ou un peu avant, quand elle se débattait. En tout cas, je n'avais rien senti lorsque ça s'était passé, et je ne le sentais toujours pas, parce qu'on m'avait donné les meilleurs antidouleurs de l'univers. J'étais très joyeuse, et me fichais pas mal que ma jambe me fasse mal. Ce n'était pas seulement l'effet des médicaments : la marque de la Diablesse du fleuve avait disparu.

Une fois que la douleur eût disparu, Adam cessa de s'exprimer avec cette voix mortellement douce qui m'inquiétait tant, et ses iris reprirent une couleur plus proche de celle qu'ils avaient habituellement. Bien sûr, une fois que la douleur eût disparu, je cessai aussi de m'inquiéter du fait qu'Adam perde la maîtrise de lui-même et tue quelqu'un qu'il regretterait d'avoir tué plus tard.

— Hé, demandai-je à Adam alors qu'il récupérait les paperasses que lui tendait l'infirmière, est-ce que c'est dans cet hôpital qu'on a transporté Benny ?

Adam poussa donc ma chaise roulante à travers les couloirs afin que je puisse rendre visite à Benny. Quand nous arrivâmes à sa chambre, celui-ci était profondément endormi dans son lit, une femme à l'air épuisé somnolait sur un fauteuil à l'aspect tout aussi fatigué et Calvin était assis dans l'encadrement de la fenêtre et contemplait l'aube naissante.

L'une des roues de mon fauteuil couina, ce qui attira son attention. Il tourna la tête, et faillit tomber du rebord de la fenêtre.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda-t-il, avant qu'un air de compréhension éclaire son visage, et qu'il prenne Adam à partie : C'est vous qui lui avez fait ça ?

— Un monstre de moins, répondis-je en réveillant sans le vouloir la femme dans la chaise et Benny, aussi.

— Les antidouleurs, dit Adam, l'air d'expliquer quelque chose. (Probablement les gloussements que je ne parvenais pas à réprimer.) Comme vous pouvez le constater, tuer le monstre n'a pas été une partie de plaisir.

— Racontez-moi, demanda Benny.

Je m'exécutai. À un moment de mon récit, à peu près quand j'étais en train d'escalader la Diablesse, Adam s'assit par terre à côté de moi, et posa le front sur ma cuisse. Il y avait pourtant un autre fauteuil dans la chambre, et je n'étais donc pas certaine de la raison pour laquelle il préférait s'asseoir par terre. Les médicaments avaient un peu brouillé notre lien, et il me fallut un certain temps pour m'apercevoir que la peur qu'il avait ressentie pour moi l'avait épuisé nerveusement.

— Une canne ? s'étonna Calvin, détournant un moment mon attention de la détresse d'Adam.

Je le regardai en clignant des yeux. Je ne savais plus si la canne était censée être un secret.

— C'est un ancien artefact fae qui s'est attaché à elle alors qu'elle risquait sa peau pour sauver celle d'un fae de sa connaissance, marmonna Adam, et je me rendis compte qu'il n'appréciait pas le souvenir de mon aventure pour aider Zee, non plus.

— C'était surtout mon ami, lui rappelai-je.

— Elle fait tout le temps des trucs comme ça ? s'exclama Calvin en regardant Adam d'un air plein de respect.

Adam leva la tête, et je vis que ses iris étaient redevenus jaunes, mais sa voix était presque normale.

— Pour être honnête, ce n'est en général pas sa faute. Ce sont les autres qui l'entraînent dans ces histoires.

— Mais on dirait bien que c'est elle qui y met le point final, dit la femme qui tenait la main de Benny.

Il n'était pas trop hasardeux de supposer qu'il s'agissait de son épouse. Je dus d'ailleurs penser à voix haute, car elle acquiesça.

— Oui, c'est bien moi. Je vous dois des remerciements à vous et à votre mari pour avoir sauvé Benny.

— Il s'est sauvé lui-même, rétorquai-je d'un air surpris. Ne vous a-t-on pas raconté ce qui s'était passé ? Il a fait preuve de

beaucoup d'intelligence.

— Et de chance, intervint Benny. Si vous ne m'aviez pas trouvé, je serais mort à l'heure qu'il est.

Je me penchai vers lui.

— Est-ce qu'on vous a raconté ce que votre sœur m'a dit ?

— Jim l'a fait, répondit Calvin.

— Voulait-elle qu'on mette des fleurs sur la tombe de notre mère de sa part, ou que je fleurisse celle de Fai... de ma sœur ?

Benny aussi s'exprimait d'une voix un peu cotonneuse. Peut-être que lui aussi était chargé aux antidouleurs.

— Je ne sais plus, répondis-je. Peut-être vaut-il mieux que vous fassiez les deux ?

— Vous pouvez raconter la suite de l'histoire ? réclama Calvin d'un ton légèrement plaintif. Vous en étiez au point où vous aviez laissé tomber le dernier couteau dans l'eau et poignardé la Diablesse du fleuve avec un artefact fae qui s'était transformé en lance.

— Ah oui !

Je leur racontai donc comment le cœur de la créature s'était transformé en bloc de glace, et comment je m'étais brûlé les mains sur la canne incandescente.

— Et puis je suis revenue sur la berge à la nage.

— Avec une jambe cassée ? s'étonna Adam.

— Pas mal, hein ? souris-je d'un air particulièrement satisfait de moi-même.

— Ouais, ils ont l'air bien, ces médicaments, commenta Calvin d'un ton ironique.

Adam avait de nouveau collé son front contre ma jambe. Il tenait ma cheville intacte dans sa main droite, et de l'autre, il donna un coup de poing dans le carrelage. Celui-ci se fendit avec un craquement.

— Fais attention, tu vas te couper, le rabrouai-je.

Il leva le visage vers moi.

— Tu sais que tu vas finir par causer ma mort ?

Je pris une brusque inspiration. La vague de terreur que cette pensée éveillait en moi perça la brume dans laquelle me maintenaient les antidouleurs.

— Ne dis pas ça, Adam. Ne me laisse pas te faire ça.

— Chut, dit-il. Je suis désolé. Ne pleure pas. Tout va bien. (Il s'agenouilla à côté de moi et essuya les larmes qui coulaient sur mes joues.) C'est costaud, un loup-garou, tu sais, Mercy ? Je ne suis pas celui qui a failli mourir, ce soir. (Il inspira profondément.) Ne refais jamais ça.

— Mais je l'ai pas fait exprès, bramai-je d'un air misérable. Je ne voulais pas presque mourir.

— Ce sont les médicaments, commenta Benny d'un air d'en savoir long sur le sujet. Moi aussi, ils me font dire n'importe quoi.

— Et alors, qu'est-il arrivé aux... comment les appelez-vous, déjà ? Les loutres magiques ? demanda Calvin.

Étant donné que je leur avais déjà parlé de la canne, je leur racontai ce qu'elle avait fait à l'homme-loutre, et ce que les autres loutres avaient dit à propos de cela.

— Tu pourras demander à Zee ce qu'il en pense, suggéra Adam, qui avait suffisamment retrouvé son calme pour que ses yeux soient redevenus brun chocolat.

Il me contempla un instant, puis ajouta :

— Un peu plus tard, quand tu planeras un peu moins. Il pourrait ne pas très bien comprendre cette histoire de médicaments cool.

— Il risque surtout de ne pas apprécier que j'aie tué l'une des six dernières loutres magiques. Elles étaient d'ailleurs censées être sept, mais je crois que la Diablesse du fleuve en a dévoré une lorsqu'elle s'est réveillée. (Je bâillai.) Je ne pense pas que c'était ça qu'Oncle Mike avait à l'esprit quand il nous a demandé de voir comment elles allaient.

— Je ne sais pas, dit Adam. Oncle Mike peut parfois s'exprimer de manière assez détournée.

— Les Seigneurs Gris vont peut-être vouloir me punir. (Je regardai Adam, les sourcils froncés.) Et ça pourrait ricocher sur la meute. Ils ne sont pas toujours très précis quand ils abattent leur colère sur quelqu'un.

— Si la colère des Seigneurs Gris doit s'abattre sur la meute, ce sera mérité. Après tout, tu as peut-être tué l'une des loutres magiques, mais je me suis chargé du sort des autres.

Il dit cela sur un ton de profonde satisfaction. J'effleurai sa

joue de ma main cassée.

— Parfait, alors. Je ne serais pas surprise d'apprendre que certaines des victimes qu'on va attribuer à la Diablesse aient en fait été leur œuvre. En tout cas, elles semblaient dire qu'elles avaient mangé des humains.

La Diablesse du fleuve les avait nourries, m'avait dit la loutre magique. Et elles l'avaient nourrie, elle, en retour. Beaucoup de faes avaient été anthropophages, à une époque de leur existence. Je supposais que c'était le cas pour les loutres magiques.

— Il leur était impossible de faire du mal à quiconque dans la crique... alors elles sont parties ailleurs.

— Qui est Oncle Mike, et qui sont les Seigneurs Gris ? demanda Calvin.

— Autant que tu le lui dises, suggérai-je à Adam. Après tout, c'est un homme-médecine, il vaut mieux qu'il soit au courant de ce genre de choses.

Adam me ramena au camping. Une fois là-bas, il m'enroula dans une couverture et m'installa sur le siège passager du 4 x 4, qu'il avait laissé tourner avec la climatisation. Celle-ci était pour moi, mais j'étais à peu près certaine que la couverture était pour lui, comme une sorte de bouclier qu'il aurait voulu lever autour de moi, de Jesse et de la meute pour qu'il ne nous arrive rien.

— Tu sais, on peut attendre demain pour retourner à la maison, lui assurai-je. Tu as l'air crevé, et moi je ne vais pas aussi mal que j'en ai l'air.

Il m'embrassa tendrement.

— Mercy, je t'assure que tu vas aussi mal que tu en as l'air. J'étais là quand ils t'ont recousue de partout. Les médicaments qu'on t'a administrés à l'hôpital ne vont pas faire effet bien longtemps, et ceux qu'ils t'ont donnés à emporter ne sont pas aussi efficaces. Je préfère que tu sois à la maison quand cela se produira. Ce camping grouille de journalistes et de toutes sortes d'agents officiels qui veulent étudier le Monstre de la Columbia. J'aimerais autant éviter de passer la nuit ici.

Il émit un son mi-soupir, mi-rire et me chuchota au creux de l'oreille :

— J'ai peur de ce qui risque de se produire si on laisse cette lune de miel durer un jour de plus. On va attendre six mois, et je t'emmènerai ailleurs, San Diego, New York... Bon sang ! Même Paris, si c'est ce que tu désires. Mais pour le moment, j'ai besoin de te ramener chez nous.

Il ferma la porte et alla rassembler nos affaires. Je dus m'assoupir à un moment, et fus réveillée par le bruit d'un moteur. Il y avait eu quantité d'allées et venues, Adam ayant négligé de refermer le portail avant de me conduire à l'hôpital, mais le bruit de ce véhicule me semblait familier. Je dus cligner des yeux à plusieurs reprises pour éclaircir ma vision et m'assurer qu'il s'agissait effectivement du pick-up de Jim Alvin. Celui-ci s'arrêta plusieurs fois sur le chemin de la caravane pour échanger quelques mots avec les policiers. Il souriait, ce devait donc être des hommes qu'il connaissait.

Il finit par venir se garer et parla un bon moment avec Adam, aussi. Puis, enfin, il arriva près du 4 x 4 où je me trouvais et ouvrit la portière.

Il me regarda attentivement et laissa échapper un sifflement entre ses dents.

— Calvin m'a bien dit que vous n'étiez pas passée loin de la mort, et je constate qu'il était en dessous de la vérité.

— Avez-vous vu Coyote ? lui demandai-je.

La joie qui pétillait dans ses yeux s'éteignit.

— Non. Mais vous savez bien que soit il va revenir comme s'il ne s'était rien passé, soit il est de l'autre côté, à batifoler avec ses vieux amis. Coyote s'en sort toujours bien.

— De l'autre côté ?

— Avec ceux qui sont partis avant lui, expliqua-t-il.

— Et Gordon Seeker ?

— Ne vous en faites pas, Mercy. Tout ira bien. (Il tambourina sur l'encadrement de la portière du bout des doigts.) Je voulais simplement vous remercier d'avoir fait ce dont j'étais incapable.

Je le regardai, bouche bée, essayant de trouver dans mes pensées embrumées celle qui correspondait à la situation.

— Ça a été un travail d'équipe.

— Certes, acquiesça-t-il, mais au moins ai-je toujours deux jambes en état de fonctionnement et une peau sans sutures.

— Pas bien grave, balbutiai-je. Je n'ai absolument pas mal, là.

Il me contempla d'un œil intense, puis me demanda en souriant :

— À quelle tribu appartenez-vous, Mercedes Athéna Thompson Hauptman ?

— Blackfeet, répondis-je automatiquement. Qui vous a dit, pour Athéna ?

Il esquissa un sourire plein de mystère.

— Parfois, certaines choses doivent rester secrètes. Blackfeet, hein ? Vous êtes certaine que ce n'est pas Blackfoot ?

Je lui lançai un regard perplexe.

— Je crois que vous allez ramener quelque chose de précieux de votre séjour parmi nous, me dit-il. Souvenez-vous toujours de ce que vous êtes. Faites de beaux rêves, Mercy. Je vous promets de vous appeler quand je verrai Coyote ou Gordon si vous me promettez d'en faire de même.

— Ça marche, marmonnai-je en fermant les yeux car ils ne voulaient plus rester ouverts. Et si vous avez des problèmes avec votre voiture, n'hésitez pas à me l'amener.

Il éclata de rire et referma la portière.

Adam avait raison à propos des antidouleurs : non seulement leur effet finit par s'atténuer, mais ceux qu'on m'avait prescrits dans leur petit flacon ambré n'étaient pas aussi forts.

— La prochaine fois que je me pique d'aller tuer des montres, geignis-je alors que nous arrivions aux Tri-Cities, je compte sur toi pour m'en empêcher plus efficacement que tu l'as fait cette fois-ci.

Il prit ma main bandée et l'embrassa.

— Je t'ai déjà promis de ne jamais rien faire de tel. La prochaine fois, arrange-toi pour choisir un monstre qui ne vit pas dans un fleuve ou dans l'océan, comme ça, je pourrai me rendre utile.

— OK. (Je m'interrompis en réfléchissant.) Enfin, j'aimerais autant qu'il n'y ait pas de prochaine fois.

Il poussa un long soupir.

— Moi aussi.

Si j'avais pu bouger sans pousser des gémissements de douleur, j'aurais mis ma tête sur son épaule. Je me contentai donc de laisser ma main là où il l'avait posée sur sa cuisse.

— J'ai une confession à te faire, me dit-il. Je voulais attendre que tu retrouves ton état normal, mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Tu as rencontré une charmante serveuse et tu veux qu'on divorce ?

Il éclata de rire.

— Non. Mais j'en chercherai une dès que j'en aurai l'occasion.

— Cool. J'avais trouvé un bel infirmier, mais je crois qu'il te préférerait à moi.

— Plus sérieusement, reprit-il, j'ai fait quelque chose que je n'aurais pas dû faire.

J'étais encore un peu groggy et je ne sais donc pas si ma soudaine intuition trouva son origine dans notre lien de couple ou dans le fait qu'il avait le même ton que ma mère quand elle avait dit à ma petite sœur qu'elle avait trouvé son journal intime et l'avait lu. Étant donné que j'avais conseillé à Nan de ne rien écrire qu'elle ne veuille pas que quelqu'un d'autre lise, j'avais été surprise par l'état affreux dans lequel se trouvait maman. Il s'était ensuite avéré que Nan s'était dit que, si quelqu'un devait effectivement lire son journal, autant qu'il en ait pour son argent. Il lui avait fallu dix bonnes minutes pour convaincre notre mère que, non, elle ne vendait pas de la drogue pour se payer un avortement.

— Tu as lu les lettres, m'écriai-je en tentant de prendre l'air offensé.

— Seulement celle que tu m'as écrite.

Je bâillai, ce qui gâcha un peu ma comédie de l'indignation. Je caressai le seul endroit de lui qui m'était accessible.

— Ce n'est pas grave. Après tout, il y avait ton nom, dessus.

Oncle Mike ne fut pas très content lorsque je l'appelai le lendemain matin pour lui annoncer que nous avions tué toutes les loutres magiques. Mais il m'écucha quand même quand je lui racontai de quoi elles s'étaient rendues coupables. Je lui fis un

inventaire des dégâts qui m'avaient été infligés. Je n'avais plus que des médicaments sans ordonnance et me sentais vaguement d'humeur à me plaindre.

— *Combien* de points de suture ? demanda-t-il quand j'en eus terminé.

— Cent quarante-deux, lui répondis-je. Plus quatre agrafes. Et ils me grattent *tous*.

Ce n'était pas si horrible quand mon esprit était occupé à autre chose. Comme j'étais incapable de bouger, cela signifiait que je n'avais comme solution que de discuter avec des gens. J'étais seule à la maison à ce moment-là, et c'était pour cette raison que j'avais décidé de téléphoner à Oncle Mike pour tout lui raconter.

— Et tu savais que quand on a la main cassée et une énorme coupure sous l'aisselle, on ne peut pas utiliser de béquilles ou de fauteuil roulant, à moins d'avoir un esclave pour te pousser partout ? Ma seule main valide est couverte de brûlures, du coup, je ne peux même pas tourner en rond.

— Je pense que je vais raconter aux Seigneurs Gris que les loutres voulaient se suicider et qu'elles se sont servies du loup-garou pour le faire, finit-il par dire après une intense réflexion. De toute façon, quelqu'un qui t'agresse sous les yeux d'Adam est probablement trop stupide pour vivre.

— Adam n'en a tué que cinq. C'est moi qui ai tué la sixième. (Je m'interrompis un instant.) Enfin, pas tout à fait. Je tenais la canne quand celle-ci a décidé de la tuer.

Il y eut un long moment de silence.

— Oh ?

Je lui dis comment j'avais utilisé la canne pour tuer la Diablesse du fleuve, ce que la loutre magique m'avait dit ensuite et comment la canne s'était jetée à sa gorge.

— Tu as trempé la canne de Lugh dans le sang d'un ancien monstre amérindien ?

— J'ai fait une connerie ?

Il poussa un soupir las.

— Qu'est-ce que tu aurais pu faire d'autre ? Si tu ne l'avais pas fait, tu serais morte, à présent... et il y aurait un monstre mangeur d'humains en liberté. Mais il ne sert à rien de

prétendre que c'est une bonne chose. La violence engendre la violence... surtout quand il y a de la magie dans l'histoire.

— Qu'est-ce que je dois en faire ?

— Qu'est-ce que tu *pourrais* en faire, hein ? Essaie simplement de ne tuer personne d'autre avec.

— Est-ce que je peux te la donner ?

Ce n'était pas tant qu'elle me faisait peur : je ne savais même pas en quoi résidait le problème. C'est surtout que j'avais échoué à la garder en sécurité. Elle aurait mieux fait d'être confiée à quelqu'un qui en prendrait mieux soin que moi.

— On a déjà essayé, tu te rappelles ? fit remarquer Oncle Mike. Et ça n'a pas fonctionné.

— L'homme-chêne s'en est servi pour tuer un vampire. Pourquoi est-ce que ça n'a pas eu le même effet sur elle ?

— Je ne sais pas, reconnut Oncle Mike. Mais si je devais émettre une hypothèse, ce serait parce que la canne ne lui appartenait pas. Elle est à toi. Le dessein et la propriété ont de grands pouvoirs magiques.

— Oh ! m'exclamais-je en me souvenant de ce que j'avais oublié de lui dire. À propos de ta caravane... tu as un endroit où tu préfères la faire réparer ? Parce que sinon, je connais de bonnes adresses.

Six semaines plus tard, j'étais en train de zapper sur la télévision du sous-sol quand j'entendis quelqu'un descendre les marches.

— Allez-vous-en, dis-je.

J'en avais assez de tout le monde, ce qui n'était pas très gentil de ma part. Mais je déteste être dépendante : ça me rend grincheuse. J'avais besoin qu'on me porte d'un étage à l'autre. J'avais besoin qu'on me fasse entrer et sortir de la maison. J'avais besoin qu'on m'aide pour aller aux toilettes, car aucune des portes de salle de bains n'était assez large pour laisser passer mon fauteuil. Ce n'était pas si difficile quand Adam était là, mais il avait dû partir deux jours plus tôt pour une urgence au Texas. Il n'y serait pas allé s'il ne s'était pas agi d'une installation gouvernementale top secrète, et il était le seul de l'entreprise à avoir les autorisations nécessaires pour s'occuper

de tout.

J'étais particulièrement de mauvaise humeur ce jour-là, parce que j'étais allée voir mon médecin avec l'espoir d'en sortir avec un plâtre de marche, et au lieu de cela, m'étais entendu dire que je devais absolument éviter de m'appuyer sur ma jambe pendant encore quinze jours au minimum. Warren m'avait portée jusqu'au sous-sol, ainsi que ma chaise roulante, pour pouvoir passer un coup d'aspirateur. J'avais fini par lui demander de s'en aller d'une manière dont il faudrait que je m'excuse quand j'aurais fini de m'apitoyer sur moi-même... et quand Jesse rentrerait de son rendez-vous, puisque j'avais oublié mon téléphone dans la poche de mon manteau, qui se trouvait en haut, dans la cuisine. Le seul téléphone au sous-sol n'était accessible qu'en descendant trois volées de marches. Et pour couronner le tout, ma jambe me faisait horriblement mal à cause de ce que je lui avais fait subir ce jour-là. Le paracétamol n'était vraiment pas suffisant. J'étais donc en train de pleurnicher devant la télé, et je ne tenais pas à ce qu'il y ait des témoins à ce spectacle pitoyable.

Mais les bruits de pas dans l'escalier ne s'arrêtèrent pas. J'étais censée être seule dans la maison, mais il y avait toujours des membres de la meute qui débarquaient chez Adam à toute heure du jour et de la nuit.

— J'ai dit...

— « Allez-vous-en », répondit Stefan. Oui, j'ai bien entendu.

Il n'accéléra pas le pas, et j'appréciai l'attention car cela me donna le temps d'essuyer mes larmes avant qu'il puisse me voir.

— J'aimerais bien me tourner vers toi, fis-je remarquer avec amertume, mais mon médecin me dit que j'ai trop sollicité mes mains et que je vais finir par avoir d'affreuses cicatrices si je ne les épargne pas un peu. Je ne peux donc même plus tourner en rond.

Stefan me contourna et alla éteindre la télé, plongeant la pièce dans l'obscurité. Puis il s'accroupit de manière à avoir les yeux plantés dans les miens.

— Warren m'a appelé dès la nuit tombée, expliqua-t-il en repoussant mes cheveux de mon visage. Il a dit, je cite : « C'est le moment de payer tes dettes, Stefan. On a tout essayé, mais on

n'y arrive plus. »

Je levai le menton d'un air buté.

— Je vais très bien. Tu pourras dire à Warren qu'ils peuvent tous prendre le reste de la semaine. Ils n'ont aucune obligation de rester ici à s'occuper de moi. Je me débrouilleraï.

Je trouverais bien un moyen de transporter ma jambe plâtrée aux toilettes. Il devait bien y en avoir un.

— Mercy, me rabroua gentiment Stefan, ce n'est pas qu'ils ne veulent pas t'aider : c'est qu'ils en sont incapables. Tu leur as demandé de te fiche la paix. Avec Adam en déplacement, tu es au sommet de la hiérarchie de la meute, et ils ne peuvent aller à l'encontre de tes ordres. Warren m'a dit qu'ils en étaient réduits à te confier à certains membres de la meute en qui il n'avait pas confiance.

Ça ne m'était même pas venu à l'idée. Et ça expliquait pourquoi je n'avais pas revu Darryl et Auriele, même après que je leur avais envoyé un e-mail d'excuses pour leur avoir crié dessus. Je sais bien que les e-mails d'excuses, c'est nul, mais c'était le seul moyen que j'avais trouvé pour ne pas m'énerver encore plus contre eux.

— Il faut que tu leur dises qu'ils ont le droit de revenir à la maison, de te parler... et de t'aider à faire ce dont tu as besoin. De la même manière que tu les aiderais, eux, dans la situation inverse. Warren m'a demandé de te dire qu'ils comprenaient tous très bien le besoin de râler et d'aboyer sur les gens, parfois.

J'acquiesçai, profondément chagrinée par ma propre bêtise.

— Mais pas ce soir, poursuivit-il. Ce soir, c'est moi qui m'occupe de toi. Tu veux aller te promener un peu ? Il fait toujours bon, dehors. J'ai aussi apporté quelques jeux de société. Je sais que tu aimes bien faire quelques parties de bataille navale.

Je poussai un grand soupir résigné.

— J'ai vraiment envie d'aller aux toilettes.

Il me transporta donc à la salle de bains sans le moindre signe de gêne, de sa part, tout du moins. Puis il m'emmena faire une promenade au bord du fleuve, en me portant dans ses bras, parce que le sol était trop inégal pour le fauteuil roulant. Cela aurait pu se révéler inconfortable, mais il réussit à ne pas me

faire ressentir l'intimité forcée que procurait cette position. J'avais tenté de déranger le moins possible, du coup, c'était la première fois que je sortais de chez moi depuis notre retour de Maryhill, en dehors de mes rendez-vous chez le médecin.

— Tu as meilleure mine, lui fis-je remarquer.

Et c'était la vérité : certes, il était encore un peu trop mince, mais au moins ne donnait-il pas l'impression que la moindre brise pourrait l'emporter comme un fétu de paille.

— Je suis allé faire un tour à Portland la semaine dernière, et en ai ramené deux personnes, expliqua-t-il d'un ton plein de tristesse.

Les vampires ne chassaient pas leurs agneaux, ces gens qui componaient leurs ménageries, sur leur propre territoire.

— J'ai essayé de trouver des agneaux qui s'adapteraient bien parmi nous, mais il y a encore quelques petits problèmes de territorialité. J'ai encore besoin d'en trouver quelques-uns, mais je vais attendre que la situation se stabilise. Warren et Ben m'ont assuré que ça ne les dérangeait pas de me servir de repas tant que j'avais besoin d'eux.

Je lui tapotai l'épaule d'un air compréhensif.

— Je sais ce que tu ressens. Moi aussi, je déteste dépendre des autres.

Il laissa échapper un petit rire amer.

— Oui, on dirait bien qu'on est dans la même galère, tous les deux, pas vrai ? J'imagine qu'il faudrait que nous fassions preuve de gratitude tant que nous ne pourrons pas nous débrouiller seuls. Un de ces jours, le destin fera que ce sera eux qui auront besoin de nous, et nous nous souviendrons combien il est plus facile de donner que de recevoir dans ce genre de situation. Et si tu me racontais tes aventures ? Warren m'a un peu raconté, bien sûr, mais je préfère toujours entendre les histoires de la bouche d'un témoin direct quand c'est possible.

Il continua donc à marcher et moi, je parlai, jusqu'à ce que ma voix s'éraille et que je ressente le froid. Puis nous rentrâmes et fîmes une partie de bataille navale.

— B-7, dis-je.

— Dans l'eau, répliqua-t-il d'un air ravi, parce qu'il avait déjà

coulé à peu près toute ma flotte en dehors de mon plus gros vaisseau, et que j'essayais encore de trouver ses deux tankers. C-2.

— Touché, évidemment, ronchonnai-je.

Il leva les yeux vers moi, et je vis son regard se poser sur quelque chose derrière mon épaule.

— D-4, dit Coyote.

Stefan se releva d'un bond et demanda « Qui êtes-vous ? » à peu près au même moment où je retournais mon fauteuil sans plus m'inquiéter des cicatrices sur mes mains, et que je m'exclamais :

— Je suis si heureuse de te voir ! On commençait vraiment à s'inquiéter.

— Bien entendu que vous étiez inquiets, commenta Coyote en me dévisageant d'un air affolé : Bon sang, Mercy, mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— La Diablesse du fleuve et les loutres magiques.

Il me caressa la joue de la pulpe du pouce et fit étinceler la larme qu'il avait recueillie dans un rai de lumière.

— Tu fuis, Mercy. Tu as peut-être besoin de quelques points de suture supplémentaires ?

Je ris et m'essuyai les joues.

— On me les ôte dans quatre jours. J'ai vraiment cru que tu étais mort.

— Et c'était bien le cas, répliqua-t-il. C'est ce qui était prévu dans notre plan, tu te souviens ? Et pourquoi as-tu un vampire dans ta cave ? ajouta-t-il en lançant un regard venimeux à Stefan. Les vampires tuent les changeurs, je te rappelle.

— Mercy, intervint Stefan, est-ce que c'est Coyote ?

— Ouais, rétorquai-je. Stefan, je te présente Coyote. Coyote, voici Stefan Uccello. C'est mon ami.

Le regard de Coyote devint glacial.

— Je me souviens de vous.

Stefan m'adressa un sourire gêné.

— Cela fait une bonne centaine d'années que je ne m'en suis pas pris à un changeur. Mais je pense qu'il vaut mieux que je vous laisse tranquille, toi et ton invité avez probablement tant de choses à vous dire... Tu as bien ton téléphone ? (Je le lui

montrai. Il m'avait aidé à le récupérer lorsque nous étions rentrés de promenade.) Appelle-moi quand il sera parti. J'ai promis à Warren de ne pas te laisser seule. Je lui dirai que tu lui as donné l'autorisation de revenir ici demain.

— Merci, lui dis-je du fond du cœur.

Il m'embrassa sur la joue en ne prêtant pas attention au grondement de Coyote. Puis il disparut. Coyote se raidit, le regard fixé sur l'endroit où Stefan s'était évaporé.

— Je n'avais jamais vu un buveur de sang faire ça auparavant.

— Stefan est spécial, lui répondis-je. Je suis tellement contente de te voir. Sais-tu comment les autres s'en sont sortis ?

Coyote s'assit sur la chaise de Stefan avec un grognement.

— Oiseau-tonnerre – Gordon Seeker – a été le seul à revenir avant moi. Il en était d'ailleurs le premier surpris. Après tout, il n'y a plus de changeurs oiseaux-tonnerre, et nous étions persuadés que, sans rien pour le retenir sur cette terre, il serait incapable de revenir. Ce qui prouve qu'on a beau être vieux comme le monde, la vie est toujours pleine de surprises. Est-ce que tu aurais quelque chose à grignoter ? Ça fait plusieurs jours que je n'ai rien mangé.

— Va voir dans le frigo, lui proposai-je. Fais comme chez toi.

Et c'est ce qu'il fit. Il me porta, ainsi que ma chaise roulante, jusqu'à la cuisine, se confectionna un énorme sandwich, se servit un verre de lait et s'assit à table avec moi. Je lui racontai comment j'avais tué la Diablesse du fleuve et les loutres magiques. Je partageai aussi avec lui mes inquiétudes concernant la canne fae.

Celle-ci n'avait rien fait de spécial depuis qu'elle s'était enfoncée dans la gorge de la loutre, mais il régnait autour d'elle une atmosphère de violence, une sorte d'impatience, qui m'angoissait un peu. J'avais remarqué qu'elle avait tendance à apparaître près de moi quand j'étais très énervée. Peut-être n'était-ce que le fruit de mon imagination... par exemple, je n'en aurais pas parlé à Adam sans avoir de preuves plus solides pour étayer mon hypothèse. Mais Coyote se fiait plus à son instinct qu'à la logique, et je me dis qu'il comprendrait. Je crois que j'espérais qu'il aurait une solution à me proposer, mais il se

contenta de m'écouter en hochant la tête. Je lui racontai aussi l'effet que ça faisait d'avoir la jambe et la main cassées alors qu'une meute de loups-garous essayait de prendre soin de moi contre mon gré, et il s'étouffa de rire, crachant son lait par le nez. J'avais toujours mal à la jambe, mes points de suture continuaient à me démanger et Adam se trouvait toujours au Texas, mais je me sentais nettement mieux.

Coyote me raconta plusieurs histoires le concernant. Il ne s'embarrassa pas des versions politiquement correctes. L'humour pipi-caca n'aurait pas dû être efficace au-delà de l'âge de douze ans, et encore, seulement pour les garçons. Mais bizarrement, c'était différent quand Coyote racontait ces histoires d'un air à la fois chafouin et timide.

Il se pencha vers moi et me toucha le bout du nez.

— Il se fait tard. Je devrais te laisser te reposer.

— N'hésite pas à repasser, lui demandai-je.

Coyote regarda la cuisine autour de lui, puis me sourit :

— Tu sais ? Je pense que je le ferai.

Il se leva et, passant derrière moi, dit :

— Voilà qui est un bien bel objet.

Je me tournai autant que je le pouvais dans mon fauteuil, et vis qu'il avait ramassé la canne fae, qui devait rôder dans le coin. Il la fit tourner tel un Charlie Chaplin indien.

— Je crois que je n'ai jamais rien vu d'aussi joliment travaillé, les gravures sont d'une finesse incroyable, ajouta-t-il.

Puis il me contempla en souriant, attendant que je comprenne.

Je me souvins soudain de ce que Charles m'avait dit à propos des invités et des objets pour lesquels ils manifestaient leur admiration.

— Voudrais-tu l'accepter ? Elle m'a rendu de fiers services, et toi aussi. Cela en fait donc un présent tout à fait adapté à l'invité honorable et toujours bienvenu que tu es.

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire plein de fierté, comme si j'avais particulièrement fait preuve d'intelligence.

— Mais elle est devenue un peu dangereuse, ces derniers temps, pas vrai ? Je pense que cette canne et moi allons vivre de merveilleuses aventures.

Je l'avais rendue aux faes à de nombreuses reprises, et chaque fois, elle m'était revenue. Mais, je ne sais exactement pourquoi, je pensais qu'elle accepterait de rester avec Coyote.

— Prends bien soin de toi, lui dis-je. Et passe le bonjour à tes sœurs de ma part.

— Je le ferai sans faute, promit-il.

Il ouvrit la porte de la cuisine et se retourna vers moi.

— Dis à ton compagnon de bien prendre soin de toi, aussi, gronda-t-il.

— Je le ferai, répliquai-je en souriant. Amuse-toi bien.

— Oh ! Pour ça, ne t'en fais pas, dit-il en refermant la porte derrière lui, mais j'entendis néanmoins la fin de sa phrase : C'est toujours le cas, avec moi.

La lettre de Mercy à Adam

« Mon très cher Adam,

Si tu lis cette lettre, c'est donc que je n'aurai pas réussi à m'en sortir, cette fois-ci. Zut. J'avais vraiment peur, sur ce coup-là, et si j'avais eu une autre solution, je l'aurais trouvée.

Je ne suis pas très douée à l'écrit, en particulier quand il s'agit de parler de mes sentiments... mais tu le sais aussi bien que moi. Je m'exprime bien mieux par mes actions qu'avec les mots. Je pense que c'est parce que ceux-ci ne suffisent pas quand je pense à toi. Comment réduire ce que je ressens pour toi à des amas de lettres sur une feuille de papier ? "Je t'aime" semble parfaitement insuffisant, et tout ce que j'ai essayé d'autre (tu n'as qu'à lire les nombreux brouillons de ce message dans la poubelle sous l'évier) a des allures de poésie maladroite, ce qui est bien pire, alors je me contenterai de faire dans la simplicité. Je t'aime, Adam.

Je veux que tu saches que j'ai tout fait pour revenir près de toi. Je n'ai pas choisi la solution de facilité. Je ne me suis jamais résignée. J'ai lutté contre la mort parce que je savais que tu m'attendais sur la berge. S'il m'avait été possible de traîner ma pauvre carcasse jusqu'à toi, je l'aurais fait, même en rampant. J'aurais traversé les enfers rien que pour te retrouver, et si je ne l'ai pas fait, c'est parce que ma chair était faible, mais pas mon cœur.

Ne repousse pas Jesse. Elle a plus besoin de toi qu'elle ne voudra jamais l'admettre. J'allais te dire de partir à la recherche d'une femme qui saura t'aimer, mais j'imagine que je n'ai pas la grandeur d'âme nécessaire. Mais quand même, ne te sens pas coupable si cela arrive, d'accord ? Et ne la fais pas poireauter pendant des années comme tu l'as fait avec moi parce que tu penses que tu es trop vieux, trop alpha, trop n'importe quoi. Assure-toi simplement qu'elle te chérisse comme tu le mérites.

Je t'aime,

Mercy. »

Fin du tome 6

Remerciements

Si ce livre est agréable à lire, c'est en grande partie grâce à ceux qui m'ont aidée à ne pas commettre d'erreurs. Sans ordre particulier, cet ouvrage doit donc beaucoup aux personnes suivantes : Michael Briggs (OK, il est remercié en premier parce que c'est mon mari), Ginny Mohl, diplômée de l'école de médecine – et qui est aussi ma sœur –, qui répond avec une imperturbable bonne humeur à toutes mes questions concernant des sujets sanglants et douloureux. Je remercie aussi Anne Sowards de ne pas trop m'en vouloir pour le rendu tardif... très tardif de mes livres, et de m'aider énormément à améliorer ceux-ci autant que possible, et Jody Heath, guide intrépide et bénévole au parc national des collines de la Columbia. Enfin, et surtout, un grand merci aux deux gentilles dames qui m'ont permis de me repérer dans l'hôpital de Samuel dans *Le Grimoire d'Argent* : Crystal Kalmbach et Danielle Hernandez.